



3 1761 06742298 0

PQ

6267

F6H33



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

to 21
✓

CHEFS-D'OEUVRE

45

DU

THÉÂTRE ESPAGNOL

IMPRIMERIE L. FOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN

CHEFS-D'OEUVRE
DU
THÉÂTRE ESPAGNOL

TRADUITS

POUR LA PREMIÈRE FOIS ET ANNOTÉS

PAR

CHARLES HABENECK



PARIS

COLLECTION HETZEL

E. JUNG-TREUTTEL, 19, RUE DE LILLE
POUR L'ÉTRANGER



PQ
6267
F6H33

INTRODUCTION

La France connaît peu les littératures étrangères : elle a tout au moins d'inexplicables préférences. Je ne crois pas être loin de la vérité en affirmant que la littérature indoue est plus connue de nous que la littérature espagnole, par exemple, dont l'influence a cependant régénéré deux fois le théâtre français, au ^{xvii}^e et au ^{xix}^e siècle, avec Corneille et Victor Hugo. Lorsque l'on a nommé Cervantes, l'immortel auteur de *Don Quichotte*, Calderon le dramaturge, Lope de Vega, l'infatigable écrivain dramatique, on se croit quitte à l'égard de l'art espagnol, un des plus riches, un des plus originaux qui soient au monde. Hors de l'Espagne, connaît-on Tirso de Molina, Moreto, Alarcon, Rojas, Guevara, Quevedo, Montalvan, Mira de Mescua, etc., etc. ? On ne soupçonne même pas l'existence de nombreux chefs-d'œuvre, dont plus d'un écrivain s'est inspiré sans le dire. La littérature espagnole est une immense forêt où chacun est allé ramasser le bois dont il s'est servi, sans l'avouer, pour construire son œuvre. La *Princesse d'Elide*, de Molière, traduite en quinze jours, par ordre de Louis XIV, n'est qu'une parodie du *Desden con el desden* (Dédain pour dédain), un chef-d'œuvre d'Agustin Moreto. Le *Don Juan* de Molière n'est qu'une imitation du *Don Juan, el burlador de Sevilla* (le Moqueur de Séville), par

Tirso de Molina. *Gil Blas* est pâle auprès des *Aventures del gran Tacano*, de Quevedo. Le *Menteur* de Corneille est loin de son modèle, la *Verdad sospechosa*, d'Alarcon. *Hernani* a trop de rapports de mots avec *Garcia de! Castañar*, le beau drame shakspearien de Francisco de Rojas, pour qu'on ne se rappelle pas le séjour de Victor Hugo en Espagne.

Voilà donc le payement de l'hospitalité !

s'écrie Gomez de Silva trompé par doña Sol.

A hurtarme el honor que tengo,
Muy bien pagais a mí fe
El hospedage por cierto,
Que os hicimos.

(En souillant mon honneur, vous payez bien, sur ma foi ! l'hospitalité que nous vous avons donnée, s'écrie le vieux don Garcia en trouvant l'amant de sa jeune femme.)

La littérature espagnole pourrait se plaindre de la littérature française qui ne lui a point assez rendu justice.

Je voudrais aujourd'hui hâter une tardive réparation, en offrant au public français la traduction de quatre chefs-d'œuvre presque inconnus du théâtre espagnol du XVII^e siècle : je voudrais avoir l'honneur de présenter à la France, qui ne les connaît que de nom, et encore ! — quatre grands écrivains qui ont été les modèles de Corneille, de Molière et de Victor Hugo. Voici ALARCON, auquel Corneille a emprunté la comédie du *Menteur*, en l'attribuant d'abord à Lope de Vega : FRANCISCO DE ROJAS, l'auteur du *Garcia de la Chataigneraie*, drame populaire en Espagne : MORETO, dont la comédie du *Dédain pour dédain* est un chef-d'œuvre ; LUIS DE GUEVARA, le chantre d'*Inès de Castro*, le créateur du *Diable Boiteux*.

Mais avant de laisser la parole à leurs œuvres, que j'ai tâché de ne point trop défigurer, je désirerais expliquer aussi rapidement que possible, les origines du théâtre espagnol, et définir le genre propre de cette grande nation, dont nous ne nous sommes jamais occupés, nous autres Français, que pour lui envoyer des rois ou des coups de canon.

I

Lorsque la République romaine s'empara de l'Espagne, pays de plaines immenses et de montagnes élevées, que brûle le soleil, elle trouva le sol habité par une population indigène de race celtique à laquelle s'étaient mêlées quelques colonies phéniciennes, carthaginoises et grecques, venues pour exploiter les richesses minières qui sont immenses. L'Espagne pourrait alimenter l'Europe de toutes sortes de métaux, aussi bien que de blé et de vin. Rome couvrit le sol ibérique de ces monuments grandioses qui sont la marque de son génie et que l'on admire encore. Il est bien difficile, sous les couches religieuses successivement accumulées depuis, de retrouver les traces du Paganisme dans les mœurs et les habitudes espagnoles : mais la langue, modifiée plus tard, cependant, par les conquérants arabes, a gardé les stigmates du génie romain ; la plupart des mots viennent du latin, sans autre altération que celle d'une prononciation un peu différente ou de syncopes et d'acceptions diverses. L'Espagne, éloignée de Rome, ne fut jamais entièrement soumise à la République et à l'Empire.

Les Germains l'envahirent vers le ^v^e siècle, apportant avec eux ce Christianisme mal défini, dont les conquérants barbares aimaient à se parer. Il subsiste de cette époque quelques églises informes dont l'origine est à peu près inconnue. Le Judaïsme était depuis longtemps établi en Espagne. Après la prise de Jérusalem, un grand nombre de Juifs étaient venus chercher un refuge dans ce pays habité par quelques-uns de leurs compatriotes. Le Judaïsme, il faut le dire, représentait en Espagne la civilisation la plus avancée ; le Paganisme expirant et le Christianisme barbare ne pouvaient lutter avec lui au point de vue moral. Mais la force brutale appartenait aux chrétiens, je veux dire aux

Visigoths intolérants et sauvages. Les Juifs, gênés dans leur commerce, inquiétés dans leur religion, appelèrent à leur secours les tribus arabes, qui, déchainées par Mahomet, venaient alors de conquérir l'Afrique. L'Islamisme apportait la tolérance religieuse. Les Visigoths, affaiblis par la trahison, vaincus au premier choc, ne purent résister à la conquête arabe qui traversa l'Espagne et vint en France se briser à Poitiers, sous la hache de Karl Martel. Refoulés dans la Péninsule, les Arabes s'y installèrent solidement et l'occupèrent de l'année 711 à la fin du x^ve siècle.

Jamais l'Espagne ne fut plus heureuse et plus riche que sous la domination arabe. Elle tint véritablement à cette époque le sceptre de la civilisation. Tolérants envers les chrétiens et les Juifs qu'ils ne persécutèrent jamais, les Arabes couvrirent l'Espagne de monuments splendides, en même temps qu'ils accomplirent de merveilleux travaux d'agriculture, créèrent de grandes industries, cultivèrent les arts et donnèrent à l'Europe barbare, avec la tradition philosophique des temps passés, les premiers éléments des sciences qu'ils élaboraient. Pendant que la vallée du Guadalquivir comptait dix mille villes, villages ou hameaux, Arabes et Juifs exposaient à Tolède et à Cordoue la méthode d'Aristote, ouvraient des cours d'astronomie, de géographie, de botanique, de chimie et de médecine. On a dit que le Catholicisme a été l'instituteur du monde moderne ; il doit au moins partager cette gloire avec le Judaïsme et l'Islamisme. Les temps sont venus d'être justes pour toutes les religions.

Pendant que la vieille race indigène espagnole, à laquelle s'étaient joints les débris des colons romains, vivait heureuse sous ses maîtres arabes, les restes des tribus germaniques, repoussées dans les montagnes des Asturies, recommençaient péniblement et pied à pied la conquête du pays d'où ils avaient été chassés. Toute civilisation, à quelque degré de splendeur et de force apparente qu'elle parvienne, doit forcément succomber, lorsqu'elle repose sur l'immobilité, la fatalité et l'absolutisme. La concentration de l'autorité politique et religieuse entre les mains d'un seul homme fait

que toute la responsabilité, toute la liberté, toute la vie, par conséquent, refluent vers lui, se retirent lentement des extrémités du corps social qui s'affaiblissent et meurent. Les anciens conquérants germaniques, armés du Catholicisme, dont la force grandissait alors en Europe, rongèrent la civilisation arabe fataliste, plutôt qu'ils ne la détruisirent ou ne la vainquirent. Profitant des divisions des chefs maures qui, éloignés de Cordoue, la capitale, se déclaraient indépendants, ils reprirent, lambeaux par lambeaux, cette immense étendue de territoire, apportant avec eux la liberté, on ne l'a pas assez remarqué. En effet, comme l'a très-bien fait voir le grand historien américain Prescott, les rois catholiques n'assuraient la fidélité des villes et des campagnes reconquises qu'en leur reconnaissant des droits immenses, en les armant, en ménageant leurs personnes et leurs propriétés. C'est ainsi que l'Espagne a été la première des nations du monde à jouir du régime constitutionnel. Bien avant l'Angleterre, l'Aragon et la Castille possédaient des Cortès ou assemblées nationales composées des députés des trois ordres, tiers-état, noblesse, clergé, qui se partageaient le pouvoir au détriment de la royauté. Aussi, lorsqu'au ^{xv}^e siècle, Ferdinand et Isabelle eurent, par leur mariage, uni la couronne d'Aragon et de Castille, lorsqu'ils eurent conquis le royaume de Grenade, trouvèrent-ils le pouvoir royal pauvre et impuissant. La noblesse, le clergé, et le tiers-état gouvernaient réellement.

C'est alors que s'accomplit une horrible alliance entre la monarchie et le clergé, l'une, irritée de la dépendance dans laquelle elle vivait, l'autre mécontente de partager le pouvoir avec la noblesse et la bourgeoisie, et impatiente de suprématie. Pendant un siècle, les deux rivales vont lutter entre elles et se disputer la domination des pays conquis et écrasés par elle : lutte dans laquelle toutes deux succomberont en même temps.

De ce mariage mortel pour l'Espagne, naquit l'Inquisition, que le Catholicisme offrit à la monarchie dans la corbeille de noce. En Espagne, l'Inquisition a été surtout un système politique, une machine gouvernementale. Le terrible tribunal frappa presque exclusivement les puissants et les

riches, grossit le trésor royal en même temps qu'il fit disparaître les personnages influents et considérables. La fortune et la puissance étaient entre les mains des bourgeois juifs et arabes, industriels et agriculteurs : la noblesse catholique avait constitué, pour mieux se défendre contre la royauté, ces puissants ordres chevaleresques de Calatrava, de Saint-Jacques. Tous on les frappa, sous prétexte de religion, pour les ruiner et les anéantir.

Les besoins de la royauté augmentèrent bientôt lorsque Charles-Quint, hériter de Ferdinand et d'Isabelle, se fit couronner empereur d'Allemagne. Alors éclata cette magnifique insurrection des *Communeros* réclamant leur liberté qu'on leur vole, réclamant leur roi qui s'en va dépenser à l'étranger l'or qu'il extorque et les hommes qu'il arrache à leur foyer. Impuissante protestation noyée dans le sang, mais qui relève le peuple espagnol. Cri suprême d'une nation qui va mourir épuisée par le despotisme.

Au lieu de songer à développer les germes de richesse que le génie arabe avait semés en Espagne, les monarques autrichiens, comme Charles V et Philippe II, pour faire face à tous les besoins de leur politique catholique, mirent ce pauvre pays en coupe réglée : Juifs, Arabes, Maures, Catholiques furent pressurés, exploités, torturés, ruinés, exterminés. Le commerce et l'industrie décréurent peu à peu et finirent par disparaître.

C'est en vain que la conquête de l'Amérique amène en Espagne des flots d'or et d'argent. Cet or et cet argent ne font que passer, ils s'en vont en Allemagne, en France, en Italie, armer des soudards et des assassins. C'est en vain que l'Espagne épuisée, prie et supplie ; c'est en vain qu'elle demande grâce, qu'elle veut refuser le peu d'argent, le peu de sang qui lui restent. Non, il lui faut tout donner à ces maîtres égoïstes et ambitieux, qui cherchent à conquérir le monde. On connaît cette terrible histoire d'Edgar Poë. Au milieu de l'Océan, des navigateurs aperçoivent un navire qui vient vers eux les voiles déployées. Ils distinguent, appuyé sur le bordage, un homme qui agite les bras et la tête, sourit et appelle. Le navire approche. Un oiseau s'en-

vole, qui rongeaît la cervelle de l'homme et produisait ces horribles contractions nerveuses : le cadavre roule sur le pont. Ainsi le despotisme politique et religieux dévore l'Espagne qui, dans sa souffrance, étend les bras sur le monde qu'elle paraît vouloir enserrer ; l'aigle impériale s'envole et la nation n'est plus qu'un cadavre.

Au reste, toute cette histoire, je la vois écrite dans un chef-d'œuvre de l'esprit humain, dans ce merveilleux *Don Quichotte* de Cervantes. Voyez ce malheureux Sancho, ce pauvre peuple d'Espagne : on le grise en lui persuadant qu'on lui donnera un royaume à gouverner dans un pays merveilleux et il part, il va, attrapant tous les coups, protestant sans cesse au nom du bon sens et de la raison, contre les folies de son maître *Don Quichotte*, et *Don Quichotte* c'est la monarchie espagnole, chevalier errant du catholicisme, monté sur sa pauvre *Rossinante* exténuée. Reportez-vous aux temps où cette œuvre a été écrite, songez sous quels voiles il était nécessaire de cacher la pensée, réfléchissez à cette pauvre Espagne qu'on force à conquérir le monde et qui meurt de faim, et vous verrez l'œuvre du vieux soldat de *Lépante* s'éclairer soudainement et devenir non plus l'histoire d'un fou, mais le pamphlet d'un peuple martyr et enchaîné.

Sous la domination arabe, l'Espagne comptait 20 millions d'habitants. Au siècle dernier, après les suprêmes convulsions de l'agonie, elle n'en comptait plus que 7 millions. Ces chiffres sont éloquentes. 13 millions d'hommes avaient été victimes ou bourreaux. Car les monarques autrichiens avaient fait des soldats espagnols les oppresseurs de l'Italie, de la Flandre, de l'Amérique, de la France même. Il fallait tuer alors pour n'être pas tué, se faire soldat — ou bien prêtre. Le clergé seul avait conservé quelque liberté. On fit l'Espagne catholique, oppressive et pauvre par la terreur. Elle, la nation si vive et si joyeuse, devint triste et morose sans que la peur pût toutefois étouffer la nature première qui, comprimée, rejaillit en saillies pleines de verve et d'originalité.

Ce contraste, cette antithèse, est, depuis le *xv^e* siècle, le vrai caractère espagnol ; Cervantes l'a merveilleusement traduit.

La gaité de Sancho Pança s'en va côte à côte avec la foi pompeuse et mystique du chevalier de la triste figure. Les proverbes plaisants répondent aux phrases emphatiques.

Chose singulière et qui prouvera mieux encore la vérité de cette assertion ! C'est au clergé qu'appartiennent les auteurs dramatiques les plus joyeux, les plus charmants et les plus libres : les prêtres avaient seuls le droit et la possibilité de vivre. Le contraste perpétuel, c'est l'art, c'est le théâtre même : le bouffon à côté de l'amoureux : Molière et V. Hugo l'ont bien compris.

Vous retrouvez cette opposition constante, non-seulement au théâtre, mais dans la littérature avec Quevedo, qui fait des traités ascétiques et des bouffonneries anti-catholiques. En peinture, Velasquez, c'est-à-dire la gaité, la lumière et la vie, fait pendant à Murillo, le peintre mystique des vierges amoureuses. En philosophie, en religion, cette même antithèse existe. A côté des mystiques rêveries de sainte Thérèse, s'étalent les pompes merveilleuses d'un catholicisme sensuel. Réalisme et idéalisme sont en présence partout en Espagne avec l'exagération propre aux natures méridionales.

Encore un coup le contraste, voilà le caractère du génie espagnol. Mais le contraste, c'est la lutte, c'est l'action, et l'action, c'est le théâtre. Voilà pourquoi le théâtre espagnol s'est élevé le premier à un haut degré de splendeur. Je le sais : on m'objectera Shakspeare.

Mais, outre que je suis autorisé à déclarer que cette grande et sublime personnalité est une exception et que le théâtre anglais n'a pas suivi Shakspeare dans la voie où il s'est engagé, peut-être me sera-t-il permis de faire un simple rapprochement historique.

En 1554, Philippe II d'Espagne épousa Marie Tudor. Il y eut comme une descente des Espagnols en Angleterre¹. Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, dans les dernières années duquel Shakspeare commença à travailler pour le théâtre, l'Angleterre et l'Espagne se trouvèrent en relations suivies, soit de paix, soit de guerre. C'est en 1589 que Shakspeare fit jouer ses

¹ Voir PRESCOTT. *Histoire de Philippe II*, tome 1.

premières pièces. A cette époque, le théâtre espagnol existait déjà, créé par Naharro et Lope de Rueda. A coup sûr, il ne comptait pas de chefs-d'œuvre hors ligne, mais il était de beaucoup supérieur à tous les essais tentés dans les divers pays de l'Europe. Il ne s'agit point ici de prouver que Shakespeare a copié le théâtre espagnol, pas plus que nous ne chercherons plus loin à démontrer que Corneille, Molière et V. Hugo n'ont été que des imitateurs ; on veut seulement indiquer, pour ainsi dire, la filiation des grands génies et analyser leurs œuvres en expliquant comment elles ont été faites ou créées. L'influence possible de l'Espagne sur Shakespeare est assez curieuse pour mériter d'être signalée en passant : Hallam, dans son *Introduction to the literature of Europe at 15th, 16th and 17th centuries*, en avait déjà parlé, au reste.

Je reviens à l'Espagne. Contraste, opposition, voilà le génie de la nation espagnole. Maintenant, résumons analytiquement les diverses faces de ce caractère. Des conditions climatériques auxquelles l'Espagnol se trouve soumis, résultent une vivacité et une mobilité d'impressions excessives qui font passer l'être humain de la joie la plus vive à la tristesse la plus profonde, une fertilité d'imagination qui se déroule en ruses multiples, enfin un penchant à l'amour, tel qu'aimer devient le seul but, la seule occupation de la vie. L'amour est l'éternel et exclusif sujet de toutes les pièces espagnoles, drames ou comédies. L'Islamisme laissera, comme trace de son passage, un lyrisme extraordinaire dans l'expression de la pensée ou du sentiment quel qu'il soit, en même temps que le Catholicisme et les souffrances dont il a été cause pour la nation, se combinant avec les ressouvenirs de la conquête romaine et de la langue latine, donneront, en d'autres moments, à l'idée, une force immense de concentration. Aussi le lyrisme et la concision se heurtent-ils à chaque pas dans la littérature espagnole. Enfin l'élément germain survivra dans ce fameux *pundonor*, point d'honneur, cette célèbre loyauté des Espagnols. Réunissons tous ces mots encore isolés et nous trouvons : Vivacité, mobilité, joie, tristesse, imagination, lyrisme, concision, loyauté, amour. Telles sont

les qualités particulières des œuvres littéraires de l'Espagne.

Quelle sera la forme artistique la plus goûtée d'un peuple dont nous venons de déterminer ainsi les caractères principaux ? Dans cet état de perpétuelle agitation, d'exaltation sans fin, le théâtre, qui est la vie autant que faire se peut, ne sera-t-il pas le mode préféré par l'esprit pour exprimer sa pensée ? Evidemment ! Aussi le théâtre absorbe-t-il presque à lui seul toute la littérature nationale de la Péninsule. Il semble que, pour les natures méridionales, la vie ordinaire avec ses plaisirs et ses joies, ne suffise pas : elles se créent une autre existence factice sur les planches de la scène et trouvent moyen de vivre deux fois.

Un tel génie pourra-t-il s'enfermer dans les règles des trois unités, se condamner à des invraisemblances, à des retards, à des conventions sans nombre ? Non. Le drame, c'est-à-dire la vie même, avec son mélange de rires et de pleurs, avec ses changements de temps et de lieux, conviendra, seul, à l'intelligence des auteurs comme à celle des spectateurs. (Quand je dis drame, j'entends désigner également par ce mot la comédie, qui n'est, à proprement parler, qu'un drame plus ou moins comique.) De même la poésie se substituera presque entièrement à la prose dans la traduction de la pensée.

Continuons cette déduction logique. Ce contraste, qui est le génie espagnol tout entier, cet insatiable besoin d'amour, ce lyrisme et cette concision, cette joie et cette tristesse dont il a été parlé plus haut, donneront naissance à trois personnages principaux qui seront, pour ainsi dire, les bases du théâtre espagnol : l'amant, l'amante, le bouffon. Au premier, le lyrisme sans fin ; à la seconde, la passion brûlante ; au troisième, la gaité et la moquerie. Tous les autres rôles, tous les autres sentiments qui interviendront dans le drame ne seront, en quelque sorte, que des modifications, des subdivisions de ces trois types supérieurs, presque des comparses.

Il n'est pas une pièce espagnole qui ne renferme les trois personnages dont nous venons de parler. L'amant et le bouffon sont toujours inséparables, et le besoin d'antithèse, de

contradiction dont il a été parlé plus haut est si fort que, la plupart du temps, le bouffon se moque du lyrisme de l'amant; le poète tourne lui-même en ridicule ses plus beaux élans. Il semblerait parfois que le rôle du bouffon a été écrit par un confrère jaloux : il est en dehors de l'œuvre, car souvent il la juge et l'apprécie publiquement. Le lecteur sera bientôt à même de constater la vérité de cette observation. C'est là une des originalités du théâtre espagnol. Le bon sens et l'esprit y critiquent perpétuellement le mauvais goût et l'emphase.

Encore est-il nécessaire de s'expliquer au sujet de ces derniers mots que l'on a l'habitude de prendre pour caractériser trop facilement les littératures méridionales. Il est bien difficile de savoir exactement ce que c'est que le goût. Voltaire le définit ainsi : « Le meilleur goût en tout genre, dit-il, est d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force et de grâce. » Nous acceptons cette définition pour thème de la discussion. Il est permis de conclure des paroles de Voltaire que, puisque le goût, c'est d'imiter la nature, le goût devra changer aussi souvent que change la nature. Mais la nature ne change pas, répondra-t-on, la nature humaine est une ! Nous repoussons cette affirmation. Le tempérament physique de tous les hommes n'est pas le même : il y a les bilieux, les sanguins, les nerveux, les scrofuleux. N'en est-il pas de même dans l'ordre intellectuel. Autant de cervelles, autant de variétés de l'intelligence humaine : par conséquent le goût ne doit être qu'une résultante des diverses intelligences humaines groupées en quelques familles, en deux groupes, si l'on veut, les peuples du nord, les peuples du midi. D'où il suit que l'œuvre d'art, selon qu'elle s'adressera à l'un ou à l'autre de ces deux groupes, devra être composée sur des règles différentes. Le goût des peuples méridionaux n'est nullement le même, en effet, que le goût des peuples septentrionaux : aussi leurs œuvres d'art sont-elles essentiellement différentes. Le goût, dit Voltaire, c'est d'imiter la nature avec fidélité, force et grâce. Les natures diffèrent, donc les goûts diffèrent.

Mais il s'est passé un fait assez singulier. Le sens du

mot goût a été altéré. Les peuples du Nord en ont restreint pour ainsi dire la signification. Ils déclarent hautement que celui-là manque de goût qui, dans ses œuvres, obéissant aux élans de sa nature, exprime ses idées avec une passion violente, fait vivre ses personnages d'une vie plus ardente qu'on ne pense et qu'on ne vit d'ordinaire dans les pays du Nord moins brûlés par le soleil. La tolérance n'existe pas dans l'art : l'exclusivisme est ouvertement exploité par une petite église qui a pour prêtres des pédants. C'est là une maladie particulière à la France, et dont elle se guérirait certainement par l'étude des littératures étrangères. Regardez l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, l'antiquité grecque et latine, où voyez-vous la tragédie classique, qui n'aurait jamais existé sans le génie des Corneille et des Racine, génie diminué par la lutte contre de sottes conventions restrictives des mouvements de l'intelligence ? Partout, autour de nous, domine le drame, c'est-à-dire la vie, la vérité. En France même, la tragédie est tombée sous l'ennui public, et de la grande armée des tragiques, il ne reste qu'un ou deux invalides qui ont rarement vu le feu. Le drame triomphe.

Corneille alla en Espagne demander *le Cid* à Guilhem de Castro et *le Menteur* à Alarcon¹. Corneille, fortement épris de l'antiquité, entiché de la poétique d'Aristote, homme du

1. « Il faut avouer que nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante et la première comédie de caractère qui aient illustré la France. Ne rougissons point d'être venus tard dans tous les genres. C'est beaucoup que, dans un temps où l'on ne connaissait que des aventures romanesques et des turlopinades, Corneille mit la morale sur le théâtre. Ce n'est qu'une traduction, mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière *. Il est impossible, en effet, que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement. Il y a autant de distance de *Mélite* au *Menteur* que de toutes les comédies de ce temps-là à *Mélite* : ainsi Corneille a réformé la scène tragique et la scène comique par d'heureuses imitations. »

(VOLTAIRE)

* « Je dois beaucoup au *Menteur* disait Molière à Boileau. Lorsqu'il parut, j'avais bien l'envie d'écrire, mais j'étais incertain de ce que j'écrirais : mes idées étoient confuses : cet ouvrage vint les fixer. Enfin, sans le *Menteur*, j'aurais sans doute fait quelque pièce d'intrigue, l'*Étourdi*, le *Deux amants* ; mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*. — Embarrassez-moi, dit l'espiègle : voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie. »

nord en même temps, c'est-à-dire esprit plus mathématique et plus froid, réduisit le drame aux proportions des trois unités. Aussi existe-t-il de notables différences entre son drame et celui de Guilhem de Castro. Il agit de même à l'égard de l'expression des idées, servi qu'il fut en outre par la précision rigoureuse de la langue française, trop nette pour être riche trop claire pour être poétique. Il est loin de ma pensée de vouloir critiquer cet immense génie ; je constate seulement des différences. Corneille fit perdre à l'expression des sentiments la redondance que le génie et la langue espagnols lui donnaient dans leur théâtre propre : il exagéra les qualités de la langue française en la mâtinant de formes latines ; aussi lorsqu'il n'atteint pas le sublime, il touche à la gaucherie. On a dit tout à l'heure que la concision et le lyrisme, l'abondance se retrouvaient également dans la langue espagnole : Corneille ne prit qu'une de ses formes et laissa l'autre. C'est lui qui jeta les fondements de ce que l'on a appelé pendant si longtemps le goût français, convention qui a duré jusqu'au commencement de ce siècle, où elle s'éteignit dans les platitudes officielles de la littérature impériale. Enfin Victor Hugo vint et rétablit l'équilibre en se jetant avec une sorte d'excès dans le lyrisme et la redondance que Corneille avait fui, en mêlant à l'action purement dramatique et terrible le côté bouffon et comique oublié par Corneille dans le théâtre espagnol. Corneille avait abstrait presque son sujet de conditions de temps et de lieux, il en avait fait quelque chose d'extra-humain, une œuvre philosophique plutôt encore qu'une tragédie ou qu'un drame. Victor Hugo afficha les plus grandes prétentions à la *couleur locale* au respect de la vérité historique et malheureusement oubliâ les grands faits pour se perdre dans les détails. Son *Hernani*, son *Ruy Blas* ne sont pas plus particulièrement espagnols que *le Cid* de Corneille. Son *Hernani*, par exemple, se passe pendant les premières années du règne de Charles-Quint : c'était l'époque de la grande insurrection des *Communes* réclamant leur liberté. Il y eut alors en Espagne un mouvement colossal, une sorte de Révolution française comprimée. Eh bien ! Victor Hugo, malgré tout son génie, n'a fait, dans son œuvre, aucune

allusion à ce grand fait qui domine tout le commencement du gouvernement despotique de Charles-Quint et qui eût illuminé *Hernani* ! *Ruy-Blas* permet de plus graves reproches : l'élévation d'un simple domestique était chose impossible à Madrid même dans les conditions où V. Hugo place son héros¹. Jamais noble espagnol, même un *D. Salluste*, n'eût voulu se rabaisser lui-même jusqu'à faire passer, fût-ce pour se mieux venger, un roturier pour son égal.

Mais je m'aperçois que je m'éloigne de mon sujet et que je discute une question de fonds lorsqu'il s'agit d'une question de forme. J'essayais d'établir comment Corneille, par le choix des emprunts faits par lui à la littérature espagnole, avait constitué le goût français tel qu'il est resté établi jusqu'en 1820, goût évidemment trop exclusif, étant donné la multiplicité des manifestations de la nature humaine. Au point de vue de la composition et de l'expression, dans la tragédie ou drame, Corneille a fait pencher la balance d'un côté. Victor Hugo a voulu la faire pencher excessivement de l'autre.

Je ne veux point dire que le goût français doive être sacrifié au goût espagnol et que le génie de la France doive s'abaisser devant le génie de l'Espagne, *suum cuique*; mais la comparaison de la comédie espagnole et de la comédie française va nous permettre de nous faire comprendre plus nettement.

Je suis certain de n'être démenti par aucun de ceux qui ont lu la *Verdad sospechosa* d'*Alarcon*, si je dis que cette comédie est aussi supérieure au *Menteur* de Corneille qu'un original est supérieur à une copie. Corneille, en arrangeant la *Verdad sospechosa*, y a mis toutes ses qualités tragiques, qui, dans une comédie, sont devenues des défauts. Il est lourd là où le poète espagnol est incisif et spirituel; il manœuvre comme une phalange grecque là où *Alarcon* court prestement la guitare sur le dos, le mensonge à la lèvre. Molière dit quelque part que le *Menteur* a été son maître. Ah! combien

¹ Dans une pièce du xvne siècle, de Matos Fragoso, intitulée *Lorenzo me llamo*, je m'appelle *Lorenzo*, le héros, qui est roturier, a toutes les peines du monde à s'élever jusqu'au grade de capitaine !

l'élève est plus fort que le maître. Et pourquoi je vous prie? Parce que Molière a su rester français et se tenir à égale distance de l'espagnol et de Corneille, qui tous deux lui avaient servi d'initiateurs. Molière a fait la comédie française moins poétique et moins tendre que celle des Espagnols; moins sérieux et moins empesé que Corneille, il est enjoué, clair et précis. Il ne songe ni à être gracieux ni à être terrible, et cependant, par la puissance du comique et de la philosophie qu'il appelle à son aide, il produit les effets les plus tendres comme les plus émouvants. Il dissèque moins subtilement l'amour et les sentiments que la comédie espagnole; mais il est plus moraliste qu'elle, et par conséquent plus grand. Il ne tue pas le coupable, mais il le punit et le corrige autant qu'un vice peut être corrigé.

Molière est le type du génie français et nous l'admirons de toutes nos forces. Ce que nous voulions bien établir c'est que, pour juger les littératures étrangères, il est nécessaire de ne point se mettre exclusivement au point de vue du goût français. Il faut tenir compte des conditions physiques, historiques et morales dans lesquelles se trouve la nation qui a produit l'œuvre. Si l'on veut apprécier impartialement, il faut, pour ainsi dire, se faire allemand pour juger un auteur allemand, italien pour juger un auteur italien, espagnol pour juger un auteur espagnol; de même que, dans les questions politiques, il faut juger au nom de l'humanité plutôt qu'au nom d'une nation isolée.

Le théâtre espagnol nous emmène pour ainsi dire dans un monde tout différent du nôtre : monde moral, monde sentimental bien entendu. Vous le verrez dès les premières scènes : le cœur de ces hommes et de ces femmes-là bat plus vite que le nôtre, leur imagination plus prompt parcourt plus rapidement la série des conséquences d'une idée, et arrive facilement aux termes extrêmes. Les comparaisons qui résultent de l'abondance des souvenirs et des conceptions se heurtent sans cesse. De là, des associations d'idées étranges pour ceux qui lisent superficiellement, mais fort intéressantes pour ceux qui aiment à analyser le jeu de l'esprit humain.

Il existe d'ailleurs un mauvais goût en Espagne comme en France; ce n'est, somme toute, qu'une question de proportion. Au xvii^e siècle, alors que Lope de Vega, Calderon, Moreto, Alarcon, Tirso de Molina, Rojas brillaient d'un éclat sans pareil, un autre poète, Gongora, fut, comme le fait bien remarquer M. de Puibusque ¹, le *Marini* de la littérature espagnole; les *agudezas* répondirent aux *concelli*. Et, chose singulière, c'est l'exagération, c'est le mauvais goût espagnol qui commencèrent par s'implanter en France avec Hardy et tous les autres prédécesseurs de Corneille. Il fallut que Corneille réagit contre cette influence du gongorisme, qu'il s'adressât aux Lope de Vega, aux Alarcon, aux Calderon, etc., créât sa manière propre et avec elle le goût français.

Pour juger les pièces que nous traduisons plus loin, c'est donc le goût espagnol qu'il faut seul consulter, sous peine de n'écouter qu'un parti pris exclusif et inintelligent.

II

L'histoire du théâtre espagnol est facile à raconter brièvement. En Espagne, comme dans tous les pays du monde, l'art dramatique est sorti du Catholicisme. Partout les prêtres furent les premiers comédiens. La représentation sur l'autel des principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des *Mystères* appelés en Espagne *Autos sacramentales* a été le point de départ du drame et de la comédie.

Étant donné le génie espagnol, comme nous avons cherché à le déterminer d'après les conditions historiques et climatiques auxquelles il était soumis; étant données les guerres religieuses qui ont duré dix siècles dans la Péninsule, il était évident que la religion devait jouer un rôle immense, qu'elle

¹ *Histoire comparée des littératures française et espagnole*. — Dentu, 1844

devait être une sorte de centre auquel viendraient aboutir momentanément toutes les aspirations de la nation. Outre les *auto-da-fé* qui étaient à certains égards d'horribles représentations théâtrales, l'Espagne a mis particulièrement en scène la religion, dans les pièces que nous venons de désigner sous le nom d'*Auto sacramental*. Les idées religieuses y jouent le principal rôle, et l'action, en général restreinte, n'est qu'un prétexte à des développements théologiques. Calderon a été le plus grand et le plus fort des auteurs d'*Autos sacramentales* : il en a fait des œuvres de haute moralité en même temps que d'exaltation mystique. De sainte Thérèse à Calderon il y a moins loin qu'on ne pourrait le croire. Calderon fut presque le dernier à cultiver ce genre que le clergé vit s'affaiblir avec un désespoir que l'on comprendra. L'amour allait prendre la place de la religion, mais non d'une manière exclusive.

En Espagne, on n'a pas encore cessé de jouer la Passion du Christ, non plus dans les églises, il est vrai, mais sur les théâtres. En 1857, j'ai vu à Madrid, pendant la semaine sainte, la *Passion de Notre-Seigneur*, drame en cinq actes, et je ne sais combien de tableaux. La pièce n'était point mauvaise, loin de là, et j'y remarquai de fort beaux vers et quelques belles scènes. Une entre autres, dans laquelle Jésus-Christ, avant de faire son entrée à Jérusalem, où il savait qu'on le mettrait à mort, venait demander à sa mère la permission de se sacrifier pour l'humanité, la permission d'être Dieu. La mère refusait, et Madeleine se joignait à elle pour supplier Jésus de rester auprès d'elle. Lui, désobéissait en pleurant : le décor changeait, et l'on voyait le Christ, entouré des apôtres, faire son entrée à Jérusalem sur l'ânesse blanche suivie de son ânon. L'acteur qui faisait le rôle du Christ jouait avec une foi profonde, il semblait réciter une prière. Quant à Judas, il portait une incommensurable perruque blonde qui le faisait ressembler à Louis XIV. Quand il entra en scène, le parterre murmurait, et s'il ne s'était suicidé, je crois qu'on l'aurait tué. On représenta les diverses scènes du prétoire, de la flagellation, du couronnement d'épines avec un réalisme effrayant, puis commença

la montée au Calvaire. Je n'ai jamais assisté à un spectacle plus émotionnant, plus déchirant : l'acteur ne faisait grâce ni d'un soupir, ni d'une larme, ni d'un cri. Jésus fut lentement cloué sur la croix, et chaque coup de marteau retentissait lugubrement dans l'âme des spectateurs, frappés d'épouvante. Enfin la croix fut dressée, Jésus respira l'éponge imbibée de vinaigre, parla avec les larrons. Les soldats jouèrent aux dés son manteau pendant que les saintes femmes pleuraient. Puis lorsque le Christ s'écria : *Eli! Eli! lama sabachthani!* laissa tomber sa tête et rendit l'âme, toutes les lumières s'éteignirent dans la salle, une lueur effrayante éclaira la scène, un coup de grosse caisse retentit, les tombes s'entrouvrirent, et tous les spectateurs tombèrent à genoux, se frappèrent lourdement la poitrine en criant : Jésus! Jésus!

Dès les commencements du ^{xv}^e siècle, la religion ne suffit plus. Sous l'influence du mouvement de la Renaissance, il se forma en Espagne une école qui chercha grossièrement à copier le théâtre ancien, et s'occupa exclusivement des Grecs et des Romains. Cette tentative de Villalobos, de Perez, d'Oliva, de Sundi, d'Abril resta infructueuse. Ce ne fut qu'une imitation vulgaire et maladroite, sans originalité comme sans valeur. Villena, docteur Juan Manuel, Juan de la Encina peuvent à plus juste titre être considérés comme les véritables pères du théâtre espagnol : ils dégagèrent le drame de l'*Auto sacramental*.

Les premiers essais informes de la nouvelle école vinrent aboutir au curieux ouvrage de Fernando de Rojas (1510) qui a nom *la Celestina*. C'est une longue série de scènes tenant à peine dans un volume. L'auteur cherche à inspirer aux jeunes gens la crainte des femmes perdues dont il révèle les mœurs et les ruses dans une suite de tableaux où la crudité des expressions et des situations est souvent relevée par des qualités sérieuses que l'on ne retrouve que dans Rabelais, postérieur de trente ans (1540).

La Celestina eut un succès immense. Le clergé s'émut : il comprit que le théâtre allait lui échapper. Les foudres de l'excommunication tonnèrent contre *la Celestina*. Heureuse-

ment l'impulsion était donnée. Un ecclésiastique, Torres Naharro; un acteur, Lope de Rueda; un libraire, ami de ce dernier, Don Juan de Timoneda donnèrent à l'Espagne, de véritables pièces en plusieurs actes, vers le milieu du **xvi^e** siècle. Enfin Bermudez, en 1577, puis Cervantes, dont M. Alphonse Royer vient de publier dernièrement le théâtre, achevèrent l'établissement de l'art dramatique en Espagne.

Il y eut alors comme une immense explosion de génie qui dura de 1621 à 1665, sous les règnes de Philippe III et Philippe IV ¹. La fécondité de ces grands écrivains est plus

1 Voici une liste des principaux auteurs dramatiques Espagnols des **xvi^e** et **xvii^e** siècles, avec la date de la publication de leurs œuvres en livres. Nous avons dressé ce catalogue d'après le remarquable ouvrage de M. George Ticknor, *History of the Spanish literature, New-York, Harper and Brothers, 1849*. Ce livre, qui a été traduit en espagnol et qui mériterait de l'être en français, est le plus sérieux et le plus complet qui existe sur la littérature espagnole.

JUAN DE PARIS. — Egloga nuevamente compuesta por Juan de Paris, en la qual se introducen cinco personas : un escudero llamado Estacio, y un Hermitaño, y una Moça, y un diablo, y dos Pastores uno llamado Vicente, y el otro Cremo. (1536.)

(Bibliothèque H. Ternaux-Compans.)

JAUME DE HUETE, vivait vers 1535. — Comedia llamada Vidriana.

Comedia intitulada Tesorina, la materia de la qual es unos amores de un penado por una Señora y otras personas adherentes. Hecha nuevamente por Jaume de Huete. Pero si por ser su natural lengua Aragonesa, no fuere por muy censurados terminos, quanto à este mercee perdon.

(Bibliothèque Ternaux-Compans.)

Et quelques autres comédies dont les seuls exemplaires connus se trouvent dans la Bibliothèque de M. Ternaux-Compans.

LOPE DE RUEDA, vivait de 1544 à 1567. — Las quatro comedias y dos Coloquio, pastorales del excellent poeta y gracioso representante Lope de Rueda. (Séville 1576.)

Ont encore été réimprimées à Valence en 1567, par Juan de Timoneda.

JUAN TIMONEDA, mort après 1597. — Con Privilegio. Comedia llamada Cornelia nuevamente compuesta por J. de Timoneda. Es muy sentida, graciosa y vozijada. (Año 1559.)

Con Privilegio : La Comedia de los Mennenos, traduzida por J. Timoneda y puesta en gracioso estilo y elegantes sentencias.

JUAN DE LA CUEVA, écrivait en 1579. — El saco de Roma, El Infamador. — Imprimés de la collection Ochoa. — Paris 1838.

JOAQUIN ROMERO DE ZEPADA, écrivait en 1582. — Obras de J. R. de Zepada, vezino de Badajoz. (Séville 1582.) La Metamorfosea, La Comedia Salvaje. — Collection Ochoa.

prodigieuse encore que leur talent. On évalue à dix-huit cents drames ou comédies, et quatre cents *Autos sacramentales*, le nombre des œuvres dramatiques du seul Lope Vega. Luis de Guevara composa plus de quatre cents pièces de théâtre. On demeure effrayé d'un tel débordement d'imagination. L'existence de tous ces poètes est généralement inconnue. Il en est beaucoup dont on ignore le lieu de naissance. La date même de leur naissance ou de leur mort est trop souvent incertaine. Le seul souvenir qui reste de leur personne, ce sont leurs œuvres éternelles. La seule chose que l'on sache,

GONGORA, né en 1561, mort en 1627. — Ses œuvres ont été publiées. In-4o. — Madrid, 1644.

CRISTOBAL DE VIRUES, né en 1550, mort 1609. — Il nous reste de lui seulement cinq comédies qui ont été imprimées en 1609 et paraissent avoir été écrites de 1579 à 1581. Ces comédies sont : *Casandra*, *Marcela*, *El Atila furioso*, *Semiramis*, *Elisa Dido*.

GERONIMO BERMUDEZ, né en 1530, mort 1586. — *Nise lastimosa*. (Imitation de la belle tragédie *Inez de Castro*, du Portugais Fereira), *Nise laureada*. — Ont été publiées à Madrid en 1577.

LUPERCIO LEONARDO D'ARGENSOLA, 1564-1613. — *Isabella*, *Phylis*, *Alexandra*. — Se trouvent dans le *Parnasso Espanol* de Sedano Madrid 1772.

MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA, né le 9 octobre 1547, mort 23 avril 1616. — *La Galatea*, *Comedias y Entremeses*, *Viaje al Parnasso*, *Novelas exemplares*, *Don Quijote*, *Persiles y Sigismunda*.

LOPE FELIX DE VEGA CARPIO, né 23 novembre 1562, mort 25 août 1635. — *Obras Sueltas* (Madrid 1776-79, 21 volumes.)

FRANCISCO GOMEZ DE QUEVEDO Y VILLEGAS, né 1580, mort 1645. — La meilleure édition de ses œuvres est celle publiée par Sanchez à Madrid, 1791-94, 11 tomes.

DAMIAN DE VEGAS, écrivait en 1590. — La « *Comedia Jacobina* » se trouve dans un curieux volume, fort rare, de poésies religieuses, intitulé : *Libra de Poesia christiana, moral y Divina* por el doctor Fray Damian de Vegas. (Toledo 1590.)

FRANCISCO DE TARREGA, vivait à Valence en 1571. — Il a écrit 11 comédies dont 9 restent seulement. Elles ont été imprimées à Madrid en 1614-1616.

GASTAR DE AGUILAR, mourut en 1623. — « *Mercader Amante* », « *Suerte sin esperanza*. » — Se trouvent dans les collections imprimées à Valence, 1614-1616.

GUILLEN DE CASTRO, 1567-1631. — Son théâtre a été imprimé en 1614. Et aussi dans « *Flor de las Mejores Doce Comedias* », Madrid 1652.

LUIS VELEZ DE GUEVARA, 1578-1644. — Quinze de ses pièces se trouvent dans la grande collection des « *Comedias escogidas* » Madrid 1652-1704, (48 volumes) rare.

JUAN PEREZ DE MONTALVAN, 1602-1638. — Il a publié lui-même ses comédies en 1628 — *Orfeo en lengua castellana*, Madrid 1624 *Para todos*, Alcalá 1661.

GABRIEL TILLETZ (Tirso de Molina), 1588? — Mort en 1648. — *Las Cigarrales de Toledo*, Madrid 1624, 4 tomes (1re partie.) Il a publié cinq volumes de ses Comédies de 1616 à 1636.

c'est que presque tous appartenait à la religion par des liens quelconques : Lope Vega, Calderon, Tirso de Molina étaient prêtres; Moreto, sur la fin de sa vie, se jeta dans la dévotion la plus grande. D'autres, comme Rojas, faisaient partie de ces grandes confréries religieuses qui assuraient à leurs membres quelques garanties de repos et de liberté. Presque tous vivaient à la cour, à l'état de favoris de quelque grand seigneur ¹, du cardinal Moscoso, par exemple.

ANTONIO MIRA DE MESCUA, écrivait de 1602 à 1635. — Ses comédies se trouvent dans la collection de las Comedias escogidas. Madrid 1652-1704.

JOSEPH DE VALDIVIELSO, écrivait de 1607 à 1635. — Doce autos sacramentales y dos Comedias divinas por el Maestro Joseph de Valdivielso (Toledo 1622).

RUIZ DE ALARCON, publia en 1623 huit comédies, en 1635 douze autres comédies. — Dans la collection des Comedias escogidas (1652-1704) se trouvent des comédies de : Luis de Belmonte, Jacinto Cordero, Andrés Gil Enriquez, Diego Jimenez de Enciso, etc.

CALDERON DE LA BARCA, né le 17 janvier 1600, mort le 25 mai 1681. — Une bonne édition de ses œuvres est celle éditée par J. J. Reil de 1827 à 1830 à Leipsig. Une autre édition a été publiée à Madrid, par Apontes 1700-63. Ses « Autos » ont été imprimés à Madrid en 1717, 6 volumes.

AUGUSTIN MORETO, mort en 1669. — Ses comédies ont été imprimées : le premier volume à Madrid, en 1677; le deuxième volume à Valence, en 1676; le troisième volume à Madrid, en 1681.

FRANCISCO DE ROJAS. — Deux volumes de ses comédies ont été publiés en 1640-1645, et ont été réimprimés à Madrid en 1690.

ANTONIO DE LEYBA, « Enano de las musas ». — Madrid, 1654, contient 10 comédies.

GÉRONIMO CANCEY Y VELASCO, mort en 1654. — Obras de Geronimo Cancey y Velasco, — Madrid 1761, où se trouve « la Muerte de Baldorinos ».

FERNANDO DE ZARATE. — 22 de ses comédies se trouvent dans les Comédias escogidas.

DIAMANTE. — Comedias de Diamante, Madrid 1670-1674, 4 volumes.

JUAN DE LA HOZ, vivait encore en 1689. — El Castigo de la Miseria, se trouve dans le premier volume du Teatro español de Huerta.

JUAN DE MATOS FRAGOSO, mort en 1692. — Ses comédies se trouvent dans les Comedias escogidas.

ANTONIO DE SOLIS, 1610-1686. — Ses comédies se trouvent dans les Comedias escogidas.

1 Deux confréries foudées en 1535 et 1567. — *Hermandad de la sagrada Pasion* et *Hermandad de Nuestra señora de la Soledad*, ont puissamment contribué aux développements du théâtre espagnol. Toutes deux donnaient des représentations pour recueillir de l'argent destiné à de pieuses œuvres.

Ces représentations avaient lieu dans deux cours, situées l'une *Calle del Sol* et l'autre *Calle del Príncipe* et bientôt dans une troisième, *Calle de la*

Il ne faudrait pas croire, en effet, que la foi fût le mobile de tous ces hommes. Ils s'étaient réfugiés dans le sein de l'Église parce que là seulement ils pouvaient rencontrer aide et protection. Étant membres du clergé, il leur était possible de parler et d'écrire sur des sujets qui eussent été interdits aux laïques. N'est-il pas permis en outre de supposer que le confessionnal a pu être utile à la scène, et révéler à ce dernier bien des secrets du cœur humain. Il y a aussi beaucoup de jésuitisme dans les subtilités sentimentales que l'on rencontre à chaque pas dans le théâtre espagnol et dont le lecteur ne manquera certainement pas de s'étonner au premier abord.

On voudrait peut-être trouver ici une appréciation des mérites différents des principaux auteurs dramatiques de l'Espagne. Il nous est personnellement impossible de la fournir, et nous croyons qu'il n'existe pas au monde un homme en état de faire cette comparaison analytique. La raison en est simple. Toutes les œuvres dramatiques de ces grands écrivains n'ont pas été publiées. Les volumes imprimés sont

Cruz. Des théâtres s'élevèrent peu à peu sur ces emplacements : ils existent encore. A cette première époque, chaque représentation produisait de 140 à 160 réaux (de 35 à 40 francs). Auteurs et acteurs ne s'enrichissaient pas.

La scène était élevée de quelques pieds au-dessus du sol. Les musiciens — dans presque toutes les pièces on danse et l'on chante — prenaient une partie de la scène. Au bas des musiciens, se trouvaient quelques bancs, — nos fauteuils d'orchestre actuels, — occupés par les seigneurs. Derrière eux, la foule se tenait debout applaudissant ou sifflant. C'est notre parterre. En Espagne les hommes qui occupaient ces places prenaient le nom de *Mousquetaires* (*Mosqueteros*, soldats d'infanterie) à cause du bruit qu'ils faisaient et de leur position peu commode. Au-dessus se trouvaient les gradins, puis les loges où les femmes s'enfermaient masquées. La liberté de paroles et de gestes des acteurs rendait cette précaution en quelque sorte nécessaire. Les représentations se donnaient dans l'après-midi et le soir.

Voici les noms de quelques acteurs et actrices célèbres du XVII^e siècle en Espagne. Augustin Roxas, qui a écrit un voyage comique fort curieux; Roque de Figueroa et Rios, favoris de Lope de Vega; Pinedo, le préféré de Tirso de Molina; Alonso de Olmedo et Sebastian Prado, célèbres du temps de Calderon; les deux Morales et Josepha Vacca, la femme de ce dernier, Barbara Coronel, dite l'Amazone, elle ne voulait que des rôles d'hommes; Maria de Cordoba, que Quevedo prisait si fort, et Maria Calderon, qui eut même une influence politique sous Philippe IV.

malheureusement très-rares, et la vie d'un homme ne suffirait pas pour les rechercher et pour les lire. C'est donc sans une complète connaissance des choses que l'on serait obligé de juger. Il faudrait, d'après les œuvres que l'on peut connaître, se borner à des généralités qui tromperaient peut-être les esprits superficiels, mais qui ne satisferaient, à coup sûr, ni les érudits, ni la conscience de l'écrivain assez osé pour entreprendre une pareille tâche. Il nous a donc paru convenable à tous égards de nous abstenir, aimant mieux nous laisser accuser d'ignorance que parler de choses qu'il est impossible d'embrasser d'un seul coup d'œil. Nous nous contenterons de mettre en tête de chacune des quatre pièces que nous traduisons plus loin, une notice biographique sur l'auteur et une courte critique de la pièce que nous avons choisie.

Si l'on nous demandait, cependant, d'exprimer en quelques mots quelle est la part de l'art dramatique espagnol dans l'histoire de l'art humain, si l'on nous demandait quelle a été son influence, à un point de vue général, nous dirions que, mieux que Corneille et que Racine, il a, en même temps que Shakspeare, montré le cœur humain comme le trésor où l'art devait puiser sans cesse; qu'enfin il a introduit au théâtre le naturel et la vérité, exemple que la France n'a pas suivi au premier abord. Molière est plus français que Corneille, mais c'est à la traduction de la *Verdad sospechosa* que nous devons le *Misanthrope* et *Tartuffe* : nous avons entendu tout à l'heure Molière lui-même le déclarer. Oui, le théâtre espagnol peut se résumer ainsi : étude vraie du cœur humain tel qu'il est et non pastel qu'il pourrait être ! Et voilà pourquoi l'amour est vivant dans le théâtre espagnol, tandis que dans tout le théâtre français du xvii^e siècle, hormis l'incestueuse Phèdre, vous ne trouveriez pas la grande peinture d'un amour réel, d'une passion véritable. Après *Phèdre*, il n'est guère que le l'homme Alceste qui aime réellement la grande coquette Celimène : encore cet amour s'exprime-t-il plutôt par des réticences que par des paroles ou des gestes. Charles-Quint disait de l'idiôme espagnol que c'était la plus belle langue pour prier Dieu et pour faire l'amour. On peut

dire aussi qu'au ^{xvii}^e siècle, le théâtre espagnol est le seul qui ait su parler d'amour. Et ce n'est pas là un mince titre de gloire.

La littérature espagnole est peut-être l'unique au monde dont la période de splendeur correspond à une période de décadence pour la nation au point de vue politique. Les règnes de Philippe III et de Philippe IV, si brillants par le développement artistique, ont vu la puissance espagnole s'affaiblir démesurément. Les défaites succédaient aux défaites; après Lens, Rocroy; et cependant les poètes chantaient leurs plus beaux chants. Est-ce donc à une sorte de coupable indifférence qu'il faut attribuer ce débordement de poésie? Non, au contraire. On n'a peut-être pas oublié ce que l'on a dit plus haut de l'histoire d'Espagne. Ce magnifique mouvement intellectuel doit être considéré plutôt comme une sorte de protestation d'une nation qui, épuisée, écrasée par le plus inepte des despotismes monarchiques et religieux, affirme sa jeunesse en parlant d'amour. Elle meurt, elle va disparaître et cependant elle révèle, par cette explosion d'imagination et d'intelligence, qu'elle n'a pas assez vécu, splendide espérance d'avenir qui promet un réveil futur.

Pauvre peuple, il aime, il croit, mais il souffre et parfois le doute monte à ses lèvres. Aussi comme il rit de l'amoureux, l'impitoyable bouffon de la comédie ou du drame, comme il se moque, comme il parodie les beaux élans et ridiculise la belle passion!

Emouvante contradiction sur laquelle il ne faut point trop s'arrêter, car un tel rire attristerait, en y découvrant le sanglot mal dissimulé d'une nation martyre.

En à peu, cependant, à mesure que le vide se faisait dans les campagnes et dans les villes, à mesure que le travail cessait et faisait place à la misère et à la maladie, l'art se taisait. Toute l'Espagne gardait un silence de mort que traversait parfois l'ombre amaigrie et fade d'un de ces Bourbons impuissants qui n'ont eu d'autre mérite, peut-être, que leur nullité. Toute la péninsule s'endormit pour se réveiller au ^{xix}^e siècle et se jeter, comme un seul homme, à la gueule des canons français!

C'est à peine s'il existe, au XVIII^e siècle, quelques auteurs espagnols qui méritent seulement d'être cités. Il y eut alors réaction. La France envahit politiquement et littérairement l'Espagne et les traductions de Corneille, de Racine et de Molière furent jouées sur toutes les scènes espagnoles. Nous n'avons pas à nous occuper de cette dernière période.

On regrette cette absence complète de détails sur la vie des grands poètes espagnols. C'est l'Espagne qui devrait chercher à reconstituer la biographie de ses plus illustres enfants et faire toutes les recherches nécessaires.

III

Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur les choix que nous avons faits. Lope de Vega et Calderon ont eu cette bonne chance d'avoir dans M. Damas Hinard, un traducteur qui, depuis longtemps, les a fait dignement connaître au public français. Cervantes vient d'être traduit par M. Alphonse Royer qui publie en ce moment une traduction de quelques-unes des principales œuvres de *Tirso de Molina*. Nous nous sommes donc abstenus de faire aucun emprunt à ces quatre écrivains. Ce premier travail d'élimination fait, deux pièces et deux hommes se présentaient immédiatement, *Francisco de Rojas* avec son *Garcia del Castañar*, et *Moreto* avec son *Desden con desden*. On trouvera ces deux pièces dans ce volume. Nous pensâmes d'abord y joindre une traduction de la *Verdad sospechosa*, d'Alarcon, d'où Corneille a tiré *le menteur*, mais nous avons préféré donner la comédie qui, dans l'œuvre d'Alarcon fait pendant au *Menteur*, je veux dire celle qui a pour titre : *Les Murs entendent*. Elle vaut, selon nous, la *Verdad sospechosa*, et a, de plus, le mérite de la nouveauté. Restait une quatrième place que nous avons été bien embarrassé de donner. Nous nous sommes décidé pour *Reinar despues de Morir* (la Reine morte.) Nous avons déjà deux comédies et un drame : il nous fallait un autre drame. Nous

avons pris celui de *Luis Velez de Guevara*. Ce n'est point une œuvre hors ligne, mais l'histoire d'Inez de Castro qu'elle retrace est une des plus belles légendes amoureuses de la péninsule. Ce drame contient, d'ailleurs, d'admirables scènes.

Ce que nous avons voulu, somme toute, comme nous le disions en commençant cette trop longue introduction, c'est faire faire au public français la connaissance de quatre grands écrivains.

Nous avons eu surtout pour but d'inspirer aux hommes de goût le désir de lire dans l'original, dans cette admirable langue espagnole, si difficile à traduire, les grandes œuvres de ces grands poètes. Peut-être aurons-nous aussi le bonheur de donner à quelque patient travailleur l'idée de faire connaître entièrement au public français le théâtre d'un de ces grands artistes encore inconnus.

L'Espagne renferme des mines scientifiques, artistiques et littéraires encore inexplorées. Nos savants et nos artistes, au lieu de se précipiter vers l'Italie et la Grèce, devraient aller un peu plus en Espagne. Ils y retrouveraient l'Islamisme et le Judaïsme, ces initiateurs du monde moderne, encore couchés dans la poussière des bibliothèques. Nous avons déjà demandé, et nous ne cesserons de demander encore, l'envoi en Espagne de missions scientifiques et artistiques chargées de rendre à la lumière des travaux qui ne doivent pas être perdus pour l'humanité.

On a cherché, tout en traduisant, à respecter le texte original, et pour être fidèle à la vérité, on a préféré suivre l'espagnol pas à pas et nous abstenir de toutes les périphrases, derrière lesquelles il est souvent difficile au lecteur français de reconnaître l'originalité de l'œuvre ¹. Nous avons dû commettre certainement quelques erreurs : nous les réparerons dès qu'elles nous seront signalées. Nous prions, Moreto, Alarcon, Rojas et Guevara de nous les pardonner en faveur de l'intention.

Octobre 1862.

¹ Le texte dont nous nous sommes servi est celui du *Teatro Escogido* por Don Eugenio Ochoa. — Paris, Hingray — 1^{re} 33-40.

FRANCISCO DE ROJAS

1640

HORMIS LE ROI, PERSONNE

LE PLUS NOBLE DES LABOUREURS

C'EST GARCIA DE LA CHATEIGNERAIE

DEL REY ABAJO NINGUNO

Y LABRADOR MAS HONRADO GARCIA DEL CASTAÑAR

Drame en trois actes.



FRANCISCO DE ROJAS

On ignore la date précise de la naissance et de la mort de Rojas. On sait seulement qu'il fut reçu chevalier de l'Ordre religieux de Saint-Jacques, et, par la date de sa réception, M. Ochoa croit pouvoir affirmer qu'il naquit en 1641, mais M. Puibusque déclare que Francisco de Rojas est né en 1601, et la raison qu'il donne est assez bonne.

« Rojas était de Tolède, dit-il, La Huerta et Montalvan se sont trompés, l'un en le faisant naître à Saint-Esteban de Gormaz, l'autre à Madrid; mais le critique espagnol se trompe lui-même lorsqu'il indique l'année 1641 comme celle de la naissance de Rojas : c'est en 1601 qu'il faut la placer puisque des auteurs de la première moitié du ^{xvii}^e siècle ont été ses imitateurs. Rotrou lui doit son *Venceslas*, Thomas Corneille son *Bertrand de Cigarral*, Scarron ses *Jodelets*. »

Voilà tout ce que l'on connaît de la vie de Rojas.

Parmi les meilleurs ouvrages de Rojas, qui n'a écrit que pour le théâtre, on cite *El Desden vengado* (le Dédain vengé) *Progne et Filomena*, *Abrir el Ojo* (Ouvrir l'œil), *Donde hay agravios, no hay zelos* (Après l'insulte il n'y a plus d'amour). « Une autre comédie, dit M. Puibusque, *No hay amigo para amigo* (Il n'y a pas d'ami pour un ami), renferme une scène burlesque qui passe pour le modèle du genre : le valet Moscon est le père de la philosophie des Crispin et des Sganarelle.

M. Puibusque oublie de citer la charmante comédie : *Entre Bobos anda el juego* (Plus on est de fous plus on rit), qui a d'immenses qualités de vivacité, de gaieté et de mou-

vement. C'est d'elle que Thomas Corneille a tiré le pâle *Bertrand de Cigarral*.

Si nous ne nous étions pas condamné à ne publier qu'une seule pièce de chaque auteur, nous eussions traduit l'*Entre Bobos*, qui aurait prouvé à merveille cette opposition perpétuelle, ce contraste singulier que nous avons signalé dans la nation et qui se retrouve également dans les individus. Il y a un monde entre le *Garcia* et la comédie : *Plus on est de fous plus on rit*. Cette dernière eût d'ailleurs affirmé à ceux qui regardent l'emphase et le mauvais goût comme le caractère général du théâtre espagnol, que l'esprit et le bon sens sont, au contraire, une de ses plus éminentes qualités.

GARCIA DEL CASTAÑAR

Drame

Les pièces que nous avons traduites sont toutes quatre non pas seulement écrites différemment, mais composées dans un esprit différent et destinées à faire voir le génie espagnol sous des aspects inconnus à l'étranger.

Le *Garcia del Castañar*, tout en se rapprochant, plus, peut-être, que tout autre drame espagnol, de ce que l'on se figure, en France, être le drame espagnol, n'en contient pas moins des beautés qui surprendront. Toutes les scènes où sont peintes les amours conjugales de Garcia et de sa femme sont d'une tendresse et d'une finesse auxquelles on ne s'attend sans doute pas. Episode tout à fait intime de l'histoire d'un homme, le drame de Rojas n'a pas pour lui l'intérêt historique de la *Reine Morte* de Guevara ; il lui est néanmoins supérieur dans l'ensemble. Nous n'avons point à raconter ici cette pièce que l'on va lire, et nous ne voulons, en au-

cune façon, déflorer le sujet. Nous engageons seulement le lecteur à bien voir, malgré toutes les apparences de simplicité, avec quelle habileté cette pièce est faite. Les oppositions se succèdent, disposées avec un art infini : la science de l'effet est poussé à son plus haut point. A chaque scène l'intérêt s'accroît en même temps que l'émotion redouble. Il n'existe dans le théâtre du monde entier que peu de pièces où se révèlent des sentiments plus nobles et plus élevés.

Le style de ce drame est vraiment admirable. Je ne sais si je suis parvenu à en conserver la vigueur et l'originalité. Le lecteur remarquera à tout instant la coupe dite *Cornélienne*, des phrases et du dialogue, et il lui sera facile de comprendre, s'il n'a pas les yeux fermés par le mauvais vouloir, combien Corneille est redevable à Rojas et aux écrivains espagnols qui tous, à peu près, ont employé ces mêmes procédés inhérents, en quelque sorte, à l'origine toute latine de la langue.

Une remarque, que le lecteur ne manquera pas de faire également, c'est que cette pièce, écrite vers le milieu du *xvii^e* siècle, n'est pas sans de nombreuses analogies de forme et de fonds avec le célèbre drame de Victor Hugo : *Hernani*. Un même secret pèse sur *Hernani* et don *Garcia*. Des scènes entières sont complètement semblables, et quelques-uns des mots à effet de *Hernani* se retrouvent dans le drame de Rojas. Victor Hugo a eu sans doute connaissance du *Garcia*. Comme il n'y a nullement plagiat de sa part, et comme son originalité n'en reste pas moins très-grande, nous regrettons que Victor Hugo n'ait pas dit un mot du vieux poète avec lequel il s'était rencontré. Si nous devons exprimer toute notre pensée, nous ajouterons que, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, le poète espagnol se montre beaucoup plus sobre, plus contenu que le poète français et ne tombe pas dans les excentricités, quelquefois regrettables, qui se trouvent dans *Hernani*.

Cela dit, nous devons encore une fois déclarer que Rojas n'a point pour seules qualités celles que l'on va trouver dans le *Garcia*. Il nous serait facile de publier un second volume où les mêmes auteurs dont on va lire les drames

se présenteraient avec des comédies et réciproquement. Le propre des écrivains espagnols, c'est la variété. Aussi est-il fort difficile de les apprécier. Confessons aussi que rien ne nous semble plus dangereux que les analyses prétendues fines : elles n'ont qu'un but : prouver l'esprit de celui qui analyse aux dépens de celui qui est analysé.

On signale particulièrement à l'attention du lecteur : l'entrée en scène de Blanca au premier acte, la scène entre le roi et Garcia, celle entre don Mendo et Blanca dans le même acte ; au second, la scène de Bras et Mendo, la scène de la forêt, la veillée de Blanca, la scène entre Garcia et don Mendo ; enfin le troisième acte tout entier.

HORMIS LE ROI, PERSONNE

LE PLUS NOBLE DES LABOUREURS, C'EST GARCIA DEL CASTAÑAR

PERSONNAGES

DON GARCIA, paysan.
DOÑA BLANCA, } paysannes.
TERESA, }
BELARDO, vieillard.
LE ROI.
LA REINE.
DON MENDO.
BRAS.
LE COMTE D'ORGAZ, vieillard.
TELLO, serviteur.
DEUX GENTILSHOMMES.
MUSICIENS, PAYSANS.

La scène est à Tolède et dans les environs.

HORMIS LE ROI, PERSONNE

LE PLUS NOBLE DES LABOUREURS, C'EST GARCIA DEL CASTAÑAR

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Une salle dans le palais du roi.)

LE ROI (Il porte une écharpe rouge et lit un placet). DON MENDO

LE ROI

Don Mendo, j'ai vu votre placet ¹.

DON MENDO

Dites : ma plainte. Je vous demande de me faire chevalier de l'écharpe... Il y a déjà deux mois que j'ai imploré cette faveur. Pendant dix années je vous ai servi dans le Palais ; pendant dix autres années je vous ai suivi à la guerre : ne sont-ce pas les titres que vous exigez des chevaliers de l'Ordre que vous illustrez ? Pour mon compte, Sire, je trouve que je suis digne de cet honneur ; sinon ne serait-ce pas réclamer, au lieu d'une récompense, un affront ? Vous m'avez répondu que vous verriez. Je mérite l'écharpe, Sire, et mon sang est illustre, même avant de l'avoir reçue.

¹ Tous les personnages des drames et des comédies espagnoles emploient alternativement le *tu* et le *vous*. J'ai cru devoir observer ces distinctions qui modifient souvent l'expression des sentiments.

LE ROI

Don Mendo, appelez le comte.

DON MENDO

Et que répondez-vous à ma demande ?

LE ROI

C'est bien. Appelez le comte.

DON MENDO

Ce comte vient.

LE ROI

Eloignez-vous.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, LE COMTE, tenant un papier.

DON MENDO

J'ai demandé justement l'écharpe, et je ne l'aurais pas demandée sans avoir examiné, moi-même, si j'en étais digne.

LE ROI, au comte.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LE COMTE

Algeciras craint votre épée. Le roi de Grenade arme contre vous toute l'Afrique.

LE ROI

Y a-t-il de l'argent ?

LE COMTE

Vous verrez, Sire, par ce mémoire, que les dons du royaume sont, en cela, moindres qu'il ne le faudrait.

LE ROI

Où en est l'enquête que je vous ai ordonné de faire en secret sur don Mendo. Est-elle terminée ?

LE COMTE

Oui, Sire.

LE ROI

Qu'en est-il résulté ? Dites-moi la vérité.

LE COMTE

Don Mendo vaut autant que moi-même.

LE ROI

Les troupes que me fournit le royaume suffiront-elles pour l'expédition que je veux entreprendre ?

LE COMTE

Roi Alphonse le onzième, vous serez le frein du Maure arrogant.

LE ROI

Comte d'Orgaz, je veux savoir à qui je dois rendre grâce. Lisez.

LE COMTE

Que le royaume vous couronne en paix sur les bords de l'heureux Genil qui roule des paillettes d'or !

LE ROI

Que Dieu vous garde, Mars Chrétien ! Lisez, don Mendo.

DON MENDO

Il est écrit : « Voici ce que les vassaux offrent à Votre Majesté, en soldats, en chevaux, en argent, pour l'expédition contre Algeciras. Don Gil de Albornoz donnera dix mille hommes d'armes ; le comte d'Orgaz deux mille soldats. Astorga lèvera quatre mille hommes. » Les Cités en fourniront seize mille : les trois *Hermanidad* de Castille marcheront jusqu'au Genil : Aguilar offrira mille chevaux légers et mille écus d'argent : Garcia del Gastañar donnera pour la campagne cent quintaux de viande salée, deux mille mesures de farine, quatre mille mesures d'orge, quatorze cuves de vin, trois troupeaux de ses domaines, cent jeunes gens armés et cent quintaux de lard. — Et si je donne si peu, dit-il, c'est que l'année n'a pas été bonne. J'offre de plus à Sa Majesté, si elle le veut, un cœur de paysan, une âme loyale qui, sans connaître le roi, connaît son devoir.

LE ROI

Grande loyauté et grande richesse !

DON MENDO

Castañar, un nom humble !

LE ROI

Où habite cet homme ?

LE COMTE

Que votre majesté apprenne quel il est ! A cinq lieues de

Tolède, votre capitale et ma patrie, il y a un domaine appelé Castañar ! C'est là qu'habite celui qu'on nomme Garcia del Castañar. Sur les vertes prairies qui s'étendent au pied des montagnes, antiques possessions des rois d'Espagne, s'élève un couvent en l'honneur de l'effigie divine du Christ, construit par le chevalier François d'Assis, dont l'humilité est si grande qu'il établit ses demeures près des montagnes neigeuses. Une vallée de châtaigniers termine ces prairies et fait donner le nom del Castañar, au couvent et à Garcia qui imite Abraham et exerce la charité en ces lieux que le ciel et lui couvrent à l'envi de récoltes. Près du couvent s'étend son domaine divisé en trois parties. L'une, maison destinée à la famille, est le trésor où s'enferment les grains des épis et les abondantes récoltes des fruits de la vigne et de l'olivier. Dieu envoie tant de blé à Garcia que les magasins du royaume sont fourmillières auprès des siens. La seconde partie du domaine est un jardin dont les fleurs, filles du soleil, sont les étoiles scintillantes de la terre. Quand on les voit briller dans leur variété et leur éclat, il semblerait que le ciel a laissé tomber ses étoiles sur ce coin de terre. La troisième partie se compose d'une maison en forme de galerie soutenue par trois arcades de jaspe de Saint-Pablo. Elle est éclairée par des fenêtres dont les balcons sont vert et or. Sur les toits d'ardoise resplendent des globes de métal semblables à des perles.

Dans cette demeure Garcia vit avec Blanca, son épouse, la plus douce vie qu'ait jamais vue l'amour. N'est-il pas encore plus heureux que riche ? Je ne vous parlerai pas, Sire, de cette beauté que le soleil envie. Ce n'est pas le moment et cela ne m'appartient pas. Qu'il me suffise de vous dire que toutes les richesses comparées à cette épouse chérie sont le moindre des bonheurs. Garcia est un homme dispos, s'exerçant continuellement à la chasse et si fort qu'il renverse un taureau. Sire, il n'a jamais vu votre visage parce qu'il prétend que le roi est un soleil et que ses yeux ne pourraient contempler votre rayonnement. Tel est Garcia del Castañar et je vous affirme sur ma foi que si vous le conduisez à la guerre d'Algeciras, vous aurez près de vous, Sire, un homme

dont la sagesse vous profitera, dont la franchise est pure, et dont l'intelligence est vive, un homme riche sans ambition, vaillant et prudent, un laboureur sans malice.

LE ROI

Il est digne d'attention.

LE COMTE

En lui se réunissent, je vous l'assure, toutes les qualités qui font, à la cour, un seigneur accompli.

LE ROI

Il ne m'a jamais vu?

LE COMTE

Jamais.

LE ROI

Moi, je veux le voir et le connaître. Don Mendo et deux autres cavaliers seulement partiront avec moi. La distance est courte. Qu'on emmène la fauconnerie. Nous simulerons une chasse et, de la sorte, aujourd'hui je pourrai lui parler. Surtout, en arrivant au Castañar, que personne ne dise qui je suis. Que vous semble-t-il de ceci ?

LE COMTE

Le moyen est bon.

LE ROI

Comte, faites préparer les chevaux.

LE COMTE

J'obéis.

SCÈNE TROISIÈME

LE ROI, LA REINE, DON MENDO

DON MENDO

Sa Majesté la reine.

LA REINE

Où allez-vous, Sire?

LE ROI

Je vais chercher un trésor caché dont le comte m'a révélé l'existence

LA REINE

Est-ce loin?

LE ROI

Au Castañar.

LA REINE

Quand reviendrez-vous ?

LE ROI

Quand j'aurai passé cet or pur au creuset d'analyse.

LA REINE

L'absence est un grand mal.

LE ROI

Avant que le soleil dore ces montagnes, je reviendrai, madame, auprès de vous.

LA REINE

L'absence est la nuit

LE ROI

Et vous, vous êtes le jour.

LA REINE

Vous êtes mon soleil.

LE ROI

Et vous mon aurore.

SCÈNE QUATRIÈME

LE ROI et DON MENDO

DON MENDO

Que répondez-vous, Sire, à ma demande?

LE ROI

Je suis satisfait de vos services et je mettrai, aujourd'hui, cette écharpe sur votre poitrine. Si j'en fais honneur à un homme qui ne la mérite pas, elle sera tache sur votre poitrine, don Mendo, et changera de couleur. J'offenserais mes nobles chevaliers si j'honorais moins digne qu'eux-

mêmes, et si j'accordais une telle faveur à tous, personne ne l'estimerait.

SCÈNE CINQUIÈME

(Une salle dans la maison de don Garcia.)

DON GARCIA, seul.

O mon beau domaine, demeure d'un pauvre heureux qui vit caché depuis le jour où le peuple castillan vainqueur a, dans sa fidélité, couronné le berceau du jeune Alphonse !

Ici, je vis content sans désirer la cour et ses grandeurs. Je ne songe qu'à ces campagnes où je cache ma noblesse, ces belles campagnes où je ne suis pas né, mais qui m'ont donné l'hospitalité et dont je suis l'hôte maintenant.

Riche, je vis content avec mon épouse aimée. Sa noblesse à elle est grande aussi, quoiqu'ignorée. Je ne sais qui elle est, mais je connais sa vertu et j'adore sa beauté.

Elle habitait chez un laboureur d'Orgaz, vieux et prudent. Je la vis et sa vue me produisit le même effet que les violents rayons du soleil d'été. Mon corps était en cendres, la forme extérieure seule subsistait.

Je fis part de ma souffrance au comte et lorsqu'il m'eut assuré qu'en ma belle épouse se cachait un sang illustre, je l'épousai par amour et me glorifiai d'elle. Comme il est juste, j'avais obéi d'abord à mon devoir, ensuite à ma volonté.

Je vis heureux sans qu'elle et moi connaissions sa naissance. C'est le secret du comte qui la chérit et l'estime. Elle non plus ne sait pas que son époux est noble.

Ma Blanca, mon épouse aimée, joyeuse au milieu de ces pauvres paysans, elle prend dans son jardin les purs jasmins dont elle couronne son front blanc. Mais tout se prend à sourire, n'est-ce pas me dire que Blanca paraît ?

SCÈNE SIXIÈME

DON GARCIA, DOÑA BLANCA, vêtue en paysanne : elle porte des fleurs. BRAS, TERESA, BELARDO, PASTEURS, MUSICIENS.

MUSICIENS

Elle est blanche comme le soleil,
La neige n'est pas blanche comme elle
Elle est belle et brillante
Comme le soleil,
Elle paraît le matin
Comme le soleil,
Elle réjouit les champs
Comme le soleil,
Près d'elle la neige et
La fleur d'amandier sont noires.
Elle est blanche comme le soleil.
La neige n'est pas blanche comme elle.

DON GARCIA

Blanca chérie, mon épouse, tes rigueurs sont injustes si, pour donner la vie aux fleurs, tu me prends la mienne.

BLANCA

Je donne bien mal la vie aux fleurs quand il m'arrive de les fouler aux pieds. Ma vie absente reste là seulement où il y a une âme, où il y a amour. Je veux, Garcia, parce que je t'aime et sais combien tu m'aimes, que si tu venais à perdre ta vie, tu puisses vivre de la mienne.

DON GARCIA

Blanca, il n'y a pas de grâces, pas de faveurs qui soient grandes si tu les mesures à mon amour.

BLANCA

M'aimes-tu donc autant ?

DON GARCIA

Écoute :

Je t'aime plus que le moissonneur n'aime le vent frais, plus qu'en avril les champs ensemencés n'aiment l'eau, plus que mes troupeaux n'aiment leurs pâturages, plus que les bergers n'aiment le repos à l'ombre !

Oui, je t'aime plus que le malade n'aime la gaie lumière du jour, plus que les travailleurs fatigués n'aiment la nuit, plus que les vertes prairies n'aiment le souffle rapide du vent; oui, je t'aime plus encore, ô ma douce épouse!

Si l'on unissait tout ce qu'il y a en d'amour sur cette terre depuis le premier homme, cet amour ne vaudrait pas celui que je ressens en te voyant paraître ainsi.

Et bien que je sache, ô Blanche, mon amour accepté par toi, bien que je ne puisse t'aimer plus que je ne t'aime, je ne t'aime pas encore comme tu mérites d'être aimée.

BLANCA

Les fleurs aiment la rosée aspirée par le soleil dans leur corolle étincelante; les arbres aiment la neige fondue qui devient rivière après avoir été la cime de cristal des montagnes.

L'angle de rocher aime le vent froid du nord; le voyageur, surpris par la pluie, aime voir briller l'arc-en-ciel; la nuit obscure aime les noires trahisons, mais rien n'aime comme je t'aime, ô mon doux époux.

Mon amour pour toi est si grand, qu'à ton nom, comme à chose divine, j'élèverais des autels d'adoration; et ne t'étonne pas.

Parce que si je ne connaissais pas l'existence de Dieu, je cesserais de t'adorer comme homme, tu serais mon Dieu et je t'adorerais comme tel.

BRAS, à Teresa.

Voilà Blanca et don Garcia qui sont comme de douces colombes de bien. Aimons-nous, nous aussi. Depuis l'autre jour ta jolie petite joue, Teresa, me fait perdre la tête.

TERESA

Moi, c'est ta taille charmante, Bras, qui m'a ensorcelée.

BRAS

Est-ce que je ne t'aime pas plus que plus?

TERESA

Plus que pas?

BRAS

Ecoute, Teresa, depuis le jour où je t'ai vue au ruisseau, Teresa, depuis le jour où je t'ai aidée à tordre les nappes, les torchons, le linge, je suis resté dans l'état, où, selon

le dire de certain étudiant, les juges laissent un pauvre plaideur. Je t'aime, vois-tu, comme un usurier aime la vie de son débiteur qui lui a juré — sur sa vie — de le payer.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, plus TELLO

TELLO

Seigneur Garcia, le plus heureux des hommes pourrait envier votre sort. Pour vous, il n'y a que bonheur.

BLANCA

Qu'y a-t-il, Tello ?

TELLO

O belle dame, belle Blanca, qui faites naître tous les jasmins dont vos jardins sont émaillés, le comte d'Orgaz vous baise les mains.

BLANCA

Comment va le comte ?

TELLO

Madame, il est à vos ordres.

DON GARCIA

Eh bien, Tello, que se passe-t-il là-bas ?

TELLO

Maintenant, écoutez à part. Le comte m'a donné l'ordre de vous remettre cette lettre aujourd'hui et m'a recommandé de partir sans attendre la réponse. Permettez-moi de me retirer.

DON GARCIA

Vous ne vous reposerez pas ?

TELLO

Une autre fois je resterai plus longtemps : mais ceux qui vont venir ne doivent pas me voir ici. Adieu.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, moins TELLO

DON GARCIA

Cette lettre m'est adressée. Peut-être contient-elle des reproches sur la pauvreté des dons que j'ai faits au roi. Voici ce qu'elle dit :

« Le roi, seigneur don Garcia, a su votre offrande, et dans son étonnement m'a demandé qui était votre seigneurie. Je lui ai répondu que vous étiez un laboureur sage et prudent. Le roi va en secret reconnaître votre valeur et votre prudence. Ne lui dites pas qui vous êtes et n'ayez pas l'air de savoir qu'il est le roi. Quoiqu'il soit loyal, il a été offensé par votre père, et vous savez combien le blesse celui qui réveille ces souvenirs. Que Dieu soit avec vous ! Le roi est celui qui porte l'écharpe rouge. Votre ami,

Le comte d'ORGAZ.

Roi Alphonse, si tu savais qui je suis, tu me frapperais du châtimement destiné à mon père, mort maintenant !

BLANCA

Cher époux, le silence et l'agitation sont les indices de la tristesse. Qu'as-tu ?

DON GARCIA

Le comte me prie de donner l'hospitalité à quelques seigneurs.

BLANCA

Il peut disposer de cette maison comme de la sienne.

BRAS

Sur quatre éclairs à tous crins, comètes à queue, ou oiseaux, ou enfin roussins de race espagnole, marchant bien mais volant mal, quatre seigneurs qui paraissent être des chasseurs s'approchent de la maison

DON GARCIA

N'aie pas l'air, Blanca, d'avoir été prévenue de leur arrivée.

TERESA

Comme ils sont beaux !

BRAS

Pardieu ! ce sont là des gens élégants.

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, LE ROI, sans l'écharpe, DON MENDO, avec l'écharpe, DEUX CHASSEURS

LE ROI

Que Dieu vous garde, laboureurs !

DON GARCIA

(A part.) Je vois celui qui porte l'écharpe. (Haut.) Nobles seigneurs que Dieu vous donne richesse et gloire. Qu'ordonnez-vous ?

DON MENDO

Qui est ici Garcia del Castañar ?

DON GARCIA

C'est moi et suis à vos ordres.

DON MENDO

Vous êtes prévenant.

DON GARCIA

Dieu m'a fait tel.

BRAS

Pour moi, je suis le chef de ses porchers et je vaux beaucoup aussi. Seigneurs, si vous avez un ordre à me donner, vous verrez à l'œuvre que je sais mal obéir.

DON GARCIA

Retire-toi, brute.

BRAS

Brute est trop.

LE ROI

Quelle saine simplicité ! Dieu vous garde !

DON GARCIA

Quoique je ne vous connaisse pas, votre personne me plaît

BRAS

C'est comme de l'or. Il me plaît aussi.

DON MENDO

Arrivés au Castañar en suivant le vol d'un corbeau, nous avons appris l'existence de votre maison. Nous sommes venus la voir et prendre quelques repos jusqu'à ce que le soleil ait baissé sur l'horizon.

DON GARCIA

Vous trouverez ma demeure grande pour un laboureur de montagnes et cependant mon domaine sera petit pour des gens tels que vous : mais la bonne volonté du maître remplacera ce qui fait défaut.

DON MENDO

Nous connaissez-vous ?

DON GARCIA

Non, en vérité, car nous ne sommes jamais sortis d'ici.

DON MENDO

Tous les quatre nous appartenons à la maison du roi. Disposez de nous, Garcia. Qu'elle est cette paysanne ?

DON GARCIA

C'est ma femme.

DON MENDO

Soyez, madame, pendant mille années l'heureuse compagne de Garcia et que le ciel vous donne plus d'enfants que vous ne semez de grains dans ces campagnes.

BLANCA

C'est beaucoup, sur ma foi.

DON MENDO

Quel est votre nom ?

BLANCA

Blanca.

DON MENDO

Le nom convient à votre beauté.

BLANCA

Celle-là ne peut pas être belle dont le visage est exposé à tous les vents.

LE ROI

Moi aussi, Blanca, je désire que tous deux vous viviez

pendant de longues années. Puissiez-vous voir les enfants de vos enfants aussi nombreux que les arbres de ces montagnes ! Puisse tout le pays que l'on découvre d'ici être insuffisant pour la race qui sortira de vous !

BRAS

Auront-ils bientôt fini leurs folies ? C'est bien là parler pour ne rien dire. Quand tous les champs seront habités, où mènerais-je paître mes cochons ?

DON GARCIA

Mes gens seront d'un pauvre divertissement pour vous, mais c'est l'occasion qui vous oblige à les entendre. Veuillez accepter une nourriture que toi, ma Blanca, tu vas préparer.

DON MENDO

(A part.) Ce n'est pas Blanca qu'on doit l'appeler, Garcia, c'est Flamme, car elle m'a brûlé le cœur.

LE ROI

Si noble volonté vaut noblesse.

DON GARCIA

C'est ainsi que je servirais Sa Majesté le roi et c'est ainsi que je veux le servir quoique je ne le connaisse pas.

LE ROI

Avez-vous donc quelque raison pour ne pas chercher à le connaître ?

DON GARCIA

Oh ! seigneur, c'est là une longue histoire qu'il faut laisser pour un autre jour. — Toi, ma Blanca, et vous, Bras et Teresa, allez préparer la table que vos caprices feront jolie.

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, moins DOÑA BLANCA, BRAS et TERESA

LE ROI

Je sais que le roi Alphonse a de vos nouvelles.

DON MENDO

Nous en sommes témoins tous les deux.

DON GARCIA

Le roi s'occupe d'un malheureux paysan ?

LE ROI

Il est si reconnaissant du service que vous lui rendez, en offrant d'aller de votre personne à la guerre d'Algeciras, que, si vous suivez la cour, il vous donnera auprès de lui la place la plus enviée du palais.

DON GARCIA

Ah ! que dites-vous ? J'aime mieux, dans ces montagnes, sortir à la première lueur du jour, l'arquebuse en main, avec mes chiens qui font lever les compagnies de perdreaux. Je poursuis avec ardeur, le gibier sur les prairies, désireux de le voir s'abattre sur le sol. J'aime, lorsque la nuée grise des perdrix aux pattes rouges bat l'air de ses ailes, voir tomber éparses trois ou quatre victimes. C'est en respirant à peine que je suis du regard mes chiens cherchant les blessées : de la voix je les excite ; ils me rapportent palpitantes encore les perdrix que leur gueule lâche sans colère. Je regarde alors où le plomb est entré dans la plume et je reviens à ma demeure, comme le comte revient de la guerre à Tolède, vainqueur ! Puis je plume les perdreaux, je les fais flamber et les mets à la broche avec un peu de canelle du Brésil et six doigts d'un jambon qui se dore après trois ou quatre tours de feu. Teresa prend mon rôti et, sans prétention, le pose, avec le piment, l'huile et le vinaigre, sur la table luisante de propreté. A ma femme une perdrix, à moi l'autre et nous mangeons pour la plus grande gloire de Dieu. Je donne un morceau à Teresa, plus pour faire enrager Bras que pour donner à Teresa. Mes limiers se partagent les squelettes dépouillés et j'entends les os craquer sous leurs dents. Je bois joyeusement de l'eau pure et ma Blanca, de sa belle main, me fait raison avec l'eau d'une claire fontaine. On lève la table, nous causons quelque peu et remercions Dieu qui nous envoie la nourriture de chaque jour. Voilà quelle est ma vie au Castañar et je la préfère à

tous les biens et à tous les honneurs que le roi pourrait m'octroyer.

LE ROI

Puisque vous aimez tant votre domaine, comment se fait-il que vous offriez au roi de servir en personne ?

DON GARCIA

Pardon, vous ne me comprenez pas bien. Le roi est le créancier privilégié d'un homme loyal, c'est à lui qu'appartiennent la vie et l'honneur. Alphonse, la vaillance dans l'âme va partir pour chasser les hérétiques d'Andalousie, mais l'argent et les soldats lui manquent. Je lui ai fait offrir ma vie, sans autre ambition que celle de remplir mon devoir, seulement parce qu'il a besoin de moi. Comme chose due, sans attendre qu'il me la demande, j'ai donné au roi ma vie qui lui appartient.

LE ROI

Mais une fois la guerre finie, resterez-vous au palais ?

DON GARCIA

La vie est plus large ici et ce domaine est plus sûr.

LE ROI

Il est possible que le roi vous donne un poste éminent.

DON GARCIA

Est-il bien de donner à un paysan ce qu'un autre mérite ?

LE ROI

Le roi ne peut-il pas prendre un ami ?

DON GARCIA

Quoi que puisse le roi, il ne viendra pas à bout de moi. Son amitié est périlleuse et je sais qu'elle ne me conviendrait pas. Celui qu'un roi aime n'est pas en sûreté. J'ai toujours entendu dire que le favori du roi court plus de danger que l'ennemi ; le premier se confie, le second se méfie. Mon père, un homme loyal, me disait souvent que le roi était comme le feu : de loin il réchauffe, de près il brûle.

LE ROI

On dit aussi qu'un roi peut faire sortir de la poussière foulée aux pieds, un homme illustre, vénéré par les plus grands.

DON GARCIA

Combien sont sortis de la poussière pour retourner dans la poussière!

LE ROI

Il vous donnera des récompenses.

DON GARCIA

Et des châtimens.

LE ROI

Il vous donnera la puissance.

DON GARCIA

Et les soucis.

LE ROI

Il vous donnera la fortune.

DON GARCIA

Et des envieux.

LE ROI

Il vous donnera sa faveur.

DON GARCIA

Et des ennemis. — Ne vous fatiguez pas en vain. Je sais ce qui me convient. Je ne donnerais pas un doigt de terre du Castañar pour tout ce que le roi peut m'offrir. Je le dis, sans vouloir offenser sa royale splendeur. Mais l'important, seigneur, est pour le moment de se mettre à table.

SCÈNE ONZIÈME

LES MÊMES, moins DON GARCIA.

LE ROI

Le comte n'avait pas trop fait son éloge. Il est encore plus grand que je ne le pensais.

DON MENDO

La maison est belle.

LE ROI

La maison est très-belle; mais que trouvez-vous de plus beau ici?

DON MENDO

S'il faut que je dise toute la vérité à Votre Majesté, j'avouerai que la femme de Garcia me semble être la plus grande de toutes ses richesses.

LE ROI

Certes, son épouse est belle.

DON MENDO

C'est une créature céleste, un ange pur comme la neige.

LE ROI

Pardieu ! vous voilà amoureux.

DON MENDO

Quel est celui qui n'aime pas la beauté ?

LE ROI

Que faites-vous ? Couvrez-vous, Mendo, je veux, dans cette solitude, oublier mon rang.

DON MENDO

Roi Alphonse, vous effacez votre grandeur. Il vous suffit d'être vénéré par notre loyauté. N'avez-vous pas enlevé de votre poitrine cette écharpe rouge que vous placez sur mon cœur pour l'ennoblir encore ?

LE ROI

Il est important qu'on ne me reconnaisse pas. Couvrez-vous et dissimulez.

DON MENDO

Je suis un *Rico hombre* et plus encore aujourd'hui, grâce à vous.

LE ROI

C'est bien : je l'ai voulu ainsi et ne changerai pas de résolution.

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, plus BLANCA.

BLANCA

Entrez, si vous le désirez, seigneurs : comme au vert printemps la table vous attend couverte de fleurs.

DON MENDO

Et que nous donnerez-vous?

BLANCA

Pourquoi voulez-vous le savoir? Puisque vous ne payez pas, vous mangerez ce que l'on vous donnera, ou bien vous jeûnerez. Le fromage, le pain et les olives ne manquent jamais dans la maison d'un paysan. N'aurez-vous pas du pain blanc pétri par Teresa et par moi. Pain blanc et nappe blanche ressusciteraient l'appétit d'un mort. Vous aurez aussi raisins précoces d'une jeune vigne, aubergines de Tolède au miel de Rosée, perdrix fumée, tête de sanglier à la gelée, — cela n'est pas chose belle à voir, mais ici rien ne se perd, — jambon cuit dans le vin, et saucisson qui provoque à trinquer en buvant un vin clair. Ajoutez encore deux canards et toutes les viandes fumées de ces montagnes. Les fils de ces viandes sont comme de la mignonnette effeuillée et chacun semble être soie rouge que l'on filerait au rouet.

LE ROI

Allons, Blanca.

BLANCA

Entrez, nobles seigneurs, et mangez à vos souhaits.

SCÈNE TREIZIÈME

BLANCA et DON MENDO

DON MENDO

Belle paysanne, qui t'a vue sans désirer être ton amant?

BLANCA

Taisez-vous, seigneur, et entrez.

DON MENDO

Tout ce que tu m'offres, je le changerais bien pour un beau plat d'amour assaisonné de bonne volonté.

BLANCA

Dites-moi donc, beau cavalier courtisan, portant l'écharpe rouge, qui donc en ma maison vous préparerait un tel plat?

DON MENDO

Ta main.

BLANCA

Un peu de sauce d'aubergine vous vaudra mieux, et que Dieu sauve ma main ! Amen ! Ne désirez pas trop ce mets-là. Si vous en vouliez, on vous dirait que la main d'une villageoise a besoin d'être lardée et entrelardée pour être mangée par un beau seigneur.

DON MENDO

C'est l'amour qui la fait désirer par mes lèvres.

BLANCA

Pardonnez-moi, mais, saint Pierre est fort bien à Rome, et si vous ne le savez pas, apprenez que ce plat-là n'est servi par moi qu'à mon mari qui me paie fort bien, sans flatterie et sans détours.

DON MENDO

Mon amour et mes désirs te paieront tout aussi bien.

BLANCA

Achetez meilleure marchandise, seigneur. Les Bohémiens ne tromperont jamais l'épouse de Garcia qui n'est, cependant, qu'une sauvage fille des montagnes.

DON MENDO

Belle comme une fleur.

BLANCA

D'où je suis, seigneur ? Je suis d'Orgaz, pour vous servir.

DON MENDO

Je crois que tu viens du ciel ou, si tu veux, de la montagne.

BLANCA

Croyez-vous que les filles de mon pays soient folles ? Allez manger et grand bien vous fasse !

DON MENDO

Tu ne me comprends pas, chère Blanca.

BLANCA

Si, si, j'entends bien votre chanson. La fille d'Orgaz n'est pas tout à fait folle, sur ma foi.

DON MENDO

Par tes yeux aimés, fille d'Orgaz, tu m'écouteras.

BLANCA

Assez. Que la fête soit joyeuse ! L'on est déjà à table : entrez, seigneur, et soyez plus courtois.

DON MENDO

Et toi, sois moins cruelle.

BLANCA

Vous n'entrez pas ? Holà ! Garcia !

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, plus DON GARCIA

DON GARCIA

Que voulez-vous, mes beaux yeux ?

BLANCA

Faites donc entrer ce seigneur qui veut à toute force me conter une histoire.

DON GARCIA

(A part.) Si c'était histoire d'amour que le roi voulût conter à ma Blanca ? Dois-je donc être toujours malheureux ? Cela ne peut être : Alphonse n'est-il pas venu pour m'honorer ? Sans doute il ne veut pas entrer pour ne pas se trouver à la même table que les domestiques. Je vais lui parler sans faire comprendre que je sais qui il est. (Haut.) Entrez, seigneur, vous m'honorerez. Prenez une bouchée de la nourriture qui vous est loyalement offerte et qu'elle vous profite plus que la pomme ne profita à Adam.

SCÈNE QUINZIÈME

LES MÊMES, plus BRAS, portant un plat et une bouteille.

BRAS

Un des seigneurs m'envoie vous dire qu'il vous attend.

DON MENDO

Blanca, pourquoi es-tu si cruelle ?

BLANCA

C'est ainsi que Garcia m'aime.

SCÈNE SEIZIÈME

LES MÊMES, moins DON MENDO

DON GARCIA

Toujours l'histoire ?

BLANCA

Il veut la continuer. Mais laisse faire la fille d'Orgaz, elle
saura répondre. (Ils sortent.)

BRAS

Ils sont à table ! Pour moi je veux, tout seul et bien assis.
savourer mon manger sans que Teresa me voie. Comme un
homme est heureux lorsqu'il peut manger sans compagnie !
Allons, buvons, Bras !

UNE VOIX. à l'intérieur.

Buvez !

BRAS

On me dit de boire. Voilà qui me plaît.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

Tous

LE ROI

Messeigneurs, le soleil va bientôt disparaître dans l'Océan.

DON GARCIA

Il est encore de bonne heure : mangez à loisir.

LE ROI

Ces seigneurs veulent chasser l'oiseau en plaine.

DON GARCIA

Vous reviendrez ensuite?

LE ROI

Il nous est impossible de vous obéir.

DON GARCIA

J'offre à tous un bon lit garni d'oreillers de fleurs et de toiles nouvelles de Hollande.

LE ROI

Votre volonté, Garcia, serait, s'il était possible, notre seule loi, mais demain nous commençons notre service de semaine auprès du roi. Il faut donc que nous soyons au palais. Blanca, adieu. Adieu, Garcia.

DON GARCIA

Que le ciel vous garde!

LE ROI

Une autre fois nous nous entretiendrons plus longuement.

DON MENDO

Ma belle paysanne, souviens-toi de mes tourments.

BLANCA

C'est là, seigneur, une affaire qu'il faut traiter avec Garcia.

DON GARCIA

Que dis-tu?

DON MENDO

Que le ciel donne à tous deux longue vie et prospérité!

BLANCA

Adieu, beau seigneur, qui contez des histoires.

DON MENDO

Je pars mourant. Adieu!

SCÈNE DIX-HUITIÈME

DON GARCIA et BLANCA

DON GARCIA

Adieu! Et toi, belle comme le ciel, viens au jardin où dans la douce paix se passe ma vie. Je n'ai ni les angoisses du

solliciteur qui attend une grâce de l'indifférence du maître, ni les espérances trompeuses, ni l'ambition arrogante de celui qui, avec une armure de diamant, cherche l'ennemi dans la bataille ou s'expose aux dangers sur la mer du Nord. Que pourraient m'envier ceux qui, ce soir, quittent le Castañar pour retourner à la cour? Ce n'est que pour tes yeux divins, ô ma Blanche aimée, qu'aujourd'hui, pour la première fois, j'ai rencontré l'inquiétude.

BLANCA

D'où viennent tes soucis?

DON GARCIA

De l'histoire du courtisan.

BLANCA

Allons, au jardin, frère, tout cela n'est qu'un conte.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Une salle dans le palais du roi.)

LA REINE et LE COMTE

LA REINE

Ce que vous venez de me raconter m'a étonnement émue. J'obtiendrai le pardon de tous deux, je vous le promets. Sa Majesté m'a fait le plus grand éloge de la beauté de Blanca et de la noblesse de Garcia. Puisque tous deux se sont unis après des malheurs si grands, c'est qu'ils avaient, comme leurs ancêtres, une bonne étoile.

LE COMTE

Personne n'est d'accord sur la conspiration du comte don Sancho de la Lerda. Il sortit enfin de prison et prit la fuite avec sa fille Blanca, alors âgée de deux ans. J'étais à cette époque chargé de surveiller la frontière de l'Aragon où le comte voulait chercher un refuge. Après une journée de fatigue, à son arrivée dans un petit village, il tomba gravement malade, et, malgré les soins que je lui donnai en secret, il mourut au bout de deux jours. Je lui fis donner la sépulture et, touché de compassion, j'ordonnai à un soldat de conduire Blanca à Orgaz. Ce fut un laboureur qui éleva la jeune enfant jusqu'au jour où Garcia, d'après mes conseils, l'épousa par amour. Le ciel a voulu qu'ils se rencontrassent ainsi et unissent le rang et le sort de leur race.

LA REINE

J'obtiendrai leur pardon.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, plus BRAS

BRAS

Pardieu ! Je me suis mis à sa recherche : je me suis faufilé comme un moine sans demander mon chemin, et je le trouve par hasard. Je baise les pieds et les mains de Votre Excellence.

LE COMTE

Sois le bien venu, Bras.

LA REINE

Quel est cet homme ?

LE COMTE

Un domestique de Garcia.

LA REINE

Approchez.

BRAS

Quelle belle femme ! a-t-elle de grands yeux ! Mais si vous êtes la comtesse, je vous plains.

LE COMTE

Qu'y a-t-il de nouveau là-bas, garçon ?

BRAS

Les estafettes de Milan n'arrivent pas au Castañar. Je ne sais rien. Et ici ? Il paraît que vous avons la guerre ?

LE COMTE

On lève l'argent nécessaire.

BRAS

Je donnerais bien volontiers de l'or pour jouir en paix de ma terre. Mon cœur se dilate et je me sens plus rassuré à dormir dans un bon chariot de la Manche, qu'en Flandre derrière une grosse muraille ¹.

LA REINE

Garcia écrit bien ; sa lettre est grave et sérieuse.

LE COMTE

C'est un sage.

LA REINE

Pour moi, il est plus heureux encore d'avoir, dans le palais, un ami qui le loue.

¹ Allusion aux événements politiques du moment.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, plus DON MENDO

DON MENDO

Le roi attend Votre Majesté.

LA REINE

L'écharpe fait bien sur votre poitrine.

DON MENDO

C'est grâce à Votre Majesté que j'ai obtenu cette faveur.

LE COMTE

Moi aussi, j'ai pris part à cet honneur.

DON MENDO

C'est vous qui m'avez donné cette écharpe. C'est moi qui l'ai demandée et c'est vous qui avez fait l'enquête. Hier, le roi, que j'ai accompagné, m'a remis cet insigne en allant au Castañar (à part où je suis allé libre et d'où je reviens prisonnier.

(La reine sort.)

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES plus TELLO

TELLO

Le roi vous demande.

LE COMTE

Attends ici, Bras.

BRAS

Lisez le petit billet.

LE COMTE

Causez avec cet homme jusqu'à mon retour.

BRAS

Je suis de trop ici, moi. Expédiez-moi promptement. Le palais et les odeurs sont faits pour les seigneurs et non pour un pauvre villageois.

LE COMTE

Je reviens.

SCÈNE CINQUIÈME

DON MENDO et BRAS

DON MENDO

Je veux faire connaissance avec cet homme.

BRAS

Est-ce que vous n'avez rien à me dire? Eh! que vous a semblé du Castañar, hier dans l'après-midi?

DON MENDO

(A part.) Dieu d'amour, je souffrirai mille holocaustes. Ce paysan va diminuer mes souffrances. Ah! Blanca! Quelle source de tourments tu es pour moi! Que d'ennuis tu me causes! Pourquoi ai-je été au Castañar? Pourquoi t'ai-je vue? Plût à Dieu qu'un cimetière africain m'eût tué avant la visite du roi Alphonse au Castañar! Ah! bon laboureur, si j'étais le domestique de l'aspic sauvage et beau dont la retenue fait naître ma douleur! Je donnerais mes châteaux et ma fortune pour garder tes troupeaux et voir Blanca un seul jour!

BRAS

Quel diable saute, danse et s'agite en vous? Il est piqué de la tarentule ou amoureux.

DON MENDO

(A part.) Amour! tu me donnes vent propice. Je saurai par cet homme comment je puis voir Blanca. — (Haut.) Comment t'appelles-tu?

BRAS

Moi?... Bras.

DON MENDO

D'où es-tu?

BRAS

De la ville d'Ajofrin, pour vous servir.

DON MENDO

Tu es un gentil hidalgo.

BRAS

De la famille des Bras de Castille !

DON MENDO

Je le sais.

BRAS

Et c'est vrai. Je suis de vieille race quoique pas riche. Je descends d'une chanson du jour de Noël.

DON MENDO

Tu es beau garçon.

BRAS

Je ne suis pas mal. Regardez-moi un peu le joli pied que j'ai. L'intelligence ne me manque pas non plus, et ces yeux là, croyez-vous qu'ils ne disent rien ?

DON MENDO

Et tu es discret, Bras ?

BRAS

Quant à cela, c'est la première de mes qualités. Je crois toujours que le premier venu en sait plus long que moi.

DON MENDO

Bras, si tu veux me servir, je te montrerai combien je t'estime.

BRAS

Seigneur, quoique je ne sois qu'un niais, expliquez-vous si vous avez quelque chose à me commander, dites-le tout de suite.

DON MENDO

Prends cette petite bourse, Bras !

BRAS

Pardieu ! Est-ce que vous voulez vous moquer de moi ? Voyons. Avancez la main.

DON MENDO

Ce sont des écus.

BRAS

Je le crois. Mais pour ne pas me tromper, voyons si la

bourse ne serait pas vide. C'est bien de l'argent, et j'en conclus que je dois agir ou parler, puisque vous me payez.

DON MENDO

Je veux simplement que tu me dises si je pourrai voir ta maîtresse.

BRAS

Pour le bien ou pour le mal ?

DON MENDO

Pour lui dire que je souffre et que mon cœur l'adore.

BRAS

Seigneur, je vous plains d'être amoureux, parce que je le suis, moi aussi. Mon cœur est grossier, et cependant l'amour l'a percé comme un crible. Je vais vous donner un renseignement qui vous servira. Ces nuits-ci, mon maître, Garcia va à la chasse au sanglier, Blanca reste vêtue et l'attend sans se méfier de rien. En arrivant par le balcon, vous la trouverez à moitié endormie, attendant l'aube. Ah ! cela se voit souvent : laisser beauté chez soi, pour aller chercher laid ailleurs.

DON MENDO

Tu ne me trompes pas ?

BRAS

Non, certainement. Moi-même, j'entre souvent, la nuit, par le balcon pour ne pas frapper à la porte et forcer Teresa à m'ouvrir. Belardo laisse une corde attachée à la grille, je grimpe comme une chèvre, et je trouve Blanca seule et couchée sur un bras, attendant Garcia qui revient au point du jour.

DON MENDO

Tu me sauves !

BRAS

Faites comme je vous dis.

DON MENDO

Je te récompenserai mieux encore.

BRAS

Ce n'est pourtant pas là servir d'entremetteur.

DON MENDO

Sur ma foi d'Espagnol, Blanca, je te verrai cette nuit. Pour arriver au soleil, il faut escalader les nuages.

SCÈNE SIXIÈME

LE ROI, LE COMTE et BRAS

LE ROI

C'est un homme de si grande valeur, qu'avec votre approbation, je l'emmènerai à la guerre et l'ancoblirai.

LE COMTE

Il est prudent et vaillant. En lui resplendissent toutes les qualités nécessaires à un bon chef. Son courage et sa sagesse suppléeront au manque d'expérience.

LE ROI

Mes gens l'instruiront. Vous vous portez son garant et l'on sait que vous ne proposez jamais au roi un homme sans valeur. Amenez-le demain, comte.

SCÈNE SEPTIÈME

LE COMTE et BRAS

LE COMTE

Quoique vous restiez à l'écart, je sais, qu'à l'occasion, vous montrez le sang qui se cache en vous.

BRAS

Expédiez-moi, seigneur, je n'attends pas autre chose.

LE COMTE

Dites à Garcia, Bras, que son offrande et sa redevance ont

été bien reçues : vous pouvez partir. J'irai promptement voir Garcia ou bien je répondrai à sa lettre.

BRAS

Voilà tout ce que j'emporte, après avoir attendu si longtemps ! Long accouchement pour mettre au monde une fille. C'est bien là une dépêche de cour.

SCÈNE HUITIÈME

(Une forêt.

DON GARCIA, en chasseur, avec un poignard et une arquebuse.

Oh ! ma belle forêt ombreuse, si gaie pendant le jour, et si obscure pendant que Morphée baigne la Nuit dans les eaux du Léthé, jusqu'à ce que l'épouse de Phaëton apparaisse couronnée de plumes et de rosée. C'est en vous que le guerrier puise ses forces. Vos luttes sanglantes préparent à des luttes plus sanglantes encore. C'est la chasse qui inspire la fureur et remplace la guerre. Je suis le foudre vivant et cruel des bêtes fauves sur lesquelles j'éprouve la valeur de mon sang qui, dans la guerre d'Algeciras, fera de moi le foudre du Castañar. Elevé dans vos grottes et dans vos détours, je suis l'Hercule espagnol de ces montagnes : de mes doigts je cloue vos tyrans sur le sol. Cette forêt me prodigue le gibier et l'huile. Je punis les vols des loups et des ours, dont je suis la Parque impitoyable. Grâce à moi, le chevreau et la brebis ne se plaignent plus des fauves pirates. Quand la bête farouche s'élance sur le timide troupeau, si je me mêle au combat, le chien peut se reposer tranquillement. C'est moi qui protège le troupeau, c'est moi qui punis les corsaires, et lorsque le soleil vient ouvrir les yeux des pasteurs, confiants en moi et endormis au milieu des fleurs, ils sortent de leur paresse, soulèvent leurs jambes alourdies par le repos et foulent aux pieds, au lieu d'herbe, la troupe féroce des loups abattus par moi. Les essaims nombreux d'abeilles

n'ont plus besoin de défense contre les ours et, sans murailles protectrices, fabriquent leur miel pur. Une balle de mon arquebuse a délivré à temps d'un ennemi, les abeilles de ces riches côtes. Aux dernières lueurs du soleil couchant, un ours avait caché, dans l'eau d'une source, deux gâteaux qu'il avait dérobés. Les industrieuses abeilles, noyées alors, n'auraient pu l'empêcher de manger tranquillement le miel savoureux qui troublait le courant de la douce et claire fontaine. Cette nuit même, un sanglier est descendu à la source pour se désaltérer. La lumière que Cinthie mendie à Phœbus me le fit voir face à face. Il se faisait place à travers les arbustes, et se traçait un chemin avec ses défenses d'acier ou d'ivoire. Guidé par les lueurs de la lune, je lui cassai la tête d'une balle. La vallée répéta, en même temps, l'écho du coup de feu et les hurlements de la bête. L'ours et le sanglier seront deux trophées horribles et sanglants, que je suspendrai à ma porte. Ma Blanca, au pied court, marchera sur eux, et l'on trouvera mes victimes heureuses. Les animaux, eux-mêmes, ont parfois du bonheur. Mais le froissement des herbes m'apprend qu'un sanglier descend de la colline. En fuyant à toute hâte, il se retourne : sans doute, il aura entendu quelque bruit éloigné. A une longue distance, le sanglier entend charger l'arquebuse. Les poils épais de son cou se hérissent, et chacune de ses soies devient une aile pour se sauver, lorsqu'il entend le coup d'arquebuse retentir ou la corde de l'arc vibrer.

SCÈNE NEUVIÈME

DON GARCIA, DON MENDO, UN DOMESTIQUE portant une échelle

DON MENDO

Amour tyrannique, tu m'as donc amené de Tolède pour m'égarer dans ces montagnes? Mais que pouvais-je espérer un aveugle, qui, pour le conduire, a pris un autre aveugle? Blanca, j'ai dressé l'échelle pour arriver jusqu'à ton ciel de beauté, et

j'oserais encore le faire, quand même tu serais une des déesses du pays du tonnerre, sans honneur, sans époux protecteur, au lieu d'être une fière fille des montagnes. Blanca, ma belle, je l'entreprendrais encore si la belle inhumaine était une pure étoile au milieu de l'abîme infini. Et quand même, réduit en poussière, je retomberais du haut du ciel sur la terre, je me changerais encore en fumée pour remonter vers toi.

DON GARCIA

Le sanglier a senti l'arrivée de ces hommes avant moi.

DON MENDO

Pendant la lune d'octobre, les chasseurs sortent pour attendre le sanglier. Je veux appeler. Oh ! de la montagne.

LE DOMESTIQUE

Ola, Hao.

DON GARCIA

Que Dieu les maudisse. Que cherchent-ils ? Pourquoi crient-ils ?

DON MENDO

Le domaine du Castañar est-il loin ?

DON GARCIA

En deux temps de galop l'on peut y être :

DON MENDO

Nous passions par ces montagnes. Nous nous sommes égarés.

DON GARCIA

Ce petit ruisseau conduit au chemin.

DON MENDO

Quelle heure est-il ?

DON GARCIA

Un peu moins de minuit.

DON MENDO

D'où êtes-vous ?

DON GARCIA

De l'Enfer ! Bon voyage, Seigneurs, et ne troublez pas davantage ma chasse, ou pardieu, je me fâcherai.

DON MENDO

Jusques à quand dure la lune ?

DON GARCIA

Jusqu'à ce qu'elle finisse.

DON MENDO

Voyez un peu l'insolence d'un paysan aux champs.

DON GARCIA

Un seigneur est-il moins insolent à la cour ?

DON MENDO

Il y a de quoi hésiter.

DON GARCIA

En effet. Les nobles ne se font pas faute d'être insolents.

DON MENDO

Vous êtes terrible.

DON GARCIA

Vous savez mal ce que c'est que troubler un chasseur.

DON MENDO

Mais qui êtes-vous donc ?

DON GARCIA

Je suis Garcia del Castañar, le foudre de ces montagnes. Je n'ai jamais refusé mon nom.

DON MENDO

(A part.) Merci, dieu d'amour, tu me protèges. Retiens-le, qu'il ne vienne pas se jeter au milieu de mes désirs et dissiper mes espérances. Donne-moi tes ailes, pour que j'arrive plus vite près de ma Blanca, pour que je la voie. (Haut.) Dieu vous soit en aide !

SCÈNE DIXIÈME

DON GARCIA

Bonne nuit ! — Il m'a fait perdre une bonne occasion, que je ne retrouverai pas de la nuit. Je vais retourner à ma demeure, par le sentier des montagnes. Je pars. Ecoutez, bêtes sauvages, sortez de vos antres, descendez dans la vallée, et passez cette nuit en paix. Votre grand ennemi retourne

chez lui, pour dormir, non plus sur de durs rochers, mais sur des oreillers doux. J'oublierai ma rudesse dans les bras de mon épouse. L'Argus de la nuit et le Polyphème du jour verront, s'ils observent mes hauts faits tendres et glorieux, qu'en ma poitrine il y a deux cœurs. L'un de blanche lumière, dont je ne fais preuve qu'en ma maison. L'autre de bronze, qui effraie ces montagnes.

SCÈNE ONZIÈME

(Une salle dans la maison de don Garcia.)

DOÑA BLANCA, TERESA (Elle porte un flambeau qu'elle place sur un bahut.)

BLANCA

Cours rapide, nuit froide, et qu'avec l'aurore, mon Garcia revienne des champs ! Que la clarté devance le jour ! Que le ciel se découvre et que Phaëton paraisse sur son char. Sa lumière désirée verra la première amoureuse qui ait maudit la nuit.

TERESA

En te couchant, maîtresse, tu attendras mieux ton cher absent. Les bras s'étendent doucement sur la fine toile de Hollande. Par le Credo ! quand même Bras, qui n'est pas encore revenu de Tolède, serait mon époux, je l'attendrais en ronflant.

BLANCA

J'ai d'autres devoirs à remplir.

TERESA

Et je lui donnerais des coups de poing, s'il n'entrait pas doucement. Mais pour attendre l'arrivée de mon maître, tu n'as pas besoin de rester debout. Je vais appeler Belardo qui t'aidera à veiller. Mais le voici qui vient.

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, plus BELARDO

BELARDO

Je vois de nuit le soleil briller. Castañar est l'antipode espagnol.

BLANCA

Asseyez-vous, Belardo.

BELARDO

Madame, couchez-vous!

BLANCA

Un corps sans âme dort mal, et je dois attendre l'aurore.

ELARDO

Qu'attendez-vous?

BLANCA

Mon âme, mon Garcia!

BELARDO

Je le condamne comme insensé. Il s'en va dans la montagne et vous abandonne jusqu'au jour.

BRAS, chantant au dehors.

Je viens de Tolède,

O ma Teresa!

Je viens de Tolède

Et non de France.

TERESA

Voilà mon futur qui revient.

BELARDO

Je vais lui ouvrir la porte.

TERESA

Avec ta permission, je lui demanderai, par ce balcon, ce qu'il me rapporte?

BRAS

Si le Basilic est bon, meilleure est encore la croix de Calibaca¹.

(Teresa ouvre le balcon.)

Croix qui faisait des miracles

TERESA

Comment reviens-tu, Bras ?

BRAS

En marchant !

TERESA

Que me rapportes-tu de la ville en gage d'amour ?

BRAS

Je te le dirai en chantant :

Je t'apporte de Tolède
Pour que tu te réjouisses,
O ma Teresa ! un amant
Sec comme des noix.

TERESA

Que le diable l'emporte mille fois ! Voyez un peu quelle belle réponse !

(Elle ferme le balcon.)

BLANCA

Que t'apporte-t-il ?

TERESA

Une belle parure vraiment. Un amoureux sec comme des noix.

BLANCA

Il sera de haut goût.

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, plus BRAS

BRAS

Qu'y a-t-il, Blanca ? — Teresa, je me meurs. Tu ne m'embrasses pas ?

TERESA

Certes, non. Pour ce que tu me rapportes !

BRAS

Les femmes sont peu raisonnables. Qu'est-ce que tu aimes le plus au monde

TERESA

C'est toi, Bras.

BRAS

Alors, si je te rapporte ce que tu aimes le plus au monde, que veux-tu de plus ?

BLANCA

Teresa a raison : — mais asseyez-vous, tous, et dis-moi, toi, ce que tu as vu à Tolède.

BRAS

J'ai vu un gros paquet de maisons, beaucoup de gens fainéants, des ordures plein les rues belles ou laides, et le ciel comme on le voit au bout d'une sarbacane. On dit qu'il y a là des dédains infinis sur de bons visages, des aubergines en été, et des mouches en automne.

BLANCA

Il n'y a rien de plus nouveau dans la capitale ?

BRAS

Votre malicieux désir me demande une satire, je le vois, mais je n'ai pas la plume d'un écrivain de cour. Madame, cherchez un autre divertissement jusqu'au matin, et que Dieu protège l'absent !

BLANCA

A celui des trois qui devinera l'énigme suivante, je donnerai un vêtement de drap rouge fait de ma main. Teresa, je te demande quel est l'oiseau sans père qui ne peut voir ni son père ni son fils, et qui est engendré après la mort de son père.

BRAS

Est-ce qu'il y aura aussi les guêtres et le capuchon ?

BLANCA

Oui. — Dites tous trois.

TERESA

C'est le coucou.

BRAS

C'est la chouette.

BELARDO

Il n'y a pas d'oiseau qui se rapproche plus de celui-là que le Phénix, car il naît des cendres de son père.

BLANCA

C'est le Phénix.

BELARDO

J'ai gagné.

BRAS

Moi, j'ai perdu, — je perds toujours.

BLANCA

C'est vrai, on ne te donne pas ce que tu mérites.

BRAS

Moi, je donnerai un petit cochon à celui qui me dira quel est le vice le plus coûteux.

BLANCA

C'est le jeu.

BRAS

Ce n'est pas cela, Blanca, assurément.

TERESA

Je dis, moi, que c'est le vice des femmes qui est le plus cher.

BRAS

Ce n'est pas cela non plus. — Et vous, Belardo, que dites-vous?

BELARDO

L'homme passionné pour la chasse a le vice le plus grand, le plus coûteux et le plus périlleux, l'histoire d'Actéon le prouve.

BRAS

Ce n'est pas cela davantage. — Selon moi, et ce n'est pas douteux, le vice le plus coûteux, à l'exclusion de tout autre, c'est l'ivrognerie. L'ivrogne devenu pauvre ne recouvre jamais ce qu'il a perdu.

(On entend Garcia siffler au dehors.)

BLANCA

Écoute, Bras. — Allez ouvrir, amis, voici mon âme qui arrive! Garcia revient tôt aujourd'hui. Dieu veuille que tout aille bien!

DON GARCIA

(A l'intérieur.) Bonne nuit, braves gens.

BRAS

Soyez le bienvenu, seigneur.

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, plus DON GARCIA (Il suspend son arquebuse. Blanca va au devant de lui.)

DON GARCIA

Que s'est-il passé à Tolède?

BRAS

J'ai donné ton papier au comte. Il te répondra.

DON GARCIA

C'est bien. Épouse chérie, ne seriez-vous pas mieux, couchée. Qu'attendiez-vous?

BLANCA

La venue du jour. N'était-ce pas ainsi que la déesse mère de l'amour, attendait son chasseur bien-aimé, au retour de la chasse, lui offrait dans ses bras une plus belle prison, un lien d'amour plus étroit et lui donnait la moitié de son âme et la moitié de sa couche? Moi, avec plus de droit et pour un chasseur qui vaut mieux que tout autre, je ferai de mes bras des filets et dans ces filets, pour l'attirer, je placerai une tourterelle dont tu excuseras les plaintes. Viens, Garcia, par ces suppliques amoureuses, ce n'est pas un sanglier rebelle, c'est un oiseau pleurant sa compagne, qui s'offre à toi. Abandonne-toi doucement à ces charmes légitimes et tu entendras sur les oreillers de plume de doux roucoulements et non pas les hurlements de la montagne. Je pourrais bien me plaindre de ce que tu t'en vas pendant la nuit et t'échappes de mes bras pour aller poursuivre les bêtes sauvages! Je t'adore tellement que, lorsque tu reviens, je veux me plaindre et t'accuser, mais je suis si heureuse de te revoir que je te remercie encore de m'avoir fait souffrir l'attente.

DON GARCIA

Ma belle Blanca, ma blanche colombe, tu es belle comme la fleur du Guadarrama qui, en mai, revêt de splendides couleurs. Blanca, auprès de toi, la flamme est une obscure étoile. Le cristal est sombre comme l'ardoise auprès de ta

pure lumière. N'es-tu pas la preuve la plus évidente du pouvoir de la beauté ? Lorsque, pour quelque motif, je te quitte et te laisse triste, ne pas te voir est pour moi la plus grande des souffrances. Quand je reviens vers toi, me repentant de t'avoir quitté, c'est en vain qu'offensée tu me recevrais durement : tu ne peux, au milieu d'un si grand bonheur, faire souffrir mon âme. Que nos cœurs dans nos bras vivent blessés par des coups cruels et cependant étroitement unis dans des caresses réciproques. La vigne et l'orme ne se lient pas en des embrassements plus étroits que toi, ma Blanca, et ton époux. Viens ! mon amour ! N'est-il pas doux de demander à celui qui désire accorder ? Je ne t'apporte pas, à la lumière encore douteuse du jour, blessés par mon arquebuse, le sanglier aux longues soies et l'ours voleur qui déroba dans le verger deux gâteaux de miel où il plongeait son grouin, en marchant à pas lents ; mais je t'apporte, en guise de trophées, en guise d'ours et de sangliers, en guise de belles chasses et de laids animaux, mon amour et mes désirs dont tu feras un tapis pour tes pieds. C'est peu quand je compte toutes tes vertus, c'est peu, comme tout ce que tu vois est peu de chose auprès de toi.

BRAS

Hein ! Teresa ? Vive Dieu !

TERESA

Qu'as-tu, Bras ?

BRAS

Je suis encore un Barabbas, un maudit jusqu'à ce que le curé nous ait bénis tous deux. Un homme marié peut se permettre ce qui ferait condamner celui qui ne l'est pas.

TERESA

Se permettre quoi ?

BRAS

D'aimer sa femme et plus encore.

TERESA

Cela, Bras, c'est travailler dans la vigne du Seigneur.

BLANCA

Quittez ces habits, Garcia, car je veux vous revêtir, chère âme, d'un vêtement de toile filée de ma main. Cette toile

est, je vous le jure, plus odorante que le romarin et plus fine que la toile de Hollande. Dans sa blancheur, elle a les senteurs du mois d'avril. Venez tous deux.

SCÈNE QUINZIÈME

LES MÊMES, moins BLANCA

BRAS

J'ai toujours entendu dire que l'amour d'une femme se lisait sur les vêtements de son mari.

TERESA

On dit aussi, dans la montagne, que celui-là n'a ni amour ni honneur, qui va à la ville et ne rapporte pas de cadeaux à son amoureuse.

SCÈNE SEIZIÈME

DON GARCIA, seul.

Riches et ambitieuses majestés, enviez donc ma fortune et mon heureux domaine couronné de délices, resplendissant comme la vérité. Divinités profanes et jalouses, enviez, enviez mon heureux sort. Quand je vois Blanca, moi, je ne désire plus rien. Mais, ô ciel, qu'est ceci?

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

DON GARCIA et DON MENDO, entrant par le balcon qu'il ouvre d'un coup de poing. En voyant Garcia, don Mendo s'enveloppe dans son manteau.

DON MENDO

Vive Dieu, c'est don Garcia del Castañar ! Valeur ! courage ! C'en est fait. J'ai eu tort de me fier à ce paysan.

DON GARCIA

Hidalgo, si celui-là peut l'être, qui ose commettre une

action aussi basse ? Quelque nécessité vous a-t-elle forcé à me voler ? Que voulez-vous ? Dites-le moi. Par ce que je suis, vous sortirez d'ici satisfait, je vous l'affirme.

DON MENDO

Garcia, laissez-moi partir.

DON GARCIA

Où ! pour cela, non. Je dois d'abord savoir qui vous êtes ? Découvrez-vous promptement ou sinon la balle de cette arquebuse percera votre poitrine.

DON MENDO

Prenez garde, ne vous trompez pas sur ce que je suis. Si je suis votre égal, sachez du moins que ma noblesse et mon courage l'emportent sur votre raison. (A part.) Je sais que le comte d'Orgaz lui a fait parler de moi en secret. (Haut.) Que l'écharpe qui se croise sur ma poitrine rende témoignage de ce que je suis.

(Il relève son manteau. L'arquebuse tombe des mains de Garcia.)

DON GARCIA

(A part.) C'est le roi. O ciel ! Il sait que je le connais. Honneur et loyauté, que ferons-nous ? Quelle contradiction entre ce que me commande l'une et m'ordonne l'autre.

DON MENDO

(A part.) Voilà bien le campagnard, il me respecte ou me craint. Un seul effort me débarrasserait de cet homme faible que le comte d'Orgaz vantait tant. Enfin, c'est un vieillard. (Haut.) Vous me trouvez en votre maison. Je ne peux ni nier ni fuir. Je suis entré ici cette nuit...

DON GARCIA

... Oui, pour me voler l'honneur. C'est là bien payer, sur ma foi, l'hospitalité que nous vous avons donnée, Blanca et moi ¹. Voyez l'étrange contraste. Vous m'avez offensé et je vous respecte. Je vous ai servi, et vous me donnez l'insulte pour récompense.

DON MENDO

On ne peut se fier à un paysan offensé. Je me défendrai avec cette arquebuse.

¹ Voilà donc le paiement de l'hospitalité ! — *Fragment*. Victor Hugo

DON GARCIA

Que faites-vous ? Laissez l'arquebuse sur le sol et sachez que si je vous retiens, c'est pour que vous ne regardiez pas la fin de tout ceci comme le résultat d'une victoire remportée sur moi. Il me suffit de voir, sur votre poitrine, cette écharpe, bandeau du soleil de Castille dont la lumière m'aveugle.

DON MENDO

Vous m'avez-donc reconnu ?

DON GARCIA

Jugez-en à ma conduite.

DON MENDO

Un homme de mon rang ne donne pas satisfaction d'une offense. Que ferons-nous ?

DON GARCIA

Partez et priez Dieu de mettre un frein à vos désirs. Ne revenez jamais au Castañar. Je ne puis, moi-même, tirer vengeance de vos attentats, c'est le ciel qui me vengera ¹.

DON MENDO

Je vous récompenserai, Garcia.

DON GARCIA

Je ne veux pas de vos faveurs.

DON MENDO

Que le comte d'Orgaz ignore ce qui s'est passé entre nous !

DON GARCIA

Il ne saura rien, je vous le promets.

DON MENDO

Dieu soit avec vous !

DON GARCIA

Dieu vous garde ! et me délivre, ainsi que Blanca, de vos persécutions.

DON MENDO

Votre femme...

DON GARCIA

Non, seigneur, ne parlez pas d'elle. La faute est vôtre. Je connais mon épouse.

¹ Quand un sacrilège ose insulter la vôtre.

C'est vous qui la vengez, — c'est Dieu qui venge l'autre.

(Victor Hugo. — *Le Roi s'amuse*)

DON MENDO

(A part.) Ah! Blanca! j'offense Garcia et il m'estime : je t'adore et tu me tues.

DON GARCIA

Où allez-vous?

DON MENDO

Je me retire par cette porte.

DON GARCIA

Insensé, insensé que vous êtes! C'est par ce balcon que vous sortirez.

DON MENDO

Vous oubliez qui je suis.

DON GARCIA

Je vous jure que si je l'oubliais vous descendriez plus vite encore. Prenez maintenant cette arquebuse parce que je vous avertis qu'il y a des voleurs dans la montagne ¹. Ils ne vous connaissent pas comme ils me connaissent, ils vous attaqueraient. Descendez vite. Je ne veux pas que Blanca sache ce qui vient de se passer.

DON MENDO

Je dois vous obéir.

DON GARCIA

Dépêchez-vous, dépêchez-vous, seigneur. Trêve de compliments. Et prenez garde de tomber en descendant! je ne veux pas que vous trébuchiez sur le seuil de ma maison, car j'ai hâte que vous soyez parti.

DON MENDO

Je m'en vais mourant.

SCÈNE DIX-HUITIÈME

DON GARCIA

Descendez tranquillement, c'est moi qui tiens l'échelle.
— Tu étais donc fatiguée, ô fortune, d'être immobile un moment. Quel retour cruel et comme les vents ont vite changé

¹ Fuis, et prends ce manteau, *Hernani*, V. Hugo.

sur cet océan de bonheur. C'est par le jour le plus pur que le ciel lance ses foudres contre ma tranquillité. Mon malheur est certain. Je ne puis pas douter de ce que je vois. Le roi Alphonse poursuit mon épouse. Que je suis malheureux ! Par ma noble naissance j'étais comte de Castille, je devins pauvre laboureur de ces montagnes et voilà que je descends plus bas encore. C'est ainsi que le roi Alphonse paye les services que je lui rends. Le malheur sera pour moi et la faute ne sera pas sienne. Taisons-nous, mon cœur affligé, et cherchons un remède à nos maux. Les peines et les dangers sont pour les âmes fortes. Changeons de patrie avec Blanca, et que mon innocence et mon amour consacrent un autre royaume. Mais on dira que j'ai peur, car je ne puis avouer les motifs qui m'empêchent d'aller à la guerre d'Algeciras. C'est vrai, mieux vaut dire au roi qui je suis. Mais, non, Garcia, le moyen est mauvais. Il te tuera pour que tu ne troubles pas ses desseins. Mais c'est Blanca qui est cause de tout et je ne puis rien empêcher. Que faire ? les passions d'un roi ne se soumettent pas à la raison. Périssent Blanca et mon déshonneur ! et choisissons (il tire un poignard) des maux le moindre, ô mon cœur. Ce n'est pas ma jalousie, mais mon honneur qui te condamne à mort, Blanca. Au prix de ta vie j'échappe à l'infamie. Pardonne-moi, Blanca, tu n'es pas coupable, c'est la nécessité qui m'oblige à te frapper. La nécessité peut-elle plus que le droit, contre une innocente vie ? Oui, quand la sagesse, quand le regard jugent du mal futur par les dangers présents. Mais je serai donc assez barbare et assez cruel, ô ma Blanca, pour faire couler de ta poitrine blanche comme le jasmin, un sang plus rouge que l'œillet ? Ce n'est pas possible, Blanca, je ne le crois pas. Ma main ne pourra ternir le miroir de mes yeux. Mais c'est sa beauté qui me rappelle à l'honneur. Tu mourras, Blanca, et moi aussi ! Allons, courage, vaillance ! allons unir deux vies, joindre deux cœurs en un seul cœur, deux âmes en une seule âme, fondre deux poitrines en une seule poitrine. Mais si le courage allait me manquer ! mes forces faiblir, si, en levant le bras le sang allait se glacer dans mes veines, entre ses cris et mon silence ! Si mon poignard allait s'émousser !

ACTE TROISIÈME

(Une Forêt.)

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, en voyage, TELLO

LE COMTE

Tello, prends les chevaux par la bride : je veux jouir à pied de la beauté du jour. Le soleil éclaire la montagne. Quelle campagne délicieuse ! Toi qui vis en ces lieux, Garcia, tu mourras heureux. Tu vis en sage auprès de ta vertueuse épouse Blanca de Cerda. Mais, si mes yeux ne me trompent point, c'est une femme à moitié nue qui sort de ces fourrés épais. Si elle est malheureuse, c'est qu'elle est belle, sans doute.

SCÈNE DEUXIÈME

LE COMTE et DOÑA BLANCA. (Elle porte quelques vêtements sur son bras.)

BLANCA

Où vais-je ainsi sans secours, sans protection, sans volonté au milieu de ces bois touffus ? Pleurez, mes yeux, pleurez ma mésaventure et pendant que je me couvre de ces vêtements, dites, langue d'un cœur attristé, dites, car je ne puis résister : ô mon doux amour d'autrefois !

LE COMTE

Quoique je distingue mal, il me semble qu'elle se revêt.

Elle est troublée et abandonnée, je pense. La secourir est une entreprise digne du sang espagnol.

BLANCA

Un homme se dirige vers moi.

LE COMTE

Elle paraît être belle.

BLANCA

Je veux me cacher dans la verte ramée.

LE COMTE

Arrête, femme, écoute. Tu sors de ces bois comme Diane sort de son bain pour tuer d'amour le chasseur et poursuivre la bête fauve.

BLANCA

Sort heureux ! c'est le comte.

LE COMTE

Ma fille, ma belle Blanca, où vas-tu de la sorte ?

BLANCA

Je fuis mon époux et la mort. Les douces chansons que les oiseaux faisaient entendre sous mon balcon pendant mon sommeil, sont déjà finies, comte. Ce ne sont plus que graves épithalames. Cher protecteur, un oiseau de mauvais augure, pendant toute la nuit et pendant tout le jour chante ma mort et non pas mes noces. Mon sort est changé. Ecoute ce qui s'est passé et vas au Castañar, tu trouveras mon époux mort, oui, comte, mort. Cette nuit, alors que je l'attendais avec amour dans mon doux lit, dernier et saint but du désir, temple d'hyménée, alors que je l'appelais, alors que toute la famille reposait, je le vis, l'œil enflammé, entrer dans ma chambre en brandissant un poignard étincelant. Je m'élance hors de mon lit comme on s'élance hors du feu : je cherche mes vêtements. Mais au moment de revêtir cette robe à corsage brillant, je me trouble, je prends le jupon. mais j'ai peine à le passer, je ne trouve pas les cordons, je l'assujétis comme je peux à ma taille. Pendant que je m'apprête, je demande à Garcia la cause de sa colère. Mais il était comme mort ; à tout ce qu'il voyait, à tout ce que je disais, il répondait par un ardent soupir. Son cœur et ses yeux exprimaient à la fois la douceur et la haine ; je ne sa-

vais s'il était amoureux ou furieux. Il s'éloigna, puis je le vis revenir vers moi plus ému, plus irrité. « Toi, Blanca, tu dois mourir, me dit-il du ton d'un amant aussi bien que d'un homme cruel. » Il leva le bras : mais au moment où je croyais tout fini pour moi, la voix lui manqua et il tomba sur le sol comme au souffle du vent tombe un rocher. Il resta étendu, muet, et je vis, sur cette pierre vivante, des fleurs pâles succéder aux œillets rouges de ses lèvres et de ses yeux. Ma bouche et ma main tremblante cherchèrent en vain un reste de chaleur sur ce corps glacé. Je demeurai ainsi quelques instants immobile entre la vie et la mort jusqu'à ce que j'entendis mon cœur me dire : « Fuis, malheureuse Blanca. Les biens et les maux se succèdent inégalement. C'est lâcheté que de se soumettre à la fortune. » J'obéis; je quitte ma chambre et mon époux. Je jette sur mon bras mes habits en désordre. Où j'allais? Je n'en savais rien. A chaque pas je tombais et je me relevais, comte, pour revoir mon époux bien-aimé. Un autre jour, je te conterai tout ce qu'il m'a dit en m'annonçant que je devais mourir, et les plaintes, les cris, la douceur mêlée de dureté, les insultes, les reproches, les récriminations, les doutes, les soupirs dont il m'accabla. Je voyais tantôt l'amour triompher et son bras s'abaisser, tantôt la colère reprendre le dessus et son bras se lever, comme si mon dernier instant fût venu. Je luttais avec lui et saisisais le poignard dans ma main. Il se laissait vaincre facilement, ainsi l'amant refuse ce qu'il voudrait accorder à qui lui demande. Des pleurs de mes yeux je cherchais à calmer ses tourments. Mon sein sillonné de larmes attendait le coup cruel. Ce monde d'amour qui pour nous avait commencé par être un feu brûlant, se changeait en neige. Je restai épouvantée, sans volonté, délaissée et troublée. Ni mes pieds, ni mes mains, ni mes discours ne pouvaient me sauver. Je laissai Garcia couché par terre : je l'abandonnai comme celui-là qui entend la trompette amie abandonne à ses ennemis le chêne mutilé sur lequel il cherchait abri. En chancelant, j'ai peine à trouver les clefs des portes, mais, ô terreur sans égale, la serrure échappe à ma main troublée. Comte, je ne puis te dire la souffrance qui

déchirait mon cœur lorsque je parvins à sortir de notre maison pour m'enfoncer dans cette forêt où tu trouveras mes cheveux arrachés par les branches aiguës. Pourquoi ne suis-je pas restée pendue comme eux ? Oh, oui, tout cela je te le dirai un autre jour : pour le moment, cours secourir mon âme, mon Garcia abandonné. Je lui pardonne tout, Seigneur, il n'est pas possible que son bras, sans raison, se soit levé terrible contre moi. Avoir voulu me tuer sera pour lui un châtiment assez grand. Que la crainte soit pour moi la seule punition de mon crime inconnu. Si Garcia n'est pas mort, il est gisant sur le sol. Vas secourir mon époux, comte généreux, qui portes sous le diadème un front honoré, toi, le digne successeur et parent de tant de nobles aïeux. La blanche armure que ta poitrine soulève efface à jamais du sol de l'Espagne les dernières traces des Maures ; cours donc auprès de Garcia, et, s'il est encore vivant, fais disparaître toute trace de sa colère, et dans mon malheur, lorsqu'il te dira ma faute, sois l'arbitre qui nous réconcilie. Le destin cruel a pitié de mes douleurs, puisque ma fortune m'a donné en toi protection, secours et conseil. Ne craignez plus, ô mes yeux, les voleurs qui vous poursuivraient, celui qui est devant vous, c'est le noble comte, la gloire d'Illan, l'honneur de Tolède. Je trouve enfin la vie après avoir touché la mort.

LE COMTE

Je pense que la plus grande prudence est nécessaire en tout ceci. Ecoute, Tello.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, plus TELLO

LE COMTE

Blanca, il faut obéir à ma volonté juste, tu le sais. Sans plainte, sans refus, tu vas partir à cheval avec Tello, mon loyal serviteur. Vous irez à Tolède. Voilà ce qu'il faut faire,

Blanca, voilà ce que je peux faire. Tello, tu iras au palais, et tu conduiras madame auprès de la reine. Moi, je vais au Castañar où je brûle d'arriver, Blanca, pour te servir, te défendre et te secourir.

TELLO

Partons, madame.

BLANCA

C'est Garcia que je voudrais voir.

LE COMTE

Obéis-moi, il le faut.

BLANCA

Je dois t'obéir, j'obéis.

SCÈNE QUATRIÈME

(Une salle dans la maison de Garcia.)

DON GARCIA. (Il tient un poignard de la main.)

DON GARCIA

Où vais-je, aveugle homicide? Honneur, où me conduis-tu? L'âme de mon amour, le corps de ma vie ne sont plus là. Adieu, moitié arrachée de mon âme! Adieu, soleil qu'un nuage a obscurci! Puissé-je perdre la lumière et la vie plutôt que de voir mon épouse morte. Blanca morte! Je ne veux pas le croire encore. Que le ciel lui donne cette vie que, mari brutal, je voulais lui prendre et que, dans mon amour je lui souhaite encore. Oh! je veux voir Blanca! Mais la salle est vide, la porte est ouverte, le poignard est vierge dans ma main. Je vis enfin. Oh alors, c'est qu'elle n'est pas morte! Blanca vit encore, et malheureux que je suis, mon honneur est mort! J'ai donc été amant égaré et lâche époux. J'ai vu le roi en ma demeure poursuivant mon amour, et malgré la noblesse de mon sang j'ai dû respecter le roi et tyranniser mon épouse. Combien de fois agir n'a-t-il pas été un coup de poignard? Combien de fois le cœur n'a-t-il pas frappé la main? Puis-je vivre si elle a succombé? Si elle vit, je dois

mourir. Blanca! Blanca! Que faut-il faire? Mais pourquoi tant de phrases : elle ne m'a laissé à choisir que la mort.

SCÈNE CINQUIÈME

DON GARCIA et LE COMTE

LE COMTE

Que votre seigneurie me dise donc contre quel cimeterre maure, votre main lâche a levé cette nuit un poignard? Contre une faible femme que, dans votre ignorance, vous avez prise pour une paysanne. Vous vous souvenez trop bien que, lorsque vous vous êtes marié, je vous ai dit qu'elle était votre égale. Je mentais. Un infant de la Cerda fut son aïeul, si votre père était un noble comte. Vous vous déshonorez devant cette femme lorsque vous savez que le roi est venu vous voir, sur ma demande, vous a nommé son général, et m'envoie vous chercher pour venir à Tolède. Votre mort paiera celle de Blanca, cette brillante lumière de mes yeux. Et vive Dieu, tout le sang qui coule dans les veines du fou et de l'insensé ne suffira pas pour racheter une goutte du sang de Blanca.

DON GARCIA

Dites-moi. Blanca, qui est-ce?

LE COMTE

Votre femme, et que cela vous suffise.

DON GARCIA

Contenez-vous. Qui vous a dit que j'ai voulu la tuer?

LE COMTE

Un ange que j'ai rencontré dans la montagne, la pauvre Blanca elle-même. A moitié nue, au milieu de ces lieux déserts, elle laissait couler ses larmes dans les ruisseaux et mêlait ses plaintes au vent.

DON GARCIA

Où est-elle?

LE COMTE

Où son rang l'appelait. — Au palais du roi. Je l'y ai fait conduire par un domestique fidèle.

DON GARCIA

Oh! seigneur, tuez-moi! tuez moi! Blanca auprès du roi, et je vis¹! Tant de malheurs se réunissant pour fondre sur moi ne me renverseront-ils pas enfin? O mon honneur! ô tourments! Mon épouse est au palais, comte? et le roi, que les cieux le protègent, m'envoie contre Algeciras comme capitaine de ses troupes, moi, qu'il croit n'être qu'un paysan? Plaise à Dieu qu'il ne déshonore pas par des affronts tous ces honneurs dont il me comble! Je me réjouirais si le ciel avait voulu que cette femme, élevée par vous à Orgaz et qui me tue, fût, non pas de race royale, mais véritablement fille des campagnes et surtout moins belle. Avant qu'elle n'eût brisé mon âme, ce poignard aurait percé son cœur et éloigné le danger. Alors, comte, vous n'auriez pas à la venger, à me tuer, car je me frapperais moi-même. La mort eût été douce! Je n'aurais pas à apprendre pour mon tourment quelle est, et sans défense, auprès de celui qui peut tout. Pensez-y bien, comte, ma femme est comme une nauf superbe que le pirate des mers poursuit sans relâche. La pauvre est entrée au port de ses ennemis pendant que, vigilant, je la cherchais près de moi. Elle est là sans matelots qui la gardent, sans pilote qui la dirige, sans gouvernail et sans mât! Ce n'est pas trop de craindre qu'elle ne devienne de gré ou de force la proie du pirate qui l'épie. Je n'ai pas osé la tuer : mais je n'agissais pas sans raison. J'avais de puissants motifs que je ne puis vous faire connaître. Mais n'oubliez donc pas que l'ignorant connaît ses propres affaires mieux que le plus sage ne connaît celles d'autrui.

LE COMTE

Vous savez qui je suis?

DON GARCIA

Vous êtes Illan, vous êtes Tolède par la race!

LE COMTE

Ne me devez-vous pas le respect?

DON GARCIA

Oui, je vous ai toujours regardé comme un père.

¹ Vieillard stupide, il l'aime! — *Hernani*. VICTOR HUGO.

LE COMTE

Ne suis-je pas votre ami?

DON GARCIA

Si.

LE COMTE

Qu'ai-je fait pour vous?

DON GARCIA

Beaucoup.

LE COMTE

Vous connaissez ma loyauté?

DON GARCIA

Elle est grande!

LE COMTE

Et mon courage?

DON GARCIA

Je l'honore!

LE COMTE

Vous savez que je gouverne un royaume?

DON GARCIA

Noblement, oui, je le sais.

LE COMTE

Ouvrez-moi donc votre âme! Le cœur d'un chevalier aussi triste, aussi affligé que vous, peut se confier à moi. Seigneur, cher enfant, cher ami, racontez donc vos souffrances à votre père, à votre compagnon! Dites-moi vos tourments et vos malheurs. Craignez-vous que Blanca ne vous outrage? Elle est noble, c'est vrai : mais elle est femme.

DON GARCIA

Que le Dieu vivant vous écrase si vous ne croyez pas que son honneur puisse être comparé à la lumière et à l'or le plus pur.

LE COMTE

Garcia, quoique vous parliez comme vous le devez, vous ne diminuez pas mon incertitude que votre douleur augmente. Nous sommes seuls, continuez. Par la croix de cette épée, je vous jure de vous secourir, de vous aider. Quand même Blanca serait ma fille, j'oublierais mon affection et mes sentiments pour elle, je ne verrais plus que votre honneur. Dites-moi? Êtes-vous jaloux?

DON GARCIA

Je ne suis jaloux de personne.

LE COMTE

Qu'avez-vous enfin?

DON GARCIA

Un mal si grand que vous ne pouvez lui porter remède.

LE COMTE

Que devons-nous donc faire tous deux en cette étrange aventure?

DON GARCIA

Comte, le roi ne vous a-t-il pas ordonné de me conduire à Tolède? Allons, conduisez-moi. Sa Majesté sait-elle qui je suis?

LE COMTE

Non.

DON GARCIA

Allons donc à Tolède, comte!

LE COMTE

Partons.

DON GARCIA

Allez, je vous suis.

LE COMTE

Blanca, un silence si obstiné compromet ton honneur et ta vie. Le danger que les lèvres ne trahissent pas est terrible.

DON GARCIA

Tu es dans le palais du roi, Blanca, tu es partie, tu m'as laissé. Hélas, je voulais prévenir ta faute et je n'aurai plus qu'à me venger!

SCÈNE SIXIÈME

(Une salle dans le palais.)

LA REINE et DOÑA BLANCA

LA REINE

Je vous promets ma protection. Croyez, comtesse que vos malheurs me touchent.

BLANCA

Comtesse...? ce n'est pas à moi qu'elle parle. Votre Majesté oublie qui je suis.

LA REINE

Doña Blanca de la Cerda, ma cousine, venez dans mes bras!

BLANCA

Quoique ce soit bien à moi qu'elle parle, quoique je sache qu'elle ne peut mentir, je répète à Votre Majesté que je suis une pauvre paysanne, élevée pauvrement à Orgaz et fille d'un père inconnu.

LA REINE

Votre père a été presque roi de Castille. Vous êtes la fille de don Sancho de la Cerda et votre mari est d'une aussi haute naissance que vous. Calmez-vous. Vous attendrez au palais l'arrivée du comte. Ne dites pas encore qui vous êtes. Je sors pour donner quelques ordres.

SCÈNE SEPTIÈME

DOÑA BLANCA et peu après DON MENDO

BLANCA

Est-il une seule femme, ciel injuste, à qui le sort cruel impose plus de souffrances? Le bonheur ne peut rien pour moi. Puis-je survivre à mon malheur? La joie ne donne pas la vie et la souffrance donne la mort. Ah! époux chéri, que de tourments tu me causes. Je souffre. Et comment mes yeux ne se plaindraient-ils pas?

(Elle met un voile sur ses yeux. Don Mendo paraît.)

DON MENDO

Fille des champs, belle comme l'avril fleuri! enlève ce nuage léger qui couvre tes yeux brillants, à moins qu'en pleurant tu ne brodes cette toile de Hollande de mille perles. Qui es-tu? la reine m'attache à tes pas. J'attends tes ordres.

BLANCA

Allons, noble chevalier qui portez l'écharpe rouge!

DON MENDO

Belle fille des champs, me connaîtrais-tu, par hasard ?

BLANCA

Oui, mais c'est à peine si je me connaissais moi-même.

DON MENDO

Depuis le jour cruel pour moi où je t'ai vue, mon cœur, qui t'adore, te cherche pour se mettre à tes pieds.

BLANCA

Il ne te manquait plus, pauvre Blanca, que cette sotte aventure.

DON MENDO

La nuit dernière, l'amour me donnant des ailes, je suis entré en ta demeure pour te voir encore : tu as troublé mon bonheur mais rien ne diminuera mon amour. J'ai rencontré ton époux qui noblement m'a barré le passage.

BLANCA

Comment ? que dis-tu ?

DON MENDO

Je dis, Blanca, que l'amant cherchant aventure est rarement heureux comme je l'ai été et par hasard.

BLANCA

Je comprends maintenant, seigneur, que vos folles idées sont la cause de mon tourment. Il ne me reste plus qu'à souffrir et à m'en taire.

SCÈNE HUITIÈME ¹

LES MÊMES, plus DON GARCIA

DON GARCIA. (Il se tient à l'écart.)

J'attends le comte d'Orgaz ; mais que vois-je ?

DON MENDO

Mon amour effacera tes souffrances.

BLANCA

Vous déroberez la lumière des étoiles plus facilement que vous ne me déroberez l'honneur

¹ V *Hernani* Acte II, Scène II.

DON GARCIA

Noble femme ! Lâche tyran !

DON MENDO

Aie moins de cruauté, Blanca.

BLANCA

J'ai un époux !

DON MENDO

Et moi j'ai la puissance. Mon bras qui t'anoblira sera plus fort que celui de Garcia.

BLANCA

Non. Quelle que soit sa naissance, le pire des maris vaut mieux que le meilleur des amants.

DON GARCIA

Comment un noble cœur peut-il supporter une telle offense ? Le roi pense que je ne le connais pas. Je saurai le contenir.

DON MENDO

Comment pourras-tu me résister.

BLANCA

Avec mon courage.

DON MENDO

Qui te donne tant de valeur ?

BLANCA

Celui qui, dans les siècles, a donné la gloire à Rome.

DON MENDO

Cruautés de villageoise. Qui pourrait m'arrêter ?

DON GARCIA

Moi, et cela seulement m'est permis à moi, malheureux, que rien ne consolera. Contre la foudre du ciel un homme ne peut pas lutter. J'ai beau faire, rien ne me sauvera, rien n'apportera de remède à ma souffrance. Ma colère se heurte contre une barrière que l'amour d'un côté, le respect de l'autre, ont élevée contre moi.

BLANCA

Oh ! mon cher époux, Garcia !

DON MENDO

(A part.) Dissimuler est le meilleur.

DON GARCIA

Malheureuse beauté ! O loyauté trop grande !

BLANCA

Grand a été mon bonheur.

DON GARCIA

Mon malheur a été plus grand encore.

BLANCA

Toi, mon amour, bénis-moi ! je t'en prie.

DON GARCIA

Et moi, je prie le ciel de me venger. Mon bonheur n'est pas payé par mes souffrances et mes jalousies. Il ne me reste plus qu'un moyen. Blanca, retournons au Castañar.

DON MENDO

Elle restera en mon pouvoir jusqu'à ce que j'en aie ordonné autrement. Il importe à votre bonheur commun que je garde Blanca près de moi.

DON GARCIA

Que Dieu vous garde, vous, pour la grâce que vous me faites. Cependant il n'est pas juste que vous gardiez vous-même celle que je dois garder contre vous. Non, ce n'est pas prudent. Jamais on n'a vu, jamais on n'a fait garder le troupeau par le loup, le berceau par la bête fauve. Si je ne vous arrache pas Blanca, vous dont l'appétit terrible est semblable à celui de l'ours et du loup sauvage, ne sera-ce pas vous exciter au rapt, vous condamner au crime ?

BLANCA

Ah ! seigneur, laissez-moi partir !

DON MENDO

Tu es ici à mes ordres, Blanca, tu ne partiras pas.

DON GARCIA

O mon amour, vous ne méritiez pas un tel affront.

DON MENDO

Cela sera.

DON GARCIA

C'est la plus injuste des rigueurs.

DON MENDO

(A part.) J'obtiendrai de la reine que Blanca ne sorte pas du palais. (Haut.) Vous ne sortirez pas d'ici. Celui qui l'ordonne peut tout.

SCÈNE NEUVIÈME

DON GARCIA, DOÑA BLANCA

DON GARCIA

Que Dieu me donne au moins la patience, car je n'ai plus de courage ! Pour sauver mon honneur, il me faudrait désobéir au roi. Mais vit-on jamais une semblable dureté ? Allons, mourons ! Mais mon âme quittera en vain mon corps : mes peines sont immortelles. Il y a des douleurs qui ne finissent pas avec la vie.

BLANCA

Que le ciel te protège, Garcia ! Vis éternellement, ô mon Phénix. C'est moi qui dois mourir, moi l'innocente cause de ton malheur. Ce sera ma consolation, que de mourir pour ton bonheur. Reste, toi, et garde-moi, moi qui vais partir, vivante en ton cœur.

DON GARCIA

En effet, je ne puis partir, non, non. Celui qui l'ordonne peut tout !

BLANCA

Ecoute, si tu souffres parce que je me suis enfuie, parce que je t'ai refusé ma vie que tu me demandais, vois : cette vie je la mets à tes pieds. Maintenant, je sais qui tu es et puisque ma mort assurera ton honneur, de ta main courageuse blasonne ton poignard qui grandira un noble cœur et finira ma vie malheureuse. Je veux que tu me donnes la mort. Je t'implore de toi. Hier je craignais ton courroux, aujourd'hui j'appelle ton courage. Hier, je craignais de te perdre, maintenant je comprends ta douleur. Tu ne peux pas vivre sans honneur et moi je veux mourir pour que tu vives. Je ne désire que ton amour.

DON GARCIA

Je sais bien que tu n'es pas coupable et c'est en vain que tu veux fournir à mon honneur pour arme contre toi, une faute que tu n'as pas commise. Je regretterais plus ta mort. Je serais sans honneur et tu ne serais pas coupable. L'amour

ne permet pas que tu meures et mon honneur souffre de te voir vivre : mais c'est en vain que l'amour m'accuse si l'honneur m'absout. D'un côté la raison me parle, de l'autre je crains le roi. Te tuer serait une cruauté : me venger serait une trahison. Mes infortunes et mes malheurs sont si grands, ils se succèdent de telle sorte que c'est seulement avec l'infortune que je puis lutter contre le malheur. Tout m'est souffrance : rien ne peut me sauver : la douleur est partout. Donne-moi quelques conseils, Blanca. Mais si c'est la mort que tu demandes, quel remède offriras-tu à mes maux ? Ce qui doit me sauver, n'est-ce pas ce qui me torture ?

BLANCA

S'il faut que je meure, Garcia, ne me traite pas ainsi. Faire trop attendre la mort est une sorte de tyrannie.

DON GARCIA

Ah ! épouse chérie, quels contrastes extrêmes !

BLANCA

Allons, courage, Garcia !

DON GARCIA

Non, attendons celui qui a pu nous ordonner de ne pas aller au Castañar. Eloigne-toi et dissimulons.

SCÈNE DIXIÈME

LE ROI, LA REINE, LE COMTE, DON MENDO, COURTISANS

LE ROI

Quoi, Blanca et Garcia dans le palais ? Je suis si content que je serai heureux de voir aujourd'hui votre main, Reine, et la mienne leur donner ce qu'ils méritent tous deux.

DON GARCIA

Chevalier, que Dieu vous garde. Mais laissez-nous d'abord baiser les pieds de Sa Majesté.

DON MENDO

Celui-là est coupable qui, pour je ne sais quels respects, ne satisfait pas à l'honneur et accuse autrui. Que Votre Majesté me croie : qu'elle ait confiance en moi.

LE ROI

(A part.) C'est manque de volonté. (Haut.) Blanca et Garcia sont là : Approchez, je veux vous donner à tous deux des marques de mon affection.

DON MENDO

Garcia, voici le roi.

DON GARCIA

(A part.) O mon pauvre honneur ! Qu'est cette tromperie que je vois ? (Haut.) A tous deux, Sire, donnez-nous la main. Cette faveur, nous la méritons et vous pouvez bien...

LE ROI

Éloignez-vous. Quittez ma main. Votre visage s'est couvert de pâleur.

DON GARCIA

(A part.) Celui-là qui a perdu l'honneur n'a plus de couleur au visage. (Haut.) Apprenez un secret. Vous êtes un soleil : en me prosternant à vos pieds, j'ai vu la vérité briller.

LE ROI

Vous a-t-on offensé ?

DON GARCIA

Oui et je connais l'offenseur. Voilà ce qui m'assombrit.

LE ROI

Qu'est-ce ?

DON GARCIA

J'ignore son nom.

LE ROI

Vous me le ferez connaître.

DON GARCIA

Oui, certes. (A don Mendo.) Je voudrais vous parler hors l'ici d'une affaire importante qu'on ne peut traiter en présence du roi.

DON MENDO

Je vous attends dans la salle voisine.

SCÈNE ONZIÈME

LES MÊMES, moins DON MENDO. — DON GARCIA sort quelques instants après.

DON GARCIA

Allons, mon cœur, courage, courage!

LE ROI

Où allez-vous, Garcia ?

DON GARCIA

J'obéis à vos ordres. Je vais vous faire connaître qui m'a offensé, — car ce n'est pas vous. (Il sort.)

LE ROI

Je suis triste de son offense et veux savoir quel en est l'auteur.

DON GARCIA, dans la coulisse.

Voilà mon honneur, chevalier.

LE ROI

Arrête, Garcia.

DON MENDO

Je me meurs !

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, plus DON GARCIA (Il remet dans sa gaine un poignard ensanglanté.)

DON GARCIA

Roi Alphonse, je ne suis pas qui tu penses ; je ne suis pas un paysan et ce n'est pas sans raisons légitimes que je manque au respect dû à tes augustes palais. Sous cet humble vêtement se cache un sang généreux auquel les montagnes n'ont appris que la franchise et la loyauté. Tu as eu pour père Don Fernando el Emplazado dont la mort et la jeunesse agitée laissèrent le monde dans l'étonnement. Tu n'avais alors qu'une année d'existence. Déjà les Maures étaient en campagne et les Turcs fondaient leur empire d'Asie. Les La-

ras étaient alors en Castille aussi nombreux que puissants et les Cerda avaient à la couronne des droits certains. Cependant ils reconnurent les tiens, et c'est là loyauté Castillane. On murmurait alors à la cour contre le comte Garci Bermudo, que ton âge peu avancé rendait maître absolu de la paix et de la guerre. On disait qu'afin de prévenir des révoltes incessantes, il conspirait l'élection d'un roi adulte du même sang que toi. Il proposa, assure-t-on, le trône à Don Sancho de la Cerda. Je ne sais ce qu'il y a de vrai et n'accuse ni ne défends. Mais avant que le petit ruisseau ne devint un Danube, avant que l'étincelle se changeât en rayon et la branche en arbre, le comte fut emprisonné dans l'Alcazar de Burgos. Don Sancho prit la fuite avec sa fille âgée de deux ans. Son innocence ne se fiait pas à la justice. Promptement, donc, disparut le nuage épais qui menaçait ton trône. L'épouse du comte Garci vint à Burgos, dont elle était peu éloignée. Elle amena son fils qui avait alors cinq ans à peu près. Pendant la nuit elle demanda aux gardes la permission de voir son mari; sinon avec ses pleurs, du moins avec mille écus, elle l'obtint. — Cher époux, dit-elle au comte, au moment où tu attends le bourreau, je viens, non pas pour t'affliger encore, mais pour t'offrir une ressource contre le malheur, la liberté! — Puis sortant de ses blonds cheveux une lime, elle coupa les fers qui pesaient aux pieds de Garci. Une fois libre elle lui remit tout l'argent qu'elle avait pu réunir et l'enveloppa si bien dans son manteau que le comte passa avec son fils au milieu des gardes, sans être reconnu. Pendant que les brutes d'Andalousie reposaient, elle mit dans le lit du prisonnier un paquet imitant un corps et sortit. Quelques jours après l'erreur fut reconnue et la comtesse jetée en prison. Elle n'en sortit que par les épaules pour aller au tombeau. Quant au comte, au milieu des rochers escarpés des monts de Tolède, une caverne profonde lui offrit un refuge contre ses ennemis qui le cherchèrent en vain de tous côtés. Les souliers brodés furent remplacés par des sandales, et les habits de soie dont il se couvrait, par la peau des bêtes sauvages. Un jour, Don Garci se regarda dans l'eau pure d'une source qui tombait du haut d'un rocher; il était vêtu de

peaux : il avait les cheveux et la barbe incultes ; sa chevelure tombait de ses épaules en deux longues tresses. Tel était le portrait du comte : l'homme s'était changé en brute ; il ne se reconnaissait pas et demandait en vain son image au cristal de l'eau. Avant que le soleil dans toute son ardeur ne donnât les couleurs variées aux corolles des fleurs, Garci mangeait quelques fruits sauvages arrachés aux arbres, buvait de l'eau pure dans des outres, et du lait blanc dans des vases grossiers. A la faible lumière qui entrait par l'ouverture de cette caverne que le déluge général creusa, il enseignait les bonnes lettres à son fils, ignorant les usages du monde : véritable brute apprivoisée, dont les yeux s'ouvriraient dans l'obscurité. Après avoir étudié dans les livres, le jeune homme sentit naître son courage, il lutta contre le sanglier aux défenses acérées. Quand il revenait à la caverne sa figure était injectée de sang.

Don Garci avait le visage sillonné de rides lorsque la mort vint l'appeler : il était affaibli mais non pas encore brisé. Il dit à son fils : « Orgaz n'est pas loin d'ici. Il est important que tu ailles dire au comte de venir avec un prêtre jusqu'à cette caverne. C'est un parent, un ami qui le lui demande et l'attend pour mourir. » — Le comte, sans demander lettres de créance au jeune homme, se mit en route : lorsqu'il arriva à la caverne le sang battait à peine dans les veines du comte et Orgaz, muet, l'observa. — « Orgaz, lui dit-il, tu vois ici un rayon du soleil tombant en poussière, une statue renversée, un Nabuchodonosor abruti. Voici mon fils, » — et plaçant sa main sur sa tête : — « Je suis, continua-t-il, le comte Garci Bermudo. Que cet enfant trouve en toi et en ces pierres précieuses un remède contre la fortune. Remplace pieusement son père. » — Et, pâle, les yeux incertains, il rendit l'esprit entre les bras du moine. La mort rompit l'étroit embrassement du corps et de l'âme. Nous portâmes ses restes au Castañar. La nuit nous prêta son deuil et les étoiles servirent de torches funèbres. Avec les richesses que mon père m'avait laissées, j'achetai des terres, je construisis quelques maisons et j'épousai Blanca. Le comte d'Orgaz et l'amour me le conseillèrent. Je vivais au Castañar, sans envie, entre le joug

et la charrue; je me croyais à l'abri de la cour et de ta colère, lorsqu'une nuit en ma demeure, je surpris cet hôte parjure qui, témérairement, venait poursuivre Blanca de ses désirs. Grâce à une écharpe qu'il portait, je le pris pour toi et je le respectai. Ma loyauté vint à bout de ma colère, mais l'orgueil de ma race s'exaltant en moi, je dépouillai toute crainte, et l'honneur demandant vengeance, le poignard brilla dans ma main et perça la poitrine du traître. — Vois, il est bien mort. J'estime que tu me regarderais comme un infâme, si je ne te montrais pas, Sire, celui que j'accuse, d'un pareil crime. étendu à mes pieds. Quoique Don Mendo fût un fils du soleil, quoiqu'il fût un de tes chevaliers, le premier en ta faveur, le second dans l'empire, je te dis : Voilà mon offense et voilà ce que j'ai fait; voilà l'offenseur injuste et voilà le bras qui l'a frappé. Maintenant livre-moi, si tu veux, au bourreau, mais tant que ma tête restera sur mes robustes épaules, je ne me laisserai offenser par personne hormis le roi.

LA REINE

Que dit-il ?

LE ROI

Je reste étonné.

BLANCA

Et qu'importe aussi ma vie. Je suis la malheureuse fille de don Sancho de la Cerda. Si mon époux doit mourir, meurent en même temps les deux moitiés d'un même tout.

LE ROI

Qu'est-ce que tout cela, comte d'Orgaz ?

LE COMTE

La vérité qu'on ne peut plus cacher, Sire.

LA REINE

Je me suis engagée à pardonner.

LE ROI

Prenez ma main, Garcia, et vous, Blanca, donnez-moi la vôtre. Ce que vous avez fait, comte, augmente ma confiance en vous !

DON GARCIA

Et maintenant que résonnent les tambours sonores ! Je suis le foudre que le Castañar a fulminé contre les Maures. Ils verront dans leurs campagnes courir des mers d'un sang rouge comme le carmin. Mes hauts faits vont commencer !

FIN DE DON GARCIA

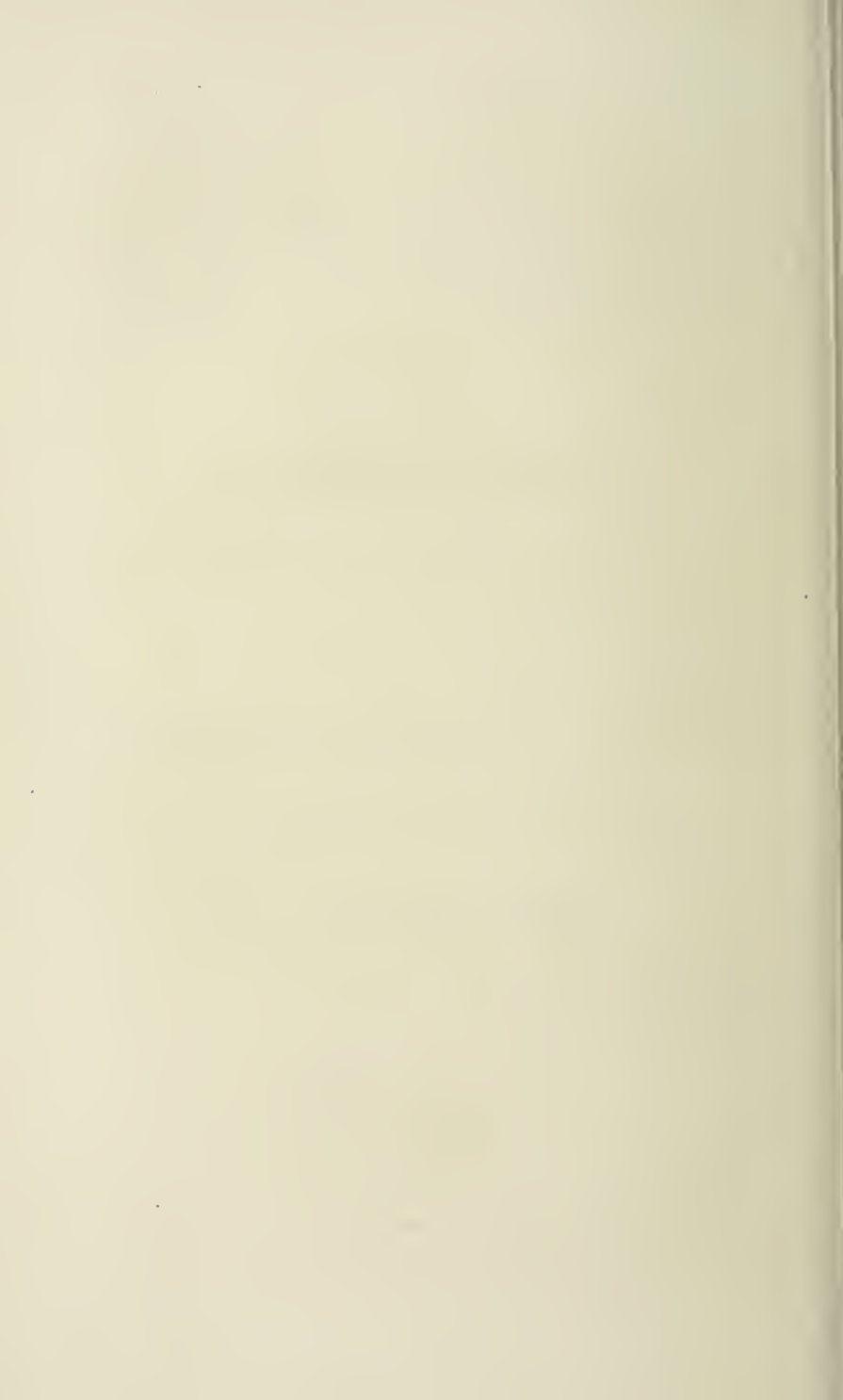
AGUSTIN MORETO

1650

DÉDAIN POUR DÉDAIN

(EL DESDEN CON EL DESDEN)

Comdiée en trois actes



AGUSTIN MORETO

M. Eugenio Ochoa, dans sa remarquable collection du théâtre espagnol choisi, publie la notice biographique suivante, sur Moreto. Nous la lui empruntons entièrement, car, étant la seule authentique, nous ne pourrions que la copier. Nous préférons donc laisser la parole à M. Ochoa, esprit fin et distingué à tous égards.

« Don Agustin Moreto, fils de don Agustin et de Violante Cavanna, de Madrid, fut nommé recteur du *Refuge*, en 1657, d'après le paragraphe 2,132 de la chronique du cardinal don Baltasar Moscoso, écrite par Frère Antonio de Jesus-Maria et imprimée à Madrid, en 1680, par Bernard de Villadiego.

« 2,132. Pour le diriger, il choisit comme recteur (de l'Hôpital du Refuge), don Agustin Moreto, son chapelain, homme bien connu par sa joyeuse finesse, qui, renonçant aux applaudissements mérités qu'il obtenait par ses pièces, consacra sa plume à célébrer le Seigneur. Son enthousiasme ou fureur politique se changèrent en esprit de dévotion. Et pour que Moreto fût perpétuellement là, on lui donna un logement à l'hôpital. »

« Moreto mourut à Tolède, dans une maison qui se voit encore (c'est la demeure du recteur de l'Université), le 28 octobre 1669, mais il fut enterré dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste (aujourd'hui école du Christ), par les soins de son frère, don Julian Moreto et du licencié Francisco Carrasco Maria, ses exécuteurs testamentaires. Son testament renfermait une clause singulière. Moreto demandait que son corps fût enseveli dans le champ des pendus. Cet endroit était réputé infâme; on y enterrait les criminels. Ses exécu-

teurs testamentaires ne consentirent pas à ce qu'il fût inhumé là.

« On pense que Moreto naquit dans le royaume de Valence, où il existe plusieurs familles du même nom. Celui de sa mère est Valencien. On croit aussi que sa mère était actrice.

« On ne sait rien de l'époque de sa naissance et sur sa vie jusqu'à l'année 1657. Moreto était le favori du cardinal Moscoso, dont il habitait la maison. Ce fut là qu'il connut Lope de Vega, Calderon, Quevedo et les autres poètes contemporains qui se réunissaient chez le poète Valdivieso, autre familier du cardinal. Ce dernier les protégeait tous et leur conféra les ordres. Le domaine de *las Nieves* (les Neiges), où ils se rencontraient, subsiste encore. Il appartenait à Dona F. de Rivadeneira, dont parle Lope de Vega, dans *le Laurier d'Apollon*. Presque tous les écrivains de l'époque se groupèrent à Tolède, autour du cardinal Moscoso. Lope se trouvait dans cette ville comme secrétaire du marquis de Malpica.

« La clause que nous avons citée du testament de Moreto a fait croire à don Ramon Loisa que Moreto avait été l'assassin de Baltazar Elisio de Medinilla, poète tolédan, ami de Moreto et compagnon de Lope, lequel fit sur sa mort une élogie que l'on trouve dans le premier volume de ses œuvres. C'est la dernière ; il dit qu'il vit l'épée « arrosée de ton sang et de mes larmes ».

« Dans une comédie, Lope fait encore allusion au même fait. Moreto en parle lui-même dans deux de ses pièces, il cite jusqu'au nom de l'armurier qui avait fait l'épée, Toro, célèbre alors à Tolède. L'assassin de Medinilla ne fut jamais découvert. »

On cite parmi les pièces les plus remarquables de Moreto, le drame intitulé *El Valiente justiciero y el Rico hombre de Alcala*. *Le vaillant Justicier* (don Pedro) et *le Riche Homme d'Alcala*, œuvre curieuse sur le caractère de Pierre-le-Cruel, et *El lindo don Diego*, *le beau don Diègue*, comédie qui pourrait prendre en français, ce titre : *le Fat*. *El Lindo don Diego*, est passé en proverbe en Espagne quand on parle de

la fatuité. Cette comédie appartient au genre dit *Figuron*, en espagnol, parce qu'une seule *figure* y est principalement développée, comme dans l'*Avare*, de Molière, par exemple.

EL DESDEN CON EL DESDEN

Voici un des grands chefs-d'œuvre du théâtre espagnol, mais la comédie de Moreto pourrait, au premier abord, ne pas plaire complètement aux lecteurs distraits ou prévenus. Il n'y est question que d'amour et de passion; elle est écrite par un Espagnol, pour des Espagnols. Tout y est en harmonie, en proportions. Lorsqu'il s'agit de juger les littératures étrangères, nous devrions songer un peu plus aux enseignements que nous donne la musique. Dans cet art, une note n'est fausse que par sa juxtaposition auprès d'une autre note. C'est l'ensemble du morceau qui détermine la valeur de la note. Il existe aussi plusieurs clefs : suivant que l'on écrit dans l'une ou l'autre de ces clefs, telle note qui était un sol dans une clef devient un mi dans une autre. Il en est de même en littérature. Il y a des clefs de toute nature. La clef anglaise, la clef allemande, la clef française et la clef espagnole. Le malheur c'est qu'en France, tout ce qui n'est pas français, nous le trouvons mauvais.

Si maintenant on lit le *Desden* en ne perdant point de vue ces observations, on va voir se développer une œuvre grandiose où, partie du comique, la passion, l'amour s'élève jusqu'au dramatique le plus élevé. Tout est comédie dans ce qui entoure Diana et cependant, à la fin, c'est un véritable drame qui se passe dans la conscience de la jeune fille, conscience que Moreto sait nous ouvrir. L'amour s'empare peu à peu de l'âme de la dédaigneuse Diana et ses progrès sont merveilleusement exprimés. A la fin, elle sent qu'elle aime, qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même et son orgueil suc-

combe en s'écriant : « Moi qui ne suis plus moi ! » Voilà en trois actes une âme qui a été renouvelée du tout au tout.

On ne manquera pas d'être frappé par une sorte de théologie de l'amour, par des subtilités souvent obscures qui se rencontrent dans cet ouvrage. On ne doit pas oublier que c'est un prêtre qui l'a écrite. Qu'on ne se hâte pas trop non plus de condamner ce que l'on regardera comme des défauts. Ces raisonnements vains auxquels Diana, esprit faussé par des préventions, s'abandonne facilement, sont transformés par Carlos en pièges dangereux pour le cœur de la jeune fille. Carlos fait du jésuitisme en amour et on l'accuserait s'il était moins amoureux et si la comédie qu'il joue ne le faisait point tant souffrir.

Dédain pour Dédain, est plutôt une comédie de sentiment qu'une comédie de mœurs. Malgré de jolies scènes, ce n'est pas l'esprit qui y domine, c'est le cœur. On s'y moque bien d'un travers, mais il ne résulte pas de l'œuvre une conclusion morale comme celle que nous verrons dérouler de la comédie d'Alarcon : *les Murs entendent*. Au reste, nous pouvons dire de suite qu'Alarcon se distingue par des côtés moralistes éminents qui se sont traduits par le *Menteur* et la Comédie-Française qui en est sortie avec Molière.

C'est dans le *Desden* — qui, par moments, ressemble à un long proverbe d'Alfred de Musset, — c'est dans cette pièce, — qui a quelques touches de Marivaux, — que nous verrons apparaître Polilla, un bouffon armé de pied en cap, usant même de ce latin macaronique que Molière aimait tant. Polilla du *Desden* ne vaut d'ailleurs pas Brito que l'on rencontrera plus loin. Au reste, j'aime mieux supposer mon lecteur intelligent et ne point le fatiguer en lui disant : Voyez donc ceci, voyez donc cela. Qu'il regarde, et s'il ne voit pas, ma foi, tant pis pour lui.

La comédie du *Dédain pour Dédain* a été inspirée par deux pièces de Lope de Vega *Los Milagros del Desprecio*, (*les Miracles du Dédain*) et la *Hermosa fea* (*la Belle laide*), mais il n'y a qu'une analogie d'idée : toute autre comparaison serait impossible.

Enfin qu'on relise la *Princesse d'Élide*, commandée à Mo-

lière et l'on verra que notre grand comique n'a pas voulu traiter ce sujet, à ce moment, il a attendu. Peut-être y a-t-il un peu de Diana dans Celimène.

S'il est une pièce pour laquelle le traducteur réclame l'indulgence c'est bien celle-ci. La langue espagnole a sept ou huit mots pour exprimer toutes les nuances du dédain et nous n'en avons qu'un, ce qui est bien insuffisant, surtout lorsqu'il s'agit d'une pièce comme le *Desden*.

Dans aucune des quatre pièces contenues dans ce volume, on ne trouvera de plus longs monologues que dans la comédie de Moreto. M. V. Hugo lui-même qui a fait cet emprunt au théâtre Espagnol comme Corneille et comme Racine, — Molière s'en est sagement abstenu, — n'a rien de semblable à la longue tirade de Carlos au premier acte, tirade qui est d'ailleurs un chef-d'œuvre.

PERSONNAGES

CARLOS, comte d'Urge .

Le Prince de BÉARN.

GASTON, comte de Foix.

DIANA, princesse.

CINTIA, }
FENISA, } dames.
LAURA, }

Le Comte de BARCELONE, père de Diana.

POLILLA, domestique de Carlos.

Dames.

Musiciens.

La scène est à Barcelone. Costumes à la vieille mode espagnole.

DÉDAIN POUR DÉDAIN

ACTE PREMIER

(Une Rue)

SCÈNE PREMIÈRE

CARLOS et POLILLA

CARLOS

Cette femme étrange me fera perdre la tête.

POLILLA

Seigneur, quels sont donc tes chagrins ? dis-les moi, car je suis arrivé depuis peu. Je te trouve à Barcelone couvert d'applaudissements et d'honneurs. Tout le peuple parle de ta valeur héroïque. A la gloire de tes triomphes s'ajoute encore le bonheur d'être Carlos, comte d'Urgel. Il n'y a pas en ce monde un morceau de papier qui ne raconte tes louanges. — Pourquoi donc te vois-je en si triste état ? J'ai beau y réfléchir, je ne puis deviner.

CARLOS

Mes ennuis sont moins extraordinaires que tu ne crois. Mon inquiétude n'est pas de la tristesse, c'est du désespoir.

POLILLA

Du désespoir ! Seigneur, je te conseille de te calmer un peu. Tu deviens rouge comme le feu.

CARLOS

Tu te moques de ma douleur.

POLILLA

Moi, me moquer? Je cherche plutôt à t'apaiser. Mais ton désespoir, quel est-il?

CARLOS

Le plus grand du monde.

POLILLA

A te pendre. Car pour peu c'est lui qui t'étranglera.

CARLOS

Ne te moque pas, ou je me fâcherai.

POLILLA

Mais si tu es désespéré, fais-je donc mal de te consoler?

CARLOS

Si tu étais plus sérieux, je te ferais part de ma douleur, parce que je suis sûr que ton esprit ingénieux trouverait quelque moyen de venir à mon aide, toi qui si souvent m'as aidé lorsque cela a été nécessaire.

POLILLA

C'était peu de chose. Allons, décharge ton cœur et n'aie pas peur d'avoir confiance en ton serviteur.

CARLOS

Tu sais déjà que les soucis de la renommée m'ont fait sortir du repos de mes états pour venir auprès de Diana, beauté célèbre, héritière de ce royaume, — cette femme qui attend du sort un noble époux en lequel la galanterie, la grâce et la valeur brillent.

POLILLA

Oui, je sais que, sans prétention, tu es venu à ce tournoi de galanterie, seulement pour rendre plus éclatante la gloire de ta race; je sais aussi qu'en toute occasion tu as eu les honneurs de la journée.

CARLOS

Sache donc mes tourments.

POLILLA

Voilà que tu es devenu amoureux.

CARLOS

Oui.

POLILLA

Mon émotion a été vive.

CARLOS

Écoute donc !

POLILLA

Va !

CARLOS

Tu te rappelles qu'à Urgel, j'avais déjà ample connaissance de l'amour du comte de Béarn et du comte de Foix, prétendants à la main de Diana. Toutes nos provinces furent étonnées de leurs hauts faits partout célébrés. Voir, aussi amoureux qu'on le disait, deux princes si renommés que l'envie même fait leur éloge, me porta à désirer connaître si c'était pure galanterie ou bien caprice, ou sentiment, ou violence faite par cette beauté divine. Je vins à Barcelone, je fus au palais et je vis Diana sans que mon cœur s'émût, sans que mes yeux fussent étonnés. Je trouvai une beauté ordinaire et très-froide. Elle n'avait pas de défaut vulgaire, ni de perfection suprême. C'était une de ces femmes au sujet desquelles, lorsqu'on les voit ainsi aimées, on en appelle au hasard ou à je ne sais quoi. L'occasion me fit trouver avec les princes dans ces luttes publiques où leur courage se met au défi pour solliciter l'amour de Diana. Mais alors ma fortune me mena là où le cœur n'avait pu me conduire. Dans les fêtes, dans les tournois, ou autres emprises nécessaires au culte de la divinité à laquelle, sinon par amour, au moins par devoir, je devais sacrifier, j'eus un tel bonheur que j'éclipsai les autres et sortis toujours vainqueur de toutes les épreuves. Comme au plus méritant le peuple me donna la palme que j'avais conquise par hasard. L'un ou l'autre des princes en était plus digne que moi. Ce qui me la fit obtenir, c'est que je n'étais pas amoureux et que je n'avais pas si grand désir de plaire. Enfin le triomphe fut pour moi. La fortune, dans sa malice, donne souvent le bonheur à qui ne le cherche pas. Mes louanges étaient répétées par tous. Diana seule, se montra si bien digne de son altière condition que toutes mes actions, destinées à mériter ses applaudissements, ne me valurent d'elle

ni une marque d'attention, ni une faveur, ni même un peu de reconnaissance. Son indifférence fut si grande que je ne fus point le seul à m'en étonner. L'étrange exagération de sa froideur passait les mesures du décorum et, tombant dans un extrême opposé, touchait presque à la grossièreté. Le respect d'elles-mêmes trace aux femmes de cette conditions deux lignes distinctes, celle de l'oubli des convenances et celle de la faveur. Elles doivent marcher si bien entre les deux que leur pied ferme et assuré ne doit effleurer ni l'une ni l'autre de ces lignes. Si, dans leur reconnaissance, elles avancent le pied d'un côté, elles touchent à la faveur, — et c'est légèreté; — si, dans leur superbe, elles s'éloignent trop pour ne pas s'obliger à la faveur, elles tombent dans le manque de courtoisie. Diana commit cette erreur qui excita ma vanité à obtenir de force sinon son cœur, au moins son attention. Je fus donc obligé de donner de nouvelles fêtes, de forcer mon courage et mon audace, d'entreprendre de nouveaux travaux. Je ne pus faire sortir de son indifférence que nouveaux sujets de plainte, nouvelles accusations contre sa malice. J'en vins donc à rechercher si elle n'avait pas quelque prévention contre moi, ou bien quelque grief mal fondé ou imaginaire. Je trouvai que Diana avait consacré ses premiers travaux et les premières lueurs de son intelligence à la philosophie. Cette étude et la lecture des contes du passé firent naître en elle un mépris général pour les hommes, et de certaines colères contre l'ordre naturel de l'amour, par qui l'univers construit les palais qu'il habite à jamais. Son opinion est si bien arrêtée qu'elle dit dogmatiquement : Aimer est une passion indigne des femmes. — Quoiqu'elle soit héritière de cette couronne et dans la nécessité de se marier, elle refuse tout plutôt que de voir un homme triompher de son dédain altier. Son appartement est une forêt de Diana dont les dames sont les nymphes et c'est dans cette préoccupation qu'elle les emploie et passe ses journées. Les murailles sont couvertes de peintures conseillant le dédain aux nymphes fugitives. Ici l'on voit Daphné fuyant Apollon ; là, Anaxarte se laissant changer en pierre plutôt que d'aimer. Là encore

Aréthuse métamorphosée en fontaine, accueille par des larmes dédaigneuses les doux reproches d'Alfée. Le comte, père de Diana, voyant que, chaque jour, l'erreur de sa fille grandit, que la raison ne peut rien, que les prières ne l'adoucissent pas, que lui parler d'amour c'est l'irriter au point de craindre une folle fureur, cherche en sa prudence un moyen de l'apaiser. Il demande aux princes, toujours occupés de fêtes et de galanteries inutiles, de laisser la nature même lutter avec cette manie étrange. Les applaudissements, les flatteries, les éloges, les hommages lui persuaderont peut-être ce qui est de son propre intérêt; la raison reprendra ses droits. Il est difficile de persuader qui n'écoute pas la voix du bon sens et il n'y a rien de tel que de laisser la raison se combattre elle-même. La déraison conduit l'esprit à l'erreur, et, lorsqu'elle l'a rencontré, elle se reconnaît vaincue. Pour celui qui, dans l'obscurité, voyage sur un mauvais chemin, il n'y a pas de meilleure lumière qu'une chute.

Certain que tout, dans la conduite de Diana, venait d'un mépris général pour les hommes et non pas d'une répugnance pour moi, je devais me calmer, et ces étranges principes, en les considérant bien, auraient dû plutôt me faire rire que m'émouvoir. — Cependant, et cela te montrera toute la faiblesse indigne de notre nature, cette même femme que je regardais librement et avec tant d'indifférence autrefois, me parut d'une beauté remarquable, lorsqu'elle se montra dédaigneuse, lorsqu'elle se refusa à mes yeux, — elle que j'avais trouvée d'une beauté ordinaire. O bassesse du désir ! Quand bien même ce qu'on obtient est plus précieux que ce que l'on perd, on estime plus ce dont on est privé, on lui donne une valeur étrange, on le préfère à cause des difficultés. — Chaque fois que je la voyais elle me paraissait plus belle. Le feu grandissait en mon cœur avec une si grande rapidité que troublé, par cette flamme, je courais voir celle qui en était cause et je trouvais que cette froideur glacée et cette dédaigneuse pitié allumaient en moi cet incendie. Quelle leçon pour l'oublieux ! Il pense être tranquille, celui qui croit son amour enterré dans la cendre froide. Quelle erreur ! Et si l'amour vient à s'allumer de nouveau ! — Qui aura

confiance dans les cendres ? Etourdi par mes inquiétudes je disais à mes souffrances : — Traître cœur, qu'est ceci ? Que signifient ces lâches faiblesses ? Celle dont l'indifférence vous laisse froid, dédaigneuse, vous paraît bien. Celle que vous avez pu voir sans émotion, vous trouble lorsqu'elle vous méconnaît. Qu'ajoute donc à la beauté le mépris qui semble l'illuminer ? Le dédain la rend belle. Ah ! lorsqu'elle était indifférente vous ne la jugiez pas ainsi. Le mépris n'est-il pas une injure ? Et cependant celle qui vous méprise n'excite pas votre colère. Lorsqu'elle était affable, elle ne vous plut pas, et maintenant qu'elle est votre ennemie, elle est maîtresse de vous. La cruauté enlève cependant à la beauté son divin prestige. Ce qui l'abaisse l'élève donc à mes propres yeux. On hait la tyrannie, et elle me réduit sous son pouvoir. Amour, qu'est cela ? La tyrannie est-elle donc aussi belle ? Cela n'est pas possible, cela n'est pas. Ce n'est pas de l'amour que je ressens. Personne ne doit avoir le droit de dire que sa cruauté a obtenu de moi ce que sa beauté divine n'avait pu obtenir. Pourtant qu'éprouvé-je donc ? N'est-ce pas une flamme qui me consume ? — Oui, mon ardeur me le fait croire, mais non, la haine ne me troublerait pas ainsi. Cependant, mon cœur ne peut dissimuler. Non, cela ne peut pas être, cela n'est pas possible ; non, la raison s'y oppose. — Que sera-ce donc ? Ah, c'est le désir ! — Mais de quoi ? De ma propre mort ? Je ne peux pas désirer ma propre souffrance. — Que sera-ce donc enfin ? la convoitise de ce qui m'échappe ? Non, — car mon cœur ne le voudrait pas. Est-ce une fantaisie ? Non encore. Qu'est-ce donc, ô mon âme ? C'est bassesse de sentiments, c'est exigence de notre nature, qui se croit toujours supérieure et veut toujours dominer. Elle voit un cœur qui ne se rend pas à ses hommages et la douleur de ce dédain la brûle, la martyrise et donne naissance à un sentiment qui nous pousse à vaincre cet impossible. Dans cette lutte il y a une sorte de désir et comme ce désir cause la souffrance, on le prend pour l'amour parce qu'il est une espérance et une aspiration. Somme toute, ce n'est rien qu'une fantaisie prise pour un sentiment. Voilà ce que me dit la raison, mais mon in-

digne manque de volonté m'ôte toute raison et m'enlève tout courage. Que ce soit amour ou bassesse, que ce soit neige ou ardeur, flamme ou cendre, je me consume pour cette furie vengeresse de l'amour qui s'est levée contre le bonheur de ma tranquille liberté et m'enchaîne. Je souffre en silence, sans espoir de voir diminuer mes tourments. Je fournis moi-même aliment aux douleurs qui me déchirent. Je suis ma propre peine à moi-même ; ce n'est pas mon désir, c'est une sorte de tonnerre qui me foudroie. Quoique Diana soit digne d'amour, cet amour n'a pas de raison d'être. Mon aveugle volonté se relève et retombe sous cette rigueur, sous cette cruauté, ce dédain et cette tyrannie, et je meurs de quelque chose de plus fort que l'amour. Je me vois, dans mon malheur, moi que la beauté n'avait pu assujétir, renversé par le mépris.

POLILLA

Je t'ai écouté attentivement, seigneur, et ce que tu viens de dire ne m'étonne pas. Cela, seigneur, se voit tous les jours. Quand j'étais petit et qu'on faisait les vendanges à la maison, je voyais les grappes de raisins éparses sur le sol sans les désirer d'aucune façon. Mais le temps des vendanges passé, on suspendait, pour l'hiver, les raisins dans la cuisine. Je les voyais, là en haut, et j'enrageais du désir d'en croquer quelques-uns. Si bien qu'un jour que j'étais grimpé pour en prendre, je tombai sur le sol et me cassai une côte. C'est exactement ton histoire, exactement.

CARLOS

Parce que cela arrive souvent, est-ce une raison pour que j'en souffre moins ? Que m'importe que mon mal soit fréquent ?

POLILLA

Dis-moi, seigneur, a-t-elle plus d'amabilité pour quelque autre ?

CARLOS

Non.

POLILLA

Et on ne lui fait pas la cour ?

CARLOS

Tous prétendent venir à bout d'elle.

POLILLA

Elle ne tombera que plus vite, j'en suis sûr !

CARLOS

Comment cela ?

POLILLA

Par cela seul qu'elle est plus dédaigneuse.

CARLOS

De quelle manière ?

POLILLA

Verbi gratiâ. As-tu jamais vu une figue au sommet d'un figuier, et des enfants s'efforcer de l'abattre avec des pierres qu'ils jettent à l'envie. La figue résiste, mais à la fin elle tombe et n'en est que plus mûre. Il en est de même dans la circonstance présente. Diana aussi est verte encore et haut placée ; tu lui jettes tes pierres et les princes lui jettent les leurs. — Quoiqu'elle résiste, elle tombera sous les coups de l'un ou de l'autre, et sera plus mûre qu'une figue. L'important, c'est à la chute de la ramasser, car pour ce qui est de tomber, elle tombera aussi sûr qu'il y a des vignes.

CARLOS

Voici le comte, son père.

POLILLA

Il est accompagné des comtes de Béarn et de Foix.

CARLOS

Nul d'entre eux ne connaît l'incendie de mon cœur. Mon silence cache le serpent de ma douleur.

POLILLA

Cela vaut mieux, certes. C'est beaucoup que de cacher son amour. Vive Dieu ! Dis-moi un peu pourquoi l'on appelle aveugles ceux qui aiment ?

CARLOS

Parce qu'ils ne voient pas leurs erreurs.

POLILLA

Non !

CARLOS

Pourquoi donc les amoureux sont-ils aveugles ?

POLILLA

Parce qu'ils imitent les aveugles.

CARLOS

En quoi?

POLILLA

En ce qu'ils chantent la *passion* par toutes les rues et sur toutes les places.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, plus LE COMTE DE BARCELONE, LE PRINCE DE
BÉARN, GASTON, COMTE DE FOIX

LE COMTE

Tout bien examiné, princes, c'est moi, et non pas vous, qui ai le droit de me plaindre. Tous les moyens que j'ai employés ont été inutiles, en face de l'étrange égarement de Diana dont je ne puis guérir la folie. Je n'ose pas user de mon pouvoir paternel, et je ne puis parler au nom de la raison, parce que sa fureur augmente à un tel point lorsque je prononce le mot amour, que c'est un nouveau danger pour elle. Diana enfin, pour ne pas aimer, pour ne pas s'abaisser, préfère la mort au mariage.

GASTON

C'est le résultat de son éducation et de ses études. Le temps et la raison seuls modifieront ses pensées. Tu as tort de te désespérer.

LE COMTE

Vous avez raison, comte de Foix. Cependant je ne veux pas vous laisser entreprendre en vain de réduire cette beauté. Pour être auprès d'elle, vous privez vos États de votre présence.

BÉARN

Avec ta permission, seigneur, je dirai qu'un aussi injuste caprice ne peut durer, et, quoiqu'il soit très-difficile de le faire cesser, poursuivre cette entreprise, pour laquelle je suis venu de Béarn, me semble le meilleur emploi de mon temps. L'abandonner serait manquer de constance et per-

Sonne ne pourrait faire une plus grande injure, j'imagine! Ce serait manquer de respect à la beauté de Diana, et au loyal amour qu'elle inspire.

CARLOS

Le prince a répondu comme un noble et galant chevalier. Moi-même, qui, par aventure et sans autre idée, ai pris part aux tournois, quoique je ne me misse pas au nombre des prétendants de Diana, je ne puis non plus cesser de lui faire ma cour. Ce serait manquer à la courtoisie.

LE COMTE

Princes, ce que je regrette, c'est de vous voir engagés dans une entreprise dont de trop clairs indices laissent prévoir les nombreux obstacles. Si la courtoisie, le courage, la générosité n'ont pu ni émouvoir, ni décider Diana, avec quelles armes pensez-vous donc la vaincre?

POLILLA

Un fou a quelquefois une idée raisonnable. Si vous me le permettez, je me hasarderai à vous offrir un moyen par lequel Diana, qui ne peut maintenant souffrir la présence de ces seigneurs, courra les yeux changés en fontaine, après n'importe lequel de ces galants.

CARLOS

Quel moyen imagines-tu ?

POLILLA

Le voici : donner des fêtes et des tournois à une ingrate, c'est offrir de la viande à qui n'a pas faim. Le meilleur moyen c'est d'enfermer la princesse dans une tour sans que de quatre jours elle mange ou voie une table servie. Après cela, ces nobles seigneurs passeront devant elle portant, l'un six poules et deux pains, l'autre un plat de bœuf, et que le diable m'emporte si, en les voyant, elle ne s'échappe pas pour courir après eux.

CARLOS

Tais-toi, fou, bouffon !

POLILLA

Folie! dites-vous ? Employez mon moyen, mettez-le à exécution. Affamez cette beauté. Vous verrez bien que celui-

là attirera ses regards qui aura habit de voyage garni de tranches de lard.

BÉARN

Seigneur, je vous demanderai une seule chose, don Gaston la demandera comme moi, sans doute. Jamais nous n'avons pu parler à Diana. Donnez-nous la permission de l'entretenir, nos discours et la raison changeront peut-être ses idées.

LE COMTE

Quoique je sois certain du résultat, je ne vous refuserai pas. Pensez, vous autres, aux moyens et aux raisons qui pourront l'émouvoir. Je saurai l'obliger à vous écouter. C'est tout ce que je puis faire pour vous aider dans cette entreprise si juste et que je désire, pour que ma succession soit assurée.

SCÈNE TROISIÈME

BÉARN, CARLOS, GASTON

BÉARN

Comte, il est digne de la noblesse de notre antique race de faire cesser le dédain de la belle Diana. Nous lui parlerons tous deux.

CARLOS

Je lutterai en même temps que vous, mais sans partager vos désirs, car ce n'est pas l'amour qui m'anime.

GASTON

Puisque vous n'êtes pas amoureux, dites-moi quel moyen il faut employer pour vaincre la belle Diana. L'homme froid a l'esprit plus libre que l'homme passionné

CARLOS

Je sais un moyen que mon silence taira. Chacun de vous ne voudrait-il pas l'employer ? Ce serait bien un autre embarras.

BÉARN

Vous avez raison.

GASTON

Comte de Béarn, allons imaginer de nouvelles fêtes, de nouvelles surprises

BÉARN

Allons mettre le feu au dédain de Diana.

GASTON

Que son indifférence succombe sous nos coups !

CARLOS

Je serai avec vous.

BÉARN

Vous verrez notre gloire, notre triomphe !

CARLOS

Et que la victoire soit au plus heureux !

SCÈNE QUATRIÈME

CARLOS, POLILLA

POLILLA

Qu'est cela, seigneur ! pourquoi as-tu caché ton amour ?

CARLOS

Je veux employer un autre moyen pour vaincre ce dédain extraordinaire. Viens et je te dirai ce que j'ai imaginé. Tu m'aideras.

POLILLA

Certainement.

CARLOS

Il faut que tu arrives jusqu'à elle.

POLILLA

Je serai ton Simon de Cyrène, je t'aiderai.

CARLOS

Tu sauras t'introduire auprès d'elle.

POLILLA

Certes et je fureterai partout. Est-ce que je ne m'appelle pas Polilla ¹ ? On dirait que tu l'oublies. Je m'introduirais jusque sous sa chemise.

¹ Polilla veut dire ver, insecte.

CARLOS

Mon amour, soyez heureux.

POLILLA

Allons ! Et si cela est nécessaire à l'intrigue, Polilla saura lui ronger les entrailles !

SCÈNE CINQUIÈME

(Une salle dans le palais du comte de Barcelone.)

DIANA, CINTIA, LAURA, DAMES et MUSIQUE

MUSIQUE

La belle Daphné se moque de l'amour d'Apollon.
C'est un rayon de soleil qui la poursuit,
C'est un laurier qui la défend.

DIANA

Comme cet honnête dédain sonne bien à mon oreille. Y a-t-il une seule femme qui aime véritablement ? Est-il un seul cœur reconnaissant ?

CINTIA

Elle veut condamner l'amour et, par une erreur plus grande, corriger ce qu'elle croit être les erreurs de la nature

DIANA

Chantez cette romance. Continuez. Celui qui l'a faite connaissait bien les maléfices de cette tyrannique divinité.

MUSIQUE

Il y a peu ou point de distance
D'être reconnaissante à aimer.
Elle n'a pas de reconnaissance
Celle que veut le triomphe du dédain

DIANA

Comme cela est juste ! L'amour est un enfant et il n'y a pas de reconnaissance qui ne se transforme, même lentement, en affection. — Avoir de la reconnaissance, c'est octroyer quelque innocente faveur. Mais qui paie l'amour est

heureux de se voir aimé. — Lorsque une femme est reconnaissante, elle est contente d'être aimée, et que manque-t-il pour aimer à celle-là qui se fait aimer ?

CINTIA

La reconnaissance est une dette noble et courtoise. La femme reconnaissante ne peut être accusée d'inconstance. En nous autres, c'est la raison qui dicte la reconnaissance, mais c'est la volonté qui dicte l'amour. Ces deux sentiments sont distincts. S'il y a différence entre la cause et le but, l'intelligence peut bien marcher sans la volonté !

DIANA

Qu'il puisse y avoir de l'estime sans qu'il y ait amour je le reconnais, c'est vrai. L'amour vient de la volonté, la reconnaissance de la raison. Je ne dis pas que l'un mène forcément à l'autre, mais il me semble, Cintia, que l'on est bien près de tomber dans le précipice. Qui se croit en sûreté à cet égard, oublie ou ne voit pas le danger. On ne craint pas le péril quand on s'y expose.

CINTIA

L'ingratitude est un manque de courtoisie.

DIANA

La reconnaissance entraîne la chute.

CINTIA

Je ne permets pas le manque de courtoisie.

DIANA

Et moi je n'autorise pas à courir un si grand danger.

CINTIA

Pour éviter un péril, est-il bien de commettre une faute ?

DIANA

Oui, le risque étant aussi grand.

CINTIA

Cette erreur est moins répréhensible que la faute dont il s'agit.

DIANA

Non, aimer est une plus grande faute que de manquer de reconnaissance.

CINTIA

Ne serait-il pas meilleur, si cela est possible, de ne pas aimer et de se contenter d'estimer ?

DIANA

Non, parce que l'estime se change en amour.

CINTIA

Ne peut-on donc s'en tenir au premier terme de la question ?

DIANA

Celui qui n'a pu s'empêcher de commencer ne pourra s'empêcher de finir.

CINTIA

Ne vaut-il pas mieux, dans son propre intérêt, être reconnaissante et employer toute sa constance à résister à l'entraînement ?

DIANA

Non, c'est ouvrir la porte à l'amour, et celle qui eût été assez forte pour lui résister, n'est pas assez forte pour le chasser.

CINTIA

Quand même cela serait, plutôt que de manquer au devoir de reconnaissance, j'aime mieux courir le danger d'aimer.

DIANA

Quoi donc ! Aimer ? C'est toi qui parles ainsi ? Tu es bien osée ou bien imprudente. Sans doute tu oublies que tu es devant moi. Tu parles de vouloir aimer, en ma présence ! Aimer ! mais cela est impossible. Laura, chantez encore.

MUSIQUE

Que celui qui voit l'amour enfant
Ne se fie pas à ses caresses,
On le croit faible comme un enfant
Et ses ordres sont d'un tyran.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, POLILLA, en costume de médecin ridicule.

POLILLA

Plaise au ciel que mon arrivée en ces lieux mette le feu à tout ceci !

DIANA

Qui entre ici.

POLILLA

Ego.

DIANA

Qui ?

POLILLA

Mihi vel sui. Scholasticus sum, ego, pauper et enamoratus.

DIANA

Vous êtes amoureux. Comment donc osez vous entrer ici ?

POLILLA

Je ne suis pas *enamoratus*, mais *escarmentatus* ¹.

DIANA

Qui vous a corrigé ?

POLILLA

Un malheureux amour. Par cette erreur je me suis fait médecin d'amour pour aller de mal en pis.

DIANA

D'où êtes vous ?

POLILLA

D'un lieu.

DIANA

C'est de toute nécessité.

POLILLA

J'en ai dit plus long que vous ne pensez. En latin, lieu se dit *loco* ².

¹ *D'escarmentar*, instruit par l'expérience. — ² *Loco*, fou.

DIANA

Je vous entends.

POLILLA

Continuez à m'interroger.

DIANA

Et pourquoi venez-vous ?

POLILLA

La renommée m'a parlé de vous et mon admiration a voulu voir une femme si remarquable.

DIANA

Où avez-vous entendu parler de moi ?

POLILLA

A Acapulco.

DIANA

Où est-ce ?

POLILLA

A une demi-lieue de Tortosa. Mon ambitieux désir de savoir guérir du mal d'amour, cette gale malsaine, me poussa à désirer vous voir, vous qui pouvez m'apprendre le remède. Je partis pour la Havane afin de revenir à Barcelone. Je pris la poste.

DIANA

A la Havane ?

POLILLA

Oui, et j'abordai à Tarragone d'où j'arrive à pied, car l'été rend fort, et je vous prie de me donner la main.

DIANA

Et que vous semble de moi ?

POLILLA

J'en suis tout étourdi. L'amour n'a pas une flèche aussi bonne que votre main droite ou que votre main gauche.

DIANA

Vous êtes d'humeur joyeuse.

POLILLA

Certes. Ma conversation vous plaît-elle ?

DIANA

Oui !

POLILLA

Avec une seule chose vous pouvez vous rendre maîtresse de moi !

DIANA

Quelle que soit cette chose, je vous la donne.

POLILLA

Un baiser. — Quelle erreur ! — J'ai dit : un baiser ! Non, non ! je ne veux pas !

DIANA

Pourquoi ?

POLILLA

Parce que le baiser est le fromage des rats de l'amour.

DIANA

Je vous attache à ma personne.

POLILLA

Pour Dieu, que ce soit avec une place d'honneur !

DIANA

N'êtes-vous pas médecin ?

POLILLA

En paroles, oui. Mais je ferai de la pratique.

DIANA

Et du mal d'amour qui tue, comment guérissez-vous ?

POLILLA

L'amour loyal, je le traite par l'onguent blanc.

DIANA

Et il guérit ?

POLILLA

Oui, parce qu'il contient de l'argent.

DIANA

Vous êtes mal avec l'amour ?

POLILLA

Son nom seul me tue. Averroës a appelé l'amour une hernie, une humeur qui tord les entrailles de l'homme. L'amour, madame, est une angoisse, une trahison, une lâche tyrannie que le temps, les prières et des boissons adoucissantes seuls guérissent. L'amour, c'est un quitte-raison, un quitte-sommeil, un quitte-fortune, un quitte-cheveux. Il rendrait chauve un frère-lai. Celles qu'il oblige à aimer, ne portent-

elles pas des noms qui, tous, finissent en quitte : Francis-quitta, Mariquitta. En effet toutes, elles nous prennent quelque chose.

DIANA

Je trouve en vous celui qu'il fallait pour me divertir !

POLILLA

Je ne suis pas venu d'Añoover pour autre chose.

DIANA

D'Añoover ?

POLILLA

Oui, c'est là que j'ai été élevé. — Dans cet étrange pays, on voit des melons tous les ans. Voilà pourquoi on l'appelle Añoover ¹.

DIANA

Comment vous appelez-vous ?

POLILLA

Caniqui.

DIANA

Caniqui, votre arrivée me fait plaisir !

POLILLA

Je suis né pour vivre auprès des dames. (A part.) Me voilà donc introduit. Ainsi va le monde. Un bouffon obtient ce qu'un prince n'a pu obtenir. Si Carlos ne vient pas à bout d'elle, c'est qu'il manquera d'adresse, car, Polilla, la petite bête est déjà dans son cœur.

LAURA

Madame, les princes, accompagnés de ton père, se rendent en ces lieux.

DIANA

Les princes, dis-tu ? Ciel ! Que désire donc mon père ? S'il veut encore me parler d'union, j'aime mieux offrir ma tête au couteau que de me marier.

CINTIA

Une telle haine des hommes est-elle possible ? Comment

¹ Calembourg intraduisible.

se fait-il, Laura, que la grâce et le charme du comte d'Urgel ne l'ont pas séduite ?

LAURA

Elle est hermaphrodite, je pense.

CINTIA

Carlos m'a charmé les yeux !

LAURA

C'est Caniqui, moi, qui m'a tourné la tête. Voilà l'époux¹ que je voudrais.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, plus CARLOS, GASTON, LE COMTE DE BARCELONE
et LE COMTE DE BÉARN

LE COMTE

Princes, entrez avec moi !

CARLOS

(A part.) En paraissant devant elle, je sens mes forces m'abandonner. Je ne sais si j'aurai le courage nécessaire pour ce que je veux. Chaque fois que je la vois je la trouve plus belle.

DIANA

(A part.) O ciel ! qu'y a-t-il donc ?

LE COMTE

Diana, ma fille !

DIANA

Seigneur !

LE COMTE

— Moi, qui veille sur ton honneur et qui suis le débiteur de de ces princes pour les fêtes qu'ils t'offrent, ayant appris d'eux, combien ils se plaignent de ce que tu te refuses à leur vue...

DIANA

Avant de continuer, seigneur, avant que tu me demandes plus que je ne pourrais t'accorder, donne-moi la permission de t'exprimer mes désirs. Tout d'abord, tu sais que, vis-à-vis de toi, je ne puis avoir, je n'ai aucune volonté; ce que tu m'ordonneras sera ma loi. Mais cependant, laisse-moi te dire encore que me marier serait même chose que m'étrangler ou m'empoisonner. Me marier et mourir, c'est tout un. Je sacrifierai ma vie pour t'obéir. Cela dit, fais de moi ce que tu voudras.

LE COMTE

Tu t'es trompée. Je ne veux pas te marier, — mais donner satisfaction à ces princes qui ont tant fait pour toi. Ils t'ont demandé pour épouse; c'est là un grand honneur pour moi, et s'ils n'ont pu mériter tes faveurs, ils ont au moins mérité ma reconnaissance. Comme je ne puis accorder ta main, tous mes efforts doivent tendre à ce que nul d'entre eux ne sorte d'ici, pensant que c'est par mépris que je refuse, tandis que je n'ai d'autre raison que ton aversion pour le mariage... Je veux aussi que l'on sache que tu ne résistes pas à mes ordres, puisque je ne te commande rien. L'affection que j'ai pour toi m'oblige à obéir à ton caprice. — En agissant d'après ta propre volonté, tu ne me désobéis pas et tu ne fais fi de personne. Explique donc à ces princes quelles sont les raisons de ta conduite. Cela est nécessaire pour ton honneur et le mien.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, moins LE COMTE DE BARCELONE

DIANA

Si vous ne demandez pas plus, — écoutez : je vais m'expliquer.

GASTON

Notre venue n'avait pas d'autre motif.

BÉARN

Et ne vous étonnez pas de notre désir, car l'aversion que cause le mariage nous étonne plus encore!

CARLOS

Pour moi, je viens seulement pour connaître vos raisons sans m'étonner de l'étrangeté de votre manière de voir.

DIANA

Écoutez-moi donc!

POLILLA

Vive Dieu! Voici quelque chose d'extraordinaire. Trouverait-elle une bonne raison? Dire pourquoi l'on est folle, n'est-ce pas là une jolie histoire?

DIANA

Depuis la première aube, matin de mon intelligence, où la lumière de l'entendement et de la raison me rendirent capable de m'instruire, j'employai ma vie à lire et à étudier l'histoire de ces temps anciens qui laissèrent à l'avenir de si terribles enseignements. Toutes les ruines, tous les bouleversements, toutes les tragédies, toutes les discords qui se sont succédé en ce monde, parmi les grands comme parmi le petits, ont eu pour cause l'amour. Toute la science des sages, tout ce que l'esprit humain a conquis de morale philosophique, doit être employé à prévenir les siècles à venir contre les erreurs aveugles, la violence, la folie, le tyrannique empire de cette divinité menteuse, qui s'introduit dans les cœurs avec une douce voix caressante, et se change en volcan, une fois qu'elle est en nous. Quel amant offrit au monde d'autres résultats de son amour que des malheurs, des infortunes, des larmes, des inquiétudes, des lamentations, des soupirs, des plaintes, des sanglots qui résonnent sinistrement et vont troubler les échos? Si quelque malheureux s'est vu aimé, en retour il est tombé dans une infortune cruelle, que le pouvoir du ciel, sinon la tyrannie de sa passion, lui a imposée. Se marier, n'est-ce pas en quelque sorte comme si l'on se chargeait d'une dette ou d'une entreprise? Comment peut-on se marier quand on connaît les risques de l'amour? Et se marier sans amour, c'est une cause qui n'aurait

pas d'effet. Comment peut-elle être esclave, la femme qui n'a pas reconnu de maître ? Un cœur peut-il trouver une plus indigne capivité que de se soumettre à celui que l'on ne désire pas voir vous commander ? Il doit obéir cependant. Mais est-ce vivre que d'être partagé entre l'obéissance et la résistance intérieure ? Avec ou sans amour, enfin, je ne puis me marier. — Avec amour, parce qu'il y a trop de danger ; sans amour parce que je ne le veux pas.

BÉARN

Si tous deux vous m'en donnez la permission, je répondrai à ce qui vient d'être dit.

GASTON

Pour ma part je vous l'accorde.

CARLOS

Moi, qui n'ai pas à répondre, je me joins à vous.

BÉARN

Madame, la plus grande guerre que l'erreur puisse faire à l'esprit est d'être toujours revêtue d'arguments spécieux, ne tenant pas compte des conséquences que l'amour pourrait lui opposer et qui, dans un semblable discours, ne sont pas estimées à leur juste valeur. L'expérience est la meilleure raison pour vous convaincre, parce qu'elle seule conclut par la preuve des faits. Si vous refusez de vous soumettre à ce traitement, vous resterez toujours dans l'erreur, parce que l'expérience est inutile à celui qui ne veut pas s'y soumettre. Vous allez contre la raison naturelle, et votre esprit méconnaît le principe fondamental de notre nature. Ne vous refusez pas à entendre nos prières sincères, parce que s'il est raisonnable de ne pas aimer, il n'y a aucun danger pour la raison, et si vous avez tort, le temps vous convaincra, tôt ou tard, de votre erreur. Alors ce sera victoire que de publier votre défaite. Vous défendez le dédain que tous nous voulons vaincre. Vous parlez au nom de la raison. Permettez-nous de vous fêter. Envoyez votre dédain à l'école à notre tournoi galant où nous n'aurons d'autres préceptes que le désir de vous plaire. Voyons qui a tort ou raison. Notre but est de vous faire incliner vers l'amour — ou d'être vaincus par vous.

DIANA

Pour que vous sachiez bien que ma manière de penser est fille de la désillusion, tandis que votre désir est fils de l'erreur, allez, donnez des fêtes, imaginez tous les moyens que votre esprit peut vous suggérer de réduire une beauté. A partir de ce moment, je m'abandonne à vos hommages et à vos fêtes : je suis tout yeux, tout oreilles. Et cela seulement pour vous convaincre que je ne puis aimer, et que le dédain qui m'anime provient, non pas de mon erreur, mais de la nature même de mon âme.

GASTON

Si votre galanterie doit être dès ce jour un argument contre nous, tous, nous allons attaquer votre dédain. Nous n'aurons d'autre but que de séparer l'amour de la raison. Que chacun imagine un moyen de mieux combattre, nous verrons celui qui trouvera le meilleur.

BÉARN

Pour moi, je vais chercher le mien, et j'espère, madame, que vous serez, contre vous-même, le plus fort des arguments.

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, moins BÉARN, GASTON

CARLOS

Moi aussi, madame, par devoir de chevalier, je continuerai à vous courtoiser, — mais je n'ai pas les mêmes intentions que les princes.

DIANA

Pourquoi donc ?

CARLOS

Parce que je suis de la même opinion que vous et quel que ferme que soit la vôtre, la mienne l'est encore plus.

DIANA

Comment ?

CARLOS

Oui, madame, non-seulement je ne veux pas aimer, mais encore je ne veux pas être aimé.

DIANA

Êtes-vous donc en danger d'être aimé ?

CARLOS

Ce ne serait pas un danger, ce serait une faute. Je n'ai pour moi aucune crainte, car mon cœur est ferme dans sa résolution de ne point aimer, et quand bien même une beauté faite par le ciel à plaisir, viendrait à m'aimer, je ne lui rendrais pas son amour. Mais je serais coupable, si je me laissais aimer, sachant que je ne puis aimer moi-même et que je manquerais de reconnaissance. Donc, je ne veux pas aimer et je ne veux pas être aimé, car je souffrirais d'une ingratitude que je ne pourrais éviter.

DIANA

Vous me ferez donc votre cour sans m'aimer ?

CARLOS

Certainement !

DIANA

Et pourquoi ?

CARLOS

Seulement pour vous rendre les honneurs que je vous dois.

DIANA

Et ce n'est pas de l'amour, cela ?

CARLOS

Non, madame, ce n'est que du respect.

POLILLA

Corps de Christ ! Quel brave boute-feu ! — Plonge-la dans ce vinaigre et tu verras si, au bout de quelque temps, elle n'en sort pas confite !

DIANA

Cintia, as-tu entendu l'étrange discours de cet impertinent ? Sa folie n'est-elle pas amusante ?

CINTIA

C'est de la fatuité !

DIANA

Ne serait-il pas curieux de rendre cet insensé amoureux?

CINTIA

Oui, mais il y aurait peut-être du danger à cela?

DIANA

Quel danger?

CINTIA

Le danger de devenir amoureuse toi-même, si, par hasard, tu ne réussissais pas dans ton entreprise.

DIANA

Te voilà plus folle que lui maintenant! — Comment cela pourrait-il être? Ceux qui se mettent à mes pieds n'obtiennent rien de moi, — et un orgueilleux serait mon maître?

CINTIA

Ce n'est qu'un simple avis.

DIANA

Tu ne fais qu'augmenter mon désir d'humilier cette vanité.

CINTIA

Je m'en réjouirai.

DIANA, à Carlos.

Continuez donc à me faire la cour, je vous en serai plus reconnaissante, et je vous estimerai davantage, maintenant que je sais que vous n'êtes pas amoureux.

CARLOS

Vous, madame, de la reconnaissance?

DIANA

Oui, puisqu'avec vous, il n'y a pas de danger.

CARLOS

Prenez garde, je deviendrai plus attentif.

DIANA

Et moi plus reconnaissante.

CARLOS

Mais n'allez pas m'aimer, surtout, parce que je me retirerais.

DIANA

Oh ! cela ne me coûtera pas de grandes précautions.

CARLOS

Puisqu'il en est ainsi, j'accepte.

DIANA

Allons, venez Caniqui.

CARLOS

Qui est-ce donc ?

POLILLA

C'est moi qui suis Caniqui.

DIANA

Cintia, tu verras cet homme vaincu et amoureux de moi.

CINTIA

(A part.) Oui, mais je crains que ce ne soit le contraire, et c'est là ce que je désire.

DIANA

Ecoutez.

CARLOS

Que me voulez-vous ?

DIANA

Si par hasard le temps changeait vos dispositions ?

CARLOS

En quoi, madame ?

DIANA

Si vous aimiez...

CARLOS

Que m'arriverait-il ?

DIANA

Vous auriez à supporter mes mépris.

CARLOS

Et si c'était vous qui tombiez amoureuse ?

DIANA

Moi ! oh je n'aimerai pas.

CARLOS

Je le crois, mais...

DIANA

Que demandez-vous ?

CARLOS

Si par hasard..

DIANA

Ce par hasard est bien éloigné.

CARLOS

Mais s'il se présentait ?

DIANA

Ce n'est pas possible.

CARLOS

Supposons cependant...

DIANA

Je vous promets que cela ne sera pas.

CARLOS

C'est tout ce que je vous demandais.

DIANA

C'est bien. Ainsi soit-il !

CARLOS

Que le ciel vous garde !

DIANA

Quand bien même il me faudrait me défier de moi, je viendrai à bout de ce fou.

SCÈNE DIXIÈME

CARLOS et POLILLA

POLILLA

Seigneur, la danse va bien.

CARLOS

Polilla, je me meurs. Il m'a fallu tout mon courage pour dissimuler ainsi.

POLILLA

En avant, seigneur, et tu verras si elle ne s'enflamme pas.

CARLOS

C'est ce qui importe.

POLILLA

Viens, seigneur, je suis déjà entré dans la place.

CARLOS

Comment ?

POLILLA

Sous ce nom de Caniqui, je fais déjà partie de la maison.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Un Salon.)

CARLOS et POLILLA

CARLOS

Polilla, mon ami, l'ennui m'accable. Viens consoler mon cœur.

POLILLA

Un peu de calme, seigneur, j'ai beaucoup à dire.

CARLOS

Dis-moi donc tout : mon anxiété est aussi grande que mon amour.

POLILLA

Ne vas-tu pas m'embrasser ? Éloigne-toi : là : écoute maintenant. Tout d'abord tu sais que ces fous de princes se mettent en quatre pour donner des fêtes ou autres cérémonies. Les réjouissances succèdent aux réjouissances, mais Diana, par son dédain suprême, les rend inutiles, en semblant n'y point faire attention. Ils dépensent leur argent sans rien obtenir d'elle et ne lui font pas prendre pour cela le grand chemin qui mène à l'amour. Ils sont eux-mêmes témoins du mauvais état de leur affaire et pensent que c'est folie de songer de venir à bout de cette femme. Cette opinion est si juste que toi, avec ton dédain simulé, tu l'as blessée de telle sorte qu'elle demande grâce. Elle a ouvert son cœur à moi, Bellaque, et, me croyant docteur en cette théologie, elle vient à tout instant me demander un moyen de l'humili-

lier. Vois un peu à qui elle s'adressait pour terminer l'histoire ! Je lui ai répondu avec le plus grand calme : Si vous avez l'intention de réduire Carlos, usez de votre beauté, c'est le meilleur moyen : accordez quelque faveur de temps en temps au pauvre malheureux, frappez juste et lorsque vous le verrez amoureux, faites volte-face et dites-lui, bernique !

Diana, à ce qu'il m'a paru, a goûté tellement mon conseil qu'elle est sur le point de te faire des avances. Quand bien même tu devrais paraître grossier, il est nécessaire que maintenant tu la regardes d'un œil impassible et te montres aussi insensible que la bourse d'un pauvre. Que cette comédie ne te fasse pas perdre la tête, et parce qu'on te présentera un faux écriteau, ne crois pas que l'appartement est libre. Diana tient cet écriteau à l'envers et si tu vas pour le lire tu verras écrit : Il n'y a rien à louer ici.

CARLOS

Et de tout cela que résultera-t-il ?

POLILLA

Cette femme se vexera.

CARLOS

Comment peux-tu savoir qu'elle se vexera ?

POLILLA

Comment elle se vexera ? Voilà le joli ! Si pendant dix jours elle avance vers toi pendant que tu te recules, le onzième jour elle t'aimera, le douzième elle enragera, et le treizième il me semble que, malgré son entêtement, elle te suppliera de l'aimer à ton tour.

CARLOS

Je pense que tu as raison ; mais j'ai peur de mon amour : si elle me fait quelque faveur, pourrais-je la payer par le dédain.

POLILLA

Un enfant ne parlerait pas autrement.

CARLOS

Que ferai-je donc ?

POLILLA

Montre-toi de glace.

CARLOS

Comment cela? Je brûle.

POLILLA

Bois beaucoup d'eau froide.

CARLOS

Mon attention doit grandir.

POLILLA

Certes. — Ah! au diable ma mémoire. Le meilleur de l'histoire, j'allais l'oublier. Tu sais que nous sommes en carnaval?

CARLOS

Oui, eh bien?

POLILLA

Tu sais aussi que la noble population de Barcelone, aimant les plaisirs, a institué une fête dans laquelle chaque amant accompagne, sans la compromettre, la femme qu'il aime. Par bonheur, la fête a lieu au palais. Les dames choisissent des couleurs; le galant arrive et en demande une à son tour; la dame qui la porte sort avec lui et doit, en ce jour, se montrer favorable à l'amoureux, lequel doit prouver sa tendresse. Et c'est un plaisir, car il arrive souvent qu'un jeune homme tombe sur une duègne. — Tout cela étant, bien entendu, sache que Diana a résolu d'être ta compagne en ce jour! Je ne sais pas comment elle a disposé la danse pour arriver à son but, mais je sais que tout est arrangé. La voici qui vient, cache-toi par ici. Si elle te trouvait en ces lieux, elle se douterait de quelque chose.

CARLOS

Toi, persuade à son dédain de me rendre amoureux.

POLILLA

Naturellement! tu es un heureux malade, car tu te guéris en buvant frais!

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, plus DIANA et CINTIA

DIANA

Cintia, voici le moyen que j'ai imaginé pour le forcer à m'aimer : je lui donnerai des marques de ma faveur. D'après mes ordres, toutes vous porterez, comme moi, des ceintures de toutes couleurs. Quand on viendra vous demander, vous pourrez choisir le galant qui vous conviendra, car vous aurez, toute préparée, la couleur choisie; vous me laisserez seulement la couleur qu'Urgel désignera.

CINTIA

Ce sera un beau triomphe pour toi, si tu l'obliges à t'aimer.

DIANA

Caniqui?

POLILLA

O lumière de ce firmament!

DIANA

Qu'y a-t-il de nouveau?

POLILLA

Je me suis fait l'ami de Carlos.

DIANA

Je te sais grâce de ton habileté.

POLILLA

(Apart.) Je veux être l'espion de l'une et le conseiller de l'autre. Ma précaution n'est pas inutile. Cela c'est mettre un bouchon pour empêcher la peau de se rompre ¹.

DIANA

Et tu n'as rien découvert qui puisse me faire obtenir de lui ce que je désire?

POLILLA

Ah! madame, il est plus dur qu'un œuf à mettre dans la

¹ La peau de l'outre. En Espagne, le vin se met dans des outres et non pas dans des tonneaux

salade. Mais je sais des ruses heureuses par lesquelles tu le forceras bien à aboyer.

DIANA

Tu te rendras donc maître de lui ?

POLILLA

Ah ! pauvrette, tu t'enfermes ?

DIANA

Je te promets mille écus, si tu forces son dédain à s'abaisser.

POLILLA

(A part.) Oui, oui, je l'y forcerai. Un emplâtre de grenonille le guérira. — (Haut.) Et lorsque tu le verras amoureux, que feras-tu après l'avoir éprouvé ainsi ?

DIANA

Ce que je ferai ? Je le vexerai, je le mépriserai, je l'humilierai, et lui ferai comprendre que mes yeux l'ont privé de tout repos.

CARLOS, caché

Le feu de l'amour est dans ses yeux.

POLILLA

(A part.) Quel plaisir de voir ainsi les doux yeux ! — (Haut.) A ce qu'il me semble, ne serait-il pas meilleur, après l'avoir renversé, de prendre pitié du vaincu ?

DIANA

Qu'appelles-tu pitié ?

POLILLA

Un peu d'amour.

DIANA

Qu'est-ce que l'amour ?

POLILLA

Je veux dire : affection, — pour commencer. Eplucher n'est pas la même chose que manger.

DIANA

Que dis-tu ? Aimer ? Moi, je me soumettrais ? Quand même je le verrais mourir, je ne lui cèderais pas.

CARLOS

Existe-t-il une femme aussi extraordinaire ?

POLILLA

Laisse-moi faire. Non-seulement il en viendra à t'aimer mais même, vive Dieu! il sera jaloux.

CARLOS

Je parais, car mon âme s'embrase.

POLILLA

Voici Carlos qui arrive.

DIANA

Tais-toi

POLILLA

(A part.) Quel malheur de la voir s'imposer cette dissimulation! Si elle savait ce qui se passe!

DIANA

Cintia, préviens-moi lorsqu'il sera l'heure d'aller à la fête.

CINTIA

J'ai déjà donné les ordres nécessaires.

CARLOS

Et moi, le premier, madame, je viens, selon mon devoir, vous présenter les hommages qui vous sont dus.

DIANA

Mais comment, vous, le plus désintéressé, êtes-vous le plus exact ?

CARLOS

Je n'ai pas le cœur tourmenté par les soucis de l'amour; et mon âme, par conséquent, est plus libre de remplir ses obligations.

POLILLA

Fais-lui, en passant, une toute petite faveur, pour voir s'il ne se montre pas plus sensible.

DIANA

C'est ce que je veux tenter.

POLILLA

Cela n'est-il pas la faire cracher en l'air!

DIANA

Sachant que vous n'êtes pas amoureux, votre empressement me laisse fort obligée.

CARLOS

Est-ce là me dire de continuer? — Sans qu'il me soit besoin d'une faveur, je poursuivrai, la courtoisie me l'ordonne.

DIANA

Mon amabilité ne fait pas naître grande flamme.

POLILLA

La mèche est mouillée.

DIANA

Vous n'estimez donc pas enfin la faveur que je vous témoigne?

CARLOS

C'est par le respect et non par l'amour que je m'acquitterai envers vous.

POLILLA

Niais, ne t'acquitte donc pas, même comme cela.

CARLOS

Que veux-tu? sa faveur, quoique feinte, calme mon ardeur.

POLILLA

Rince-t'en la bouche, mais n'avale pas.

DIANA

Que lui as-tu dit?

POLILLA

D'être heureux des paroles favorables que tu lui dis.

DIANA

Tu fais bien.

POLILLA

(A part.) C'est là, messieurs, tromper deux personnes à la fois.

DIANA

Si, un jour, j'en venais à aimer quelqu'un, ce serait vous.

CARLOS

Pourquoi?

DIANA

Parce qu'entre nous deux il y a une sympathie cachée. Vous partagez mes idées, votre caractère ressemble au mien, et si ma volonté ne s'y opposait, j'aurais de l'inclination pour vous.

CARLOS

Eh bien, vous auriez tort.

DIANA

Non, car vous êtes un galant homme.

CARLOS

Ce n'est pas pour cela.

DIANA

Et pourquoi donc ?

CARLOS

Parce que, je vous l'avoue, je ne répondrais pas à votre amour.

DIANA

Ainsi, vous voyant aimé par une femme comme moi, vous ne m'aimeriez pas ?

CARLOS

Non.

DIANA

Vous êtes franc.

CARLOS

Je ne sais pas tromper.

POLILLA

O cœur héroïque et vaillant !

DIANA

La colère me gagne. Je n'ai jamais vu une telle impudence.

POLILLA

C'est honteux, vive Christ !

DIANA

As-tu rien vu de tel ?

POLILLA

C'est un porc.

DIANA

Que dois-je faire ?

POLILLA

Le mettre en la danse d'amour, et le faire brûler de pur dédain.

DIANA

Tu as raison, c'est la plus grande vengeance ! (A Carlos.) Je vous croyais plus courtois.

CARLOS

Qu'ai-je donc fait de si déraisonnable ?

DIANA

C'est presque un manque de politesse.

CARLOS

C'est seulement du respect, et pour que vous sachiez mieux que c'est une erreur de croire en ce monde, que celui qui aime rend heureux, je vais vous dire ce que c'est que l'amour. Aimer, madame, c'est avoir le cœur enflammé du désir de voir ce qui cause cette passion, car c'est là la gloire de l'amour. Les yeux réjouis de la vue d'une personne ont transmis à l'âme l'image chérie et causé ces transports. Avec une ardeur hydropique on cherche à apaiser la soif du désir, mais en voyant la beauté qu'on aime, la fièvre s'accroît à mesure que les yeux boivent. C'est là une maladie mortelle et celui qui répond à un amour montre bien sa déloyauté, car il calme la douleur en donnant plus de force à la maladie. Ainsi donc celui qui se voit aimé ne rend pas heureux en répondant à cet amour; au contraire, comme je viens de le prouver, il nuit. Ecoutez maintenant pourquoi celui qui aime n'est pas heureux de son amour. Celui qui aime d'amour sincère veut soulager les souffrances de son âme passionnée en contemplant la beauté que son cœur adore. Le plaisir qu'il éprouve à la regarder le condamne à l'anxiété de chercher à la voir : à la rigueur, c'est déjà de l'amour. Enfin le plaisir qu'il éprouve à la contempler suffirait à faire naître l'amour. C'est ce qui arrive surtout à celui qui n'est pas aimé, car celui-là, en aimant, vit, non pas par le plaisir qu'il donne, mais par celui qu'il reçoit. Les hommes abhorrés par la femme qu'ils désirent, ne sentent que par leurs souffrances l'importunité de leur amour. De plus, si, pour son tourment, celui qui aime reçoit en échange le dédain, quelle que soit la force de son amour, il ne cherche que son propre contentement au détriment du bonheur de la femme aimée. L'amour ne travaille qu'à son profit. De tout ceci il résulte clairement qu'on ne fait d'heureux ni en aimant, ni en rendant l'amour qu'on vous donne.

DIANA

L'amour est l'union de deux âmes qui, par une métamorphose, échangent leur existence. Il y a donc nécessairement

sympathie, plaisir, choix si la sympathie vient après le plaisir et le choix ; quand ce choix est volontaire, on lui doit de se montrer sinon amant, au moins courtois.

CARLOS

Si votre esprit conclut que l'amour est un devoir, comment peut-on vous offenser en vous aimant ?

DIANA

Parce que j'ai des raisons pour vouloir ce que je veux.

CARLOS

Quelles peuvent être ces raisons ?

DIANA

Je ne veux pas avoir d'autre raison que ma volonté.

CARLOS

C'est le même motif qui m'oblige aussi à ne pas aimer

DIANA

Et si par hasard le temps triomphe de votre opiniâtreté ?

CARLOS

Comme la cause qui nous fait agir tous les deux est la même, si ma résolution est vaincue, la vôtre ne sera pas bien sûre.

(Bruits d'instruments.)

LAURA

Madame, la musique annonce qu'il est l'heure de commencer la fête du carnaval.

POLILLA

Voici les princes qui arrivent.

DIANA

Ayez, toutes, la précaution de vous munir des rubans nécessaires.

POLILLA

Ah ! seigneur, êtes-vous bien sur vos gardes ?

CARLOS

Polilla, la feinte que j'emploie me coûte la vie.

POLILLA

Tais-toi, les lois du carnaval te permettront à loisir de la rendre amoureuse de toi qui seras son cavalier.

CARLOS

Silence. Voici les princes.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, plus LES PRINCES. MUSICIENS, CHANTEURS.

MUSIQUE

Venez, galants cavaliers, choisir vos dames.
Au carnaval l'amour se travestit.
Falarala, larala.

BÉARN

J'arrive devant vous, madame, bien inquiet, car je ne suis pas né sous une bonne étoile, et cependant je compte sur la chance.

GASTON

Quoique mon inquiétude soit la même, c'est à moi qu'il appartient de choisir une couleur, quant à la choisir bonne, ceci regarde ma fortune, qui doit veiller sur ses propres intérêts.

DIANA

Asseyez-vous donc et que chacun de vous choisisse une couleur, en expliquant, comme c'est l'usage, pourquoi il la préfère à toute autre. La dame qui porte cette couleur sortira avec le cavalier et leurs devoirs seront pour lui de se faire aimer, pour elle de se montrer favorable.

MUSIQUE

Venez, galants cavaliers, choisir vos dames.
Au carnaval l'amour se travestit.
Falarala, larala.

BÉARN

C'est ici un coup de fortune et celle-ci, dans sa folie et son aveuglement, est plus généreuse envers ceux qui ont le moins de mérite. N'ayant aucun mérite, je suis celui qui doit avoir le plus d'espérance. Aussi dois-je choisir la couleur verte.

CINTIA

(A part.) Si je dois choisir entre tous hormis Carlos, je préfère le comte de Béarn : (Haut.) Je suis vôtre. — C'est moi qui ai la couleur verte. Prenez le ruban. (Elle le donne.)

BÉARN

Que votre faveur soit la couronne de ma bonne fortune.
Je vous aurais choisie

(Ils dansent un menuet, se posent un masque et se placent de côté en restant debout.)

MUSIQUE

Vivent les galants et leurs espérances.
Pour être heureux il leur suffit de les avoir.
Falarala, larala.

GASTON

Je n'ai jamais eu d'espérance : je suis envieux. Le premier venu doit plus que moi à l'influence de sa bonne étoile. Et comme envieux perpétuel, je choisis donc le bleu.

FENISA

Je suis vôtre. C'est moi qui porte le bleu. Prenez.

GASTON

Je pourrais maintenant changer de couleur, car voici que mon envie, madame, tombe devant un pareil bonheur.

(Ils dansent et se retirent.)

MUSIQUE

La jalousie ne cesse pas avec le bonheur,
Car on est jaloux alors de ceux qui vous envient.
Falarala, larala.

POLILLA

Est-ce que moi aussi je dois choisir une couleur?

DIANA

Certainement.

POLILLA

Allons donc ! La honte voulait me monter à la face.

DIANA

Quelle couleur choisis-tu ?

POLILLA

Je suis dévoué aux femmes laides, en sorte que celle qui m'échoira ne vaudra pas beaucoup. De toutes les dames que je vois ici, il n'y en a pas une qui ne soit belle comme une rose et comme je dois la rendre nécessairement malheureuse, si elle doit être belle comme une rose, je veux qu'elle soit rose sèche. Rose sèche, viens ici. Qui l'a ?

LAURA

Je suis vôtre. C'est moi qui porte le rose. Prenez.

(Elle lui donne le ruban.)

POLILLA

Je dois donc lui être favorable, et c'est elle qui doit me rendre amoureux.

LAURA

Non, c'est à l'envers.

POLILLA

Alors, tourne-toi, et rends-moi amoureux à l'envers.

LAURA

Ce n'est pas cela, lourdaud, c'est toi qui dois me rendre amoureuse de toi.

POLILLA

Moi? Le beurre fondu dans une poêle n'est pas aussi blanc que toi. La frise d'une bayette n'égale pas tes cheveux. Tes deux yeux blanchissent plus que du savon. Sept belles bouches placées les unes auprès des autres ne sont pas comme la tienne. Je ne parle pas de pieds et de jambes pour ne pas m'engager sur un sujet si délicat et quoique je sois tombé sur ta beauté, je ne suis pas tombé, car celui qui ne pêche pas, ne tombe pas.

(Ils dansent et se retirent.)

MUSIQUE

Celui qui choisit par goût les roses sèches,
A l'amour des roses et la crainte des épines.
Falarala, larala.

CARLOS

Je suis le dernier à choisir et la cause en est dans la violence que je suis obligé de me faire pour feindre la galanterie. Agir contre l'inspiration de son cœur, c'est douleur et peine — et pour en témoigner, des couleurs qui restent, je choisis la couleur incarnat. Qui l'a ?

DIANA

Je suis vôtre — j'ai la couleur du nacre; — prenez.
(Elle donne la ceinture.)

CARLOS

Si j'avais su, madame, le bonheur que me réservait le sort, je n'aurais pas eu à me violenter pour feindre l'amour, car je dois maintenant le ressentir réellement.

(Ils dansent et se retirent)

MUSIQUE

La couleur du nacre est celle de la colère.
Le dédain n'est-il pas de la colère?
Celui qui ressent la colère, aime!
Falarala, larala.

POLILLA

Maintenant tu peux te gorger de galanterie, en prendre pour quinze jours, mais surtout, ne te donne pas une indigestion!

DIANA

Que la musique nous conduise au lieu de la fête et que dames et cavaliers remplissent leurs devoirs.

MUSIQUE

Que les cavaliers sortent avec leurs dames.
Au carnaval, l'amour se déguise.

SCÈNE QUATRIÈME

CARLOS, DIANA

DIANA

(A part.) Il me faut venir à bout de cet homme ou me déclarer une sotte. (Haut.) Quel froid galant vous faites! A votre tiédeur, on voit bien que vous vous faites violence pour m'inspirer l'amour. — Comme il vous faut feindre à toute force, votre inhabileté n'est pas manque d'amour, mais manque d'adresse.

CARLOS

Si je feignais réellement, je ne serais pas aussi inquiet. La langue est plus libre quand on ne ressent pas de sentiment sincère.

DIANA

Vous êtes donc amoureux de moi?

CARLOS

Si je ne l'étais pas, est-ce que la timidité me lierait ainsi?

DIANA

Que dites-vous? Parlez-vous sérieusement?

CARLOS

Ce que mon cœur dit, ma bouche peut-elle le cacher?

DIANA

Mais ne m'avez-vous donc pas dit que vous ne pouviez pas aimer ?

CARLOS

Il en était ainsi parce que le poison de cette flèche ne m'avait pas atteint.

DIANA

Quelle flèche ?

CARLOS

Cette flèche ! c'est votre main qui m'a traversé le cœur. Le poisson, communiquant sa violence empoisonnée par la ligne et par le bâton, paralyse et glace le bras du pêcheur. Ainsi, mon âme est pénétrée par le poison ardent et doux qui sort de votre belle main pour s'introduire dans la mienne et pénétrer jusqu'au cœur.

DIANA

(A part.) Gloire à toi, mon esprit, sa superbe est déjà renversée. Maintenant, il connaîtra le châtiment du dédain de ma beauté. (Haut.) Enfin, vous vous imaginiez ne pas aimer et vous m'aimez réellement ?

CARLOS

Toute mon âme s'embrase ! Tout mon cœur est étincelles. Que votre tendresse adoucisse, en moi, l'ardeur qui me tourmente !

DIANA

Laissez-moi ! Que dis-tu ? Laissez-moi ? (Elle ôte son masque, et lui lâche la main.) De moi, une marque d'amour ? — Votre aveugle passion vous sauve d'un châtiment, mais non d'un avertissement. Vous me demandez une faveur en disant que vous m'aimez réellement ?

CARLOS

Ciel ! je suis tombé dans l'erreur, mais profitons-en.

DIANA

Ne vous souvenez-vous pas de ce que j'ai dit ? Si vous m'aimez, vous souffrirez mes mépris, sans que vos plaintes vous servent de rien.

CARLOS

Parlez-vous sérieusement ?

DIANA

Ne m'aimez-vous donc pas réellement ?

CARLOS

Moi, madame, — mon caractère changer ainsi ? Moi, aimer véritablement ? Moi, Jésus ! Quelle erreur ! C'est là ce que votre beauté pense, moi, de l'amour ! Mais si j'éprouvais ce sentiment de pure honte, je le tairais. Ce que je fais seulement c'est m'acquitter des devoirs du carnaval

DIANA

Que dites-vous ? Je suis morte ! Ce n'est donc pas vrai ? Qu'entends-je ? Comment ma vanité blessée ose-t-elle élever la voix ?

CARLOS

Comment, vous qui êtes si spirituelle, ne voyez-vous pas que tout cela n'est qu'une feinte ?

DIANA

Quoi, la flèche, le poison, la ligne, la canne et vos paroles ? Votre dédain n'existant que parce que le poison violent ne vous avait pas atteint ? Tout cela...

CARLOS

Tout cela, c'est savoir bien feindre. Voulez-vous donc que je sois assez sot pour ne pas donner à ma fiction l'apparence de la vérité ?

DIANA

(A part.) Qu'est-ce donc qui m'arrive ? Suis-je donc descendue jusqu'à ce point, qu'on m'offense ainsi ? L'incendie de cet affront consume mon âme ! Je crains qu'il ne s'en aperçoive. Je rendrai cet homme amoureux, dût-ce être au prix de toute mon âme.

CARLOS

Songez, madame, qu'on attend.

DIANA

Qu'on me traite ainsi ? — Comment ? vous...

CARLOS

Plait-il ?

DIANA

Qu'allais-je faire ? Je suis aveugle ! — Mettez votre masque et allons.

CARLOS

(A part.) La sortie n'a pas été mauvaise. Voici comment elle me traite lorsque je m'abaisse devant elle. Ah! cruelle, ah! ingrate, ah! tigresse! Je jetterai sur le feu de mon âme toute la neige de l'Etna.

DIANA

Il est certain que vous êtes habile, et vous avez si bien joué la comédie que je vous ai cru amoureux.

CARLOS

Ce fut courtoisie de votre part, que de feindre d'être trompée. Vous avez voulu faire preuve d'amabilité, et vous avez obéi ainsi à votre caractère et aux lois de la fête. En simulant de vous laisser tromper et de me croire, vous vous êtes montrée favorable à mon caractère, tout en riant de ma comédie.

DIANA

(A part.) Le moyen a été bon pour se moquer de ma niaiserie, mais je m'en servirai pour le tromper. (Haut.) Venez donc, et quoique je sache que votre amour n'est qu'une comédie, continuez; je n'en ai que plus de raisons pour vous estimer davantage.

CARLOS

Comment cela?

DIANA

La discrétion agit plus que l'amour sur mon dédain, et m'est plus agréable.

CARLOS

(A part.) Qui ne comprendrait son dessein? Je lui renverrai le trait.

DIANA

Vous ne continuez pas?

CARLOS

Non, madame.

DIANA

Pourquoi?

CARLOS

J'ai éprouvé une telle peine en vous entendant dire que je vous étais agréable, que j'ai perdu tout désir de simuler l'amour.

DIANA

Mais vous, que pourriez-vous perdre, en me sachant obligée de votre discrète attention ?

CARLOS

Je cours le risque d'être aimé.

DIANA

Eh ! vous en trouveriez-vous donc si mal ?

CARLOS

Madame, je n'en suis pas là, et si je me voyais en telle aventure, ce serait pour moi sujet de mort.

DIANA

(A part.) Que ma beauté s'entende parler ainsi ! (Haut. Vous présumez donc que je peux vous aimer ?

CARLOS

Vous même dites qu'une femme éprouvant de la reconnaissance est bien près d'aimer. A celle qui avoue l'estime qu'elle ressent, que manque-t-il pour aimer ?

DIANA

Il manque encore moins à votre fol orgueil pour être une injure, et malgré cela, c'est encore de l'impolitesse. Je vous éviterai d'aller plus loin en vous quittant. — Allez !

CARLOS

Comment, vous voulez manquer à la fête ? Cela peut-il être, sans donner lieu à d'autres soupçons ?

DIANA

Ceci me regarde. Dites que je suis indisposée, que je me suis trouvée mal.

CARLOS

Vous me permettez donc de ne pas assister à la fête ?

DIANA

En vous ordonnant de vous retirer, n'est-ce pas vous le permettre forcément ?

CARLOS

C'est une grande faveur que vous me faites. Que Dieu garde votre Altesse ! (Il sort.)

DIANA

Qu'est-ce donc qui se passe en moi ? Je suis tellement honteuse, tellement aveuglée, que si je savais quelque moyen

de triompher de son orgueil, quand même je risquerais la considération, au prix même de mon honneur, je l'achèterais et soumettrais Carlos à ma beauté.

SCÈNE CINQUIÈME

DIANA et POLILLA

POLILLA

Qu'est-ce donc, madame, qui a troublé la fête?

DIANA

Je me suis trouvée mal.

POLILLA

Si c'est mal de tête, qu'on te mette deux emplâtres de tacamaca, et qu'on te frotte les *jambes*.

DIANA

Les dames n'ont pas de *gigot*¹.

POLILLA

C'est pour cette raison même que j'ai dit de t'en apporter. Enfin, quelle a été ta souffrance?

DIANA

Un serrement de cœur.

POLILLA

Jésus, si ce n'est pas plus que cela, fais-toi saigner et purger après. Fais-toi mettre des sangsues, deux douzaines de ventouses, et à l'instant tu seras guérie.

DIANA

Caniqui, je suis confuse de ne pouvoir vaincre la tiédeur de Carlos.

POLILLA

C'est cela qui te fait souffrir? Veux-tu qu'il se perde pour toi?

DIANA

Comment pourrait-il se perdre pour moi?

POLILLA

Fais-le voler l'Etat. Mais, parlant sérieusement, la Sei-

¹ Golembourgs intraduisibles.

gneurie ne désire-t-elle pas que Carlos devienne amoureux d'elle?

DIANA

Je donnerais toute ma couronne pour le voir mourir d'amour.

POLILLA

Et cela est-ce de l'amour, ou de l'entêtement? Dis-moi la vérité. Le petit Carlos t'entre dans le cœur.

DIANA

Qu'est-ce que l'affection? Je suis de pierre. Je désire le voir amoureux pour le brider par les mépris, les affronts et les violences.

POLILLA

(A part.) Zapé! La figue est encore verte! Mais elle mûrira, aussi vrai qu'il y a des gamins et des pierres!

DIANA

Je sais qu'il aime à entendre chanter!

POLILLA

Oui, beaucoup. Un chant de la Passion, ou quelque bon psaume, accompagné de castagnettes.

DIANA

Un psaume? Que dis-tu?

POLILLA

Oui, c'est chose, madame, qui lui élève l'âme. Pour ce qui est de la musique des psaumes, il perd le jugement.

DIANA

Il faut que tu me rendes un service.

POLILLA

Quoi?

DIANA

Tu trouveras ouverte la porte du jardin. J'y serai avec mes dames, et, sans qu'il sache que c'est arrangé, nous chanterons. Tu lui diras que tu l'emmènes pour nous entendre, en ajoutant que si on le voit, la faute retombera sur toi.

POLILLA

Ton moyen est bon : en t'écoutant, il tournera en confiture.

DIANA

Va le chercher à l'instant.

POLILLA

Je l'amènerai avec une chaîne. Il aime à entendre chanter même derrière un enterrement. Et que ce soit joli !

DIANA

Que crois-tu convenable ?

POLILLA

Quelque chose de burlesque, et rempli de gaité.

DIANA

Dans quel genre ?

POLILLA

Un *requiem æternam*.

DIANA

Je vais au jardin.

POLILLA

Sois comme une nouvelle Eve pour faire pécher le nouvel Adam !

DIANA

Je t'attends.

SCÈNE SIXIÈME

POLILLA et ensuite CARLOS

POLILLA

Bravo ! tu dois être la pomme et cacher en toi le serpent. Ah ! messieurs, qu'une princesse fasse toutes ces folies ! Mais celui qui est plus fou que tous, doit-il jeter la pierre aux autres ? Les folies sont comme une assiétée de cerises : si l'on en tire une, les autres viennent à la suite.

CARLOS

Polilla, mon ami.

POLILLA

Carlos ! bonne histoire !

CARLOS

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

POLILLA

Victoire !

CARLOS

Qu'as-tu donc appris ?

POLILLA

Pour te rendre amoureux, elle m'a demandé de te conduire au jardin où tu la verras plus belle et plus brillante qu'une étoile. Elle chantera avec ses compagnes. Elle te croit si cruel que c'est par des chants qu'elle veut t'attendrir.

CARLOS

C'est là ce qui se passe ? je m'en étonne.

POLILLA

Vois si ce n'est pas une légèreté d'une bonne grosseur, et si elle n'est pas déjà bien aveuglée. Voilà ce qu'elle fait, et c'est à moi qu'elle veut se confier.

CARLOS

J'entends déjà la musique.

(Musique dans la coulisse.)

POLILLA

Cette femme est à toi.

CARLOS

Tais-toi ! la voici qui chante.

POLILLA

Alleluia ! donc.

MUSIQUE

Cette fois-là seulement les ondes de la mer étaient de saphir ;
Le saphir que les océans acclament comme leur second roi.

POLILLA

Allons, seigneur !

CARLOS

Que dis-tu ? Je me meurs !

POLILLA

Laisse cela aux pasteurs d'Arcadie, et allons au jardin, c'est là ce qu'il faut faire d'abord.

CARLOS

Et que ferai-je ?

POLILLA

Entrer et ne pas la regarder, s'amuser à contempler les belles et innombrables fleurs du jardin, et quand bien même

Diana éclaterait en morceaux, ne pas l'écouter pour mieux l'enflammer.

CARLOS

Non, je ne pourrai entreprendre une telle tâche !

POLILLA

Comment non ? Vive Christ ! Il faudra que tu fasses ce que je te dis, ou tu sentiras cette dague que j'emporte pour cela. Cette plaie-là doit être guérie par une douleur vive.

CARLOS

Tu as tort, tu n'arriveras pas à ce que tu désires.

POLILLA

Seigneur, il te faut mettre les poudres de Juanes, tu as déjà l'âme toute pourrie. (Musique.)

CARLOS

Ils chantent de nouveau. Sur ta vie, écoute.

POLILLA

Quel ennui ! — Allons ne perds pas ton temps à écouter.

CARLOS

Attendons, nous pouvons entrer plus tard.

POLILLA

Là, plus près, nous écouterons mieux. Marche avec Barabbas.

CARLOS

Ecoute, d'abord.

POLILLA

Il faut que tu entres, vive Dieu !

CARLOS

Ecoute !

POLILLA

Je ne veux pas.

(Il le pousse vivement.)

SCÈNE SEPTIÈME

(Un jardin.)

DIANA et toutes ses femmes, en jupes et en corsages sans manches.

MUSIQUE

Les vagues de la mer étaient en saphir,
Le saphir que l'océan acclame comme un second roi.

DIANA

Vous n'avez pas vu entrer Carlos?

CINTIA

Non-seulement je ne l'ai pas vu, mais encore il n'y a pas de raison pour qu'il puisse ici venir.

DIANA

Laura, fais attention s'il vient.

LAURA

Madame, voici que je l'aperçois.

DIANA

S'il le faut, je risquerai ma réputation, mais je vaincrai son dédain.

LAURA

Il est certain que tu es si belle, qu'il faudra croire à la perte de son bons sens, s'il te voit sans t'aimer. Mais je l'ai aperçu, madame, il est maintenant dans le jardin.

DIANA

Que dis-tu ?

LAURA

Il vient avec Caniqui.

DIANA

Chantons de nouveau. Asseyez-vous toutes avec moi.

(Elles s'asseyent toutes.)

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, POLILLA et CARLOS

POLILLA

Seigneur, ne t'enflamme pas.

CARLOS

Polilla, sa beauté ne tient-elle pas du prodige ? Avec ce costume simple, n'est-elle pas merveilleuse ?

POLILLA

Comme les femmes sont belles en jupon et en camisole !

CARLOS

Pourquoi se chargerait-on d'ornements, quand il n'en est pas besoin pour briller.

POLILLA

Ecoute ! Les femmes sont comme des chardons, auxquels un jardinier prudent laisse les feuilles piquantes qui, bien qu'elles ne servent à rien, grossissent la marchandise. Cependant du fruit vendu on ne mange que le cœur. Des femmes il en est de même, on ne mange que le cœur. Les coiffures et les jupes mensongères, sont les feuilles qu'on donne aux bourriques. — Mais tourne donc la tête. Ne regarde pas par là ou bien tu te perds.

CARLOS

Polilla, je ne pourrai pas.

POLILLA

Tu as dit non, vive Christ ! Si tu te retournes, j'enfonce la dague !

(Il lui met la dague sur la joue.

CARLOS

Je ne la regarde plus.

POLILLA

Tu l'écoutes, elle trompe les yeux avec les oreilles.

CARLOS

Allons, éloignons-nous : si elle chante, nous ne devons pas

paraître la fuir exprès, il faut sembler occupés des beautés du site.

CINTIA

Il t'écoute, tu peux chanter.

DIANA

C'est ainsi que je le vaincrai. (Elle chante.)

Celui qui pour son printemps d'amour,
Prendra le mois de mai,
Cueillera pour fêter son espérance,
Les fleurs du dédain 1.

Il n'écoute plus.

LAURA

Non madame.

DIANA

Comment, il ne m'a donc pas entendue.

CINTIA

Peut-être, car il est loin.

CARLOS

De ma vie je n'ai vu un jardin si bien arrangé.

POLILLA

Fort bien, cela est beau.

DIANA

Il regarde le jardin. Cet homme n'a pas de cœur. Qu'est-ce donc cela? Chantons toutes pour voir s'il nous écoute.

MUSIQUE

Qu'un mois aussi fleuri serve à une si grande faveur
Pour la gloire de ses trophées que, vaincu, il lui baise le pied 1.

CARLOS

Comme ce parterre est bien fait! Comme il est joli!

POLILLA

Notre position est encore plus jolie.

DIANA

Qu'est-ce que j'entends? Qu'est-ce que je vois? Il loue les parterres pendant que je chante.

CARLOS

Je n'ai jamais vu de lierre mieux enlacé. Quel beau vert!

POLILLA

C'est ce que je demande. Mets-toi au vert, tu engraisseras.

1 Nous avouons n avoir rien compris au galimatias de ces complets

DIANA

Il ne m'a pas vue et ne m'a pas entendue : Laura, prévien-le qu'il oublie que je suis ici.

(Laura se lève.)

CINTIA

Ce caprice l'expose à devenir amoureux.

LAURA

Carlos, soyez averti que Diana est ici.

CARLOS

Elle a un bien beau jardin. Ces lauriers sont superbes. Mais ce pied de mérisier jure au milieu de ces jacinthes.

POLILLA

Oh ! le beau pied de cerisier !

DIANA

Tu l'as prévenu, Laura ?

LAURA

Oui, madame, je viens de lui dire que vous étiez là.

DIANA

Il ne pèche donc pas par ignorance ? Comment donc est-il distrait ?

(Ils passent devant elles. Polilla tient sa dague sur la figure de Carlos pour l'empêcher de se retourner.)

POLILLA

Seigneur, passe par cette allée sans regarder.

CARLOS

La volonté est vaincue en moi, je crains de me retourner.

POLILLA

Au nom du Christ ! prends garde de te blesser avec cette dague.

CARLOS

Ami, je n'en puis plus.

POLILLA

Seigneur, prends garde de t'enfermer.

CARLOS

Que veux-tu ? J'ai été maître de moi.

POLILLA

Tourne de cet autre côté.

CARLOS

Par ici ?

POLILLA

Par là, te dis-je.

DIANA

Il ne s'est pas retourné.

LAURA

Et ne pense pas à le faire.

DIANA

Moi, je ne crois pas ce que je vois. Va trouver l'oublieux, Fenisa, et avise-le de nouveau de ma présence.

(Fenisa se lève.)

POLILLA

Elle dépêche un autre courrier, mais ces coups-là ne font pas feu...

FENISA

Carlos !

CARLOS

Qui appelle ?

POLILLA

Qui est-ce ?

FENISA

Sachez que Diana vous a vu.

CARLOS

J'étais occupé à regarder cette fontaine dont la vue me plaisait. Je n'avais pas aperçu Son Altesse, dites lui que je me retire.

DIANA

Ciel ! — plus de doute, il se retire. — Ecoutez, Carlos, je veux vous parler.

(Elle se lève.)

CARLOS

A moi, madame ?

DIANA

Oui, à vous.

CARLOS

Que m'ordonnez-vous ?

DIANA

Comment avez-vous osé entrer dans mon parc réservé sachant que je m'y trouvais avec mes femmes ?

CARLOS

Madame, je ne vous avais pas vue. La beauté du jardin m'a séduit. Je vous demande pardon.

DIANA

(A part.) C'est pis encore, — il ne dit même pas qu'il est venu pour m'entendre. — Vous ne m'avez pas entendue?

CARLOS

Non, madame.

DIANA

Cela n'est pas possible.

CARLOS

C'est une erreur qui ne peut se faire excuser, qu'en ne se prolongeant pas.

(Il se retire.)

CINTIA

Madame, cet homme est de bois.

DIANA

Laisse-moi, ses folies me feraient perdre la tête.

CINTIA

Elle est déjà perdue. Si elle n'est pas encore amoureuse de Carlos, au moins elle est en bon chemin.

(Elle se retire.)

DIANA

Qu'est cela que je vois? Quand je respire, mon souffle est aussi brûlant que celui de l'Etna. — Moi dédaignée?

POLILLA

Pour cela, oui. Allons, souffre, Bondis!

DIANA

Caniqui?

POLILLA

Madame?

DIANA

Quoi? Cet homme n'est-il pas venu pour nous entendre?

POLILLA

Si, madame!

DIANA

Comment donc ne nous a-t-il pas écoutées?

POLILLA

Madame, il est fou à lier.

DIANA

Que répond-il ou que dit-il?

POLILLA

J'ai honte.

DIANA

Parle.

POLILLA

Il a dit que vous chantiez comme des enfants à l'école et qu'il ne voulait pas vous écouter.

DIANA

Il a dit cela ?

POLILLA

Oui, madame.

DIANA

Hélas ! un tel dédain !

POLILLA

C'est un fou !

DIANA

J'en perds la tête !

POLILLA

N'en fais pas cas.

DIANA

Je suis à demi morte.

POLILLA

C'est un barbare.

DIANA

Cela même m'oblige à l'humilier quand bien même je devrais mourir pour arriver à mon but.

(Elle se retire.)

POLILLA

Seigneur Alcalde, la danse va bien, — le grain tombe dans le sac.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Un salon.)

CARLOS, POLILLA, GASTON et LE COMTE DE BÉARN

GASTON

Carlos, notre amitié nous permet d'avoir recours à vous pour exécuter notre projet.

CARLOS

Vous savez déjà que mon concours vous est assuré.

BÉARN

C'est pourquoi je veux vous consulter sur notre idée.

POLILLA

Allons, la consultation ! En avant la proposition, tout le reste n'est que mouture.

BÉARN

Vous savez qu'il n'y a pas une fête, une attention, une surprise, une galanterie qui n'aient été inventées par nous trois pour vaincre l'inexorable antipathie que Diana éprouve contre nous qui ne la méritons pas. Elle ne nous témoigne même pas la courtoisie qu'elle nous doit. Pour ne pas se montrer favorable à vous, qui êtes son cavalier du Carnaval, elle foule aux pieds les devoirs et les usages de la fête. Elle change la joie du festin en plainte contre ses dames et en mépris pour nous. Le soin de notre honneur plutôt que notre amour nous oblige à vaincre son sot dédain et notre désir à tous sera satisfait si l'un de nous, quel qu'il soit, devient son vainqueur. Pour parvenir à ce but, nous avons

imaginé, don Gaston et moi, le moyen que nous allons vous dire. Si cette flèche ne la blesse pas, il ne reste plus de ressource.

CARLOS

Quel est votre moyen ?

GASTON

Dans ces jours de carnaval, le hasard nous a tous accordé une dame, continuons pour elle nos galanteries, sans faire cas de Diana. Si sa hauteur tyrannique arrive à voir qu'elle a perdu, par son dédain, l'adoration qui entourait sa vanité, son cœur sera blessé. Aussitôt que nous aurons quelques indices de sa blessure, nous devons prendre plus de précaution encore, jusqu'à ce que nous l'ayons vaincue par sa propre rigueur.

POLILLA

Votre moyen n'est pas mauvais : seigneurs, c'est ainsi que les docteurs défendent à un malade de dîner.

BÉARN

Mais si le remède ne suffit pas pour faire disparaître ou adoucir la maladie, il sert au moins à empêcher le danger de s'accroître. Si Diana est offensée de l'empressement avec laquelle nous la courtisons, s'obstiner serait faire grandir sa résistance. Il ne nous reste d'autre moyen que de la laisser. Si sa nature est la même que celle des autres femmes, nous en viendrons à bout ; car, en se voyant privée des attentions de celui-là même qu'elle hait, la femme se sent blessée naturellement dans sa beauté, et les marques d'adoration qui lui manquent ; le plaisir de son âme fatiguée peut les mépriser, mais sa vanité les désire. Son cœur pourra se faire, si elle n'a pas les biens que l'âme apprécie. Seule avec elle-même, elle condamnera sa folie. — Et quand même nous n'arriverions pas à l'obliger d'aimer, notre tourment sera bien vengé par les regrets qu'elle éprouvera.

CARLOS

Ce que désire votre amour offensé, est accepté par moi pour deux raisons : la première, c'est que Diana est forcée d'accepter ce que son dédain nous force à faire ; la seconde, c'est que cet éloignement d'amour ne pourra me coûter aucune privation.

BÉARN

Je reçois votre parole.

CARLOS

Je vous la donne.

BÉARN

Et que notre volonté défende à nos lèvres de prononcer
le nom de Diana.

GASTON

C'est là une sage mesure contre le dédain.

CARLOS

Je vous affirme que pour ma part je m'y engage.

BÉARN

Vous verrez que notre affront sera vengé.

GASTON

Allons ; et au risque d'offenser le respect que nous lui
devons, montrons-nous plus galants envers ces dames.

CARLOS

J'accepte ces mesures d'indifférence.

BÉARN

Si tous en même temps nous la délaissions, il est certain
que notre vengeance sera complète.

CARLOS

Je le crois aussi.

BÉARN

Allons ! don Gaston !

GASTON

En avant, Béarn !

BÉARN

Et vous verrez la réalisation de nos vœux.

SCÈNE DEUXIÈME

CARLOS et POLILLA

POLILLA

Seigneur, l'arrangement est bon et conforme à tes désirs.
Ils rabattent le gibier et la chasse sera pour toi.

CARLOS

Polilla, c'est une femme terrible. Être ainsi blessée et ne pas vouloir aimer.

POLILLA

Seigneur, elle est embrasée, mais se rendre ne lui est pas possible. Elle t'aime, seigneur, elle dit qu'elle te hait. Mais ce qui semble être de la colère n'est que de la quintessence d'amour, car, lorsqu'une femme se fâche des dédains qu'elle éprouve, on peut bien appeler cela de la rage et c'est rage d'aimer. De jour et de nuit elle cherche comment se venger de ton dédain. Mais n'aie pas peur qu'elle te fasse mal, elle te donnera de doux biens.

CARLOS

Que dit-elle de moi ?

POLILLA

Elle t'accuse : elle dit que tu es un grossier, un malhonnête, un trompeur, et moi qui entends la chanson, je lui dis : Madame, c'est un fou, un sale ; puis elle revient sur ton compte et dit : Non, il n'est ni tant, ni si peu. Enfin, comme elle n'arrive point à son but, je m'imagine qu'elle veut prendre un autre moyen et veut te piquer en excitant ta jalousie. Tu connais l'arbalète, n'est-ce pas ? si elle te vise, cache-toi, et dis en riant à la flèche : Je me moque de toi. — Diane ensuite, viendra suppliante vers toi.

CARLOS

Pourquoi ?

POLILLA

Parce que, quand même il enrage, celui qui, après avoir semé ne récolte pas, est forcé de demander l'aumône, seigneur, cela est de toute évidence. Lope, le phénix espagnol, l'a dit dans cette sentence : « Celui qui est jaloux et offensé, que prétend-il ? — La vengeance d'un dédain. — Et si elle ne lui réussit pas ? — Il en vient à acheter ce qu'il vend. » Mais voici les princes qui arrivent avec leurs musiciens.

CARLOS

Je veux aller avec eux

POLILLA

Ils font ton jeu.

Voici Diana.

CARLOS

De la prudence donc, et sauve-toi !

POLILLA

Oui, je m'en vais.

CARLOS

POLILLA

Va-t-en. — Si on voit notre jeu, nous perdons ce que nous désirons.

SCÈNE TROISIÈME

DIANA et POLILLA

(On chante dans la coulisse.)

Pasteurs, Cintia me tue.
Cintia est ma mort et ma vie.
Je vis en voyant Cintia,
Et je meurs du désir de la voir.

DIANA

Tant de bruit pour Cintia ?

POLILLA

Ce sont les chants d'amour du Béarnais.

DIANA

Sottes attentions !

POLILLA

(A part.) Ce sont autant d'épices, dans le ragoût de mon maître.

DIANA

Pour ne pas entendre ces plaintes par lesquelles les seigneurs flattent leurs dames, je désire que le carnaval se termine.

POLILLA

C'est là une rigueur tyrannique, madame. Si tu n'aimes pas, laisse les autres aimer, fais comme le chien du jardinier.

DIANA

N'est-ce pas chose fatigante que d'entendre à tout instant ces musiques en l'honneur des Cintia, des Laura, des Fenisa ?

POLILLA

Tu te fâches de ne pas voir ton nom mis en vers. Ils ne

peuvent que Cintier, Lauriser, Veniser, puisque Dianer est un crime. Et le Béarnais à la Cintia qui règne dans son âme a fait un beau dizain.

DIANA

Quel est-il ?

POLILLA

Le voici :

Cintia le cinquième commandement s'est rompu comme une flèche à mon égard. Cintia est celle qui serre mon cœur, et moi je suis l'écharpe de Cintia. Cintia et ceinture sont semblables. — Je suis un amant délicat, Car j'ai une ceinture comme écharpe et que, ce dizain le dise :

El cintor

DIANA

C'est fort bien. Mais voici que retentit une autre musique.

POLILLA

Elle est galante.

DIANA

Ce sera encore d'un autre amant.

POLILLA

Elle crève de dépit.

MUSIQUE

Le Phénix n'égale pas Fenisa.
Si elle meurt, elle ressuscite.
Fenisa donne la vie et tue.
Fenisa est plus que le Phénix.

DIANA

Ils sont charmants !

POLILLA

Jésus ! C'est difficile à mon cœur même. — Ecoute ce que j'ai fait pour Laura.

DIANA

Tu donnes aussi des sérénades ?

POLILLA

Mais !

Laura, à la rigueur, c'est laurier —
Et puisque Laura m'a plu.
Je dois être un poisson pour me
Mariner dans elle.

DIANA

Et Carlos ne pourrait pas me donner une sérénade, à moi aussi !

POLILLA

S'il arrivait à aimer réellement, sans doute qu'il se hasar-

derait, — mais il n'aime pas et tu t'es arrangée pour qu'il te laisse. — Du moment où tu lui as dit : Allez avec Dieu, il a vu le ciel ouvert.

DIANA

J'avoue lui avoir parlé ainsi ; — mais il devait continuer ; en ce jour, l'insistance est courtoise.

POLILLA

Mais comment cela pourrait-il être ? Il faut aller à la fête et un gentilhomme ne prend point souci de sa renommée qui n'est pas accompagné de sa dame. Toi tu ne veux pas aller avec Carlos.

DIANA

Ce qu'il pourrait en être ? Ne voudrais-tu pas que j'allasse avec lui ?

POLILLA

Oui, madame. Mais lui, est peu au courant du possible. — Mais voici que les seigneurs et leurs dames se rendent à la fête. Il est certain que c'est un beau coup d'œil que tous ces chapeaux à plume.

DIANA

Tous arrivent avec leur dame et Carlos vient avec eux.

POLILLA

Seigneurs, si cette femme, voyant maintenant le mépris dont on l'entoure, ne se met pas à bien aimer, il n'y a plus qu'à se pendre, aussi vrai qu'il y a un *Credo*.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES. (Entrent les seigneurs accompagnés de leur dame. les uns et les autres avec des chapeaux à plume.)

MUSIQUE

L'amour vient fêter ses joyeux prisonniers.
Leurs panaches donnent des plumes à ses harpons superbes.

BÉARN

Princes, pour l'émouvoir, c'est là le meilleur moyen.

GASTON

Il est nécessaire de faire les galants.

CARLOS

Ma galanterie, à moi, c'est ma rudesse.

BÉARN

A chaque instant, belle Cintia, j'oublie que je suis vôtre, je ne puis croire que le sort m'ait donné un bonheur que je ne mérite pas.

CINTIA

Moi, je doute plus encore : je présume que votre empressement est une obligation de la fête plutôt que de l'amour.

BÉARN

Je désire que ce jour passe pour effacer ce doute.

GASTON

Et vous, Fenisa, si vous doutez aussi, vous verrez ma galanterie se porter à tous les extrêmes, quand ce ne serait qu'un devoir imposé par les sentiments que vous m'inspirez.

DIANA

Personne ne se souvient de moi !

POLILLA

Moi, je ne le regrette pour personne, si ce n'est pour le sot Carlos qui n'est qu'un orgueilleux. — A-t-il pour lui quelque chose de plus que d'être galant, discret, généreux, vaillant, de faire bien des vers et d'être un grand prince ? — Outre cela qu'a-t-il pour lui ? je vous le demande.

BÉARN

Comte de Foix, ne perdons pas de temps. Les fêtes que nous avons préparées nous attendent.

GASTON

Jouissons des plaisirs de ce jour.

DIANA

Comme ils sont tendres !

POLILLA

Les insensés !

DIANA

Est-il donc mal d'être tendre ?

POLILLA

Oui. — Il faut laisser cela aux chapons !

BÉARN

Continuez ces chants dont les doux accents célèbrent notre bonheur.

GASTON

Il est nécessaire de faire les galants.

CARLOS

Je vous ferai écho !

MUSIQUE

L'amour va fêter ses heureux prisonniers.

(Ils s'en vont en passant devant Diana sans la regarder.)

SCÈNE CINQUIÈME

CARLOS, DIANA, POLILLA

DIANA

Comme ils s'en vont graves et galants !

POLILLA

Sais-tu à quoi ils ressemblent ?

DIANA

A quoi ?

POLILLA

A des prieurs et des abesses.

DIANA

Et Carlos part avec eux ! je souffre du dédain de lui seul.
Mais voici une bonne occasion d'allumer sa jalousie. —
Appelle-le.

POLILLA

Ah ! Cavalier ?

CARLOS

Qui m'appelle ?

POLILLA

Appropinquatio ad parlandum ¹.

CARLOS

Avec qui ?

POLILLA

Mecum ².

¹ S'approcher pour parler.

² Avec moi.

CARLOS

C'est pour cela que tu m'appelles, lorsque tu vois qu'amooureux, j'écoute ces chants ?

DIANA

Vous amoureux ? bravo ! Et de qui l'êtes-vous ?

CARLOS

Moi aussi, madame, j'ai en ces lieux la dame de mes pensées.

DIANA

Quelle dame ?

CARLOS

Ma liberté, c'est elle dont je m'occupe avec amour.

DIANA

Certes, il m'avait émue.

POLILLA

Cela est bien. Il va à Tolède et il a déjà dépassé Illescas.

DIANA

La liberté, c'est là votre dame ? Véritablement vous avez bon goût.

CARLOS

Puisque c'est mon goût, madame, il importe peu qu'il soit bon. La volonté ne connaît pas de raison à son désir.

DIANA

Mais ici il n'y a pas de volonté.

CARLOS

Si, il y en a.

DIANA

Ou je ne comprends pas — ou il n'y en a pas. On ne peut avoir une volonté sans motif.

CARLOS

Le motif c'est ne pas aimer et il y a volonté en cela. Car si je veux ne pas vouloir, je me trouve vouloir ce que je ne veux pas.

DIANA

La négation ne donne pas l'existence. L'entendement seul donne à l'être de raison une vie factice et supposée. C'est là une conséquence de la volonté, mais il n'y a pas d'effet sans cause.

CARLOS

Vous ne savez pas, madame, ce que c'est qu'aimer ; et en cela ce sera vous flatter que de vous dire que vous ignorez la question.

DIANA

Je n'ignore pas cependant que l'intelligence n'a pas besoin de considérer les effets pour connaître les causes. La philosophie les conçoit sans le secours de l'expérience. D'ailleurs maintenant l'expérience ne me manque plus.

CARLOS

Aimeriez-vous donc ?

DIANA

Je désire aimer.

POLILLA

Attention, Carlos, la voici près de se mettre dans la glu de la jalousie. Oins-toi bien la main avec de l'huile de mépris pour que la corde glisse dans tes mains.

DIANA

Si cet homme est intelligent, il doit se laisser prendre, — ou ce n'est point un homme.

POLILLA

(A part.) Oui, s'il n'était pas sur la défensive et prêt à la riposte.

CARLOS

Je brûle de vous entendre.

DIANA

Carlos, j'ai reconnu que les idées que je nourrissais étaient contraires à la raison, contraires aux intérêts de mon royaume, au repos de mes vassaux et à la durée de mon pouvoir. En voyant tous ces inconvénients, je me suis soumise à de victorieuses raisons. Une fois résolue à me marier, à peine mon esprit eût-il sacrifié son caprice à la vérité, que je vis, lorsque j'entr'ouvris les yeux, que la nuée de l'erreur m'avait empêchée de reconnaître ce qui était évident. Le prince de Béarn, à le juger sans passion...

POLILLA

Un appel à la jalousie ! Attention ! De l'huile à tes mains, Carlos.

DIANA

... Est un galant chevalier, tout à fait digne de mon attention. Je l'estime fort. Aucune race n'est plus noble que la sienne. Le plus galant et le plus loyal des chevaliers ne vaut pas plus que lui. Qui peut lutter avec lui d'affabilité, de prévenances, et d'empressement, d'esprit et de finesse, de générosité et de galanterie? Je suis irritée d'avoir été tellement aveuglée par l'erreur que je n'ai point vu tout d'abord de si brillantes qualités.

CARLOS

Polilla, quoique tout cela soit une comédie, vive Dieu! je souffre la mort.

POLILLA

De l'huile, sur mon âme! de l'huile! quand même tu devrais te tacher.

DIANA

C'est ainsi, Carlos, que je me suis déterminée à me marier. Mais auparavant, vous sachant prudent et loyal, j'ai voulu vous consulter sur ce projet. Ne vous semble-t-il pas que le prince de Béarn est le plus digne de devenir le maître de ma couronne? Je le regarde comme le plus parfait de tous ceux qui m'approchent. Que pensez-vous de lui? On dirait que vous pâlissez! (A part.) Je suis donc arrivée à le blesser : son visage me le dit; il a perdu toute couleur; j'en suis arrivée où je le voulais.

POLILLA

Ah! seigneur!

CARLOS

Je suis sans âme!

POLILLA

Secoue-toi, malheureux, ou tu te prends à la glu!

DIANA

Qu'est cela? Vous ne me répondez pas! Pourquoi vous êtes-vous troublé?

CARLOS

Je suis au moins étonné!

DIANA

De quoi?

CARLOS

Je m'étonnais en pensant que le ciel avait fait deux sujets si semblables qu'ils parussent composés également l'un et l'autre, des mêmes qualités, poids pour poids, mesure pour mesure. Et cependant nous sommes tous les deux si exactement semblables que je suis tout votre portrait. Combien y a-t-il de temps, madame, que vous avez ces pensers nouveaux.

DIANA

Il y a déjà longtemps que cette bataille était engagée dans mon cœur, mais c'est hier que je me suis senti vaincue.

CARLOS

Il n'y a guère plus longtemps que moi aussi, je me suis décidé à aimer. Mon aveuglement m'avait empêché de reconnaître plus tôt la beauté de celle que j'aime, c'est-à-dire que je veux aimer et qui, certes, en est digne.

DIANA

(A part.) Je triomphe donc. (Haut.) Vous pouvez vous déclarer, je ne vous ai rien caché, moi !

CARLOS

Certes, madame, et je puis même tirer vanité de mon heureux succès. Cintia est ma dame !

DIANA

Quoi ? Cintia ?

POLILLA

Bravo ! fils de mon âme, — voilà qui est habile ! Blesser son adversaire par le coup même dont il voulait vous frapper : c'est le bon moyen !

CARLOS

N'estimez-vous pas que mon choix est heureux ? Je n'ai jamais vu femme plus belle et plus intelligente que Cintia. Sa grâce, sa distinction, son amabilité ne disent-elles pas que je suis heureux de l'aimer ? Qu'en pensez-vous ? Vous ai-je déplu ?

DIANA

(A part.) Un froid glacial m'enveloppe !

CARLOS

Vous ne me répondez pas ?

DIANA

Je suis encore toute surprise de votre peu de clairvoyance. Je n'ai pas découvert, moi, en Cintia, ces qualités supérieures. Elle n'est ni belle, ni agréable, ni intelligente : la passion vous aveugle !

CARLOS

Vraiment ! Jusqu'en cela nous sommes semblables.

DIANA

Comment ?

CARLOS

Pour vos yeux, la beauté de Cintia disparaît, et moi, je ne vois pas ce qui vous fait aimer le prince de Béarn. Donc, nous agissons de même. Nous médisons, moi de ce que vous aimez, vous de ce que j'aime !

DIANA

Puisque telle est notre fantaisie, que chacun donc suive la sienne.

CARLOS

(A Polilla.) Voilà qui est mauvais.

POLILLA

Tu triomphes ! Ne t'inquiète pas de cela.

CARLOS

(A Diana.) Aussi, madame, vous demanderai-je la permission de ne plus écouter que mes amours ! Je n'ai plus à vous cacher ma résolution, maintenant que je sais que tous deux, nous avons changé d'idées et que mes désirs sont analogues aux vôtres.

DIANA

Vous allez la voir.

CARLOS

Oui, madame !

DIANA

Je n'ai plus la tête à moi. — Qu'est-ce cela, juste ciel ?

POLILLA

Il la perd pour longtemps !

CARLOS

Adieu, madame !

DIANA

Arrêtez! attendez! Comment un homme intelligent peut-il se laisser tromper ainsi et permettre à sa raison d'obéir à un pareil caprice? Quelle est donc la beauté de cette Cintia? Quelles grandes conceptions, quelles spirituelles réparties vous l'ont fait croire intelligente? Où sont donc cette grâce et cette séduction dont vous parlez?

POLILLA

Cinq, six et bataille! Comptez, seigneur, que vous la perdez tout à fait.

CARLOS

Que dites-vous?

DIANA

Que vous avez un bien mauvais goût en faisant un pareil choix.

CARLOS

Mauvais goût, madame? Tenez, voyez Cintia qui passe. Regardez-la, même de loin, et vous reconnaîtrez combien de raisons j'ai pour l'aimer. Contemplez cette belle chevelure enlacée, et dites-moi s'il n'est pas injuste que moi je sois libre tandis que ces beaux cheveux sont prisonniers! Voyez comme son beau front s'unit bien à son visage charmant. Le soleil, la lune, les étoiles et le ciel empruntent la lumière à ses yeux, à ces deux soleils, et estimez si elle n'est pas juste et heureuse l'erreur qui fait mes yeux esclaves de ces deux autres yeux, quoique ceux-là soient noirs¹? Voyez ces lèvres couleur de sang, aux teintes du corail, on les dirait teintes dans la blessure de mon cœur. Voyez ce cou de cristal, ce cou de cigne qui, malgré les voiles qui l'entourent, ose arriver jusqu'au ciel de sa beauté! Voyez cette taille si élégante que je ne puis la décrire, car elle est plus fine que toutes mes pensées! J'ai été aveugle, madame, et je m'en aperçois seulement maintenant, et, dans la rage de mon erreur, après avoir été aveugle, je deviens fou. Car, je me suis laissé entraîner jusqu'à louer sa beauté devant vous, madame; mais je vous en demande pardon. — Veuillez me permettre, madame, de demander Cintia pour épouse à votre

1 Littéralement : *négres*. Calambourg intraduisible

père, en même temps que je féliciterai le prince de Béarn d'avoir été choisi par vous.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, moins CARLOS

DIANA

O ma fermeté ! Qu'est-ce donc que j'éprouve. C'est un volcan que j'ai dans la poitrine. Quelle est cette flamme qui consume mon âme ? Je me sens brûler.

POLILLA

(A part.) Allons, la figue est tombée et justement dans ta bouche même.

DIANA

Caniqui ?

POLILLA

Hein, madame, quelle audace ? Pourquoi n'êtes-vous pas sautée sur ce sot ? Pourquoi ne lui avez-vous pas arraché les poils de la barbe à coups d'ongles ?

DIANA

Je perds l'esprit.

POLILLA

Vous perdez aussi les ongles.

DIANA

Caniqui, c'est un incendie que je sens en moi.

POLILLA

Non !

DIANA

Moi humiliée par un orgueilleux ! Moi vaincue par son dédain ! Moi qui ne suis plus moi !

POLILLA

Ah ! madame, c'est là aimer.

DIANA

Qu'est-ce cela : aimer ?

POLILLA

Des grillades.

DIANA

Que dis-tu ?

POLILLA

Amour.

DIANA

Comment amour?

POLILLA

Non, des œufs.

DIANA

Moi de l'amour?

POLILLA

Qu'éprouves-tu?

DIANA

Une rage et un tourment singuliers. Je ne sais quel est ce mal.

POLILLA

Donne-moi ton pouls et nous verrons.

DIANA

Laisse-moi, ne me mets pas en fureur. La fureur que j'éprouve est si grande que je ne pardonne pas à moi-même.

POLILLA

Aïe! madame, vive Dieu! vos veines bleussent : c'est un mal aigu.

DIANA

Et que vas-tu en conclure?

POLILLA

C'est une ébullition de jalousie.

DIANA

Que dis-tu? roturier insensé, audacieux et irrespectueux. Moi! jalouse! Ose-t-il dire. Sors, de suite!

POLILLA

Madame...

DIANA

Va-t'en, insensé, ou je te fais jeter par une fenêtre!

POLILLA

(A part.) De l'eau! (Haut.) Je me retire, madame, à l'instant même. Je ne veux pas me faire tuer. (A part.) Sainte mère de Dieu, dans quel état je la laisse. Je m'en vais : là où il y a un poignard, Caniqui court grand risque.

SCÈNE SEPTIÈME

DIANA

Le feu dans mon cœur ! Non, je ne veux pas le croire. Le cœur est de marbre. Ce n'est pas dans ma poitrine de glace que le feu a pu s'allumer. Non, ma peur en a menti. Mais comment en douter, puisque je le sens.

J'ai désiré vaincre Carlos et me faire un trophée de son dédain. Mais c'est lui qui a embrasé mon cœur du feu d'amour. N'est-il pas entré jusque-là par la porte que mes desirs lui ont ouverte.

Je n'avais point songé à ce danger. En voulant mettre le feu à la maison d'autrui, j'ai allumé ce feu qui dévore la mienne.

Mais pourquoi s'étonner de ce qui se passe ? Celui qui incendie un édifice est la première victime du feu qu'il allume.

SCÈNE HUITIÈME

DIANA et le PRINCE DE BÉARN

BÉARN

Mon triomphe est grand, si mon bonheur est certain. Mais, Diana, je me mets à vos pieds, madame, pour vous demander pardon de l'audace que me donne la nouvelle que je viens d'apprendre. Je pense, cependant, que c'est peu encore que venir auprès de vous, rendu fou par une telle faveur.

DIANA

Je ne vous comprends pas. C'est à moi que vous vous adressez ? De quelle faveur parlez-vous ?

BÉARN

Madame, le comte d'Urgel vient de me dire à l'instant, --

et il s'en est porté garant, — que j'obtiens cette gloire d'être agréé par vous.

DIANA

Le comte d'Urgel est un impertinent s'il vous a affirmé ce qu'il ne savait pas, et vous en êtes un autre si vous l'avez cru.

BÉARN

Déjà ma raison en doutait, mais mon cœur le croyait. C'était un miracle de votre part que d'avoir pitié de moi, et mon amour eût nié votre divinité s'il l'avait révoqué en doute. Plus on a d'amour plus on a de gloire, puisque c'est par amour que je me suis figuré que vous étiez déesse. Pardonnez-moi ma folie au nom de l'amour qui m'y a fait croire.

DIANA

N'est-ce pas une audace grande que de vous penser digne de mon amour?

BÉARN

Non, car en m'aimant vous pouvez me donner tous les mérites, et j'ai cru à votre puissance avant de songer à mon mérite.

DIANA

C'est Carlos qui vous a donné cette fausse nouvelle?

BÉARN

Oui, madame.

DIANA

(A part.) C'est pis encore que ce qu'il venait de faire parce qu'il suppose qu'il est aimé et moi méprisée. Il est allé à l'instant même avertir le prince. Il ne l'aurait jamais fait s'il m'avait aimée réellement. Amour, retiens ta colère! Mon cœur a été humilié. Cet homme a labouré en lui-même le dédain par le dédain.

BÉARN

Madame, je me suis trompé en croyant à votre faveur! Ce qui sera meilleur, c'est que je réparerai cette erreur, j'irai trouver votre père, je lui dirai la grâce que je vous dois, je le prierai, au nom de mon amour, d'intercéder pour moi, d'obtenir mon bonheur et le pardon de mon audacieuse témérité.

SCÈNE NEUVIÈME

DIANA

Qu'est cela qui m'arrive ? je me brûle, je m'embrase ! Mais si c'est vengeance d'amour, pourquoi m'entourer de sa rigueur ? C'est de l'amour, car le dédain de Carlos m'arrache mon âme. Cette glace m'a incendiée ! L'Amour montrant sa divinité et pour châtier ma dureté, a transformé la neige en rayons brûlants. Que vais-je donc faire ? malheureuse que je suis ! C'est en vain que le cœur résiste à un tel mal : le seul moyen de salut, c'est de tout avouer ! Qu'ai-je dit là ? Moi ! mes propres lèvres confesser ma faute ! Moi ! dire que j'aime avec ardeur ! Mais, voici Cintia, n'oublions pas le soin de mon honneur. L'ardeur qui m'enflamme me fait autant souffrir que la nécessité de me taire.

SCÈNE DIXIÈME

DIANA, CINTIA et LAURA

CINTIA

Laura, je ne crois pas à mon bonheur !

LAURA

Tu le tiens dans ta main. Jouis-en sans y croire.

CINTIA

Diana, le juste dévouement que je devais à ton sang, je l'ai eu pour toi. Je te demande maintenant d'avoir pour moi la bienveillance qu'exige ma situation présente. Carlos, madame, me veut pour épouse et en lui tous mes désirs se trouvent satisfaits. C'est un laurier sur ma noblesse. Il m'aime et me demande ma main. Pour que mon bonheur soit complet, il ne me manque plus que ta permission que j'attends.

DIANA

(A part.) Cela est justice d'amour. Les injures se succèdent pour moi. Ne puis-je pas me donner comme vaincue ? Que veux-tu de plus, divinité tyrannique ?

CINTIA

Tu ne me réponds pas, Diana ?

DIANA

Je songeais, Cintia, à la fortune et à ses coups incertains ! Un pauvre cœur, plein de doutes et d'émotions, d'attentions et de désirs, ne vit que pour un bien imaginaire, et seulement parce que je le désire, cet être s'enfuit loin de moi et il est si ingrat qu'il va se mettre dans la main d'une autre qui ne le cherche pas. Moi, vaincue par le dédain de Carlos ! Je voulus le vaincre, je lui accordai quelques faveurs, je le vantai — tout fut en vain. Je n'ai trouvé en lui que l'indifférence et celui qui fuit mes bras est venu se jeter dans les tiens sans que tes caresses l'appelassent. L'injure que j'ai reçue m'a rendue aveugle. Cette permission que tu me pries de t'accorder, eh bien ! je te la demande pour me venger de l'insulte. Que Carlos pleure sur ton mépris, qu'il sente dans son cœur barbare la flamme de ton dédain, puisque c'est au feu du sien que je me suis embrasée. Venge-moi de son orgueil. Qu'il trouve ton amour de marbre ! Qu'il pâtisse, qu'il gémissse de ton dédain et qu'en pleurant, il expie cruellement...

CINTIA

Que dis-tu, Madame ? S'il n'est pas ingrat envers moi, pourquoi répondrais-je par une punition à celui qui me rend hommage. Pourquoi veux-tu me persuader de faire ce que tu condamnes toi-même. Si le dédain est un crime en lui, il en serait un en moi. S'il m'aime, je l'aime.

DIANA

Quoi ! tu l'aimes ? Toi, être aimée par Carlos, et moi être méprisée par lui. Toi, l'épouser, alors que mon cœur sort par morceaux de ma poitrine. Toi, obtenir ses caresses alors que son dédain glacé, modifiant l'effet et la cause, embrase mon cœur d'un feu terrible ? Vive Dieu ! vos deux existences seraient d'abord la proie de ma vengeance, quand

même de mes propres mains je devrais arracher de la poitrine de Carlos son cœur qui n'y est que pour mes tourments. Pour mourir avec lui, je tuerais en moi son portrait. Carlos t'épouser quand je suis brûlante d'amour pour lui, lorsque j'adore son indifférence même, lorsque j'idolâtre jusqu'à son dédain ! (A part.) Mais que dis-je, malheureuse ! C'est ainsi que j'offense mon honneur ! Mes lèvres téméraires ont menti, oui elles ont menti, — mais elles ne sont pas coupables : alors que le cœur est fou, comment les lèvres seraient-elles sages ? Mais je me sou mets à la douleur et je veux faire deux malheurs au lieu d'un ! Meurent mon cœur et mes sentiments : et que la grandeur de mon orgueil survive entière ! (Haut.) Cintia, mon amie, puisque Carlos te demande, toi, puisqu'il te donne son amour, à toi qui n'y songeais pas, tandis qu'il me le refuse à moi qui le désirais, allons, épouse-le, abandonne-toi à de chastes amours dans de doux enlacements. Moi, j'ai seulement voulu vaincre Carlos et ce fut une vaine entreprise de mon orgueil. Je le vois maintenant, ce fut folie que de le tenter, puisque le hasard seul devait en décider. Dans tous les coups du sort, ne voit-on pas l'homme heureux réussir, là où l'homme malheureux succombe. Ce n'est pas un triomphe pour une femme que d'être aimée de celui qu'elle aime, ce n'est qu'une influence de son étoile. Et si je n'arrive pas là, moi, il ne faut pas en conclure que je ne suis ni assez belle ni assez méritante ; la chance seule m'a manqué ! Puisqu'elle m'a fait défaut, puisqu'elle m'a refusé ce que je désirais, sois heureuse, toi qui as tout obtenu. Donne-lui ta main, épouse-le et que ton cœur triomphe de ses hommages acceptés. — Enlace... mais que dis-je ? Je me perce moi-même le cœur. Il ne m'est pas possible de résister à ce que je ressens. Toute mon âme est en feu. Et pourquoi donc chercherais-je, juste ciel, à cacher l'incendie qui me dévore, lorsque mes yeux le laissent voir ? Je ne puis résister. Mes lèvres ont beau mentir, comment pourrais-je dissimuler cet incendie que la fumée révèle ? Cintia, je me meurs ! Mon dédain coupable m'a conduit à ce précipice mortel par le sentier de l'illusion. L'amour a châtié, comme dieu, mon orgueil. C'est un enfant lorsqu'il

s'agit de plaisanterie, c'est un dieu lorsqu'on l'insulte. J'aime ! Enfin, je l'ai dit, je te l'ai avoué au détriment de mon honneur, à toi, parce que tu remportes cette victoire que j'ai tant désirée. — Vois, si après avoir subi la honte d'un tel affront, il est beau de te laisser triompher !

SCÈNE ONZIÈME

LES MÊMES, moins DIANA

LAURA

Jésus ! Ce qu'a prédit le bouffon arrive mot pour mot.

CINTIA

Que dis-tu, Laura, que dis-tu ?

LAURA

Voyant qu'on lui refusait de ce plat-là, Diana s'est prise d'amour et son dédain est parti.

CINTIA

Ah ! Laura que vais-je faire, moi ?

LAURA

Toi, madame, assurer ton sort. Reste attachée au prince de Béarn et ne lui lâche pas la main jusqu'à la fin de tout ceci.

CINTIA

Tais-toi, voici Carlos.

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, plus CARLOS et POLILLA

POLILLA

Seigneur, les frictions du dédain lui ont donné la vie. Ah ! la belle cure que nous avons fait-là !

CARLOS

Si c'est certain, la victoire est bonne pour moi.

POLILLA

Tu peux croire qu'elle est complètement guérie, car elle écume de rage.

CARLOS

Tu sais donc qu'elle aime?

POLILLA

Comment, si elle aime! Par saint Paul, j'ai été obligé de prendre la fuite devant elle, car elle était si amoureuse, que j'ai craint qu'elle ne tuât tout ce qu'elle n'aimait pas, — moi, par conséquent.

CINTIA

Carlos?

CARLOS

Belle Cintia!

CINTIA

Votre bonne fortune vous fait obtenir aujourd'hui un triomphe plus beau que celui que ma main vous donnerait. Votre indifférence a vaincu le dédain de Diana, que les flatтерies du prince amoureux n'avaient pu faire disparaître. Elle vous aime, et, pour elle, ainsi que pour vous, je renonce à toutes mes espérances. Soyez vainqueur!

CARLOS

Que dites-vous, madame?

CINTIA

Elle m'a avoué son amour pour vous.

POLILLA

Oh! la bonne médecine, Seigneur! il n'y a pas dans toute la pharmacie une emplâtre qui vaille mieux pour les femmes folles qu'une emplâtre de dédain. Mais voici le père de Diana et les princes. En tout cas, Seigneur, quoiqu'elle soit vaincue, conduis-toi prudemment.

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, plus LE COMTE DE BARCELONE et LES PRINCES

LE COMTE

Prince, vous me donnez une si bonne nouvelle, qu'il est juste que vous soyez le premier à en recueillir les fruits. Je vous récompense en vous donnant ma fille et ma couronne; mais je vous suis encore redevable.

GASTON

Quoique je n'aie pas eu le même bonheur que le Béarnais, je n'en serai pas moins toujours heureux qu'il ait remporté la victoire que j'avais désirée, et je l'en félicite de tout mon cœur.

CARLOS

Croyez bien que j'éprouve les mêmes sentiments.

BÉARN

Je les accepte, Carlos, et je vous les rends. Car vous obtenez en Cintia un maître si digne que je vous porterai envie, si je n'avais pas celui que j'ai.

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, plus DIANA. (Elle reste au fond de la scène.)

DIANA

Où m'entraîne ma folle passion? Juste ciel! je me meurs de jalousie et d'envie. Mais tous les princes sont réunis, et mon père est avec eux. Mon âme se trouble en les abordant. Si je n'arrive pas à mes fins, je mourrai avec mes espérances.

LE COMTE

Carlos, puisque vous demandez ma nièce, je vous accorde sa main, pour satisfaire le désir que vous manifestez. Et, puisque je trouve le repos dans tous ces arrangements, les noces de Diana auront lieu en même temps que les vôtres.

DIANA

Juste ciel! je me vois déjà morte.

POLILLA

Carlos, Diana est là qui t'écoute. Il te faut beaucoup d'adresse pour sortir de là comme tu le désires. Ta partie difficile à jouer, et si tu manques ton coup, tu es perdu.

CARLOS

Je ne suis venu à Barcelone, seigneur, que pour rendre hommage à la beauté et au dédain de Diana. Quoique l'éclat des charmes de Cintia se soit fait jour d'amour dans mon cœur, la fierté de Diana, si conforme à mon propre caractère, a pris une telle puissance sur ma volonté, que je ne ferai rien qui ne lui soit agréable. La haute grandeur de son dédain m'a obligé de rester à ses ordres. Je n'ai imploré l'amour de Cintia que parce que c'était le désir de Diana car je ne veux que ce qu'elle veut.

LE COMTE

Qui pourrait douter que Diana ne soit contente de cette union?

POLILLA

Son Altesse, pour me faire plaisir, voudra bien le dire elle-même.

DIANA

Oui, je parlerai. Mais, seigneur, ne serez-vous pas content, quel que soit celui des trois prétendants que j'épouse.

LE COMTE

Oui, tous trois se valent.

DIANA

Et vous, seigneurs, mon choix, quel qu'il soit, vous offensera-t-il?

BÉARN

Ton plaisir est notre seule loi.

GASTON

Nous vous obéirons.

DIANA

Alors, c'est le prince qui épousera ma cousine, et ma main sera pour celui qui a su vaincre le dédain par le dédain.

CARLOS

Et qui est celui-là?

DIANE

Toi seul.

CARLOS

Donnez-moi la main, alors.

POLILLA

Recevez ma bénédiction, pour toujours et pour jamais,
Amen !

BÉARN

Cintia, voici ma main.

CINTIA

Je suis contente, moi aussi.

LAURA

Toi, Caniqui, tu seras à moi.

POLILLA

Applaudissez bien, vous tous ! Je ne suis que Polilla. Un
baiser pour vos seigneuries. Là-dessus, terminez par des
bravos, que vous demande un esprit humble et poli, la
comédie du *Dédain pour dédain*.

FIN DE DÉDAIN POUR DÉDAIN

LUIS VELEZ GUEVARA

1630

LA REINE MORTE

(REINAR DESPUES MORIR.)

Drame en trois actes.

GUEVARA

Luis Velez de Guevara naquit à Ecija, en Andalousie, vers 1570, mais on croit qu'il habita continuellement Madrid jusqu'à l'époque de sa mort, c'est-à-dire novembre 1644. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est, dit d'Ochoa, qu'il fut le protégé du duc de Veraguas. Guevara aurait écrit quatre cents comédies, drames ou comédies religieuses qui, toutes ne sont point parvenus jusqu'à nous. Au dire de M. Ticknor, pendant tout le cours de sa longue carrière, Guevara aurait été le favori constant du public espagnol.

Les pièces de cet auteur qui méritent le plus de fixer l'attention sont :

Mas pesa el Rey que la sangre. Le roi est plus qu'un fils!
C'est l'histoire de Gusman le Bon préférant sacrifier son fils que de rendre aux Maures la ville de Tarifa.

La Luna de la Sierra, la Diane des Montagnes, sorte d'idylle campagnarde.

Le *Potier d'Ocaña*, que M. Ticknor signale comme une pièce d'intrigue sans intérêt particulier, enfin :

REINAR DESPUES MORIR

(La Reine morte.)

Si nous avons vu dans le *Garcia del Castañar* la peinture de l'amour calme et tranquille, puis enfin troublé de deux

époux qui se chérissent, la touchante histoire d'Inez de Castro va nous faire participer à toutes les émotions, à toutes les inquiétudes de deux êtres qui s'aiment à travers tous les obstacles, à travers la mort. Guevara, lorsqu'il fait parler le bouffon, tombe quelquefois dans l'affectation, mais dans les grandes situations, toute trace de mauvais goût disparaît, et son talent s'épure. Il n'est pas beaucoup de scènes plus touchantes que celle des adieux d'Inez. Toute la fin du troisième acte est magnifique d'ailleurs.

Il règne dans cette œuvre une tristesse émouvante qui impressionne vivement. Alors qu'Inez et Pedro heureux encore échangent, chaque fois qu'ils se revoient, des paroles d'amour, on sent qu'un nuage s'amasse sur l'horizon et qu'un malheur imminent ne tardera pas à éclater.

Je ne sais si je me trompe, mais le rôle de l'Infante jalouse me paraît admirablement dessiné. Celui du roi laisse peut-être plus à désirer, quoiqu'il contienne des parties fort touchantes. Ce côté cruel est quelque peu adouci.

L'histoire réelle d'Inez de Castro est populaire au-delà des monts. C'est une des grandes légendes amoureuses de la Péninsule. Peut-être la pièce de Guevara a-t-elle fait pour Inez de Castro et Pedro, ce que Shakspeare a fait pour Romeo et Juliette. Plusieurs écrivains français, entre autres Lamotte et Guiraud ont composé des tragédies sur ce sujet.

LA REINE MORTE

PERSONNAGES

Le roi DON ALONSO DE PORTUGAL.

Le prince DON PEDRO.

BLANCA. Infante de Navarre.

INEZ DE CASTRO, dame.

VIOLANTE. }
ELVIRA. } suivantes.

Le CONNÉTABLE DE PORTUGAL.

NUNO DE ALMEIDA.

EGAS COELLO.

ALVAR GONZALÈS.

BRITO, gracieux.

ALONSO et DIONIS, enfants.

Domestiques.

Musiciens.

Gens de suite.

La scène est dans une maison de campagne, aux environs
du Mondego.

LA REINE MORTE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Un salon.)

MUSICIENS et CHANTEURS. — Entrent le PRINCE qui s'habille
et le CONNÉTABLE

LES MUSICIENS

Soleils, puisque vous êtes si beaux,
Ne lancez pas vos rayons superbes
Sur celui qui vit dans votre lumière,
Heureux d'un si noble emploi.

LE PRINCE

Mon manteau !

UN MUSICIEN

Voici le prince.

DEUXIÈME MUSICIEN

Continuons.

LE PRINCE

Mon chapeau !

MUSICIENS

Que votre douce influence éteigne les incendies furieux,
car le torrent de mes larmes ne me donne point assez d'eau
pour éteindre ce feu !

LE PRINCE

Ah ! Inez ! mon âme. C'est à toi que je pense en souffrant,
en pleurant, en gémissant. — Allons, chantez encore !

MUSICIENS

Chantons un autre couplet sur un air nouveau :

Pasteurs de Manzanares,
 Je me meurs pour Inez,
 Inez, belle comme une noble dame,
 Et fidèle comme une fille des champs

LE PRINCE

C'est pour moi, il me semble, qu'a été fait ce couplet. Il caresse mon cœur donné à Inez pour l'éternité. Allons, allons, sur ma vie, redites-la encore une fois, chantez-la cette romance qui m'a plu.

MUSICIENS

Pasteurs de Manzanares,
 Je me meurs pour Inez,
 Inez, belle comme une noble dame
 Et fidèle comme une fille des champs.

LE PRINCE

Puisque les bergers célèbrent ainsi la beauté qu'ils découvrent en Inez, mon amour, je puis dire avec juste raison que j'ai été heureux de me perdre pour elle, qui est mon souverain bien. Toutes les fois que j'arrive au Mondego, il me semble qu'en voyant seulement mon Inez, les oiseaux voudraient venir baiser ses pieds. Les arbres reçoivent d'elle leurs fruits : Il n'y a pas de mois qui la voie sans l'aimer : il n'y a pas de fleur qui ne soit vassalle de l'incarnat de ses joues. S'il en est ainsi, si elle est souveraine des oiseaux, des plantes et de tout ce qu'on voit sur la terre du haut du ciel, je ne la flatte pas en disant que je suis son esclave. Amour, amour, je me suis prosterné devant Inez, j'ai été vaincu par sa beauté, je l'avoue hautement et je dis de toutes les forces de mon âme à ceux qui me voient épris :

Pasteurs de Manzanares,
 Je me meurs pour Inez,
 Inez, belle comme une noble dame,
 Et fidèle comme une fille des champs.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, BRITO, en costume de voyage

BRITO

Prince, que Votre Altesse donne à Brito ses pieds, pour qu'il les baise.

LE PRINCE

Brito, soyez le bienvenu ! Comment va mon amour ?

BRITO

Laisse-moi souffler un peu, je te le dirai après ; je ne suis pas encore arrivé, seulement. J'étais monté sur une bête de Lucifer, ce que le Portugais appelle la poste, le Français *gibao*¹, le Napolitain *bridon*, et quelquefois *confier*, si haut perché sur pattes, que lorsque j'étais sur son dos il avançait par ruades et par coups de tête. Je n'ai plus mes entrailles : elles me sont remontées à la gorge, et je m'en gargarise. Quant à la partie de mon corps qui touchait la selle, elle est en tranches de saumon.

LE PRINCE

Tais-toi. Ne prolonge pas mon tourment. Dis-moi le résultat de ton voyage. Allons, Brito, parle ; je désire avoir des nouvelles de mon Inez.

BRITO

Bien, sur ma foi. Mais pour que je parle de cela, il est nécessaire que nous soyons seuls.

LE PRINCE

Tu as raison. Connétable, faites sortir ces musiciens. Comme ils ont chanté mon Inez, donnez-leur mille écus.

LE CONNÉTABLE

Partez !

LE PRINCE

Allez avec Dieu.

PREMIER MUSICIEN

Que le ciel donne à Votre Altesse un siècle d'existence. Amen !

LE PRINCE

Allez avec Dieu.

DEUXIÈME MUSICIEN

Quelle noblesse !

TROISIÈME MUSICIEN

Quelle générosité !

¹ Je pense que *Gibao* est une prononciation figurée du mot français *Chevaux*. Les Espagnols ne peuvent prononcer le *che* français que *ge*. De *ge* à *gi*, il n'y a pas loin. Quant à *raux*, ils le prononceraient *baou* : *baou* y ressemble quelque peu. Quant aux mots *Bridon* et *Confier*, il m'est impossible de les expliquer.

QUATRIÈME MUSICIEN

Viens, Octavio ! On est noble par les actions plus que par la naissance !

SCÈNE TROISIÈME

LE PRINCE et BRITO

LE PRINCE

Nous sommes seuls, Brito, parle. Comment est Inez ? Comment l'as-tu laissée ? Allons, vite, Brito, réponds-moi.

BRITO

Elle perd l'esprit à tout instant, quand elle n'est pas entre tes bras.

LE PRINCE

Et Alonso et Dionis ?

BRITO

L'un est un jasmin, et l'autre un œillet, et chacun est un portrait de vous deux.

LE PRINCE

Bien, Brito, continue, continue.

BRITO

Ecoute, je vais te la dépeindre, si la langue est un pinceau suffisant pour une telle beauté. Hier, à peine, je suis arrivé à Coimbre, alors que les chanteurs ordinaires de l'aurore, le soleil, bientôt après le jour, et ma joie, plus encore que tout le reste, saluaient les créneaux de la ville. Je dirigeai mes pas vers le domaine de Narciso du Mondego, qui tient en gage la beauté souveraine de celle qui est maîtresse de toi. J'y entrai, lorsque le soleil, rendant l'aurore jalouse, semble s'enamourer de cet Orient divin, qui a nom Inez, soleil d'un soleil plus voyageur. Je ne suis pas encore arrivé, je crois, sur le seuil de la porte, j'entre dans le vestibule. Les amants aiment qu'on leur raconte de point en point, minutes par minutes, gestes par gestes, tout ce qui intéresse leurs amours. Brièvement dites, les bonnes nouvelles qui les concernent ne leur paraissent pas bonnes. Enfin, j'arrive

jusqu'à son appartement, ému et sans souffle; deux fois je frappe en vain à des portes alors fermées, mais toujours ouvertes à ton amour. Il était encore trop tôt dans ce pays-là. Ta belle maîtresse, plus occupée de penser à toi qu'à dormir, appela ses suivantes, que ma venue émotionnait moins. Pardonne-moi, Violante, qui fais plus pour Morphée que pour ton amant. Mais moi, comme tu es ma vie, je t'aime aussi bien habillée qu'endormie, présente qu'absente, car mon amour est moins difficile.

LE PRINCE

Passe outre, Brito, ne mêle pas Violante à mes amours. Ne te moque pas de mon impatience. Songe que j'attends des nouvelles de mon Inez.

BRITO

Tu attends les nouvelles que je m'arrange toujours pour t'apporter, vive Dieu! Enfin, dans cette maison, Orient doré de ce soleil, de ce ciel pur et sans tache, je cours de chambre en chambre, je ne m'arrête que là où est la sphère, que toi, soleil, tu caches. Son amour m'aveugle, et, sans attendre la permission habituelle, je fais en sorte de la voir et de lui parler. La joie qu'elle éprouve la fait passer par-dessus les convenances. J'entre enfin, et, sur ce lit doré, qui a été le théâtre heureux plutôt de votre amour, que du repos, j'admire, s'éveillant avec le matin, et perdant d'amour les bronzes et les marbres, j'admire les yeux, splendides étoiles, le visage de neige et de nacre, la bouche, cet œillet! le front et les mains en cristal de roche, les cheveux, véritables rayons de soleil, d'Inez de Castro, entourée d'Alonso et de Dionis suspendus, dans un accès de tendresse, au cou d'albâtre de leur mère, Inez de Castro, cette aurore en chair humaine, cet avril tissé de matin, ce ciel abrégé et illuminé du feu des étoiles. Je demeurai attendri et hésitant, contemplant cet arbre généreux, d'où pendaient ces deux enfants, en guise de grappes de diamants. Tout en témoignant de l'anxiété de son amour, elle n'oublie pas la chasteté, et se couvre d'un drap de pourpre (de telles femmes ont toujours la pudeur pour chambellan). Aurore enflammée, elle disparaît au milieu des coussins; elle laisse Dionis et Alonso,

qui l'embarrassent. Les deux enfants, trop jeunes encore, ne regrettent pas les caresses et les sourires, tant est grande la force du sommeil à cet âge. Avec une inquiétude infinie, et avant de me permettre de dire une parole, ou de lui baiser la main (politesse portugaise ou espagnole), Inez s'écria : Brito, comment as-tu laissé Pedro? Puis elle continua ses plaintes ardentes, plus belle que ne l'est une femme jalouse. C'est la jalousie, qui a donné leur couleur aux cieux. Elle te reproche d'être resté à Santarem avec doña Blanca, quand ton père t'a présenté cette dernière comme épouse.

LE PRINCE

Je perdrai le sentiment, Brito, si Inez ne confie pas tout son amour à toute mon âme. Le ciel verra tomber sur terre les étoiles qui l'émaillent, la nuit se figurera qu'elle peut lutter avec le jour, avant que disparaisse l'amour avec lequel j'adore Inez.

BRITO

Que ton Altesse écoute. Assez! assez! Ne trouble pas mon récit; ne va pas chercher des choses impossibles, mal assaisonnées et hors de propos; je n'en veux pas plus que n'en voudra celle pour qui tu te mets ainsi en peine. Enfin, écoute attentivement.

LE PRINCE

Continue.

BRITO

Où en étais-je de mon récit?

LE PRINCE

Allons, achève-le.

BRITO

Allons, en route! Inez, dans la circonstance présente, mêlant l'adresse à l'inquiétude, me demande, moitié jalouse, moitié rusée : — Dis-moi, Brito, est-elle bien cette doña Blanca, infante de Navarre, nouvelle entreprise de Pedro, qui vient pour être princesse de Portugal. Je lui réponds alors en bon apôtre : — Quoique Blanca ne soit pas laide, sa valeur est moindre que la tienne, et si elle voulait rivaliser avec toi, je lui conseillerais de rester dans les ténèbres. En ce moment, Alonso et Dionis se réveillèrent, et tous deux, d'un

même cri, demandèrent leur père. Inez s'attendrit en les entendant. Soit amour, soit jalousie, elle obscurcit ces deux ciels par des larmes. Au milieu de cette pluie étrangère, ces cils devinrent des chapelets de perles; dans ses beaux yeux les perles se changèrent en papillons qui, s'enflammant, se transformèrent sur les paupières en une grêle d'étoiles. Moi, voyant que ce beau ciel tombait, pour calmer ses tourments, je lui donnai ta lettre, et ses yeux se rassérénèrent. La joie la saisit, le jour revint de sa tristesse, le ciel fut débarrassé des nuages, et, au dernier sanglot de cette douleur perlée, une larme inutile resta pour créer du saphir. Elle prit la lettre, la baisa, puis la relut trois ou quatre fois, avec des expressions de visage différentes, comme font d'habitude les espions et les absents. Elle demanda l'écritoire. Le jour se couvrit encore une fois, les yeux se voilèrent, les larmes remplacèrent l'encre, et, pendant qu'elle écrivait, une âme tombait avec chacun de ses pleurs, et, dans toutes ces lignes, il se trouva plus de cœur que de raison. Elle plia la lettre en pleurant, la scella, me donna congé. Je me remis en route et pris la poste; le monde me parut un étroit sentier. J'arrivai à Santarem. La lettre, la voici. (Il se met à genou, et remet une lettre à Pedro.)

LE PRINCE

Lève-toi, Brito; toi seul peux ainsi soulager ma douleur, mettre fin à mon inquiétude. Prends cette chaîne, Brito, pendant que je baise les mots de cette lettre, qu'Inez a écrite avec ses larmes.

BRITO

Baise, baise, pendant que, moi aussi, je vais baiser tout de suite les mots de cette chaîne. — Le roi!

LE PRINCE

Mon père!

BRITO

Lui-même, seigneur.

LE PRINCE

Je garde, sans la lire, la lettre d'Inez.

BRITO

Et moi, je garde la chaîne, ce qui vaut mieux.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, plus LE ROI DON ALONSO

LE ROI

Prince !

LE PRINCE

Seigneur !

LE ROI

Que faites-vous ?

LE PRINCE

Vous ici !

LE ROI

Vous ne devez pas vous étonner de ce que je viens vous chercher ici, puisque vous ne me cherchez pas. J'ai à vous parler longuement.

LE PRINCE

(A part.) Aujourd'hui, mon amour va courir de grands dangers !

LE ROI

(A Brito.) Qui êtes-vous, vous ?

BRITO

Seigneur, je suis un insecte du palais.

LE ROI

A quoi servez-vous au prince ?

BRITO

Je suis son domestique dévoué.

LE ROI

Bien. — Vous voyagez aussi ?

BRITO

Je suis son écuyer.

LE ROI

Que dites-vous ?

BRITO

Je dis que je vais toujours avec Son Altesse là où elle veut que j'aille.

LE ROI

Et même où elle ne va pas ?

BRITO

(A part) Voilà déjà une méchante subtilité !

LE ROI

Vous êtes quelque peu dégourdi ?

BRITO

Oui, puissant seigneur ! Le proverbe dit qu'à la cour l'homme embarrassé a toujours tort.

LE ROI

Comment vous appelez-vous ?

BRITO

Brito.

LE ROI

Brito ! Je sais qui vous êtes alors. — Un serviteur fidèle.

BRITO

Pour cela, oui, seigneur, vive Dieu ! C'est avec fidélité que j'ai servi Son Altesse le prince, et il est content de moi.

LE PRINCE

Brito est un serviteur intelligent. Je l'estime et je l'aime à juste titre. J'ai pour lui une affection toute particulière.

LE ROI

Pour que vous lui accordiez votre faveur, il n'a pas besoin d'entremetteur : sur ce dernier point, je le crois fort expert et très-habile.

BRITO

Il a menti à Votre Majesté, celui qui a exprimé cette opinion. Le ciel n'a pas été si avare à l'égard du prince qu'il lui fût nécessaire de transformer en hameçon l'intelligence de ses serviteurs. Le prince n'a pas besoin de moi pour aucune faction de ce genre. Le mérite se sert d'entremetteur à lui-même, et, lorsque dans quelque aventure se rencontre une difficulté, le prince n'a pas, — et cela ne serait pas convenable, — à aller chercher des entremetteurs dans la rue. Certes le prince est homme et parfois tombe amoureux, mais jamais je ne l'ai pris par la main. Que Votre Majesté me pardonne toutes ces fadaïses : les insectes eux-mêmes ont l'instinct de se défendre. Au surplus, adieu ! je sais me

protéger contre les ruses de la cour. Je me retire, car je suis inconvenant avec mes bottes et mes éperons. (Il sort.)

LE ROI

Pedro, nous, pères et rois, notre naissance nous ordonne de penser au bien commun avant de penser au nôtre.

LE PRINCE

Père et seigneur, je suis prêt à entendre vos ordres avec toute l'attention due à Votre Majesté.

LE ROI

Écoutez. Vous verrez que j'ai raison. Je vous ai marié en Navarre avec l'infante (que Dieu garde !). Votre mariage a été l'occasion de fêtes solennelles à Lisbonne, dans lesquelles notre noblesse s'est signalée, en prouvant sa fidélité, sa loyauté et son amour pour nous. Depuis que l'infante est arrivée, j'ai remarqué sur votre figure une expression de déplaisir qui vous enlève toute affabilité, qui vous ôte toute votre gaité. L'amour d'un père peut seul, Pedro, supporter une telle attitude. Doña Blanca dissimule, et quoiqu'elle ne connaisse pas les raisons de votre ennui, elle ne doute pas qu'elle n'en soit la cause. Faites-moi le plaisir de la voir en prenant un visage aimant. Prince, calmez-la. Elle est votre épouse. Elle a tant gagné à vous épouser. Tâchez qu'elle ne perde pas au moment où elle croyait tenir. Ami, je vous le demande; père, je vous le conseille; roi, je vous l'ordonne. Ne me donnez pas lieu de m'irriter. Elle veut rester ici. Soyez prudent — Qu'il suffise ! (Il sort.)

LE PRINCE

Ah ! Inez, comme je suis fou d'amour pour toi ! La fortune n'est pas pour moi.

SCÈNE CINQUIÈME

LE PRINCE et L'INFANTE DOÑA BLANCA

L'INFANTE

Dieu garde votre altesse !

LE PRINCE

Madame !

L'INFANTE

Prince !

LE PRINCE

Donnez-moi votre main à baiser.

L'INFANTE

Arrêtez, seigneur, ce ne serait point galante action que de me baiser la main, car je sais que cette marque d'affection ne me viendrait ni d'un mari ni d'un amant. Je suis votre épouse, seigneur, et vous ne devez plus me considérer comme l'infante de Navarre, mais comme la reine du Portugal.

LE PRINCE

(A part.) Jamais, tant que vivra Inez. — (Haut.) Madame, je vous prie de m'écouter pendant un seul instant. Asseyez-vous et ouvrons nos cœurs ; jusqu'ici ils ont été forcés de rester muets.

L'INFANTE

Parlez.

LE PRINCE

Ecoutez-moi bien

L'INFANTE

Je suis attentive. Allons, prince, parlez !

LE PRINCE

Afin d'obéir à mon père, madame, je me suis marié pour la première fois en Castille dont j'ai épousé l'infante. Son âme est maintenant dans les étoiles. De cette douce union, j'eus un fils. Maintenant que vous connaissez ces premiers points, allons à de plus importants. Lorsque ma défunte épouse vint en Portugal ; elle amena avec elle une de ses dames, un ange, une divinité, tout un ciel. Que Votre Altesse me pardonne de la louer en votre présence. Il était nécessaire de vous dire quelle elle était pour me disculper de ce que j'ai à ajouter et pour que, sachant la cause, vous vous étonniez moins des effets. Enfin c'était (pour achever le portrait de cet idéal, de ce soleil, de cette réunion de divinités), c'était Doña Inez de Castro Coello de Garza qui passa avec

son père au service de la reine, je devrais dire : qui vint ici pour me tuer. Quoique sa beauté ait toujours été la même, en un instant, j'eus en tête des pensées d'amour pour elle, mais je ne fus alors le vassal que de mon épouse, et cela dura jusqu'à ce que la Parque cruelle eût tranché le fil de ses jours. Lorsque l'infante de Castille fut morte, mon père résolut de me marier une seconde fois, avec Votre Altesse que le ciel garde pendant mille siècles, et cependant il me cacha ses intentions. Ce fut une faute que Votre Altesse expie, et je le regrette, car c'est vous qu'on a offensée et ma douleur ne peut en être que plus vive, puisque c'est à cause de moi que vous vous trouvez dans une telle position. (A part.) C'est avec la plus grande confusion qu'elle va entendre la fin de mes paroles.

(Haut.) Après la mort de mon épouse, aussi chérie qu'elle fut pleurée, je restai longtemps en proie au tourment, je perdis toute gaité et la tristesse resta seule vivante en moi. Une fois, au déclin du jour, je me promenais dans un jardin admirant les parterres dont je contemplais les fleurs, ces trésors de beauté et de parfum. Je venais de tourner un massif d'œillets, pinceaux de cette belle peinture, lorsqu'en passant près d'un parterre de lys, dont je pus à peine contempler la blancheur, car l'éclat de leur beauté m'éblouit, j'aperçus sur le bord d'une fontaine qu'une rose et un phénix d'albâtre ornaient, j'aperçus doña Inez de Castro placée sur le rebord : elle se contemplait attentivement dans l'eau. Je perdis la tête, je compris que cette divinité me tuait et je lui dis : — « Je n'avais jamais cru qu'après la mort de mon épouse; je pourrais de toute ma vie aimer une autre femme et que des pensées nouvelles pourraient me détourner de ma douleur, de mes chagrins et de mes regrets. Mais je suis forcé de reconnaître, en te voyant si belle, que cela n'était qu'illusion; ce que j'éprouve maintenant, c'est l'amour. Comment se peut-il, juste ciel! que dans ma propre maison, j'aie possédé l'amour caché sans le savoir, sans que le voile de l'erreur tombât de mes yeux? Comment ai-je pu ignorer une telle richesse? Comme je fus aveugle! Comment, papillon, n'ai-je pas été plus tôt me brûler à cette lumière céleste?

Comment ne t'ai-je pas encore adorée ? » — C'est ainsi que je lui parlais lorsqu'elle leva de nouveau les yeux sur moi : alors je me tus ; mes veines se glacèrent et je la contemplai, saisi d'un froid immense. Elle, troublée, voulut parler et ne le put. Elle n'ouvrit pas la bouche, et, comme elle, je restai muet. En la voyant, mon âme sortit par la porte de mes yeux et je mis toutes mes facultés à ses pieds comme des dépouilles. Dès que j'eus aperçu cette femme divine, mon cœur se rendit à elle, et elle, me voyant épris d'amour et éperdu de sa beauté, me paya de retour. Depuis cet instant, madame, depuis ce moment, infante, nous fîmes une si douce union, échangeant nos âmes que, tournesol de cette lumière, attentif à ses charmes innombrables, je vis uni à elle par la parole et la foi d'épouse. C'est à tel point que l'amour, s'il venait à se perdre, pourrait se retrouver dans nos caresses. Inez habite dans un domaine près de Mondego : elle y vit seule, pendant mes inexcusables absences, soutenue quelquefois par des visites que je lui fais et toujours par son amour. De cet ordre de Cupidon, de cette flamme du Dieu aveugle, nous avons deux enfants, deux rejetons, deux rameaux, si beaux que contempler leur beau visage c'est voir deux soleils. Notre amour est si égal, nos âmes sont si bien jointes que les gens d'alentour ont donné le nom de Rocher de l'Attente à un petit ruisseau ou petite source près de laquelle Inez vient quelquefois m'attendre le matin. Enfin, madame, mon amour est si grand qu'il n'y a pas une fleur qui n'imité mon amour, il n'y a pas d'arbre qui soit plus uni à ses branches que je ne le suis à mon épouse aimée. Quoique raconter cet amour à Votre Altesse puisse paraître lui manquer de respect, j'ai pensé qu'il valait mieux dire toute la vérité à celle qui se croit trompée, et dissiper toute erreur. Quand vous ne seriez pas reine de Portugal, n'y a-t-il pas en Allemagne, en Castille, en Aragon des princes qu'intéresseront votre destinée que vous regardez comme malheureuse. Inez m'attend, madame, et accuse mon absence, permettez-moi d'aller la voir dans son ciel. N'est-il pas bien que le corps aille là où l'âme est déjà. (Il sort.)

L'INFANTE

Est-il une femme qui ait été exposée à de telles injures ? Comment peut-on vivre après s'être entendu insulter ainsi ? Aux armes, ma vengeance ! Que mon cœur vomisse des volcans jusqu'à ce que je sois satisfaite. Meure avec moi celle qui est la cause de l'insulte faite à l'honneur d'une infante de Navarre ! Une femme jalouse et insultée n'est comparable qu'à elle-même ! Lorsque l'amour la presse, lorsque les jalousies l'aiguillonnent, les cieux eux-mêmes ne sont pas à l'abri de sa vengeance.

SCÈNE SIXIÈME

(Une maison dans un bois.)

DOÑA INEZ DE CASTRO en costume de chasse. le fusil à la main, et VIOLANTE, suivante.

VIOLANTE

Tu n'es pas fatiguée, maîtresse ?

INEZ

Si, Violante, fatiguée et triste. Je vais jusqu'au Mondego. Le soleil se couche déjà et puisque Pedro ne vient pas, je veux rentrer avant qu'il ne soit plus tard.

VIOLANTE

J'attends toujours le moment où, oubliant un peu tes tourments amoureux, tu songeras à ton plaisir.

INEZ

Violante, cela ne peut pas être. Pour celle qui aime, les moments les plus heureux sont ceux qu'elle consacre à penser à son amour. Que sera-t-il arrivé à mon Pedro pour qu'il ne vienne pas ?

VIOLANTE

Le roi son père l'aura retenu en lui donnant quelque occupation. Chasse la tristesse qui t'afflige.

INEZ

Tu ne songes pas que Pedro est roi, est homme? J'ai peur qu'il ne m'oublie.

VIOLANTE

Son Altesse ne vit qu'en toi, maîtresse; il ne pense qu'à ton amour.

INEZ

Comme l'esprit travaille! Voici ce que je songeais à l'instant même. Comprends mon chagrin, Violante. Ce n'est pas sans raison que je ressens cette profonde inquiétude, il ne faut pas la regarder comme inopportune. Le prince, mon seigneur, quoique je croie à son amour, se sait aimé, Violante, et c'est là ce qui augmente mes craintes. Contre mon bonheur se dresse une belle Vénus, cette Blanca, l'infante de Navarre. Le roi veut marier Pedro, quoiqu'il soit déjà mon époux, et il se peut faire, Violante, que Pedro se fatigue de mon amour. Vois toi-même si mon malheur ne peut pas être grand. La femme la plus sensée reconnaîtra qu'elle a une chance contre deux. Tiens, prends cette escopette : nous voici déjà près de la maison.

(Elle lui donne l'escopette et s'assied.)

VIOLANTE

Repose-toi, maîtresse.

INEZ

Tout me déplaît.

VIOLANTE

Veux-tu, maîtresse, que je te chante une jolie petite romance qui te réjouira le cœur.

INEZ

Oui, Violante, chante, j'y consens, non pas pour chasser mon chagrin et me rendre joyeuse, mais pour me soulager le cœur pendant quelques instants.

VIOLANTE (Elle chante.)

Oh ! mon salut quand vous verrai-je ?
Que le cœur dise, car lui seul le peut,
Tout ce que je pense de vous, ô mon absent adoré.
Ma peine et mon tourment se changeront
En joie par un doux rendez-vous.

VIOLANTE et INEZ. (Elles chantent.)

Oh ! mon salut, quand vous verrai-je ?

VIOLANTE (Elle chante.)

Oh ! mon salut, oh ! mon seigneur.
 A qui dirais-je toute la vérité ?
 De nuit et de jour mon âme inquiète répète :
 Oh ! mon salut, quand te verrai-je ?

On dirait qu'Inez s'est endormie et aussitôt la belle fontaine repousse en arrière le cours suspendu de ses eaux. Je veux la laisser prendre cette jusqu'ame du repos : pendant ce temps, du moins, elle fait trêve à sa douleur. Arbres, protégez-la pendant son sommeil.

SCÈNE SEPTIÈME

INEZ, LE PRINCE et BRITO

LE PRINCE

Grâce à Dieu, ami Brito, j'ai pu venir voir mon amour. Qui fut plus heureux que moi ? Qui peut comparer son bonheur au mien ? Est-il possible, Brito, que je sois dans un endroit où je peux voir ma chère épouse, flamme amoureuse dont je ne suis que le papillon.

BRITO

Cela est tellement possible que nous sommes à deux pas du domaine situé en face du Mondego.

LE PRINCE

Attends un peu !

BRITO

As-tu vu quelque chose entre les arbres ?

LE PRINCE

Eh ! ne vois-tu donc pas ma céleste Inez, qui s'offre ici à notre vue ?

BRITO

Elle semble endormie sur le bord de cette source d'où coule le cristal. — Tais-toi, ne la réveille pas, seigneur !

LE PRINCE

Dis donc cela à mon amour !

BRITO

Tu veux donc la réveiller ?

LE PRINCE

Je voudrais, Brito, et en même temps je ne voudrais pas l'empêcher de reposer.

BRITO

Il serait malheureux de troubler son repos!

INEZ

(Elle rêve.) Attends! Attends!

LE PRINCE

Elle parle!

BRITO

Elle parle en rêvant!

LE PRINCE

A quoi songe mon amour?

BRITO

Sans doute, elle rêve de toi!

INEZ (Elle rêve.)

Arrêtez! Arrêtez! Vous me tuez! Vous me tuez! Alonso! Dionis! Violante!

LE PRINCE

Laisse-moi passer outre, Brito, mon désir s'accroît de voir mon beau soleil se réveiller!

BRITO

Va donc! mais c'est mal de réveiller Inez.

INEZ (Elle rêve.)

Que tes rigueurs ne me tuent pas! Pourquoi me prendre ma vie, Pedro? Pedro de ma vie, mon époux, mon bien!

LE PRINCE

Je dois bien du bonheur au tourment qui a causé ton rêve, car, maîtresse chérie, il me permet de te laisser reposer dans mes bras.

INEZ (Se réveillant.)

Pedro, seigneur! maître aimé!

LE PRINCE

Qu'as-tu?

INEZ

Je songeais qu'on me tuait...

LE PRINCE

Qui?

INEZ

Un lion couronné ! Il arrachait mes enfants de mes bras (Ah ciel !) et furieux, les remettait — j'en tremble encore — à deux brutes inhumaines, qui les emmenaient.

LE PRINCE

C'est là ton songe, Inez ?

INEZ

Oui !

LE PRINCE

Tes inquiétudes sont vaines. Chasse la douleur, Inez ; allons, aie plus de courage ! quoique tu sois plus belle ainsi, avec l'émotion et la crainte !

INEZ

Tu es à moi ?

LE PRINCE

Je suis à toi !

INEZ

A toi tout mon amour !

BRITO

Où est donc Violante ? Je vais lui demander un peu d'amour. (Il sort.)

INEZ

Jamais autant qu'aujourd'hui, cher seigneur, je n'ai craint les inconstances de ton amour ! Ce n'est pas que je manque de confiance en toi, c'est seulement parce que je suis malheureuse. Ce matin, j'avais à peine quitté la maison et commencé à chasser que je vis une tourterelle qui, dans les buissons, pleurait son mari perdu. Cette douleur m'émut. J'en vins à craindre qu'un sort semblable au sien, me forçât à pleurer comme elle. J'aperçus ensuite une vigne qui enlaçait un orme. J'enviais son bonheur et mon âme se troubla ! Un tronc d'arbre possède et enserre ainsi, et moi, je jouis à peine de ce qui est mon bien. Tout me manque ! Par cela, comme par la tourterelle, mes craintes, peut-être téméraires, ont été plus vivement excitées : je suis bien malheureuse ! Ah ! l'edro ! on souffre beaucoup lorsqu'on arrive à ressentir de telles inquiétudes !

LE PRINCE

Inez ! si le soleil sur terre, tout comme il fait pousser les plantes, mettait dans chaque fleur une divinité, et arrivait à réunir leur beauté avec la tienne (qui est la plus grande, chère maîtresse), en une même femme, je te donne ma parole que, moi qui t'appartiens, je n'aurais pour elle, dans le cœur, ni une caresse amoureuse, ni une parole d'amour, ni le moindre caprice, ni un penchant où l'on pourrait trouver un atôme de l'adoration que j'ai pour toi... Telle est la force de ta beauté depuis qu'elle s'est gravée dans mon cœur ! Ton nom c'est mon âme ! Et Alonso et Dionis, où sont-ils ?

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, ALONSO, puis, quelques instants après BRITO et
VIOLANTE, tout émus.

ALONSO

Père !

LE PRINCE

C'est toi, enfant aimé ! Où est ton frère ?

ALONSO

Père, il est en train de reposer. Veux-tu que j'aille le chercher ?

LE PRINCE

Oui, ma vie !

INEZ

Attends !

BRITO

Seigneur ! seigneur ! écoute !

LE PRINCE

Qu'y a-t-il, Brito ?

VIOLANTE

Maîtresse !

INEZ

Ciel ! que se passe-t-il donc ? Parle, Violante !

VIOLANTE

Parle, toi, Brito, moi je ne le puis !

LE PRINCE

Qui vous trouble ainsi, parlez ?

BRITO

Du côté de Mondego, sur le chemin de ce domaine, s'avancent trois voitures qui paraissent être celles du roi !

INEZ

Quelque nouveau malheur me menace ?

LE PRINCE

Va-t'en vite voir ce qu'il en est.

BRITO

J'ai déjà vu, quoique ce fût de loin. Je crois que le roi et l'infante arrivent, accompagnés d'Alvar Gonzales et d'Egas Coello.

LE PRINCE

Tous deux sont des traitres hypocrites !

VIOLANTE

Ils arrivent !

INEZ

Je vais me retirer !

LE PRINCE

Restez ici, madame, je serai auprès de vous ; vous n'aurez donc rien à craindre !

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, plus le ROI DON ALONSO, L'INFANTE, ALVAR GONZALES, EGAS COELLO et la suite du Roi.

LE ROI

C'est ici, entrons, Pedro !

LE PRINCE

Qu'est cela, seigneur !

L'INFANTE

Maintenant commence ma vengeance.

INEZ

Maintenant commencent mes jalousies.

LE ROI

Maintenant commence la punition.

ALVAR

Maintenant le roi est irrité.

EGAS

Maintenant le prince sera chassé du royaume.

VIOLANTE

(A Brito.) Maintenant l'on va t'envoyer aux galères.

BRITO

Maintenant, Violante, tout le monde te regarde comme une entremetteuse.

VIOLANTE

Tu mens, tais-toi.

BRITO

Je me tais et je mens.

LE ROI

(A part.) Je ne sais comment me conduire. (Haut). C'est vous, don Pedro, qui forcez votre père à se porter à de telles extrémités, à venir vous chercher en pareil lieu, loin de la cour.

INEZ

(A part.) Ciel, je crains sa colère. N'importe ! Malgré tout, je m'approcherai. (Haut.) Que votre Majesté me donne sa main à baiser.

LE ROI

(A part.) Le ciel n'a pas créé de beauté plus parfaite. Je m'attendris en la regardant. (Haut.) Quel est votre nom ?

INEZ

Doña Inez de Castro.

LE ROI

Relevez-vous.

INEZ

Être à vos pieds, seigneur, c'est être à sa place, car...

LE ROI

Levez-vous !

INEZ

La fortune me sourit.

LE ROI

Quelle modestie ! Quelle grâce ! Qui est ce jeune homme ?

LE PRINCE

Un de mes vassaux du voisinage.

LE ROI

Il sera également le mien. il est beau ! Comment vous nommez-vous ?

ALONSO

Alonso, pour servir votre Majesté.

LE ROI

(Au prince.) Il passe au service de votre père.

INEZ

Son père est un noble seigneur.

LE ROI

Et sa mère une belle et noble dame.

L'INFANTE

Que signifie ce que j'entends ? juste ciel !

LE ROI

Allons, partons.

L'INFANTE

(A part.) Voilà pourquoi le roi m'a amenée ici ? J'en perds la raison !

LE ROI

Venez, Infante !

EGAS

Songez qu'une telle situation a de grands inconvénients pour votre royaume.

ALVAR

Doña Inez est un obstacle au mariage de doña Blanca, qui ne se mariera pas en Portugal.

LE ROI

Je sais tout cela, Egas Coello, mais l'occasion n'est pas propice pour sortir d'embarras.

ALONSO

Donnez-moi votre main, seigneur, et votre bénédiction.

LE ROI

Quelle amabilité. Est-il un jeune homme plus charmant !

L'INFANTE

(A part.) Mon infortune grandit.

LE ROI

Adieu, doña Inez !

INEZ

Seigneur, que le ciel garde votre Majesté pendant mille années, et conserve le seigneur et maître de ma volonté!

LE ROI

(A part.) Ah ! Inez ! Combien mon âme souffre de ne pas pouvoir, ici même, à mon gré, vous prouver combien je vous aime.

BRITO

Violante, adieu, je m'en vas.

VIOLANTE

Adieu, Brito, je n'en suis pas fâchée.

LE PRINCE

Adieu, Inez de ma vie.

INEZ

Adieu, maître adoré.

LE PRINCE

Je pars mourant.

INEZ

Et moi je reste sans âme.

LE PRINCE

Quel sort malheureux !

INEZ

Quels tourments !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Un appartement.)

L'INFANTE, ELVIRE, suivante.

L'INFANTE

Telle est ma résolution, Elvire, cesse de me donner d'autres conseils.

ELVIRE

Infante, maîtresse, pense à quoi tu t'exposes.

L'INFANTE

J'y pense, mais je sais aussi qu'une femme de mon importance perd l'honneur lorsqu'elle se laisse insulter ainsi. Plus de conseils ! N'oubliez pas que, offensée et méprisée, il me faut mourir ou me venger. Bien des femmes ont été insultées, mais pas une autant que moi. Quoique Inez soit belle et quoiqu'elle le sache, il n'est pas juste qu'elle aille jusqu'à devenir la rivale d'une Infante de Navarre. Dans une pareille lutte, quelque grande que soit sa beauté, pour m'égaler, moi, le soleil lui-même serait impuissant, vive Dieu !

ELVIRE

Voici le roi.

L'INFANTE

Laissez-moi seule avec lui, Elvire, il faut que je lui dise tout maintenant.

ELVIRE

Madame...

L'INFANTE

Obéis, tais-toi et réfléchis !

ELVIRE

Je me retire en priant le ciel de finir tes tourments.

(Elle sort.)

L'INFANTE

Une pareille injure ne permet pas de consolation.

SCÈNE DEUXIÈME

L'INFANTE et le ROI

LE ROI

Laissez-moi seul, Coello, je veux lui parler en particulier et faire cesser sa colère.

L'INFANTE

L'occasion m'offre son cheveu. Profitons-en pour réaliser mes projets. Seigneur ?

LE ROI

Infante ?

L'INFANTE

C'est là une grande grâce, une grande faveur que vous me faites en m'honorant de votre visite.

LE ROI

Belle Blanca, je vous aime et je vous estime tant, je vous chéris tellement, belle Infante, qu'il n'est chose difficile au monde que je n'entreprenne pour vous servir. Cette affection, fille du respect que j'ai pour vous, m'oblige à vous protéger sans vous le dire. Lorsque je vous vois si belle et si vertueuse, je doute si vous êtes née en Portugal ou en Espagne.

L'INFANTE

Vous accueillez si favorablement l'amour aveugle que j'ai pour vous que mon âme confuse, ignore la manière dont vous me faites honneur ! Lorsque mon cœur inquiet songe

aux deux extrêmes entre lesquels je me trouve, j'estime que vous avez voulu me parler en toute sincérité. Vous savez de quelle rigueur le prince use avec moi et vous voulez, étant son père et son ami, me montrer en vous son amour.

LE ROI

A quoi, chère enfant, Votre Altesse était-elle occupée ?

L'INFANTE

Illustre seigneur, je cherchais uniquement à hâter mon départ.

LE ROI

Comment, Infante, vous voulez partir si promptement ?

L'INFANTE

Je vais vous dire pourquoi. Que Votre Majesté m'écoute ! A la suite d'un accord entre mon frère et vous... (A part.) Taisons tous nos ennuis, oublions toutes nos affections, ne voyons que l'honneur... (Haut) ... Je partis de nos mers de Navarre pour les mers de Portugal sur une cité de bois, sur une escadre volante de dauphins aussi rapide que le vent, J'arrivai ici, seigneur, un lundi — qui fut un mardi pour moi ¹. Ah ! malheureuse que je suis ! C'est le destin et non pas le jour qui apporte les malheurs. Ce voyage désiré fut si heureux et si prospère qu'il semblait, par ses chances heureuses, présager les tourments qui m'affligent maintenant. Votre Majesté vint au devant de moi pour me recevoir et me faire honneur par sa personne et par son amour. C'était la tendresse d'un père. Déjà, juste ciel !... j'attendais le prince pour lui donner avec la main de l'épouse les tendres caresses et la bonne volonté de l'amante, lorsque j'appris qu'il était resté à Lisbonne sans qu'il parût seulement avoir la curiosité de savoir qui il allait épouser. Cette indifférence, ou plutôt ce dédain ardent commencèrent par bouleverser mon âme, — ô malheur ! — et je me pris à redouter ce sur quoi je pleurais quelques instants après ! Quatre fois le soleil mourut entre les bras du soir et par suite de cette mort, la nuit revêtit ses deuil funèbres avant que le prince sortit de ses appartements pour venir me rendre visite dans le mien. Que tous ceux qui savent aimer disent si ce ne fut pas là un insulte à mon honneur En-

¹ Un mardi, jour de Mars, de lutte, de combat ?

fin, Votre Majesté alla voir le prince, une après-midi; je ne sais pas ce qu'elle lui ordonna, mais ce que je puis assurer, c'est qu'elle prit en main ma cause de la manière la plus complète. Enfin je vis don Pedro. Il n'est pas convenable que ma langue redise tous les tourments par lesquels je passai pendant cette courte visite. Il me suffit, étant ce que je suis, de les savoir et de les taire. Si mon cœur n'était pas aussi fort, aussi noble qu'il l'est, comment aurais-je pu supporter l'essaim d'insultes qui m'assaillirent, sans me transformer en volcan, sans réduire en cendres le téméraire, l'insensé qui ne craignait pas de me blesser. Mais passons, seigneur, et pardonnez-moi ! La jalousie m'entraîne et mon cœur, pour se plaindre monte à mes lèvres. Après toutes ces injures — qu'il est bon d'oublier — j'allai, conduite par vous, dans un domaine du Mondego. J'en revins plus dédaignée que je ne l'étais encore auparavant. L'offense est plus cruelle, en effet, lorsqu'elle a pour témoin celle qui, du dédain dont elle cause, doit se glorifier ensuite. Tout ce que je te dis, seigneur, pourrait te faire croire que ce je ressens, n'est qu'une douleur extérieure, une comédie de visage. Il n'en est pas ainsi. J'ai seulement voulu te faire connaître toute ma souffrance. J'ai voulu que Votre Majesté sût que je n'ignorais rien de ce qu'elle savait. Si elle en eût été informé, sans doute Votre Majesté n'eût pas été caresser ses petits-fils, après m'avoir offert de me venger. Oui, si Votre Majesté avait su que je savais tout, comment aurait-elle pu supporter qu'Inez, — quel que fût son incontestable mérite, — entrât en rivalité avec moi ! Ce qui est beau n'a jamais pu égaler ce qui est grand. Dites au prince, sire, non pas comme roi, mais comme père que je lui pardonne ce qu'il m'a fait, dites-lui qu'il est libre enfin, de se consacrer à celle qui le mérite si bien. Dites lui surtout qu'il songe bien désormais avant d'outrager une femme, que toutes ne renonceront pas comme moi à leur vengeance... Cette lettre est pour mon frère. Je le prie d'envoyer me reprendre, sans lui faire connaître pourquoi je suis obligée de partir. Il ne convient pas que je lui rende compte de pareilles injures. En partant, sire, je mets fin à mes tourments, je

laisse Inez dans la joie et je permets au prince don Pedro de se marier sans que je puisse le troubler. Quoiqu'il soit déjà marié secrètement, comme il me l'a déclaré, il paraît que son plaisir sera plus grand lorsque tout le monde connaîtra cette union. Adieu, seigneur, que Votre Majesté ne cherche pas à me retenir, à m'arrêter : il faut que je parte. Sans cela ce serait me forcer à faire pour rester ce que je n'ai pas fait quand on m'a dédaignée. Je suis encore maîtresse de moi, maintenant, mais si je viens à m'irriter, je ne sais pas si toute ma sagesse sera suffisante pour me contenir à la fin ! Me laisser aller est le meilleur. Il est tard. Je me retire dans mes appartements. Vous n'avez plus rien à me dire, seigneur, car je vous ai fait ma déclaration précise ! j'ai pensé à tout, — je pars mourante ! Que le ciel vous garde !

LE ROI

De grâce, Infante !

L'INFANTE

Invincible Alonso, que Votre Majesté ne m'ordonne pas de rester ici un seul instant de plus ou, vive Dieu ! malheureuse Parthénope, je me jetterai dans les flots pour y trouver la mort.

SCÈNE TROISIÈME

LE ROI, ALVAR GONZALÈS, EGAS COELLO

LE ROI

Alvar Gonzales et vous, Égas Coello.

ALVAR

Sire.

LE ROI

Allez à l'instant même retenir l'Infante.

ALVAR

J'y cours. (Il sort.)

COELLO

Voici le prince.

LE ROI

Je ne sais pas, maintenant, comment il pourra se soustraire à ma colère. Mon fils me mettra dans un tel embarras ! Je ne sais comment je pourrai rester maître de moi.

SCÈNE QUATRIÈME

LE ROI, EGAS et le PRINCE

LE PRINCE

Eh quoi ! seigneur, Votre Majesté me regarde d'un air irrité. Vous tournez les épaules à votre enfant, sire !

LE ROI

Laissez-moi ! ne me parlez pas ! je suis fatigué à la fin de vos folies. Ne me regardez pas, Prince. — Egas Coello, ce soir vous conduirez le prince prisonnier au château de Santarem. Il y paiera ses désobéissances, causes de tant de maux.

EGAS

Quelle sagesse royale !

LE PRINCE

Moi, sire, et pourquoi ?

LE ROI

Il suffit. Vous verrez maintenant s'il vaut mieux m'obéir que m'irriter.

SCÈNE CINQUIÈME

LE PRINCE et EGAS COELLO

LE PRINCE

Enfin, Coello, je vais donc être prisonnier à Santarem ?

EGAS

Le roi l'a commandé ainsi et moi son noble serviteur, je ne puis que lui obéir.

LE PRINCE

Vous serez donc mon alcalde ?

EGAS

Le roi a confié à ma loyauté le soin de veiller sur vous et de vous garder. Je suis forcé de faire ce qu'il commande.

LE PRINCE

S'il fait nuit maintenant, Coello, demain il fera jour de nouveau.

EGAS

Quelque jour qu'il fasse, ma loyauté n'en est pas moins espagnole.

LE PRINCE

Le soleil crée mille choses qu'il défait ensuite.

EGAS

Je sers mon roi, prince, avec une entière bonne foi et si ma mort pouvait vous servir, je mourrais quand il le faudrait.

LE PRINCE

Je crois que vous avez été peiné en me voyant devenir prisonnier.

EGAS

Je sais que je suis votre esclave et que mon zèle, comme serviteur de la loi, est à vos ordres de nuit et de jour.

LE PRINCE

Coello, obéissons au roi. -- Allez faire préparer les voitures.
(Egas sort.)

SCÈNE SIXIÈME

LE PRINCE et BRITO

LE PRINCE

Hein, Brito, que dis-tu de ma mauvaise étoile ?

BRITO

De ces choses-là, la fortune nous en offre tous les matins.

LE PRINCE

Quel douloureux événement ! je suis mort, je suis perdu !

BRITO

Belerma est le seul qui ait vécu avec un cœur mort.

LE PRINCE

Pars, Brito, dis à Inez... Tu t'en vas ainsi ?

(Brito fait semblant de sortir.)

BRITO

Pourquoi pas ?

LE PRINCE

Que lui diras-tu ?

BRITO

Que sais-je moi ? je te le redirai après. Ah, seigneur, je voudrais me réfugier dans l'église de Saint-Jean ¹, car j'ai une peur terrible que le roi ne me fasse emprisonner, moi aussi !

LE PRINCE

Si tu as peur de cela, Brito, va-t'en ! Mais pourquoi t'arrêterait on ?

BRITO

C'est facile à penser... parce que j'ai été ton entremetteur ². En semblable occurrence, je regretterais vivement d'aller naviguer sur les galères du roi, comme Violante m'a prédit que cela m'arriverait.

LE PRINCE

Brito, vas voir mon épouse. Dis-lui que ma raison est perdue jusqu'à ce que je l'ai revue.

BRITO

Et ensuite que le roi t'emprisonne !

LE PRINCE

Pourquoi serais-je deux fois prisonnier ? N'étais-je pas déjà son prisonnier ? Mais cela ne suffit pas pour exprimer ce que j'éprouve. Si je te charge de le lui faire comprendre, dis-lui tout ce que je te dis, puisque tu ne peux lui dire tout ce que je ressens.

BRITO

Je lui dirai que ton amour pour elle t'aveugle à moitié, je lui dirai combien tu l'adores, combien tu soupîres et combien tu pleures lorsque ta passion t'embrase.

¹ Elle avait droit d'asile.

² Le mot espagnol *alcahuete* est plus grossier.

LE PRINCE

Tu t'engages beaucoup, car le mal qui m'accable se ressent, mais ne se raconte pas. Dis-lui que le roi inhumain... Ecoute, Brito, ne l'afflige pas surtout, ni elle ni les deux perles, filles du nacre espagnol...

BRITO

Ne t'attendris pas, seigneur, ne vois-tu pas que tu pleures ?

LE PRINCE

Ah ! Brito, je ne peux davantage.

BRITO

Où est ton courage ? Que le roi te prenne, tu n'en pourras pas moins à un jour donné, laisser là le procès.

LE PRINCE

S'il me voulait faire prisonnier, pourquoi m'emprisonner deux fois ?

SCÈNE SEPTIÈME

(Un bois.)

INEZ et VIOLANTE

VIOLANTE

As-tu fini ta lettre ?

INEZ

Non.

VIOLANTE

Pourquoi ?

INEZ

Parce que j'ai compris que je ne pourrais y mettre ni mon cœur ni mes tourments.

VIOLANTE

As-tu lu la romance ?

INEZ

Oui. Elle est tournée de telle sorte qu'en y regardant bien je pourrais la croire composée pour moi.

VIOLANTE

La sais-tu ?

INEZ

Oui, je la sais.

VIOLANTE

Entièrement ?

INEZ

Oui. Et il ne faut pas t'en étonner, Violante, je l'ai étudiée pendant que j'étais dans ma chambre.

VIOLANTE

Veux-tu me la dire, maîtresse ?

INEZ

Oui, Violante; la voici, écoute !

VIOLANTE

J'écoute.

INEZ

N'aie pas de distraction maintenant.

Ma vie, quoiqu'elle ne soit plus que passion,
Je ne voudrais pas la perdre
Pour ne pas perdre le sujet que j'ai d'être sans elle.

O Nise! je me vis heureux et favorisé pendant un instant;
Puis ensuite d'amant, je devins abhoré.
Mais quoique Cupidon furieux ait changé sa flèche en harpon,
Je ne puis consentir à désirer ma mort.
J'aime ma vie, quoiqu'elle soit passion,
Car elle me permet d'aimer.

L'âme qui me faisait vivre s'en est allée vers toi,
Alors que je lui donnais l'hospitalité dans mon cœur,
Et la choyais l'appartenant tout en étant mienne.
Et maintenant que je la vois perdue,
Je n'élève pas d'amoureuse plainte,
Je suis content sans elle.

Mais, Nise, je ne voulais pas m'en séparer
A moins qu'elle ne devint dépourvue d'opimes pour tes beaux yeux.

C'est la volonté et l'intelligence qui gouvernent l'homme,
C'est en obéissant à la raison que j'ai vécu tant que je fus homme.
Mais depuis que Cupidon m'a fait mettre en toi mon amour,
Ma passion est si vive, que jamais, ô belle femme,
Je ne voudrais te perdre
Pour ne pas perdre l'occasion de t'aimer

Depuis que je t'ai vue, je vis captif et privé de ma liberté,
Et quoique j'aie vécu en moi, j'ai vécu sans moi,
Soumis que j'étais à ta volonté,

J'attendais de toi un peu de pitié,
 Mais depuis que ton pouvoir, ô Nise, a bouleversé mon orgueil,
 Mon étoile est si mauvaise
 Qu'elle-même m'affirme que je dois vivre sans elle

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, plus BRITO

BRITO

Inez, cache si c'est possible, mais cela ne sera pas facile, les beaux rayons noirs de ces yeux doux et dangereux. Cache dans l'intérêt de ton existence, la canicule, la fraîcheur, la fleur, la neige, l'affabilité, la sévérité, l'inquiétude, la crainte, l'enjouement, la dissimulation, la gaité, la mesure, la beauté, la plus que beauté de ton visage. Un ciel où il y a tant de tourments ne manquera pas de nuage.

INEZ

Que dis-tu ?

BRITO

Va-t'en vite. L'Infante vint ici.

INEZ

L'Infante ici ?

BRITO

Elle prétend trouver pour ne pas en perdre le trophée, un héron qui est tombé du ciel par ici. La voici qui s'avance.

INEZ

Écoute, Brito, un héron ¹ ?

BRITO

Oui.

INEZ

Elle l'a tué ?

¹ En Espagnol, *Garza*. C'est aussi le nom de Inez, De là un calembourg constant dans les deux scènes suivantes.

BRITO

Oui, c'est elle. Elle est allée en chasse avec un escadron superbe de faucons.

INEZ

C'était un escadron de jalousie, car elle est venue pour me tuer.

BRITO

Montée sur un alezan superbe tenant d'une main les rênes et de l'autre un faucon, on la prendrait pour Pallas ou pour une Vénus enivrée.

INEZ

Au nom du ciel, que faut-il faire ? je veux me retirer : il ne faut pas qu'elle me voie. Mais non, il est, sans doute, plus convenable que je l'attende et que je voie si je puis l'adoucir par des compliments.

BRITO

Tu as raison.

INEZ

Parle-moi maintenant de mon seigneur. Comment l'as-tu laissé, Brito ? Le prince don Pedro est-il en bonne santé.

BRITO

Quoique je ne vienne ici que de sa part et pour te voir, il n'est pas possible, madame, que tu saches ce qui se passe là-bas. Je ne te dis qu'une chose pour le moment c'est qu'il viendra te voir cette nuit.

INEZ

Est-ce certain ?

BRITO

C'est certain.

INEZ

Et dis-moi, Brito, qu'y a-t-il de nouveau de la part de l'Infante.

BRITO

Il y a que je la vois presque à tes côtés.

INEZ

Ah ! malheur pour moi, elle vient troubler mes projets.

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, plus L'INFANTE, ALVAR GONZALES,
EGAS COELLO, chasseurs

L'INFANTE

J'ai beaucoup regretté la perte de ce héron.

ALVAR

Il a pris son vol si haut qu'il a été impossible de le retrouver.

L'INFANTE

Je crois que l'air l'aura transformé en vent pour pouvoir voler plus légèrement, car il aurait pu lui emprunter sa légèreté.

INEZ

Que le Seigneur donne à Votre Altesse la vie que je lui souhaite.

L'INFANTE,

(A part.) Je ne m'en trouverais guère bien. (Haut.) Inez, relevez-vous! Vous ici?

INEZ

Si c'est à ma présence en ces lieux que je dois ce bonheur de vous parler, madame, je puis dire sans flatterie que j'ai connu seulement le bonheur en vous voyant.

L'INFANTE

Comment allez-vous?

INEZ

Pour vous servir comme ma dame et ma souveraine maîtresse.

L'INFANTE,

(A part.) Elle paraît bien triste. Sait-elle que le roi a fait emprisonner don Pedro? Sans doute! Allons, amour, examinons si vous pouvez encore vivre en moi. Quoique je vous regarde déjà comme mort, il me manque une dernière épreuve pour le croire tout à fait. (Haut.) Vous êtes triste?

INEZ

Moi ? madame.

L'INFANTE

Ne vous affligez pas ; je vous affirme, doña Inez, que je serais heureuse de pouvoir vous consoler. Le prince ne pouvait pas vous protéger éternellement. Il lui fallait bien se marier : il est maintenant mon époux.

INEZ

Juste ciel ! Que dites-vous ?

L'INFANTE

Il est, comme vous le savez, prisonnier à Santarem. Il n'en sortira que pour la célébration d'un heureux hyménée, qui unira deux âmes séparées par vous, doña Inez !

INEZ

(A part.) Oh ! cela ne se peut supporter. Ce n'est plus du mépris, c'est de la jalousie. Personne n'a pu vivre en la ressentant comme je la ressens. Je vais lui répondre.

L'INFANTE

Inez, arrêtez un peu ce vol audacieux auquel votre orgueil vous a livrée ; redescendez au rang qui est vôtre. Prenez pour leçon, pour exemple, pour clair avis ce que je vais vous dire. Un héron blanc, fils de la beauté du vent, planait ce soir orgueilleux, lorsque, fondant sur lui, dans le ciel, un gerfaut superbe le mit en morceaux avec ses serres ; il semblait irrité de voir un héron téméraire rivaliser avec sa tête couronnée. Voilà l'avertissement que j'avais à vous donner en passant, Inez. Vous me comprendrez, n'est-ce pas ?

INEZ

(A part.) Je ne puis plus me contenir.

ALVAR

L'Infante s'est vivement déclarée.

EGAS

Je crains quelque malheur.

INEZ

Infante, avec tout le respect que l'on doit à votre haut rang, je veux vous dire qu'il ne faut pas, par de tels exemples, flétrir ma noblesse réelle. Si vous êtes Infante de Navarre, reine de ce pays de Portugal, je suis doña Inez

de Castro Coello de Garza, moi, et je ne l'oublie pas. Vous êtes l'épouse du roi don Pedro, mais je l'étais avant vous. Voyez, Infante, si mon mariage ne vaut pas mieux que le vôtre, étant le premier conclu. Ne pensez pas, madame, non, ne pensez pas qu'en vous parlant ainsi j'offense le respect que je vous dois; je réponds seulement, et je cherche à sortir d'embarras mon époux, car c'est lui qui est dans mon cœur, c'est à lui que vous parlez, et non pas à moi. Et, puisque je suis lui, je dois, lorsque vous me parlez comme doña Blanca de Navarre, vous répondre comme don Pedro de Portugal.

L'INFANTE

Inez, comment oubliez-vous que ce fut le héron¹ qui tomba du ciel.

INEZ

Il était blanc², à ce que vous avez dit vous-même.

L'INFANTE

Comment, vous me répondez, à moi, par de sots jeux de mots?

INEZ

J'ai mal fait, madame? Moi?...

ALVAR

Perdre ainsi le respect dû à une personne royale!

INEZ

Oui, j'ai dit, juste ciel! qu'il était blanc...

L'INFANTE

C'est assez. Retirez-vous!

INEZ

O mon amour!

EGAS

Voici le roi.

L'INFANTE

Je veux contenir ma colère.

INEZ

Je me retire, moi, téméraire et affligée. Allons, Violante,

¹ *Garza*, nom d'Inez. Toujours le même calembourg.

² Autre calembourg sur le nom de *Blanca* qui est celui de l'Infante.

j'espère qu'Alonso et Dionis me consoleront un peu de ma douleur. (Inez et Violante sortent. Arrivent le roi et sa suite.)

LE ROI

Je ne pensais pas vous rencontrer.

BRITO

Je vais dire à don Pedro ce qui s'est passé.

SCÈNE DIXIÈME

LE ROI, L'INFANTE, ALVAR GONZALES, EGAS, chasseurs

LE ROI

Chère Infante, ma fille ! Qu'est cela ?... Comment s'est passée, pour Votre Altesse, cette chasse de l'après-midi ?

L'INFANTE

Grand seigneur, dans le fond de cette vallée, qu'un petit ruisseau de cristal garni d'argent, nous avons découvert un héron¹, et quoique frappé mortellement au moment où il s'élevait, il se reprit à vivre de nouveau, et s'envola. Sire, je n'ai ni puissance ni succès contre les hérons, depuis qu'un héron m'a tué de jalousie.

LE ROI

Je ne vous comprends pas.

L'INFANTE

Ah ! grand seigneur, vous pouvez bien me comprendre ; l'énigme n'est pas difficile, et le sens n'en est pas caché. Doña Inez vient de me dire à l'instant même que le prince don Pedro est son époux. Celui-ci me l'avait déjà dit le premier, mais je ne l'avais pas cru ; je m'imaginai que c'était encore douteux. Mais depuis que doña Inez, sans pudeur et sans respect, a osé me le dire ici même, je suis bien obligée de le croire.

LE ROI

Comment la modestie d'Inez, sa sagesse, sa vertu, ont-elles pu manquer à l'affection que j'ai pour vous, Infante ?

¹ Toujours le calembourg. *Una Garza*.

Vive Dieu ! Alvar Gonzales, le prince, dans sa folie et son aveuglement, me forcera à prononcer une condamnation à mort qui servira d'exemple au Portugal. Je vengerai cette insulte qui vous est faite.

L'INFANTE

Le meilleur remède c'est de n'en point chercher ; car, dès ce moment, je vous jure de tout oublier. L'oubli est le seul moyen qui me reste pour calmer ma colère et la vôtre, Sire.

LE ROI

Que vous en semble, Alvar Gonzales ?

ALVAR

Alors que tout le royaume attend dans la joie cet heureux mariage, il y aurait grand inconvénient, c'est mon avis, Sire, à ne pas le célébrer. Il serait donc convenable d'éloigner Inez de Portugal.

LE ROI

Comment le puis-je ? Elle est mariée !

ALVAR

En supposant, Sire, que cet empêchement majeur ne puisse être évité...

LE ROI

Donnez-moi un conseil...

ALVAR

Il me semble que la vie d'Inez...

LE ROI

Que dites-vous ?

ALVAR

Je me comprends ..

LE ROI

Parlez, que craignez-vous ? Achevez !

ALVAR

Je suis certain que son existence se trouvera compromise.

LE ROI

Pourquoi ?

ALVAR

Sire, parce que c'est la seule manière de conclure le mariage de don Pedro et de l'infante.

L'INFANTE

Oh ! cela, non ! Quoique je ressente vivement les injures qui me sont faites, je ne dépasserai pas cependant les limites de ce que je puis faire. Qu'inez vive pendant mille siècles. Si aujourd'hui je souffre à cause d'elle, elle n'est pas coupable de mon malheur que j'ai bien mérité.

LE ROI

Allons examiner plus attentivement ce qu'il faut faire.

ALVAR

Au palais ?

LE ROI

Non, je suis fatigué : je me sens indisposé. Allons à la maison de chasse, Alvar et vous Egas !

L'INFANTE

Est-ce près d'ici ?

ALVAR

Oui, madame.

LE ROI

(A part.) Donnez-moi quelque consolation, ô mon Dieu ; si tout cela durait, je crains que tous les tourments et l'ennui me frappent mortellement.

L'INFANTE

Allons ! seigneur !

LE ROI

Partons, ma fille.

L'INFANTE

Quel courage !

LE ROI

Quel esprit !

L'INFANTE

Quelle sagesse !

LE ROI

Quel cœur ! Donnez-moi la main. Je veux être votre écuyer, moi.

L'INFANTE

Je vous suis reconnaissante d'une si grande faveur.

LE ROI

Que ne vous vois-je ainsi tous deux, vous, Blanca, et le prince don Pedro.

SCÈNE ONZIÈME

(Une salle dans le domaine d'Inez)

INEZ, LE PRINCE

INEZ

Je te dis que j'ai peur !

LE PRINCE

Est-il possible que tu ne saches pas, Inez, que tes beaux soleils ne peuvent se ternir ? Chasse le déplaisir, ô mon bien, et ne sois plus cruelle. Ne me tue pas par le dédain, toi qui me tues par l'amour. Toi, irritée ? Toi, triste ? Comment se peut-il que les nuages de l'ennui troublent tes splendeurs superbes. Parle, Inez, dis-moi tes chagrins. O mon bien, pourquoi ne me réponds-tu pas ? S'il me faut mourir, ne vaut-il pas mieux que tu me dises pourquoi tu me mets à mort. Il n'est pas bien que, sentant le coup et sachant que je vais mourir, j'ignore pourquoi je succombe.

INEZ

Seigneur, cher époux ! ma vie ! cher maître ! Pedro !

LE PRINCE

Que tes lèvres renoncent aux épithètes, Inez, et dis-moi ce qui cause à toi ces tristesses, à moi ces inquiétudes.

INEZ

Ton père...

LE PRINCE

Parle.

INEZ

Veut...

LE PRINCE

Achève, mon amour.

INEZ

Exige...

LE PRINCE

Pourquoi ce trouble ?

INEZ

Que tu te maries !

LE PRINCE

Si c'est là ce qui cause tes craintes, c'est que tu as manqué de réflexion, car tu sais bien que dans le monde entier je n'aurai jamais d'autre maître que toi...

INEZ

Quoique je voie bien que tous tes actes, époux et seigneur, n'ont pas d'autre but que de me plaire, il est bon que tu saches que la fortune cruelle veut que je te perde, cher maître, veut que cette infante, choisie par ton père pour être ta femme, te presse dans ses bras. Puisqu'il n'est plus possible que tu sois à moi, puisque mes bras ne pourront plus te donner de caresses, il est nécessaire que tu veuilles bien intervenir, toi, mon Pedro de mon âme, auprès de ton père pour que le roi ne tranche pas le fil de mes jours. J'irai avec tes fils vivre au milieu de montagnes sauvages. Je vivrai avec les bêtes féroces et par des gémissements féroces je demanderai au ciel la justice que les hommes m'ont refusée en désunissant deux cœurs si doucement enlacés. Mes enfants et moi, seigneur, par nos tendres plaintes, sans famille et sans abri, nous servirons d'exemple au monde, nous lui montrerons à quels dangers et à quels chagrins s'exposent ceux qui, sans songer à tout, se marient en ne voyant que leur fol amour. Celui qui m'a aimé pendant quelque temps peut bien m'accorder cette grâce. Celle qui a été à vous, mon amour, ne doit pas souffrir des rigueurs de l'injustice. Songez-y, seigneur, il y aura des bronzes et des marbres qui vous feront éternel ! C'est maintenant qu'il faut vous révéler tel que vous êtes. Montrez, montrez les blasons de votre héroïque dévouement. Faites connaître à l'univers que si tout le royaume a voulu me tuer, vous m'avez, vous, cher seigneur, défendue avec une vaillante audace et une constante fidélité, comme votre épouse, comme votre femme, comme votre amante.

LE PRINCE

Je n'aurais jamais cru, belle Inez, que tu pourrais cesser d'avoir confiance dans l'amour dont je t'adore. Relève-toi,

Sèche ces beaux yeux. Les perles que tu laisses tomber ne sont pas à leur place sur le sol. Garde-les dans ton écaille, personne au monde n'oserait les acheter. Quand même mon père ferait tomber ma tête à ses pieds, quand même l'Infante que je hais m'arracherait la vie, pour satisfaire mon père et te venger, non-seulement je n'en serais pas moins ton époux, mais encore je séparerai ma tête de mon corps, moi-même, avant que l'on pût me forcer de dire : oui. Je t'aime tant, cher amour, que sans toi je ne veux pas vivre.

INEZ

Tiendrez-vous votre parole ?

LE PRINCE

Je te dis mille fois : oui.

INEZ

Allons ! je n'ai plus peur maintenant, et comment as-tu fait pour t'échapper de prison ?

LE PRINCE

Ce matin, j'ai demandé à Egas Coello, la permission de sortir pour venir te voir et, quoique ce soit un traître, il a craint ma colère et ne m'a pas retenu.

INEZ

Alors, seigneur, il faut que vous retourniez là-bas avant que les gardes ne s'aperçoivent de votre absence. Il est tard déjà. Vous reviendrez demain.

LE PRINCE

Adieu, Inez !

INEZ

Adieu, Pedro, ne m'oublie pas.

LE PRINCE

Chère épouse, tu n'avais pas besoin de me dire cela.

INEZ

Mais, si votre père ordonnait...

LE PRINCE

Mon père n'a pas pouvoir sur mon âme.

INEZ

Et, si l'Infante l'exigeait ?

LE PRINCE

Quand même l'Infante l'exigerait.

INEZ

Et, si le royaume se soulevait pour cela?

LE PRINCE

Quand même il serait en proie à toutes les colères cruelles de la guerre civile.

INEZ

Auras-tu tant de fermeté ?

LE PRINCE

Je suis de roc.

INEZ

Tant d'amour ?

LE PRINCE

Le mien n'a d'égal que le tien.

INEZ

Tant de courage ?

LE PRINCE

Personne ne m'est supérieur en courage

INEZ

Tant de loyauté ?

LE PRINCE

Oui, je suis aveuglé par tes lumières souveraines. Pour t'adorer, il n'est pas nécessaire que je te voie.

INEZ

Assez, mon amour, va-t'en avec Dieu !

LE PRINCE

Adieu ! Ah ! si je pouvais rester près de toi !

INEZ

Si je pouvais partir avec toi. Je reste morte !

LE PRINCE

Je pars sans mon âme.

INEZ

Adieu, époux adoré.

LE PRINCE

Adieu, épouse adorée.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Un bois.)

LE PRINCE, BRITO, bruit de voix et de chasse dans la coulisse

LES UNS

To, to, par ici, accourez ! Vite les chiens ? Vite !

LES AUTRES

Au vallon ! au vallon ! A la source ! Qu'il ne s'échappe pas !
En haut ! en haut ! Ne le perdons pas. (Entrent le prince et Brito.)

BRITO

Ce sont les chasseurs de Coimbre.

DANS LA COULISSE

Montez sur la colline. Montez !

D'AUTRES CHASSEURS

La chevrette s'enfuit. Courez à la source !

LE PRINCE

Ah ! doña Inez de ma vie ! Il m'a semblé que c'était toi
poursuivie, maltraitée, pourchassée, qui arrivais à la source.

BRITO

Qui, seigneur ?

LE PRINCE

Ma divine Inez !

BRITO

Nous avons un autre petit présage !

LE PRINCE

Ce n'est évidemment qu'une fantaisie de mon imagination,

car il est certain, Brito, que mon épouse n'irait pas se jeter dans la source, mais bien plutôt dans mes larmes.

BRITO

Nous arrivons de Santarem, et nous voici à une lieue à peu près du domaine. Tu la verras bientôt, joyeuse, entre tes bras.

LE PRINCE

Ah! ciel!

BRITO

Pourquoi soupirez-tu?

LE PRINCE

Parce que je ne suis pas encore dans ses bras.

BRITO

Tout cela, c'est de l'affectation.

LE PRINCE

Non, c'est simplement le désir de contempler la belle et divine Inez, si séduisante, qu'elle ne peut se comparer qu'à elle-même.

BRITO

C'est la vérité.

LE PRINCE

Toutes les fleurs perdues d'envie sont...

BRITO

Qu'est-ce qu'elles sont?

LE PRINCE

Ou desséchées ou fanées. La rose, reine de toutes, en voyant un jour mon Inez, demeura pâle et vieillie par la colère. L'œillet se flétrit en contemplant sur les joues d'Inez un incarnat plus beau que le sien, et mêlé au sang divin de Vénus. Un beau jasmin me dit un jour : Prince, ne permets jamais à ton Inez de contempler les fleurs, car, une fois qu'elles les a regardées, les fleurs se troublent et cessent de pousser. Elles perdent toute leur beauté, et celles qui étaient des merveilles cessent de les être.

BRITO

Quel jour le jasmin t'a-t-il dit tous ces mensonges? Sois plus raisonnable, et allons au fait!

LE PRINCE

Ecoute donc. Je voulais, pour que personne ne me vit,

ne pas aller jusqu'au château. Aussi ai-je apporté de Santa-rem une lettre toute prête que tu vas porter. J'en ai une autre préparée pour le connétable. Porte-la donc !

BRITO

Donc tu m'envoies avec ces deux lettres ?

LE PRINCE

En qui mon cœur a-t-il eu jamais confiance sinon en toi ?
— Allons, pars à la fin !

BRITO

Et si par hasard Alvar Gonzales et Egas Coello me rencontraient. Ils sont maintenant dans la privauté de ton père. S'ils fouillent mes guenilles, s'ils trouvent les lettres et s'ils me font pendre ? Sera-ce là, seigneur, je vous le demande, un bon voyage que j'aurai fait.

LE PRINCE

N'aie pas peur, mon courage te soutiendra.

BRITO

Quel beau sang-froid ! Si par hasard on m'étrangle une fois, de quel profit sera pour moi ce que tu viens de m'offrir. Ton courage me servira-t-il à quelque chose dans l'autre vie ?

LE PRINCE

Brito, il faut que tu portes ces lettres.

BRITO

Enfin pourquoi restes-tu seulement en vue du château ?

LE PRINCE

On m'a dit que mon père y était avec Egas Coello. Ils sont venus chasser ici ces jours derniers. Je ne veux pas qu'ils me voient.

BRITO

Et si les deux compères continuent la plaisanterie du *Héron*, et demandent qu'on mette Inez en prison. Je vous le demande, seigneur, que fera le prince ?

LE PRINCE

Ces deux traitres de bas étage oseraient-ils en vouloir à ma vie ? Ma *Garza* ¹ se soutenant elle-même, quand même

¹ Mon héron. — Toujours le même calembourg

ils l'entoureraient de leurs spirales, quand même furieux ils la poursuivraient, s'élèverait si haut dans les airs qu'on la perdrait de vue. Les faucons assassins, en voyant Inez planer dans toute la région vide des campagnes de l'air, se fatigueront de la poursuivre lorsqu'ils l'apercevront si près des cieux, sa demeure naturelle. Et s'ils vont la chercher jusque là au lieu d'un héron voyageur, ils trouveront Inez immobilisée et transformée en étoile !

BRITO

Voilà qui est joliment dit. — Dis-moi maintenant ce que tu as résolu.

LE PRINCE

Pars pour le Mondego, Brito, je t'attends dans le jardin qui est à une demi-lieue de là et à une lieue de Coimbre.

BRITO

Tu resteras caché là pendant que je chercherai la nymphe la plus belle de la terre.

LE PRINCE

Oui, Brito, c'est là que mon amour est déterminé à l'attendre. C'est là que mon espérance restera, jusqu'à ce que je te revoie, attachée à un cheveu. C'est là que mon amour inquiet attendra que tu viennes lui dire s'il peut voir le feu qui l'anime. C'est là, Brito, que je vivrai, s'il est possible qu'il vive, celui dont la vie est comme la mienne dans un autre lieu.

BRITO

Tu peux attendre là, que je sois venu te dire là, ce qui *alors* s'est passé là. Tu as employé tout une file de *là* : tous ces *alors* fatigueraient une grand'mère ! Que le diable t'emporte avec tes *là* ¹.

LE PRINCE

Dis-lui bien des choses. Dis-lui que les prunelles de mes yeux, perdues dans son souvenir, si elles pleurent comme des prunelles, regardent aussi comme des prunelles !

BRITO

Vive le prince don Pedro !

¹ Ces trois mots se disent en espagnol, *Allá*. C'est un conceitti intraduisible en français.

LE PRINCE

Dis à mon Inez, à mon maître, qu'elle vive.

BRITO

Quel véritable amour de Portugais !

LE PRINCE

Quelle beauté castillane !

SCÈNE DEUXIÈME

(Un bosquet dans le parc et près du château.)

INEZ et VIOLANTE. (Elles sont placées à un balcon et assises sur des coussins.)

INEZ

Quelle heure est-il ;

VIOLANTE

Trois heures viennent de sonner.

INEZ

Violante, apportez-moi un coussin.

VIOLANTE

En voici un,

INEZ

Restons assises sur ce balcon, puisque le soir tombe. Ah ! malheureuse que je suis !

VIOLANTE

Pourquoi soupirez-tu ainsi ?

INEZ

Parce que, depuis hier, je suis sans l'âme qui m'anime.

VIOLANTE

Veux-tu que je chante ?

INEZ

Chante, Violante, pour faire diversion à mon chagrin.

VIOLANTE. (Elle chante)

C'est vrai, je l'ai vue
Dans la campagne, au milieu des fleurs,
Alors que Célia se prit à dire :
Ah ! j' me meurs d'amour,
Ayez pitié de moi !

INEZ

Attends, arrête, Violante. Cesse de chanter. Je crains un malheur sans remède.

VIOLANTE

Qu'as-tu, chère maitresse? Est-ce quelque nouvel ennui?

INEZ

Dans les champs de Mondego, j'ai aperçu quelques cavaliers qui s'approchent de ce côté. Des hommes armés les suivent. Dieu me garde! Que sera-ce? qui vont-ils arrêter? Quoique je puisse croire que c'est contre moi qu'ils marchent, j'en doute encore, car ils ont bien des armes pour s'emparer d'une femme

VIOLANTE

Jésus, madame, que dis-tu?

INEZ

Violante, mes craintes sont grandes. Reprenons notre ouvrage. Ce serait manquer de sagesse, que de me prédire à moi-même un malheur.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, plus LE ROI, ALVAR GONZALES, EGAS COELLO
et la suite

LE ROI

Je le déplore, Coello.

ALVAR

Sire, Votre Majesté ne pouvait pas faire autrement pour pacifier le royaume.

EGAS

Seigneur, quoiqu'il semble qu'il y ait dans notre cœur quelque désir de mettre à exécution l'ordre cruel que vous nous donnez, Dieu sait qu'au prix de notre âme, cependant, nous voudrions sauver Inez. Mais le Portugal entier demande sa vie, et, pour faire tomber tous les obstacles, il faut qu'Inez...

LE ROI

Assez, taisez-vous! Que Dieu triple et un m'assiste! Donc il le faut pour la paix du royaume! Par ce que je suis! j'aimerais mieux vraiment perdre la puissante couronne de Portugal, que me montrer si sévère, en frappant Inez avec tant de cruauté. Appelez doña Inez.

EGAS

Elle travaille sur son balcon.

LE ROI

Coello, vîtes-vous jamais plus grande beauté? Comment! je dois être si rigoureux envers celle à qui je voudrais témoigner toute mon affection.

ALVAR

Seigneur, si vous ne vous montrez pas sévère, votre couronne est en danger.

LE ROI

Alvar Gonzales, taisez-vous! Laissez-moi m'attendrir, maintenant, du moins, puisque tout à l'heure je rendrai cruelle justice contre son innocente beauté. Ah! Inez, tu ne songes pas à cette bataille rangée, dans laquelle ton aiguille est un trop faible acier pour te défendre. Appelez-la.

ALVAR

Doña Inez, le roi vous ordonne de descendre à l'instant près de lui.

LE ROI

Est-il plus grande cruauté?

INEZ

Se mettre aux pieds du roi, ce n'est pas descendre, c'est s'élever. Violante et Inez quittent le balcon.)

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, moins INEZ et VIOLANTE

ALVAR

Elle vient.

LE ROI

Je ne sais comment je pourrai la soustraire à cette rigueur, à ce supplice. Ah ! Dieu ! Mais, pour Dieu, je chercherai tous les moyens possibles. Egas Coello, songez que je ne suis pour rien là-dedans. Que l'on cherche si l'on ne pourrait pas trouver quelque moyen de lui sauver la vie.

EGAS

Je ne vois aucun remède.

ALVAR

Je n'en trouve aucun.

LE ROI

Puisque vous n'en trouvez pas, taisez-vous, alors, et ne répondez pas à ce que je vais dire.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, plus INEZ, LES ENFANTS, et VIOLANTE

INEZ

Que votre royale majesté me donne ses pieds à baiser, Sire. Dionis, Alonso, approchez, et baisez les mains du roi.

LE ROI, à part

Quelle noble beauté ! Que Dieu t'aide, pauvre femme. Qui t'a amenée en Portugal ?

INEZ

Vous ne me répondez pas, Sire.

LE ROI

Ce n'est pas le moment. Doña Inez, je suis irrité contre vous, qui, par votre prétention d'épouser le prince, êtes la cause de l'état de trouble du royaume. Mais il est facile de remédier à cela, en prouvant que ce mariage n'a pu se faire.

INEZ

Songez...

LE ROI

Inez, ne vous troublez pas. Il est certain qu'étant ma vas-

sale, vous n'avez pas pu vous marier avec Pedro sans une dispense.

INEZ

Ce que vous dites est vrai, Sire; mais, avant que le mariage ne se fit, la dispense avait été accordée.

LE ROI

Taisez-vous! Cela est mauvais pour vous, doña Inez; vous vous perdez. Car, s'il en est ainsi, il faut que vous mouriez!

INEZ

De telle sorte, illustre Seigneur, que, lorsque vous, vous avouez que je suis votre vassale, lorsque, moi, me faisant un point d'honneur de ne point oublier ma position, j'apporte la dispense nécessaire pour épouser don Pedro, vous condamnez cruellement à la mort une pauvre malheureuse comme moi! Vous me punissez ainsi de n'avoir pas manqué à mes devoirs.

LE ROI

L'homme, lui aussi, dès sa naissance, semble, si vous y songez, avoir les pieds et les mains attachés. Pour pleurer, il n'a pas besoin de commettre d'autre faute que celle de naître. Vous êtes née belle, c'est un crime de plus. (A part.) Vive Dieu! je ne sais que faire.

EGAS

Sire, que votre Majesté ne s'attendrisse pas!

ALVAR

Sire, ne vous laissez pas aller à la pitié. Songez que vous risqueriez beaucoup.

LE ROI

Taisez-vous, amis, taisez-vous! puisque je ne puis lui faire grâce, laissez-moi la consoler. (Haut. Doña Inez, ma fille, mon enfant.

INEZ

Vous me pardonnez!

LE ROI

Non, mais je veux que ce malheur nous le partagions entre nous deux, puisque je ne puis pas te sauver.

INEZ

Est-il un plus triste sort? Et pourquoi, seigneur, cette cruauté?

LE ROI

Tout le royaume est conjuré contre vous.

INEZ

Dionis, Alonso, approchez! Suppliez votre grand-père de vouloir bien me pardonner.

LE ROI

C'est impossible!

ALONSO

Grand-père!

DIONIS

Tu ne vois donc pas ma mère pleurer? Alors pourquoi ne lui pardonnes-tu pas!

LE ROI

(A part.) Je puis à peine parler. (Haut.) Inez, il faut que tu meures et quoique mourir te soit cruel et quoique je doive te survivre, Dieu sait qui souffrira le plus de nous deux.

INEZ

Je ne souffre pas, Sire, je ne souffre pas du malheur qui me frappe. Je souffre parce que Pedro absent souffrira plus encore que moi. Cette mort cruelle est une joie pour moi, car c'est pour lui que je meurs. C'en'est rien, Sire, il y a longtemps que mon amour lui avait offert ma vie. Votre Majesté, en me faisant mourir, n'est pas cruelle. Elle a pitié de moi. Mon époux mourra, lui aussi, quand il connaîtra mon malheur et ma mort. Votre sentence cruelle ne sera pas moins rigoureuse pour lui. Vous avez pris parti pour doña Blanca, Sire! Mais ce n'est pas juste que de s'allier au plus fort, c'est de la faiblesse et non pas du courage. Si Dieu a mis l'amour au cœur de don Pedro, s'il m'a donné à moi cette beauté que Pedro aime tant pour que je fusse plus heureuse et plus digne d'être son épouse, ne me rendez pas malheureuse, Sire, parce que Dieu m'a faite belle. Soyez miséricordieux, soyez humain! Quel homme de cœur vit une femme à ses pieds sans lui tendre la main? La clémence est l'attribut souverain des rois. Que Votre Majesté, en me jugeant, songe à la pitié; qu'il n'oublie ni mon jeune âge, ni mon innocence. Si je fais appel à vos sentiments, ce n'est pas, quoique ma douleur soit grande, comme épouse de votre fils, comme mère de vos petits-enfants, mais c'est parce qu'il y a deux êtres

ainsi faits que si l'un meurt, l'autre mourra. Prenez deux lyres entièrement d'accord, si l'on vient à blesser l'une, celle qui ne sera pas touchée résonnera aussitôt. Dis-moi, n'as-tu jamais vu un nuage monter dans le ciel en menaçant la terre, et, pendant que l'on doute et l'on craint, il s'en va crever sur un autre point qu'on ne supposait pas menacé. C'est là ce qui se passera pour don Pedro, ce qui est pluie pour lui est larmes dans mon cœur. N'as-tu pas entendu parler de ce coupable qui, enlevant un enfant, monta au sommet d'une tour par crainte du châtement qui l'attendait? Le juge miséricordieux, pour sauver l'enfant innocent, lui fit grâce. Moi, je m'attache à don Pedro. Faites-moi grâce de la vie, Sire, pour que mon époux ne meure pas.

LE ROI

Doña Inez, il n'y a plus de remède. Il faut que vous mouriez! Donnez moi mes petits-fils et... adieu.

INEZ

Vous m'enlevez mes enfants, roi don Alonso! Seigneur! pourquoi vouloir me tuer tant de fois! Songez, seigneur, songez que c'est m'arracher le cœur par morceaux.

LE ROI

Emmenez-les, Alvar Gonzales.

INEZ

Mes enfants, où allez-vous? Où allez-vous sans votre mère? Les hommes n'ont donc plus de pitié? Où allez-vous, mes douces lumières! Comment! C'est ainsi que vous me laissez en proie à la cruauté, sans aucune consolation?

ALONSO

Console-toi, mère, reste avec Dieu. Nous allons avec notre grand père, il ne voudra pas nous faire de mal.

INEZ

Est-il possible, mon seigneur, mon roi, que vous me fermiez ainsi la porte du pardon? Vous ne voyez donc pas que je suis votre humble esclave! Vous voulez prendre la vie de celle qui est à vous! Pensez, Alonso, pensez donc que, quoi que vous soyez le grand père de mes enfants que vous m'enlevez, vous ne pourrez pas les élever sans l'amour de leur mère. Maintenant, Sire, maintenant, il faut montrer

toute la puissance de votre royale majesté. Que me répondez-vous, ô mon roi !

LE ROI

Doña Inez, je ne puis trouver aucun moyen de te satisfaire ! et mon sort est si triste que je n'ai maintenant, quoique roi, qu'un pouvoir limité. Alvar Gonzales, Coello, restez auprès de doña Inez. Je ne veux pas la voir mourir.

INEZ

Comment, seigneur, vous partez et, inhumain, vous me livrez à Alvar Gonzales et à Coello. Mes enfants, enfants de ma vie, laissez-moi les embrasser ! (Elle les embrasse.) Alonso, ma vie, mon fils ! Dionis, mon amour, retournez-vous, retournez-vous, regardez votre mère. Mon Pedro, où es-tu ? Tu ne te souviens donc plus de moi ? Est-il possible que, dans un si grand malheur, je ne puisse te voir, cher époux ! Qui pourrait, Pedro, t'avertir du danger dans lequel se trouve ton épouse affligée ?

LE ROI

Venez avec moi, malheureux infants de Portugal ! (A part.) Oh ciel ! jamais je ne pourrais prononcer la sentence ! Si Inez va périr, moi aussi je me sens mourir.

(Il sort avec les enfants.)

INEZ

C'est donc fini ! je n'ai plus rien à espérer ! Ecoute donc, roi Alonso ! j'en appelle de ta sentence au suprême et divin tribunal qui révisera ton jugement !

SCÈNE SIXIÈME

(Une salle dans le château.)

LE PRINCE. (Il porte un costume simple et tient à la main un roseau.)

Fatigué d'attendre dans le parc où Amalthée peint les fleurs de couleurs diverses, tableaux de myrte, de rosiers et de fleurs, sans craindre le danger, je me suis avancé pour voir ma belle maîtresse, je me suis attaché à ce roseau, il me plaît parce qu'il est humble. En le voyant, il m'a semblé

apercevoir mon épouse humble aussi ! Je passai par le jardin sans être vu du jardinier, je montai l'escalier et sans avoir rencontré personne, je suis arrivé jusqu'à cette salle. Holà ! Violante, Inez, Brito, serviteurs ! Personne ne répond. Mais quels sont ces gens en deuil que j'aperçois ? On dirait le Connétable et Nuño.

SCÈNE SEPTIÈME

LE PRINCE, le CONNÉTABLE, NUÑO, ces deux derniers
en deuil.

LE CONNÉTABLE

Dieu nous assiste !

NUÑO

Voici le prince.

LE CONNÉTABLE

La voix me manque. Ma langue est muette.

LE PRINCE

Connétable ! Qu'est cela ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

LE CONNÉTABLE

Parlez, vous, Nuño !

NUÑO

Je n'ose pas !

LE PRINCE

Dites-moi quelle est la cause de votre embarras ?

LE CONNÉTABLE

Que Votre Majesté nous donne ses pieds royaux à baiser !

LE PRINCE

Mon père est-il donc mort ?

LE CONNÉTABLE

Sire, la Parque a tranché le fil des jours de cet illustre monarque.

LE PRINCE

Mais où est-il mort ?

LE CONNÉTABLE

Au château d'Egas Coello. Sa Majesté était allée à la chasse, et son dernier moment est survenu tout à coup, si rapidement que nous qui l'avons vu nous doutons encore.

LE PRINCE

Quoique je doive verser de justes larmes sur un si grand malheur, je regrette plus vivement encore qu'il ne m'ait pas fait appeler pour le voir avant sa mort. Mais, puisque le sort, — sort cruel, — n'a pas voulu que j'arrivasse au moment de son trépas, mes vassaux verront aujourd'hui combien mon chagrin est supérieur au leur. Toute la douleur, toute la peine que doit me causer une pareille nouvelle, ne sont rien auprès de ce que j'éprouve. Mais puisque ma belle Inez, mon épouse bien-aimée, aujourd'hui joyeuse et contente, va montrer sa grandeur à tout le Portugal, si tout, jusqu'à ce moment de la journée, a été tristesse, tout sera désormais gaité. Appelez ma belle Inez.

LE CONNÉTABLE

Quel malheur!

LE PRINCE

Tu ne te réjouis donc pas, Nuño, de ce bonheur? Appelez, appelez à l'instant mon bel ange.

LE CONNÉTABLE

Que Votre Majesté apprenne qu'Egas Coello et Alvar Gonzales se sont enfuis en Castille.

LE PRINCE

Ils ont sans doute craint ma colère. Qu'on les arrête! Je veux être clément, et non point cruel et justicier. Qu'ils viennent se prosterner à mes pieds, et à ceux de la reine, et nous leur ferons honneur!

NUÑO

Oh! sort malheureux!

LE CONNÉTABLE

J'ai peur que le prince ne meure aujourd'hui.

SCÈNE HUITIÈME

LE PRINCE, seul

Enfin, il est donc venu ce jour où je puis dire publiquement qu'Inez est à moi. Quelle félicité, quel bonheur pour ma belle

Inez de régner avec moi ! Pour mon mariage, tout le Portugal sera en fêtes, en danses et en joie ! Je sortirai en public avec elle à mes côtés ; je lui ferai faire une robe brodée d'étoiles, car c'est une déesse, et je veux qu'on sache qu'étant déesse, lorsque je la préfère, si les étoiles sont étoiles, elle est mon étoile préférée, l'étoile du matin ! Oh ! comme elle tarde ! Quels tourments ressent l'amoureux qui attend ! Comment ne vient-elle pas me parler, et ne m'empêche-t-elle pas de souffrir plus longtemps ? Je vais aller la chercher. Je suis mécontent que ses deux yeux, beaux comme le ciel, ne viennent pas me voir.

UN JARDINIER chante au dehors

Où vas-tu, chevalier, où vas-tu, pauvre de toi !
 Ton épouse chérie est morte, je l'ai vue.
 Comment elle était ? ah ! je saurai bien te le dire.
 Sa gorge est d'albâtre et sa main d'ivoire !

LE PRINCE

Arrête, voix funeste ! Réponds à mes craintes et à ma jalousie. Arrête ! attends !

SCÈNE NEUVIÈME

LE PRINCE, plus L'INFANTE en deuil. (Elle retient le prince.)

L'INFANTE

Veuillez attendre, Sire, je veux raconter brièvement à Votre Majesté ce que le jardinier chantait en pleurant. Accompagnée du roi, mon maître, mort maintenant, et justement regretté de tout le royaume, je suis allée cette après-midi à la chasse, pour donner quelque distraction à ma douleur. Il rendait honneur à mon courage ; j'arrivai jusqu'à ce domaine, où il est mort. Je songe à cette douleur. (O ciel ! ô peine cruelle !) Je trouvai une fleur superbe, mais flétrie, un lys blanc dont on ternissait l'éclat, un bel œillet défiguré par un coup furieux, un nuage de feu se transformant malheureusement en glace ; enfin, — c'est ici que ton sang doit montrer toute sa noblesse, — enfin, je vis Alvar

Gonzales et Coello faisant quitter la terre à la beauté en personne. Deux coups terribles firent couler des ruisseaux de corail d'une gorge si belle et si magnifique, que ma langue ne peut dire ce qu'elle était, car sa blancheur polie était un modèle de beauté. On dirait que tu ne comprends pas, d'après ce signalement, de qui je veux parler, ou que tu prétends, immobile, servir de base à son funèbre monument. Mais pour que tu n'ignore pas qui a souffert de ces barbares rigueurs, je te dirai qui c'est. Sois attentif ! Son sang, qui sème la douleur, tu sauras qu'il est déjà de marbre, déjà froid comme la glace. Elle est morte, la belle Inez !

LE PRINCE

Ah ! mon Dieu ! (Il se trouve mal.)

L'INFANTE

La douleur que le nouveau roi a ressentie, grands dieux ! l'a fait se trouver mal. Chevaliers, gentilshommes, holà ! Accourez !

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, plus LE CONNÉTABLE et des SERVITEURS

LE CONNÉTABLE

Que veut Votre Altesse ?

L'INFANTE

Un malheur est arrivé au roi, secourez-le ! Je crains qu'il ne soit mort déjà. Moi, émue de la mort de la belle Inez, et de ce sanglant spectacle, je pars à l'instant pour la Navarre, malheureuse et aimante, sur les ailes du vent. (Elle sort.)

LE CONNÉTABLE

Le roi a perdu connaissance. Roi de Portugal, seigneur, calmez, calmez cette douleur, qui vous a fait perdre le sentiment. Si votre épouse vous manque, ne vous manquez pas à vous-même. Que ceux qui vous ont vu amant vous voient sévère, rigoureux, emporté, terrible, contre ceux qui vous ont offensé. (Le prince revient à lui.)

LE PRINCE

Si ma belle Inez est morte, n'est-ce pas parce qu'elle m'aimait? Oui! Serait-elle morte, si elle ne m'avait pas aimé? Non! Je suis donc la cause du supplice qu'elle a subi. Comment, malheureux Pedro, Inez est morte et tu es vivant? Comment ne meurs-tu pas de douleur? Enfin, Inez, c'est pour moi, pour moi qui t'adore, que tu as souffert la mort sans l'avoir méritée. Je pleure de rage et de douleur. Quelle a été la main cruelle qui a coupé le bel œillet de mon innocent Abel? Qui s'est montré assez barbare, assez téméraire, assez aveugle pour troubler mon bonheur! Pourquoi rester ici? Je vais, je vais voir mon bien qui est mort. Qui donc, ciel divin, a oublié qui j'étais? Et, maintenant, qui donc me retient? Attends, céleste Inez, moi aussi, je suis mortel! Ne t'en vas pas sans ton époux. Je me plaindrais, si nous ne partagions pas le mal!

LE CONNÉTABLE

Où vas-tu, Sire ?

LE PRINCE

Je vais voir ma belle Inez, ma défunte épouse, celle qui doit être reine!

LE CONNÉTABLE

Songez que vous pouvez perdre la vie, Sire !

LE PRINCE

Taisez-vous ! Laissez-moi la voir, laissez, je veux me sentir entre ses bras. Que m'importe de me perdre puisque je l'ai perdue, elle, ma déesse !

SCÈNE ONZIÈME

LES MÊMES, plus NUÑO DE ALMEIDA

NUÑO

Alvar Gonzales et Coello viennent d'être amenés prisonniers.

LE PRINCE

Je veux me venger sur l'un d'eux ! Ah ! bel ange, je voudrais pouvoir les tuer de ma main, ces deux êtres inhu-

maines ! Qu'ils renoncent à tout espoir de pitié ! Qu'on leur arrache par les épaules leur cœur abject ! Et pour que leur tourment soit plus grand, qu'on fasse en sorte, si c'est possible, qu'ils puissent voir leur propre cœur avant leur dernier soupir ! Qu'ensuite, pour servir d'exemple, au milieu de l'horreur et de la confusion, qu'on les mette en mille morceaux avec deux cruels harpons ! Ah ! s'il pouvait y avoir plusieurs cœurs dans leur poitrine ! Allons voir Inez, maintenant !

LE CONNÉTABLE

Grand seigneur, n'y allez pas ! Songez que vous risquez votre vie. Vous la verrez plus tard.

LE PRINCE

Pourquoi regretter ma vie ? Ne suis-je pas déjà mort ? Je veux la voir, car ma douleur et mon tourment ne peuvent pas être plus grands qu'ils ne sont

LE COMTE

Voyez-la donc, Sire !

(Ils découvrent Inez morte et étendue sur des coussins 1.)

LE PRINCE

Est-il donc possible qu'il y ait eu un assassin assez cruel, assez sauvage qui de sa main sacrilège ait osé prendre ta vie ? Comment est-ce possible ? Ah ! malheureux que je suis ! Comment, comment celui qui m'a donné la naissance a-t-il pu t'arracher la vie ! Sur son cou — souffrance horrible — court la poupre gelée et décomposée en œillets, Ah ! doña Inez, qui pourrait arrêter ce torrent, rendre la vie à ce beau soleil, donner le mouvement à cet incarnat, et rendre liquide ce cristal ? Ah ! chère main, tu peux être d'albâtre sans crainte maintenant : jusque-là tu ne l'étais pas : il te manquait d'être froide ! Tu n'es plus ce bel Avril, Inez. Si ma douleur ne me trompe pas, tu t'es changée en statue d'ivoire ! Tu es morte, Inez, mais je ne vis plus ! Après la perte de ma belle lumière, je ne suis pas moins mort que toi. Nuño de Almeida, dites de ma part à Violante de vous

1 Sans doute on vient de l'apporter sur une civière. L'auteur espagnol n'en dit rien.

remettre une couronne. C'est celle que j'ai donné lors de mon mariage à mon épouse, comme promesse qu'elle serait reine si elle vivait.

NUÑO

J'y vais !

LE PRINCE

Vous, Connétable, je vous charge de l'enterrement. On la portera en grande pompe d'ici à Alcobaza¹. En l'honorant on m'honorera ! Et, parce que tel est mon bon plaisir, vous couvrirez le chemin de torches blanches à faire envie au diamant des étoiles, et cela tout le long de dix-sept lieues ! Il en serait encore ainsi, quand même au lieu de dix-sept lieues, il y aurait dix-sept mille lieues !

SCÈNE DOUZIÈME

LE PRINCE, NUÑO et la SUITE paraissent avec une couronne qu'ils vont poser sur le front d'Inez dont ils baisent la main.

NUÑO

Voici la couronne d'or.

LE PRINCE

C'était d'une autre manière, que je voulais couronner Inez. Mais, puisque je n'ai pu réussir, au moins qu'elle soit couronnée dans la mort. Vous tous, qui êtes ici, baisez la main de mon ange défunt ! Je serai moi-même le roi d'armes ! Silence ! silence ! écoutez ! Voici Inez couronnée ! Voici la reine malheureuse qui mérita de régner sur le Portugal après sa mort ! Voici la Reine Morte !

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, plus LE CONNÉTABLE

LE CONNÉTABLE

Ils sont morts tous deux. Je leur ai fait ouvrir le cœur et es épaules.

¹ Célèbre abbaye, où se trouvent les tombeaux de plusieurs rois de Portugal, et celui d'Inez, que l'on y voit encore.

LE PRINCE

Enlevez ce beau corps, pendant que je vais me livrer à ma douleur. Ah ! belle Inez, il n'y a plus de bonheur pour moi, puisque ton soleil me manque. Comment puis-je vivre ? Allons mourir, sentiments et amour, allons mourir. (Il sort.)

LE CONNÉTABLE

Voici, là, Inez couronnée. C'est ainsi que le poète termine sa tragédie, dans laquelle Inez régna après sa mort

FIN DE LA REINE MORTE

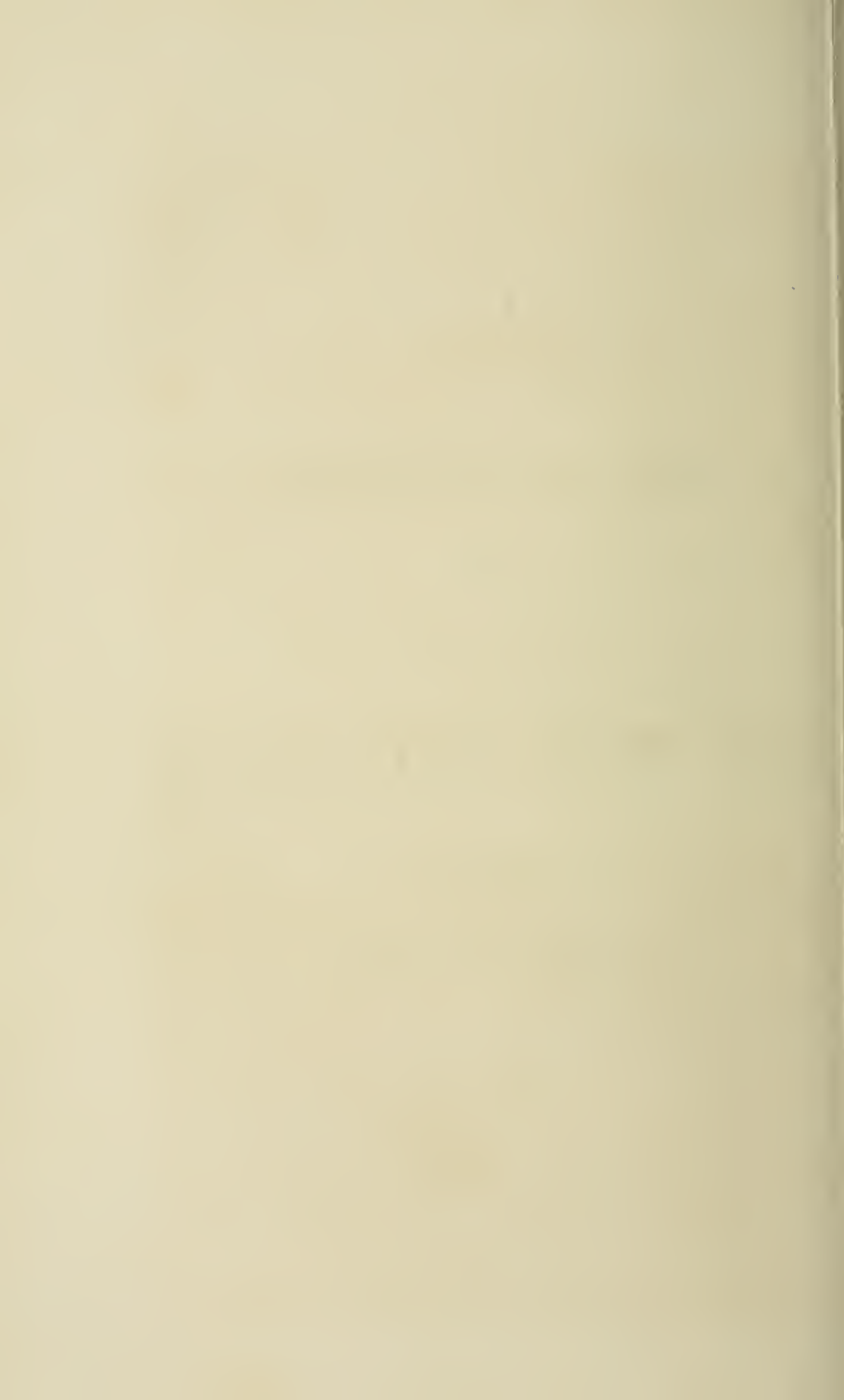
JUAN RUIZ DE ALARCON

1630

LES MURS ENTENDENT

(LAS PAREDES OYEN)

Comédie en trois actes



ALARCON

Voici les quelques lignes que M. Ochoa consacre à cet écrivain : « On ne sait absolument rien sur la vie de cet éminent poète. L'unique document que nous ayons pu recueillir est celui-ci : Balthasar de Medina, dans la chronique de la province des religieux déchaussés de St.-François de St.-Diego de Mexico—Mexico, 1682—dit positivement, à la page 251, que Alarcon naquit à Tasco ou Tashco, province de Mexico, d'une famille originaire de la petite ville d'Alarcon, province et évêché de Cuenca, près Sn.-Clemente. »

M. Ochoa ajoute que c'est au savant M. Henri Ternaux qu'il doit cette communication. Les savants travaux de M. Ternaux sur la littérature espagnole donnent une grande autorité à son affirmation.

M. Ticknor joint à ces renseignements d'autres plus détaillés. Alarcon quitta l'Amérique et vint avec sa famille en Espagne. En 1622, il aurait collaboré avec neuf autres écrivains à la composition d'une pièce en l'honneur du marquis de Cañete et de ses victoires sur les Indiens Araucos. En 1628, Alarcon publia le premier volume de ses drames. Sur la première page, il prend le titre de prolocuteur du Conseil royal des Indes, place importante et profitable. Ce renseignement ne se trouve que dans Ticknor.

Un seul fait relatif à la vie d'Alarcon est arrivé à notre connaissance. Ala.con était bossu et plusieurs des comédies qu'il composa furent attribuées à d'autres auteurs. — « Sache, dit Alarcon au lecteur, dans la préface du second volume de ses comédies, sache que les huit comédies de ma première partie et les douze de cette seconde sont toutes de

moi, quoique plusieurs se soient couvertes des plumes d'autres *Corneilles*¹ comme le Tisserand de Ségovie, (*Tejedor de Segovia*) La vérité suspecte (*La verdad sospechosa*). *El examen de Maridos*. L'examen des Maris.

Cette préface d'Alarcon lui valut une série d'épigrammes que tous les écrivains de l'époque lancèrent contre lui. Elles ne contiennent que des insultes et des injures sur sa petite taille et des critiques de ses œuvres « qui craignent les sifflets », dit Tirso de Molina. On ne s'explique cet acharnement que par le mérite et l'incontestable originalité d'Alarcon.

Il n'existe qu'un exemplaire complet des *œuvres d'Alarcon*.

LES MURS ENTENDENT

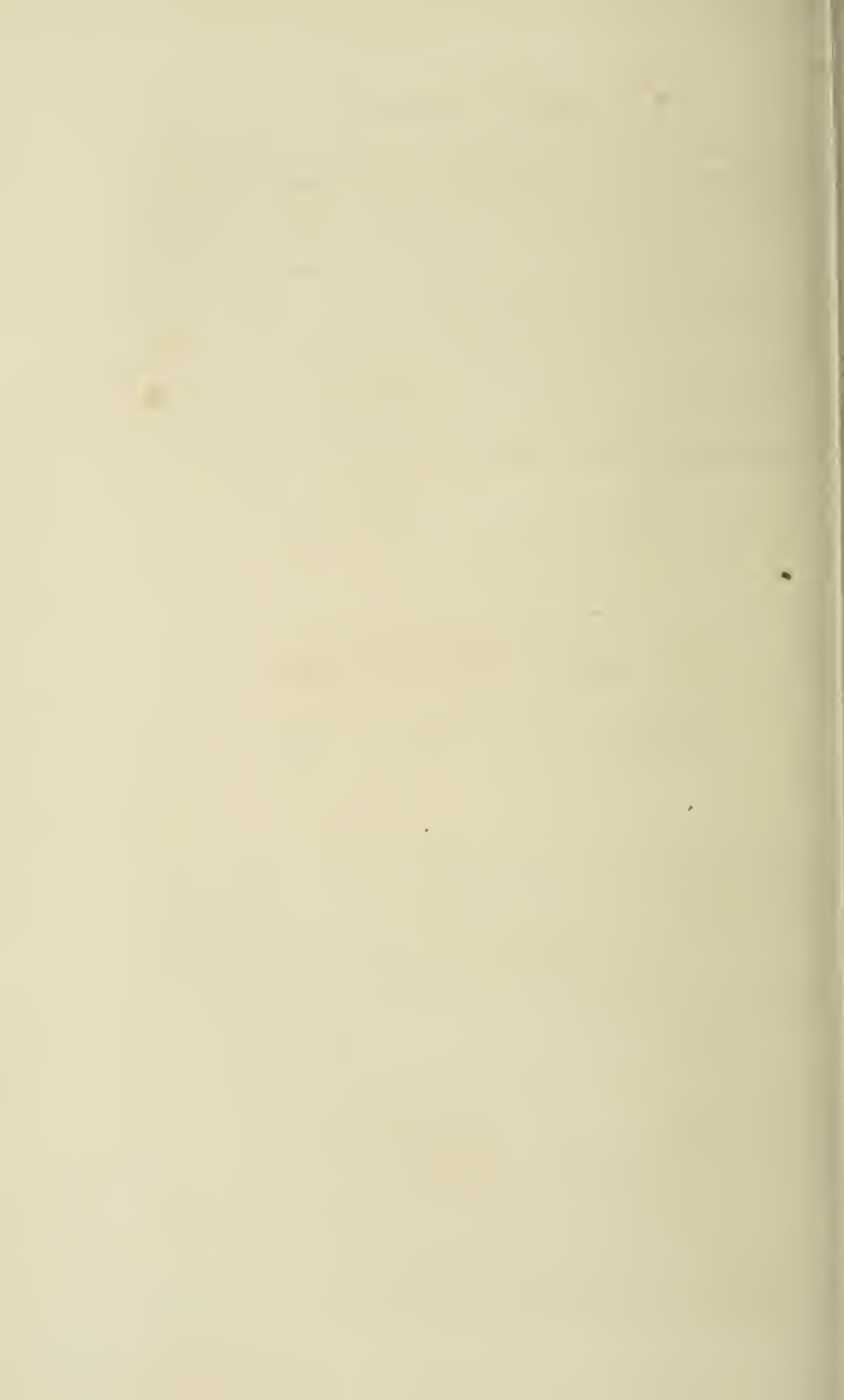
Je ne doute pas que cette pièce conquière d'un coup les sympathies de tous les lecteurs. Elle court rapide, alerte et joyeuse vers un but moral. Elle a beaucoup de Molière et beaucoup de Beaumarchais. En l'étudiant attentivement, et en la comparant au *Menteur*, on comprendra que Corneille a laissé à la comédie espagnole des qualités que Molière, lui, n'a pas oubliées.

Alarcon, c'est là la marque distinctive de son génie, est un moraliste sévère. Toutes ses pièces, *Ganar amigos*, se faire des amis, *El Domingo de Don Blas*, le Dimanche de Don Blas, *El Tejedor de Ségovia*, le Tisserand de Segovie, grand drame en deux journées, ont pour but de châtier un défaut

¹ Ce mot Corneille (Cornéja) est d'autant plus singulier ici que cette préface est écrite en 1633, c'est-à-dire huit années avant que Corneille n'empruntât l'idée du *Menteur* à Alarcon.

ou un vice. *Les murs entendent* flagellent cruellement la médisance, et cette comédie pourrait s'intituler : le Médisant. Cette pièce fait pendant au *Menteur*. Elle me semble même préférable à celle-ci, car elle met en scène un genre de mensonge plus finement observé : le mensonge qui a pour but le bien. Selon Alarcon, la fin ne justifie pas les moyens. Ne trouvez-vous pas que cette comédie devrait être reprise ? Nombre de gens auraient besoin de cette leçon.

Alarcon mériterait une longue étude spéciale. Ne pouvant la donner ici, nous aimons mieux faire appel à l'intelligence du lecteur en lui recommandant : *Les murs entendent*.



LES MURS ENTENDENT

PERSONNAGES

DON MENDO,	}	galants.
DON JUAN,		
Le Duc,		
Le Comte,		
LEONARDO,		domestique.
BELTRAN,		gracieux.
DOÑA ANA,		dame veuve.
DOÑA LUCRECIA,		sa cousine.
CELIA,		servante.
ORTIZ,		écuyer.
MARCELO,	}	domestiques du duc.
FABIO,		

La scène est à Madrid.

LES MURS ENTENDENT

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Une salle dans la maison de Doña Ana.)

DON JUAN, vêtu simplement, et BELTRAN

DON JUAN

Je suis désespéré, Beltran, de la disparité, sinon de race, du moins de qualité et de fortune, qui me sépare de la belle doña Ana, si gracieuse et si charmante, que le printemps la jalouse et que Diane lui porte envie. Vois quelles espérances peut avoir l'amour d'un homme aussi pauvre, aussi laid, et d'aussi mauvaise mine que moi, Beltran.

BELTRAN

Un ange de cette terre résista pendant un mois à un courtisan beau comme Narcisse, et à la fin on la trouva dans les bras d'un nain. Et, si j'en crois l'histoire, ainsi que les citations de graves auteurs (quoique je sois ton serviteur, tu sais qu'à certains moments j'écris et je lis), l'amour est aveugle, et ne reçoit point de conseils. L'impératrice Faustine s'éprit d'un affreux spadassin. La noble et belle Hippie se rendit aux mille désirs que des hommes ignobles à tous égards avaient osé tourner vers elle.

DON JUAN

Beltran, pourquoi faire ces vaines comparaisons? Ne vois-tu pas que ces femmes étaient plus légères encore que belles. C'est folie que de croire que doña Ana aura si peu de jugement, elle, dont la vertu égale la beauté.

BELTRAN

N'es-tu pas don Juan de Mendoza? Que perdrait donc doña Ana à te donner sa main?

DON JUAN

Elle jouit d'une si grande fortune que, dans mon humble condition, je ne puis m'élever jusqu'à elle.

BELTRAN

Sur ce point, d'où proviennent tous tes maux? J'avoue qu'il y a quelque différence entre vous. Si, malgré l'humilité de ton sort, la fortune t'aidait de son moindre souffle, cette inégalité même tournerait à ton avantage. La fortune accompagne le dieu qui lance des flèches tyranniques. Les habitants d'Egypte adorent les deux divinités dans un même temple. Quoique tu n'aies pas de richesses, sa beauté n'est pas au-dessus de tes vœux. Je changerais volontiers des siècles de mérite contre quelques instants de bonne chance!

DON JUAN

C'est ce qui me rend lâche. Je suis bien malheureux, Beltran.

BELTRAN

La fortune et l'amour pourront changer demain. Attends.

DON JUAN

Doña Ana favorise don Mendo. Quelle espérance puis-je conserver?

BELTRAN

En cela, tu verras qu'amour c'est fortune. Doña Ana et doña Lucrezia aiment don Mendo à l'envie. Doña Lucrezia l'adore. Toutes deux meurent d'amour pour lui : il n'a jamais connu le dédain.

DON JUAN

Il est beau, il est riche, il est galant.

BELTRAN

Phébus lui était supérieur, et cependant Daphné l'a dédaigné; et, quand même je n'en connaîtrais pas qui l'égalassent en perfection, je regarderais comme un défaut aussi grave que tout autre, l'habitude qu'il a de médire.

DON JUAN

Quand tu parles ainsi, ne médis-tu pas, toi aussi?

BELTRAN

Non, je dis ce que je pense.

DON JUAN

On ne doit pas toujours dire ce que l'on pense.

BELTRAN

Plait-il?

DON JUAN

Je te dis de te taire. Sois certain que le médisant a pour ennemi sa propre langue.

BELTRAN

Malgré tous tes découragements, je te vois aller chez elle. Sans doute le grand désir que tu as de lui plaire te donne de trompeuses espérances. Tu sais que tu es au milieu du désert et tu ne cesses pas de crier. Tu sais que tu es déjà noyé et tu n'en continues pas moins à nager.

DON JUAN

L'amour fait parfois en un seul jour ce qu'il n'a pas fait en bien du temps. Il triomphe des obstacles.

BELTRAN

Je soupçonne que tu es comme le joueur. Il perd et s'écrie : Je ne me plains jamais — tout en ne discontinuant pas de se plaindre. Tu dis que tu désespères et en même temps que tu le dis, tu continues à tenter la chance. Que fais-tu de plus quand tu espères? Crois-tu donc que l'espérance soit une curiosité qui nous vienne du Japon? Espérer c'est penser que ce que l'on désire peut arriver un jour. Celui qui fait tout pour qu'une chose soit, pense certainement que cette chose peut être.

DON JUAN

Enfin, si avec ce dernier moyen (il tire une lettre de sa poche) il n'y a pas de changement dans son dédain, quand même mon espérance survivrait, toutes mes prétentions disparaîtraient.

BELTRAN

Le négociant, dans son avare cupidité, chaque fois qu'il fait un voyage sur mer, dit que ce sera le dernier. De même toi, lorsque je te crois désabusé, tu te remets aussitôt en route. Mais, dis-moi, qui te forçait à choisir ce moyen pour

lui avouer ton amour lorsque tu pouvais fort bien t'entendre avec un domestique de la maison pour l'informer de tes sentiments.

DON JUAN

Je ne veux pas risquer d'offenser celle à qui je veux plaire. La réputation se perd lorsqu'on sait qu'elle a été seulement mise en jeu. J'entends mettre à l'abri de la médisance ou mon bonheur ou mon malheur, ma défaite ou mon triomphe. Je t'aurais à toi-même, Beltran, caché mes projets, si tu n'étais pas plutôt mon ami que mon domestique.

BELTRAN

Elle habite toute cette maison?

DON JUAN

Avec six mille ducats de rente, quel palais n'habiterait-on pas?

BELTRAN

Voici Celia.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, plus CELIA

CELIA

Que voulez-vous, seigneur Don Juan?

DON JUAN

Je voudrais, si vous m'en obtenez la permission, baiser les mains de doña Ana.

CELIA

Je crois que cela sera impossible. Elle fait ses préparatifs de départ pour se rendre à une neuvaine à Alcalá.

DON JUAN

Elle quitte la capitale lorsque la joyeuse fête de la Saint-Jean est si proche?

CELIA

Il n'y a pas de fêtes pour les gens tristes.

DON JUAN

Enfin, Celia, il faut que je la voie; ma visite ne sera pas longue; je veux seulement lui remettre cette lettre qui m'est venue sous pli. La personne qui l'envoie me dit qu'elle ne confie qu'à moi le soin de la remettre.

CELIA

Je reviens.

SCÈNE TROISIÈME

DON JUAN et BELTRAN

BELTRAN

Un pauvre est impuissant. Si tu étais un riche manant, je parie que tu n'éprouverais jamais de difficultés pour la voir.

DON JUAN

Si elle est véritablement sur le point de partir, il y a une raison légitime.

BELTRAN

Ce que je vois de mes yeux...

DON JUAN

Tu te trompes.

BELTRAN

Combien y a-t-il de temps que tu ne l'as vue?

DON JUAN

Celui qui entreprend une œuvre difficile ne souffre pas de ne pas réussir. Mais doña Ana est gracieuse.

BELTRAN

Et maintenant qu'allons-nous faire si elle s'en va à Alcala?

DON JUAN

Pendant qu'elle sera absente nous patienterons et nous souffrirons.

BELTRAN

Il serait bon de l'accompagner.

DON JUAN

Dans ma position, si je pouvais le faire, si je croyais lui plaire, il serait nécessaire que je la suivisse. Mais je n'en

ai pas la possibilité tout d'abord, et ensuite, cela ne lui serait point agréable. Si on le savait cela produirait mauvais effet.

BELTRAN

Voici doña Ana.

DON JUAN

Ah ! Beltran, n'est-elle pas belle comme le jour ?

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES plus ANA parlant à part à CELIA

ANA

Ah ! Celia, quelle triste figure et quel air piteux a ce don Juan.

DON JUAN

Bien que Celia m'ait dit, madame, combien vous étiez occupée, et quoique ce fût une raison pour ne pas vous déranger, en ce moment l'importance de la lettre que je vous remets me servira d'excuse.

ANA

Je ne suis jamais empêchée, seigneur don Juan, lorsqu'il s'agit de recevoir les hommages d'un si noble cavalier.

DON JUAN

Je suis le vôtre. J'attends votre réponse ; ayez l'obligeance de lire.

ANA

Vous m'ordonnez d'être impolie ?

DON JUAN

Lisez. C'est une existence entière qui est en jeu Elle est perdue si vous ne la sauvez pas.

ANA

Si c'est de moi que cela dépend, n'ayez ni crainte, ni souci.

DON JUAN

Le cas est grave. Ordonnez qu'on nous laisse seuls ici. Dites que nous avons à nous entendre et qu'il s'agit d'un secret important.

ANA

Laissez-nous seuls.

BELTRAN

C'est un amant qui a inventé le Mensonge.

SCÈNE CINQUIÈME

ANA et DON JUAN

DON JUAN

Maintenant que je suis seul avec toi, écoute afin de mieux comprendre toute ma discrétion ; ne lis pas. (Il arrête doña Ana qui allait ouvrir la lettre.) Je suis la lettre vivante. Ne te blesse pas de mon audace ; car je suis seul avec toi et une offense qui n'a pas de témoin meurt au moment où elle naît. Depuis que j'ai vu pour la première fois la splendeur de ta beauté, deux fois le soleil a parcouru les différents signes de son Zodiaque. Comme ceux que la foudre de Jupiter vengeur a touché, je fus en un instant condamné à rester longtemps entre la vie et la mort. Ainsi, celui qui regardait la tête de Gorgone, d'homme devenait rocher, tel aussi je deviens en te voyant. Je suis si absorbé, si enthousiasmé qu'occupé seulement à t'admirer, je n'ai pas le temps de rien désirer. Tous ces divins trésors m'ont tellement éblouis qu'ils m'ont arraché l'âme par les yeux.

ANA

Arrêtez, don Juan. — Tout cela est-il pour me dire que vous m'aimez ?

DON JUAN

Non, — car vous le savez déjà, et ce serait parler inutilement.

ANA

Pour me dire que vous mourrez ?

DON JUAN

Non, madame, car la mort ne mettrait pas fin à mes tourments. En mon âme survivrait l'amour que je ressens pour vous maintenant.

ANA

Est-ce donc pour me demander le mien ?

DON JUAN

Non, madame, je ne vais pas jusque-là Il n'y a pas en moi un assez grand mérite pour que je me montre aussi audacieux.

ANA

Mais enfin, que voulez-vous donc ?

DON JUAN

Je veux... Tenez, je sais seulement que je vous aime et lorsque je vois tout ce que vous méritez, je sens qu'il n'y a pas de remède à mon amour. Le malheureux malade étendu sur son lit, de quelque côté qu'il se retourne ressent les mêmes douleurs. Pour fuir le tourment qui est plus grand sur chaque côté, il cherche dans le mouvement même un soulagement à sa douleur. C'est ainsi qu'avec ma souffrance je viens vers vous, maître chéri, non pas conduit par l'espérance, mais forcé par la douleur. Je ne veux pas plus mourir en renonçant à mon amour que je ne puis m'en guérir en l'avouant, et il m'est aussi impossible de le supporter que de le guérir. Ne vous offensez donc pas de me voir déclarer ma passion pour vous, car en même temps j'avoue que je ne puis vous mériter.

ANA

Enfin, que voulez-vous ?

DON JUAN

Rien que vous. Si vous voulez me connaître entièrement, je suis tout entier dans ce mot : Je vous aime !

ANA

Alors, adieu, seigneur don Juan.

DON JUAN

Attendez. Vous ne me répondez pas ? C'est ainsi que vous me laissez ?

ANA

N'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

DON JUAN

Je vous l'ai dit et vous le voyez bien.

ANA

Ne m'avez-vous pas dit aussi que votre intention n'était pas de me demander mon amour, car ce serait de la témérité ?

DON JUAN

Je vous l'ai dit et je le pense.

ANA

N'avez-vous pas ajouté que vous n'aviez aucune espérance de me fléchir ?

DON JUAN

Je vous l'ai dit.

ANA

Votre bouche n'a-t-elle pas affirmé que vous ne pouviez m'égaliser en mérites ?

DON JUAN

Oui, c'est ainsi que je vous ai parlé.

ANA

Alors, si c'est ainsi que vous vous exprimez, que voulez-vous que je vous réponde, moi ?

SCÈNE SIXIÈME

DON JUAN

Oh ! vienne la mort ! qu'elle en finisse avec cette vie malheureuse. Sa faux seule peut calmer mes souffrances. Quel crime ai-je donc commis en t'aimant, ingrate bête sauvage ? Plût au ciel... mais non... je t'aime plus que moi-même.

SCÈNE SEPTIÈME

DON JUAN, CELIA et BELTRAN

CELIA

Ah ! malheureux don Juan.

BELTRAN

Protége-le.

CELIA

Ah ! si Dieu permettait que ma volonté prévalût.

LES MURS ENTENDENT

SCÈNE HUITIÈME

DON JUAN et BELTRAN

BELTRAN

Eh bien ! où en sommes-nous ?

DON JUAN

Beltran, la réalité m'est trop cruelle. Je demande à l'espérance de me tromper en alimentant mes désirs. Je vois contre moi des impossibilités éternelles. Je nage au milieu d'un golfe et n'ai pas sous la main le moindre morceau de bois.

L'amour me rend plus intrépide et cependant je n'avance pas d'un pas. Je me révolte contre moi-même et, à la fin, je succombe vaincu par mon espérance, vainqueur seulement en cela que je suis vaincu.

C'est ainsi que, désespéré et victorieux, je refuse à mes désirs des illusions nouvelles. Je ne veux plus croire à mon triomphe puisque je ne le recherche plus.

Ah ! qu'il fait triste là où le désespoir est forcé, là où le désespoir est la victoire, là où le triomphe donne des forces à l'ennemi.

BELTRAN

Ah ! qu'il fait triste de vivre avec toi ! Ah ! qu'il est triste de regarder un diner comme une grande victoire ! Ah ! qu'il est triste de souper toujours de mémoire !

SCÈNE NEUVIÈME

(Une salle dans la maison de don Mendo.)

LE COMTE, DON MENDO et ORTIZ

DON MENDO

A ma Lucrecia allez remettre ce papier, Ortiz. (Il lui remet un papier.)

ORTIZ

Dieu vous garde ! (Il sort.)

DON MENDO

C'est chose cruelle, comte, qu'une femme sotte.

LE COMTE

Plait-il ?

DON MENDO

La jalousie et l'amour font sortir Lucrecia d'elle-même.

LE COMTE

Comment cela, don Mendo ?

DON MENDO

Oui. Et c'est d'autant plus maladroit que je suis amoureux fou d'Ana. Avec ses reproches et sa jalousie, Lucrecia n'y changera rien, elle ne fera que mettre du bois sur le feu.

LE COMTE

(A part.) Plût aux cieux, Lucrecia, que cette infidélité puisse t'ouvrir les yeux et que ta jalousie ouvre la porte à mon espérance évanouie ! (Haut.) Et vous, que lui répondez-vous ?

DON MENDO

Nier n'a jamais fait mal.

LE COMTE

Si votre cœur est pris d'ailleurs, il vaudrait mieux détromper Lucrecia.

DON MENDO

Comte, cela pourrait me nuire. Lucrecia a allumé jadis dans mon âme un terrible incendie, et je soupçonne qu'il en reste encore quelques étincelles. L'homme qui a au cœur un vieil amour doit, tout en rendant hommage au nouveau, ne point prendre congé de l'ancien. Mille fois Cupidon, après s'être réjoui de la nouveauté, est venu, vaincu se mettre aux pieds de celle qu'il avait dédaigneusement quittée.

LE COMTE

Vous êtes avare en amour.

DON MENDO

Non, je prise plus celui de doña Ana, voilà tout.

LE COMTE

Vous aime-t-elle ?

DON MENDO

Je pense, cousin, que je mérite sa faveur.

LE COMTE

Et Teodora ?

DON MENDO

J'ai envie d'être son mari aussi vrai que mes ancêtres sont nés en Turquie.

LE COMTE

A moins d'être folle, je ne crois pas qu'une femme accepte l'esclavage de toute sa vie pour satisfaire un caprice.

DON MENDO

Depuis que mon amour pour elle s'en est allé effrayé, Teodora m'aime de plus en plus. Ma rigueur augmente avec son amour. Sans cela elle aurait toute ma faveur.

LE COMTE

Vous êtes heureux en amour.

DON MENDO

Mars et Vénus se sont rencontrés le jour de ma naissance dans le signe du Lion et si l'astrologie ne se trompe pas, me firent aimable... Mais, adieu, cousin, il est tard et je veux voir doña Ana. Aujourd'hui ce soleil va se coucher à Alcalá.

LE COMTE

Dieu vous garde !

SCÈNE DIXIÈME

DON MENDO et LEONARDO

LEONARDO

La voiture est en bas. Tout est prêt.

DON MENDO

Que ma voiture de voyage m'attende à la porte d'Alcalá et que mon intendant parte à l'instant. Surtout, sur ma vie, veille bien à ce que le diner soit prêt à l'auberge du Vivero. Arrange-toi pour que doña Ana reconnaisse mon amour à mes prévenances.

LEONARDO

Tous tes gens, seigneur, emploient leur vie à te plaire.

SCÈNE ONZIÈME

(Une salle dans la maison de doña Ana.)

DOÑA ANA en costume de voyage et CELIA

ANA

Pourquoi es-tu triste, toi et toutes mes femmes. Dis-moi quel est le sujet de leurs plaintes.

CELIA

Madame, je te dirai la vérité puisque tu me la demandes. Toutes tes femmes ont un mariage en espérance et un amour à Madrid. Dans six jours d'ici, c'est la nuit de la Saint-Jean pendant laquelle les amants révèlent leur amour. Toutes sont donc tristes de voir qu'elles ne seront pas ici cette nuit-là.

ANA

Qu'elles cessent de s'attrister, Celia. Elles viendront toutes, la nuit de la Saint-Jean, à Madrid avec moi en voiture de poste. Pour que mes gens se réjouissent, je fêterai secrètement la Saint-Jean. À l'aurore, je retournerai continuer ma neuvaine.

CELIA

Que le ciel diminue tes peines ! Mais n'était-il pas meilleur, madame, de remettre ce départ ?

ANA

Tu sais que je meurs d'envie d'épouser don Mendo. Rien ne m'en empêche que l'accomplissement de la neuvaine que j'ai promise à San Diego. Crois-tu que je pourrais retarder ainsi le soulagement de mon impatience ? Par le moyen que j'ai choisi, nulle d'entre vous ne pourra se plaindre.

CELIA

Que Dieu te rende heureuse ! Je vais en donner la nouvelle.

ANA

Surtout recommande bien de garder le secret.

CELIA

Oui. Voici don Mendo.

ANA

Bon augure pour mon voyage.

SCÈNE DOUZIÈME

DOÑA ANA et DON MENDO

DON MENDO

Belle dame, les champs d'Alcala dédaignent les faveurs de l'été et ne demandent plus à Flore d'étendre sur eux la main. L'heureuse espérance de te voir vaut pour eux tous les printemps.

Les ruisseaux, dans l'espoir d'être les miroirs dans lesquels tes yeux, soleils célestes, vont se contempler, se transforment en cristal. L'eau jette des ponts d'argent sous tes pieds pour pouvoir les baiser.

Au lever de ce nouveau soleil, les oiseaux chanteurs, se groupant en chœurs, dans les rameaux verts, disent leur joie en lançant dans les airs leurs notes suaves. Leur concert essaie de dire la gloire de cette journée.

Pars bienheureuse ! Le doux zéphyr se montre jaloux de caresser la barque légère qui te portera. Nouveau et fortuné Jupiter d'une nouvelle Europe pour laquelle Manzanares deviendra les Indes et Henares l'Espagne de ses gloires.

Pars, ô mon premier soleil aimé, toi dont je suis tous les mouvements, si bien entraîné que je grave doucement autour de toi. Si je l'ai mérité, ma chère gloire, je vais être ton étoile du matin.

ANA

Je n'estime en rien les champs pleins d'espérance, les douces chansons des oiseaux, le cristal figé des ruisseaux, les suaves caresses du zéphyr, et je n'accepterais qu'Apol-

lon lui-même pour étoile du matin. Le cœur demande en vain une preuve d'un amour partagé lorsque l'honneur s'y refuse et lorsque ma situation défend de l'accorder.

DON MENDO

Ta présence est l'aimant de mes yeux.

ANA

L'obéissance est une juste preuve d'amour.

DON MENDO

Veux-tu donc me laisser loin de toi?

ANA

Oui, don Mendo, je pars sans toi.

DON MENDO

Oh ! Tu es froide pour moi qui brûle d'amour.

ANA

Plût au ciel que j'eusse autant de confiance que de passion.

DON MENDO

Si tu te défies, pourquoi te séparer de moi ?

ANA

Le doute vit d'anxiétés.

DON MENDO

Ne m'appelles tu pas ton seigneur ?

ANA

Ce sont mes yeux, cette langue de l'âme qui t'ont dit que tu l'étais.

DON MENDO

Pourquoi t'inquiéter quand je t'adore, moi, que tu aimes.

ANA

Jusqu'au oui conjugal je crains des changements. On ne se fie pas aux flots.

Pendant que j'instruis mes parents de l'heureux choix que j'ai fait de votre main et que je vais dévotement à Alcalá, en lui disant les neuvaines que je lui dois, supplier Notre-Seigneur souverain de mener mon projet à bonne fin, votre ardent amour peut s'altérer et je puis perdre ma réputation par les médisances du vulgaire qui transforme en crime toutes les actions.

DON MENDO

Changer, moi ?

ANA

Ce sont là craintes d'amour.

DON MENDO

On dirait plutôt calculs d'inconstante. Que veut dire cette circonspection simulée ? Si déjà quelque nouveau souci te tourmente, déclare-toi mon ennemie ; en me détrompant tu ne m'offenseras pas. Pars tranquille, je resterai, la jalousie dans l'âme et passant ma vie à pleurer.

ANA

Douter de moi c'est m'offenser. Pour que tu sortes de ton erreur fais-moi surveiller : éprouve mon amour, mais n'attaque pas mon honneur.

DON MENDO

J'aurai plus de confiance que de patience contre les rigueurs de ton absence.

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, plus CELIA

CELIA

Doña Lucrecia, madame, vient te voir.

ANA

Qui ?

CELIA

Ta cousine.

DON MENDO

(A part.) Elle vient, pour mon malheur, mettre obstacle à ma félicité.

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, plus DOÑA LUCRECIA en mante, et ORTIZ

LUCRECIA

Cousine, je n'ai pas voulu manquer de te voir avant ton départ...

ANA

Chère Lucrecia, je ne serais pas partie sans passer par ta maison; voir ton beau visage eût été un bon présage pour mon voyage.

LUCRECIA

(A don Mendo.) Peux-tu nier, maintenant, traître, ce que je vois de mes yeux.

ANA

Que dis-tu à don Mendo.

LUCRECIA

Je lui demande pourquoi il porte ce riche costume de couleur, et l'instant et le lieu où je le vois indiqueraient qu'il va t'accompagner, et ce serait là galante action.

ANA

Si haute faveur ne convient pas à mon humilité et ce que tu viens de dire est plus méchant qu'aimable, mais, chère cousine, si don Mendo venait avec moi, qui suis vêtue de noir, il n'aurait point pris des vêtements de couleur.

CELIA

Tu peux te mettre en route, les voitures sont là.

ANA

Nc m'oublie pas, je te prie.

LUCRECIA

Je t'écirai sans faute.

ANA

Adieu, don Mendo.

DON MENDO

Madame, je vous accompagnerai jusqu'à votre voiture.

ANA

Non, si quelqu'un dans la rue vous voyait, il croirait ce que ma cousine a cru. Restez donc, vous sortirez dans quelques instants.

DON MENDO

Je vous obéis et je me mets à vos pieds, (à part de Lucrecia) que suit mon âme.

SCÈNE QUINZIÈME

LUCRECIA, DON MENDO et ORTIZ

Doña Lucrecia montre un papier à don Mendo

LUCRECIA

Connais-tu cette lettre?

DON MENDO

C'est moi qui l'ai écrite.

LUCRECIA

Compare ce que tu m'écris avec ce que tu fais ici. Traître, hypocrite, menteur, trompeur. On t'appelle Gusman, on te dit gentilhomme ! De quelle race est l'homme dont le cœur est traître ? Quel haut fait que tromper une femme ?

DON MENDO

Veuillez m'écouter.

LUCRECIA

N'ouvre pas tes lèvres menteuses. Ne cherche pas à m'offenser de nouveau en cherchant à t'excuser.

DON MENDO

Veux-tu donc me condamner sans entendre ma défense et sur une simple présomption ?

LUCRECIA

Comment pourrais-tu te disculper ? Traître, tu appelles présomption une preuve aussi claire de mon injure et de ton infidélité ?

DON MENDO

C'est sur ce qui te fait croire à mon infidélité que j'établirai ma justification. Ton écuyer ne t'a-t-il pas dit de ma part que je désirais trouver l'occasion de te parler et de faire cesser la jalousie qui te consume ? L'avis me vint de ta maison que tu allais voir ta cousine. Je suis venu t'attendre ici. J'arrivai d'avance pour ne pas éveiller les soupçons en entrant derrière toi. Vois s'il est juste de me condamner.

LUCRECIA

C'est ainsi que tu te disculpes en augmentant ta faute et mes chagrins. Doña Ana est cause de ma jalousie et tu crois t'excuser en me disant comment tu es auprès d'elle.

DON MENDO

En sa présence, j'espérais mieux te détromper.

LUCRECIA

Quelle preuve m'as-tu donnée de mon erreur ?

DON MENDO

Comme tu cachais ta souffrance, je n'ai pas voulu t'irriter par mes paroles. Mais pour calmer ta jalousie sois bien assurée qu'il y aura un changement dans l'ordre céleste plutôt que dans mon cœur. Je suis à toi.

LUCRECIA

Je crois aux actes.

DON MENDO

Aussitôt que j'aurai le consentement de mon père, mon amour te prouvera sa sincérité.

SCÈNE SEIZIÈME

LES MÊMES, et LE COMTE

LE COMTE

Est-on juste lorsque l'on est jaloux, belle Lucrecia et vous, don Mendo, dites-le-moi ?

DON MENDO

Je vois, comte, que vous êtes au fait de ce qui se passe. C'est de vous que Lucrecia recevra l'assurance qu'aujourd'hui je me suis entretenu avec vous-même de l'amour que je ressens pour elle.

LE COMTE

J'en suis témoin.

DON MENDO

C'est hors de ma présence que vous devez l'affirmer à Lucrecia, sans cela j'aurais l'air de vous forcer à répondre de moi.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

LES MÊMES, moins DON MENDO

LUCRECIA

Bon témoin que tu me laisses pour te disculper !

LE COMTE

Dois-je dire la vérité ?

LUCRECIA

C'est pour cela que vous êtes ici.

LE COMTE

Apprends-la donc de moi. Peu m'importe que tu récompenses ou non ma loyauté. Dans le cas où tu ne me croirais pas, pour éviter tout malheur, garde le secret et vérifie ce que je vais te dire. Don Mendo m'a prié de te raconter ce qui s'était passé aujourd'hui ; en obéissant à ses ordres personne ne pourra dire que je l'offense. Bien que son intention ait été que je te trompe, je ne dois pas me faire tort en acceptant un tel rôle. En remettant aujourd'hui une lettre à Ortiz, ton domestique, don Mendo me dit d'un air mécontent et dédaigneux : « Triste chose, comte, qu'une femme sotte. Depuis que je me suis donné à Ana, la jalousie et l'amour font sortir Lucrecia d'elle-même. » Je lui répondis : « Ne vaudrait-il pas mieux ne pas la tromper. » Ce à quoi il répliqua : « Mille fois l'amour est revenu vers celle qu'il avait quitté et dans une telle hypothèse je ne perds rien à garder Lucrecia. »

LUCRECIA

Quelles histoires inventes-tu là Tais-toi ! don Mendo parler ainsi ! Tu voudrais me faire agréer ton amour. Penses-tu donc que je t'aimerais même si je haïssais don Mendo ?

LE COMTE

Ecoute !

LUCRECIA

Plus un mot.

LE COMTE

Tu es prévenue, informe-toi. Si je t'ai offensée, punis-moi, si je t'ai détrompée, récompense-moi. Doute de la vérité des paroles de moi qui t'aime mais prends comme un indice ce que tu n'acceptes pas comme preuve convaincante. Don Mendo suit doña Ana à Alcalá. N'est-ce pas là une assez bonne démonstration de ce que j'avance ? Envoie là-bas quelqu'un qui, prudemment et sans passion, le surveille et si j'ai dit vrai, récompense ma loyauté. Ne serait-ce pas une injustice que de préférer follement l'infidélité constatée à un amour également constaté ?

LUCRECIA

Tu as raison. Si je refuse de te croire ce n'est pas que je ne sois convaincue, mais tu me fais tant souffrir. Ah ! menteur, ah ! faux gentilhomme. Plaise à Dieu que tu éprouves à ton tour, amoureux trompé, tout le mal dont je meurs. Plût à Dieu, mon cher comte, qu'en cette occasion l'inclination pût se modifier en même temps que la volonté. Mais sois certain, seigneur, que si tu as dit vrai, ma volonté te donnera ce que mon amour te refuse encore.

LE COMTE

C'est ainsi que je l'entends.

LUCRECIA

Tu me devras d'autant plus de reconnaissance, comte, que je ferai plus d'efforts pour répondre à ton amour.

SCÈNE DIX-HUITIÈME

(Une rue.)

DON JUAN et BELTRAN (Il fait nuit.)

BELTRAN

Le duc d'Urbin aurait pu te laisser libre cette nuit.

DON JUAN

Que peut-il me vouloir ?

BELTRAN

Sans doute t'emmener avec lui en voiture où assis, sur un coussin mal rembourré, tu ne pourras causer à ta fantaisie, tandis que la liberté d'action et de paroles courent ce soir dans les rues ! Quelle belle nuit de la Saint-Jean je vais passer si, pauvre piéton, je sais bien m'y prendre. Un piéton fait souvent plus que trente hommes à cheval. Il y a des femmes qui, grâce aux ruses qu'elles préparent pour cette fête, satisferont complètement tous les plaisirs désirés pendant une année. Tel arrivé sur le siège d'une voiture et domestique pendant le jour passera pour marquis cette nuit. Tel autre, sans le savoir, fera la conquête d'une veuve déguisée qui, entre ses deux noces, dérobe les plaisirs du mariage. Celui-ci tombera au milieu d'un chapelet de jeunes filles dont les belles mains l'enlaceront dans des chaînes d'argent. Celui-là, venant à rencontrer de joyeuses commères portant des toast à la gaité, en échange d'un pinçon qu'on lui fera, donnera mille caresses.

DON JUAN

En se fiant au hasard, on tombe souvent mal.

BELTRAN

Tomber mal ? En rencontrant quelque femme demandeuse indiscreète ? Ah, si tu as peur de cela, de toute ta vie il ne faut pas vivre dans une ville. Où rencontreras-tu donc une femme ou un homme qui ne demandent pas quelque chose ? Tu auras beau te plaindre, si tu dis : « Toile » à un linge, il te répondra : « Donnez-moi de l'argent, je vous donnerai ma toile. » Sans prendre la peine de parler, le marchand dit très-clairement : « Donnez-moi de l'argent et vous aurez ce qui vous fera plaisir. » Tout le monde demande, sur ma foi, et pour vivre il est nécessaire de demander et de donner. Chacun demande à sa manière. Le sacristain avec sa croix, le curé avec ses répons, le monstre avec ses difformités, le portefaix avec son corps, l'alguazil avec sa canne de justice, le notaire avec sa plume, l'ouvrier avec sa main et la femme avec sa figure. Cette dernière, supérieure à tous les autres, demande plus et avec raison car elle donne plus et elle peut moins que tout le monde. Quant aux pauvres diables qui

regarderaient comme triste d'avoir à donner, qu'ils prennent pour habitude de refuser, puisque les femmes ont pris celle de demander. A leur naissance, demander est chose si usée qu'elles demandent sans savoir, je crois, ce qu'elles font. De la sorte il est facile de refuser, car il est permis de déclarer que la personne qui demande sans savoir pourquoi ne pleurera pas si elle n'obtient rien.

DON JUAN

Quelque raison que tu trouves, Beltran, tu ne me tireras pas de mon souci : le plus grand malheur c'est de ne pas pouvoir donner aux femmes. Ah ! si celle que j'adore pouvait accepter mes présents !

BELTRAN

Allons ! tes ardeurs durent encore !

DON JUAN

Plus je suis dédaigné, plus j'aime.

BELTRAN

Voici le duc.

SCÈNE DIX-NEUVIÈME

LES MÊMES, LE DUC et DON MENDO

LE DUC

Don Juan ?

DON JUAN

Je suis aux pieds de votre excellence.

LE DUC

J'accusais déjà votre ponctualité.

DON JUAN

Don Mendo de Gusmán, ce dieu de l'amabilité, est déjà près de vous, seigneur. Quel besoin avez-vous de celui qui n'est rien en comparaison de cette étoile ?

DON MENDO

Vous me faites honneur.

LE DUC

L'amitié qui vous unit rend inutile un assaut de courtoisie.

DON JUAN

Dites-nous pourquoi vous nous avez fait appeler.

DON MENDO

Nous sommes à vos ordres.

LE DUC

Prêtez-moi une oreille attentive. Un homme qui vient à la cour, garçon et après avoir récemment hérité, est un oiseau qui se livre au vent pour la première fois, un vaisseau qui fait son premier voyage sur mer. Aux yeux de son roi et du peuple, cet homme ne doit pas plus montrer de faiblesse qu'il ne doit se cacher. Il lui faut se conduire d'après les conseils de pilotes expérimentés et prudents qui sont ses obligés, ses parents, ses amis. Voilà pour quelles raisons et dans quel but je vous choisis, vous, capitaines vétérans comme guides du soldat novice. Accompagnez-moi tous deux. Prévenez-moi de ce que j'ignore. Dites-moi le nom, l'état et la qualité de tous ceux que nous rencontrerons. Pour ce qui est affaire de courtoisie, je m'en rapporte tout à fait à vous car je vous déclare que je ne veux à cet égard être en reste avec personne. Le gentilhomme doit être toujours gentilhomme comme Apollon est toujours Apollon, quoique ses rayons splendides pénètrent dans des lieux indignes. Un doux langage, un noble cœur, un gosier souple, un visage agréable sont des Alger volontaires de la liberté de tous. Dites-moi où se trouvent les écueils sur lesquels d'autres ont échoué. Montrez-moi le fidèle Achates et le traître Sinon. Indiquez-moi le flatteur mielleux qui offre le poison dans un vase d'or et la sirène aux chants de laquelle je resterai sourd. Enfin, cette cour sera le labyrinthe de Crète et vous serez tous deux le fil sauveur. Le succès sera pour moi et mes erreurs je vous les imputerai.

DON MENDO

Je confesse que, sous ce ciel, je ne serai qu'une mauvaise boussole, mais ma bonne volonté suppléera à mon impuissance.

DON JUAN

J'enrage contre moi-même de ne pas être aujourd'hui un Quintus Fabius, mais tel que je suis, je me mets à votre disposition et vous obéirai.

LE DUC

Avec cela, par Dieu, je me mets en mer tout rassuré.
Allons ! courons les rues tandis que je vous interroge et
prends connaissance de la ville.

DON MENDO

Voici la calle Mayor.

DON JUAN

Ce sont les Indes de l'endroit.

DON MENDO

S'il y a des Indes où l'on se ruine, moi aussi je dis : ce
sont les Indes que la calle Mayor.

DON JUAN

Entremetteuse des plaisirs.

DON MENDO

Détrousseuse de chausses.

DON JUAN

C'est là que l'on achète les femmes.

DON MENDO

Et là qu'elles nous revendent.

LE DUC

Qui habite cette maison ?

DON JUAN

Don Lope de Lara, jeune homme riche mais plus noble
encore que riche.

DON MENDO

Et moins noble que fou.

(On entend le bruit d'un bal.)

LE DUC

On danse là.

DON JUAN

La Saint-Jean est jour de fête pour tous.

DON MENDO

Je vous affirme que ces gens-là sont plus gais que dévots.

LE DUC

Qui habite ici ?

DON JUAN

Une veuve très-respectable et fort jolie.

DON MENDO

Quand personne ne vous recherche, on n'a pas de peine à
rester chaste. Elle a de beaux yeux.

BELTRAN

(A part.) Quelle langue il vous a, vive Dieu!

DON JUAN

Cette peinture sainte a été placée là par un pieux étranger...

DON MENDO

Qui, malgré toute sa dévotion, ne déteste pas l'usure.

DON JUAN

Un regidor de la ville a fait construire cet hôpital célèbre pour les pauvres.

DON MENDO

Il avait d'abord fait les pauvres.

BELTRAN

Par Dieu! il démolit tout.

SCÈNE VINGTIÈME

LES MÊMES, plus CELIA et ANA à la fenêtre

ANA

Il y a aujourd'hui trois ans, Celia, que la mort de mon mari vint faire cesser ma joie et commencer mes chagrins.

CELIA

Si tu es venue d'Alcala seulement pour jouir de la joie de Madrid en ce jour, pourquoi être triste? Pourquoi par ces souvenirs combattre si injustement contre tout le plaisir que donne une nuit de si grande gaité. N'est-ce pas assez que ton deuil t'empêche de sortir en cette nuit dont les privilèges affranchissent la femme la plus honnête? N'est-ce pas assez de rester enfermée lorsque la jeune fille la plus sage se voit permis par les usages d'aller visiter toutes les églises. Divertis-toi, madame, avec celui qui fait passer tous tes chagrins. Minuit est sonné. Écoute le pronostic heureux d'un second époux.

ANA

C'est don Mendo que mon cœur adore.

DON MENDO

Don Juan de Mendoza!

ANA

Ah ! Dieu ! N'est-ce pas don Mendo qui vient de parler ?

CELIA

Oui, mais il a nommé don Juan.

ANA

Qui pourrait douter que des deux, c'est don Mendo que le sort m'annonce. Car j'ai reconnu sa voix avant d'entendre le nom de don Juan.

CELIA

Ah ! si le destin souverain pouvait vouloir, pouvait ordonner que ta blanche et belle main fût pour don Juan !

ANA

Tais-toi, folle, qui a pu penser à un pareil coup ? Qu'importe ce que le destin veut, si je ne veux pas, moi ? C'est du ciel que vient l'amour. Le oui ou le non sont à moi seule. Le sort n'a pas de puissance sur la volonté. Comment pourrais-je aimer un homme dont le visage et la tournure m'irritent lorsque seulement je le vois ?

CELIA

L'amour peut tout.

ANA

La mort seule, Celia, ravirait ma main à don Mendo. Le terme est proche et ma détermination bien prise.

LE DUC

A qui appartiennent ces balcons ?

DON JUAN

A doña Ana de Contreras. Lorsque le soleil laisse voir à travers les vitres, bien des cœurs s'enflamment.

ANA

Écoute, ils parlent de moi.

LE DUC

C'est la veuve de Siqueo ?

DON JUAN

Elle-même.

LE DUC

Je désire la voir.

DON MENDO

En ce moment elle n'est pas ici. (A part.) Et moi, je suis hors de moi-même lorsqu'elle n'est pas là.

LE DUC

Où est-elle ?

DON MENDO

Elle fait une neuvaine à san Diego à Alcalá.

LE DUC

On la dit belle.

DON JUAN

Je crois impossible que tu sois arrivé à créer par la pensée et d'après la renommée un portrait véritable de sa beauté. Sa beauté, son esprit, sa vertu et son mérite sont aussi supérieurs à tout ce que l'on peut rêver que le jour est supérieur à la nuit.

DON MENDO

(A part.) Fasse le ciel que ces éloges ne mettent pas l'amour au cœur du duc. Avec un tel rival mes espérances s'en iraient. Je vais dire du mal d'elle pour effacer cette impression. (Haut.) Je suis aveugle ou c'est vous qui l'êtes, mais la veuve n'est pas si belle que vous l'avez dépeinte. De près elle est laide si de loin elle est jolie. Je suis bien désillusionné moi qui vais chez elle.

LE DUC

Vous lui rendez visite ?

DON MENDO

Etant son parent, je vais la voir quelquefois. J'y suis obligé pour ne pas être impoli.

ANA

Ah ! traître !

DON MENDO

Si son intelligence médiocre lui fait parfois ouvrir les lèvres, sa pensée tombe glacée en paroles de neige.

BELTRAN

(A part.) Trêve d'importunité.

DON JUAN

(A part, à Beltran.) Un gentilhomme parler ainsi de celle qu'il aime !

BELTRAN

Voilà ce qu'il dit de la dame de ses pensées. Songe à ce qu'il dira de toi.

DON MENDO

Malgré la beauté de son teint il n'est pas permis de se tromper sur son âge.

ANA

Ah ! le menteur ! Il ne fait même pas grâce à mes années.

DON MENDO

Mille fioles sont le Jourdain dans lequel elle se lave et se rajeunit.

LE DUC

Comment don Juan en faisait-il l'éloge ?

DON MENDO

(A part au duc.) Entre nous don Juan est un honnête homme, mais si je dis qu'il a peu de goût, je ne l'offenserai pas pour cela. Il vous est attaché et c'est mon ami, mais je n'en médis pas, après tout.

DON JUAN

Comment pouvez-vous trouver des défauts dans un être si parfait ?

DON MENDO

La rose cache ses épines.

DON JUAN

Affaire de goût, et au mien, si je ne me trompe du tout au tout, cette femme est divine.

DON MENDO

Vous vous connaissez mal en femmes.

DON JUAN

Vous la verrez, duc, un de ces jours et vous ferez justice d'apparences trompeuses.

DON MENDO

(A part.) Don Juan veut me faire mourir. Tout ce que j'ai fait pour calmer le cœur du duc se retourne contre moi.

CELIA

Que t'en semble ?

ANA

Je suis folle.

CELIA

Tu aimes cet homme ?

ANA

La colère embrase mon cœur. Ma bouche lance le feu. Est-il possible que j'aie entendu de telles paroles. Homme vil, tu déshonores celle qui t'aime. C'est ainsi que tu traites celle que tu aimes.

CELIA

Celui qui tient un tel langage n'aime pas. Il te trompe.

ANA

C'est évident. Dis qu'on amène ma voiture. Partons cette nuit même, Celia, pour être demain matin à Alcalá. Ce que je viens d'entendre est sans doute un châtiment que le ciel m'inflige pour avoir interrompu la neuvaine commencée.

CELIA

Si tu n'étais pas venue ici tu ne serais pas détrompée.

ANA

Détrompée ! Mais si j'en meurs, mieux valait l'illusion !

SCÈNE VINGT-UNIÈME

LES MÊMES, moins ANA et CELIA

DON MENDO

On entend un bruit d'épée. (Bruit d'épées dans la coulisse.)

LE DUC

Suivons ces dames qui sont de mon goût. (Il sort.)

DON MENDO

(A part, à don Juan.) Il aime mieux les femmes que les épées. (Il sort.)

DON JUAN

C'est ainsi qu'il ne fait pas même exception pour son meilleur ami, afin que l'on soit bien prévenu.

BELTRAN

Sa langue, en effet, ne pardonne à personne.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

(Une salle dans la maison du duc.)

LE DUC, DON JUAN et BELTRAN, tous en habits de couleur

LE DUC

Comment avez-vous laissé les taureaux ?

DON JUAN

M'y voyant sans vous, je suis parti. Et le jeu de paume ?
Comment en êtes-vous sorti ? Avez-vous perdu la partie ?

LE DUC

Je me suis mis de mauvaise humeur. J'ai perdu et je me suis lassé.

DON JUAN

Vous avez perdu mille choses à la fois, le repos, l'argent et la course de taureaux.

BELTRAN

Y a-t-il du bon sens de faire un vice de la lassitude et de courir anxieux et épuisé après un morceau de cuir gonflé que le monde appelle vulgairement : pelote ? N'est-il pas meilleur de manier les cartes en restant bien assis que de se moudre les jambes et les bras. Encore si ce cuir était une outre gonflée de vin ce ne serait pas folie que de lui arracher l'âme à coups de poing. Mais perdre la respiration, changer perpétuellement de place et arriver à saisir — quand on le saisit — un ballon gonflé d'air ! Puis, pauvre joueur, lorsque tu brames après avoir eu la jambe cassée, tu vois la pelote sauter et danser comme ta douleur.

DON JUAN

Le bras est heureux s'il a bien renvoyé la balle.

BELTRAN

Sénèque a comparé le ballon à l'homme vain et présomptueux, et c'est sans doute cette comparaison qui a donné du goût pour ce jeu, car il n'y a pas de plus grand plaisir que de dégonfler le vaniteux. A voir la joie d'un joueur de paume, à voir le chasseur qui met les airs en révolution avec son faucon, tu auras, par bonheur, le droit de rire, car c'est pour un maigre triomphe, pour une victime indifférente lorsqu'elle est vaincue qu'un homme se presse tant que les pieds de son cheval rapide touchent à peine l'herbe. Vrai Dieu, vous joueurs, vous ne valez pas mieux que les chasseurs. Que vous a fait la pauvre biche ?

LE DUC

Songe que la chasse rappelle la guerre. La ruse, le guet, la poursuite, le succès sont de gais passe-temps.

BELTRAN

Mille contre une biche ! Oui, tu as raison, ce sont bien là choses de notre temps.

DON JUAN

Beltran, tu fais de la satire.

BELTRAN

Quel homme d'esprit, seigneur, n'est pas de cette humeur ?

DON JUAN

Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée.

BELTRAN

Je me trouvais dernièrement à Madrid dans une société de médisants où chacun aurait dit du mal de son propre père. Chaque fois que quelqu'un parlait, ceux qui restaient disaient plus de mal de lui que lui n'en avait dit des autres. Je remarquai leur manière d'agir et j'eus peur de leur langue. Que fis-je ? Je restai là jusqu'à ce que tout le monde fût parti. Mais mon stratagème ne me servit de rien. En sortant de la maison, ils se réunirent tous à part, pour dire du mal de moi. Si le médisant savait combien l'on médit de lui, on ne trouverait pas un médisant, même pour un œil du visage.

DON JUAN

Cela n'en serait pas plus mauvais.

BELTRAN

Je m'épouvante de ce que tu dis là. Un médisant vaut mieux que cent prédicateurs. Je sais des gens qui, malgré sermons, carêmes, conseils d'amis vieux et sages, n'ont pas, pendant longtemps, réfréné leur passion et changé de conduite et qui maintenant, — seulement par crainte de la médisance, — vivent comme des chartreux.

LE DUC

Don Juan, vous avez là un serviteur bel esprit.

DON JUAN

Beltran est spirituel : il a fait ses études.

LE DUC

Qu'y a-t-il de nouveau au sujet de doña Ana ?

DON JUAN

Elle retourne sans doute à Madrid cette nuit.

LE DUC

Songez à nos projets.

DON JUAN

Elle revient dans sa voiture : ses gens prennent un carrosse de louage.

LE DUC

Cela nous servira.

DON JUAN

J'y compte bien.

LE DUC

A-t-on vu le cocher ?

DON JUAN

Je me suis déjà entendu avec lui, seigneur.

LE DUC

Et doña Ana est à la course de taureaux ?

DON JUAN

Je ne l'ai pas vue. Mais je sais que quand même elle y serait, on ne la verra ni en loge ni sur l'estrade, elle se sera placée de manière à ne pas être vue. Les fêtes ne lui font point oublier ce qu'elle se doit.

LE DUC

Combien avez-vous vu combattre de taureaux ?

DON JUAN

Trois. Don Mendo a combattu le troisième à cheval sans crainte du danger ; il portait un costume vert qui a conquis tous les cœurs. Le taureau lui-même a voulu le flatter en succombant sous ses coups ¹.

LE DUC

Le Gusman s'en est si bien tiré ?

DON JUAN

Don Mendo est un homme supérieur en toutes choses.

LE DUC

(A part.) Quelle différence entre ce que don Juan dit de don Mendo et ce que don Mendo dit de don Juan. (Haut.) Je suis fatigué.

DON JUAN

Vous pouvez vous reposer, seigneur, jusqu'à ce que Thetis et ses voiles favorisent nos projets.

LE DUC

Je te charge de me réveiller lorsqu'il le faudra.

DON JUAN

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE DEUXIÈME

DON JUAN et BELTRAN

BELTRAN

Pourquoi, seigneur, ne lui as-tu pas fait une longue description de la course, des chevaux, des taureaux et des coups qui leur ont été portés. En parlant de cela et en te moquant des hommes chauves tu pourrais faire des comédies qui te débarrasseraient vite de la misère. Je m'engage à ce qu'on te donne six cents écus de chacune.

DON JUAN

Supposons un instant que je mette dans une comédie tout

¹ Le combat de taureaux était autrefois le passe-temps favori des grands seigneurs. Ils y prenaient part

ce que tu m'indiques là, que dirais-je dans l'autre. Un poète se trouve mal de ne point varier ses sujets. C'est en ne se répétant pas qu'il prouve les ressources de son esprit.

BELTRAN

Pour qu'on ne reconnaisse pas qu'il s'agit d'un même plat deux fois présenté, donne-nous ici des hommes chauves rotis et là des hommes chauves bouillis. Mais, seigneur, changeons de conversation et revenons aux choses sérieuses. Me diras-tu dans quel but tous ces projets ? Pourquoi t'être muni de ces deux capotes grossières ? Qu'est-ce que feront ces deux cochers ?

DON JUAN

Écoute, je vais te le dire. Depuis cette nuit joyeuse où la terre fête le grand précurseur, l'aube splendide du soleil de justice éternelle, cette nuit où nous discutâmes don Mendo et moi au sujet de doña Ana et de ses mille défauts, suivant lui, et de ses mille qualités, suivant moi, le duc a eu dans le cœur le plus vif désir de voir de ses propres yeux la cause de la discussion. Le duc s'en ouvrit à don Mendo et lui proposa de servir d'intermédiaire pour voir doña Ana. Don Mendo s'excusa et voulut le détourner de cette idée, soit par crainte de me voir triompher, soit par jalousie anticipée. Les désirs du jeune duc s'en accrurent d'autant. Il soupçonna l'amour de don Mendo et pensa que c'était jalousie. Il me communiqua son intention et je lui offris de l'aider, car ce qui inquiète don Mendo me donne à moi des espérances. Doña Ana se trouvant ici à la neuvaine de San Diego, nous sommes venus sous prétexte de voir les taureaux, mais plutôt pour la voir, elle. Sachant que mon doux amour quitte cette nuit Alcalá de Henares qui la pleure déjà, pour pouvoir jouir plus à notre aise de son visage et de son esprit — les grâces de l'âme sont l'âme des grâces du corps — nous avons projeté de l'accompagner en lui servant de cochers, nouveaux phaétons du soleil, téméraires, c'est possible, mais non orgueilleux. C'est dans ce but que nous nous sommes entendus avec les deux cochers, c'est dans ce but que nous nous sommes munis de deux

capotes. Nous sommes forcés d'employer de tels moyens à cause du respect que nous avons pour doña Ana, à cause de celui que le duc doit avoir pour lui-même et moi, par le désir que j'ai de la voir, Beltran.

BELTRAN

Je comprends tout hormis la fin que je ne m'explique pas. Comment ton amour peut-il espérer trouver un moyen de salut dans celui du duc?

DON JUAN

Tant que doña Ana ne rencontre pas de concurrent sérieux de don Mendo, elle reste fidèle à l'amour qu'elle éprouve pour ce dernier et je ne m'expose pas à vouloir modifier ces sentiments. Comme le duc est un homme dont l'importance et le mérite peuvent ébranler doña Ana, je prétends que le duc fasse sa conquête. Une fois que doña Ana marchera hésitante entre ces deux amours, elle sera moins fidèle à son ancienne passion, et moins rebelle à la mienne.

BELTRAN

C'est là un coup que conseille maître don Luis Pacheco en disant que l'épée en mouvement est moins ferme.

DON JUAN

On s'en rend maître plus facilement. La leçon me profite.

BELTRAN

Et dis-moi, sur ta vie, c'est la dernière tentative, n'est-ce pas? Ne m'as-tu pas déjà dit : — Si, cette fois-ci, je ne l'émeus pas, toute ma prétention tombera, quand même mes désirs survivraient?

DON JUAN

Mon amour imite ce fils de la Terre, cet Antée, qui toutes les fois qu'il touchait le sol retrouvait nouvelle force et nouveau courage.

BELTRAN

Je croyais que tu étais désespéré et que tu prenais soin de ton amour comme on prend soin d'un mort. Quoique ton plan soit assez intelligent, je doute beaucoup du succès. Le duc est tout puissant, il te la soufflera.

DON JUAN

S'il triomphe, du moins ce me sera une consolation que

de me la voir prise par un duc. S'il ne réussit pas, je me consolerais encore en pensant que ce que je n'ai pas obtenu, un duc ne l'a pas obtenu non plus.

BELTRAN

Pour obtenir ces belles consolations, tu as coupé la tête à tous tes désirs. Ton mal était douteux, tu as préféré le rendre certain. Pour l'enlever à don Mendo, tu la fais prendre par le duc et tu as choisi pour remède au mal, le mal lui-même. C'est le cas de rappeler l'épigramme de Martial à Vannius.

DON JUAN

Quel est-il ?

BELTRAN

Traduit dans notre langue, voici ce qu'il dit : — « Vannius, voulant éviter ses ennemis, se tua. » — N'est-ce pas folie, je vous le demande, moi, que de se tuer pour ne pas mourir ?

DON JUAN

L'épigramme est fine, mais je repousse l'application que tu m'en fais. Il n'est pas aussi sûr que tu le crois que le duc triomphe. S'il est grand d'Espagne, don Mendo est le préféré, et c'est la grandesse, cela, pour Vénus.

BELTRAN

Les deux rivaux sont grands personnages et toi, seigneur, tu es bien petit en comparaison. Mais si la fortune te sourit, il se peut que ton projet réussisse. Deux puissants voleurs se prirent de querelle au sujet d'un objet qu'ils avaient volé ensemble. Chacun le voulait pour lui seul. Pendant qu'ils se battaient, un mauvais petit voleur de grand chemin survint et prit la chose.

DON JUAN

Dieu veuille que j'en fasse autant !

SCÈNE TROISIÈME

(Chez doña Ana.)

ANA, LUCRECIA, costume de voyage

ANA

T'es-tu amusée à la course de taureaux ?

LUCRECIA

Les plaisirs des sens n'ont jamais soulagé les peines du cœur. J'étais dans un tel état de rage, mon âme était tellement bouleversée que quoique j'aie regardé les taureaux, cousine, je ne les ai pas vus.

ANA

Je parierais qu'il y a de l'amour là-dessous ?

LUCRECIA

Il est nécessaire que je te raconte la cause de mes chagrins afin qu'ils ne grandissent point. Douze fois Phebus a communiqué la lumière à sa sœur, depuis que Cupidon m'a vaincue, belle doña Ana. Mon amour ne fut pas facile, car celui qui a triomphé n'a eu ma première faveur que lorsqu'il m'eut donné son âme. Jusqu'ici je ne t'en ai point parlé, car celle qui sans nécessité divulgue son amour fait preuve de légèreté. Mais maintenant que mon cœur craint, si je me tais, une injure imméritée, maintenant que je vois mon plaisir se noyer, mon honneur se jette à la nage. Don Mendo est celui pour qui Cupidon a voulu que je meure. Une cause moindre n'aurait pas eu des conséquences aussi tyranniques. J'appris qu'il commençait à admirer ta beauté souveraine : c'était pour toi seulement, doña Ana, qu'il pouvait m'oublier. Je résolus de calmer ma jalousie — car si l'incendie s'est éteint, il n'en reste pas moins quelques étincelles. Je sus qu'il venait à Alcala aujourd'hui, en grand gala, avec tout son domestique. Pour qui veux-tu que ce soit, puisqu'il m'avait à Madrid ? Je demandai à mon père la permission d'aller à Alcala et comme il te savait ici, il a autorisé mon

voyage. Je ne suis pas venue pour les taureaux, non, mais pour empêcher notre malheur commun, pour te détromper, toi, et pour me désillusionner, moi. Je veux, pour bien te prouver la vérité de ce que je dis, te faire lire cette lettre qui te démontrera les trahisons de don Mendo. Il cherche dans ce billet à dissiper la jalousie que sa conduite avait fait naître en moi. Vois, comment il te traite et comment il se conduit avec toi. (Elle remet une lettre à doña Ana.)

ANA

(Lisant.) « Ta jalousie grandit sans que tu veuilles entendre ma justification. Plus tu m'accuses sans raison, plus « tu as de raisons pour souffrir. Si tu songes à ce que tu « mérites, tu comprendras que la passion te condamne dans « ta folie à outrager la beauté, par tes doutes et le choix « que j'ai fait, par ta jalousie. Lucrecia, de toi à doña « Ana il y a une différence aussi évidente que de la vie à « la mort, du jour à la nuit. Qui échangerait la belle Diane « contre une étoile. Laisse là tes soupçons injustes, calme « ta colère qui n'a pas de motifs légitimes. N'ai-je pas une « âme et deux yeux pour choisir la plus belle ? »

LUCRECIA

Que dis-tu de cette lettre ?

ANA

Lorsque je vois ce qu'il dit de moi, cousine, que veux-tu que je dise de lui ? N'aie plus de crainte cruelle. Ne dissimule plus tes sentiments quand tu me vois traiter ainsi. N'est-il pas certain que l'insulte naît de la haine et la louange de l'affection. Mais j' imagine que tu es fatiguée. Va te reposer un instant. Nous causerons en chemin de ton ingrat.

LUCRECIA

Les tourments de la jalousie n'empêcheront de dormir.

ANA

Il nous faut partir à minuit.

LUCRECIA

Et toi, tu ne prends pas de repos ?

ANA

Non, j'ai mille choses à faire.

LUCRECIA

Puis-je t'aider ?

ANA

Tu m'aideras en me laissant seule.

LUCRECIA

La politesse veut que j'obéisse. (Elle sort.)

ANA

(A part.) Comme il a fallu que tu me tues. Viens, Celia, viens m'aider à pleurer mes douleurs. Prête ta voix à mes chagrins. Dans une si triste aventure ce n'est pas assez d'une bouche pour exprimer toutes les pensées.

SCÈNE QUATRIÈME

ANA et CELIA

CELIA

Qu'y a-t-il ?

ANA

Il y a de nouvelles insultes de ce vil don Mendoza qui, en somme, dit avec la plume ce qu'il a déjà exprimé avec les lèvres.

CELIA

Les sages changent d'avis. Il n'y a rien de perdu pour toi jusqu'ici. Tes yeux et tes oreilles t'ont averti du danger. Sois heureuse de cette désillusion venue à temps. Celui qui t'insulte hors de ta présence et te flatte lorsque tu es là, est ou un menteur qui te désire ou un amoureux qui te ment. Lorsqu'il veut mettre ses projets à exécution et devenir ton époux, comme il est ordinaire et en quelque sorte fatal qu'un mari se fatigue de son épouse, juge lorsqu'il en sera arrivé à ce point ce qu'il dira de toi, par ce qu'il dit maintenant qu'il en est encore à te désirer.

ANA

Mon cœur, Celia, n'est pas un ange qui ne perd jamais sa première impression : ce n'est pas non plus un bloc de bronze où les mêmes lettres sont gravées pour l'éternité.

Mon amour peut changer. Il le peut et quand le pourra-t-il mieux que dans de pareilles occasions ? Ne crois pas que ce gigantesque premier amour sous lequel je me suis inclinée vive encore entier dans mon âme. Depuis la nuit où je me suis entendu insulter, le souvenir de cette aventure honteuse me met dans un tel état de rage qu'entre l'amour et l'offense j'hésitais encore. Mais cette dernière insulte vient de me porter un tel coup que l'amour a pour toujours fait place à la vengeance.

CELIA

Sera-ce là un changement durable ?

ANA

Que le ciel augmente mes souffrances, si je change.

CELIA

Qu'il augmente ta bonne fortune de tout ce que j'ai ressenti de joie en voyant changer tes idées sur cet homme si méchant. Depuis le jour où il m'appela : Vieille, parce que j'avais fermé une grille par laquelle il te regardait et derrière laquelle il ne me savait plus, telle que je suis, je n'en voudrais pas pour Adam quand même nous serions seuls au monde !

ANA

N'a-t-il pas dit de moi que mon Jourdain, c'étaient des fioles ? Que t'importe qu'il attaque ton âge ?

CELIA

Quelle différence avec don Juan ! On l'offense, on le dédaigne, celui-là, et cependant il dit autant de bien de vous que la langue de scorpion de ce don Mendoza qui se sait aimé, dit de mal. Une fois, j'entendis don Juan au désespoir se plaindre ainsi : « Quel crime ai-je donc commis en t'aimant, ingrate bête sauvage, plutôt au ciel... mais non... Je t'aime plus que moi-même. » Si tu avais vu la courtoisie et la modestie avec laquelle il m'a parlé l'autre jour en me demandant la permission de te voir. Si tu avais entendu comme il prenait ma défense contre son domestique qui affirmait arrogamment que si j'opposais quelque difficulté à cette entrevue, c'est parce que don Juan était pauvre et malheureux. Si tu avais... mais de tout ce que tu verrais, qu'est-ce qui pourrait se

comparer à ce que tu as entendu quand il a pris ta cause en main et répondu à ce traître. Quand même tu serais de pierre, tu serais déjà attendrie.

ANA

Pourquoi trouves-tu donc tant à redire sur le dédain que je fais de don Juan?

CELIA

J'ai un penchant naturel pour les bonnes langues : en outre c'est le bon sens qui me fait penser ainsi.

ANA

Ah! Celia, si don Juan avait meilleur air et meilleur visage!

CELIA

Comment donc ! une femme aussi intelligente que toi fait-elle attention à cela ? Il ne faut pas voir dans un homme seulement sa beauté et sa grâce. La noblesse, voilà la beauté ; le savoir, voilà la grâce d'un homme. L'extérieur n'est que le trésor des filles sans cervelle. Aussi le plus souvent s'éprennent-elles d'un âne d'or. C'est pour cela que les Maures n'ont pas de fenêtres à leurs maisons. Il est évident que si tout d'abord l'extérieur influe sur les yeux, l'habitude fait disparaître le plaisir ou l'ennui que causent un visage beau ou laid.

ANA

Je ne nie pas que depuis le jour où je l'ai entendu me défendre, don Juan occupe dans mon cœur une meilleure place qu'avant. Un bienfait entraîne une reconnaissance toute naturelle. Je ne le dédaigne plus depuis que je ressens pour don Mendo une rigueur mortelle. C'est commencer à aimer que cesser de haïr. Mais il ne s'oublie pas facilement, l'amour auquel on était habitué malgré que le cœur se plaigne de l'injure reçue. Une forme fait place à une autre forme. Tu peux être sûre que le temps fera beaucoup en moi pour don Juan, car j'ai déjà commencé à oublier don Mendo.

CELIA

Puis-je lire la lettre?

ANA

Demande de la lumière, la nuit obscure l'empêcherait de voir comment il m'insulte.

CELIA

Voici des lumières.

ANA

Tiens. (Elle donne la lettre à Celia.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, plus UN ÉCUYER

L'ÉCUYER

Deux cochers demandent la permission de vous voir.

ANA

Qu'ils entrent !

L'ÉCUYER

Entrez.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, plus LE DUC et DON JUAN, déguisés en cochers

DON JUAN

Elle ne t'a jamais vu ; tu peux donc lui parler sans crainte d'être reconnu pendant que je me tais et me cache dans un coin enveloppé dans mon manteau.

LE DUC

Dieu vous garde, madame.

ANA

Soyez le bienvenu.

LE DUC

Je suis envoyé ici par le cocher qui vous servait. Une maladie cruelle l'empêche d'être à votre disposition aujourd'hui. A quelle heure voulez-vous partir ? C'est moi qui le remplacerai pour ce voyage.

ANA

Il souffre donc beaucoup ?

LE DUC

Il ne pourra pas du moins être à vos ordres aujourd'hui.

ANA

Je le regrette.

LE DUC

Oh ! avec moi, vous ne le regretterez pas.

ANA

Que la voiture soit dans la rue à minuit et prête à partir.

LE DUC

Ce sera la première fois que le soleil se lèvera au milieu de la nuit.

ANA

Comment cela ?

LE DUC

Comment cela !

ANA

Vous êtes tendre.

LE DUC

Est-ce contre nature ? J'ai un cœur tout comme le roi, quoique je sois cocher. Je ne suis pas les peines de l'amour. Ah ! Si ce n'était pour lui, je vous jure que vous ne me verriez pas couvert de ces haillons.

ANA

Quoi donc ? Est-ce un refrain d'amour pour quelque prétendue infante.

LE DUC

Cela peut être.

ANA

Voilà, sur ma vie, un cocher de bonne humeur.

CELIA

Don Mendo vient ici.

ANA

Allez avec Dieu, je vous attends à minuit.

LE DUC

Il faut que je traite aussi avec vous pour mon compagnon. Elle est à lui la voiture dans laquelle partiront vos gens. Vous verrez cette nuit ce qu'elle vaut. On ne s'est pas entendu avec lui. Acceptez ses offres : nous vous attendrons tous les deux.

ANA

Nous n'aurons pas de discussion ensemble, si je fais bon voyage jusqu'à Madrid.

LE DUC

Madame, entre père et fils, il est nécessaire de s'entendre.
(Le duc s'éloigne.)

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, DON MENDO et LEONARDO

DON MENDO

Gloire à Dieu ! j'entrevois la fin de ces longs combats !

LE DUC, à don Juan

Je veux savoir si doña Ana est favorable à don Mendo.

DON JUAN

Hein ! qu'en dites-vous ?

LE DUC

C'est pour mon malheur que je l'ai vue.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, LUCRECIA et ORTIZ, cachés

LUCRECIA

Don Mendo avec elle, juste ciel !

ORTIZ

S'il sait que tu es là !

LUCRECIA

La désillusion n'est pas loin.

(Elle se met à écouter.)

ORTIZ

Aujourd'hui tu verras si tu avais raison d'être jalouse.

DON MENDO

Qu'est-ce cela ? belle doña Ana. Tu ne me réponds pas.
Qu'y a-t-il ? Qui a pu changer ainsi mon heureuse fortune.

C'est toi qui es ainsi grave et muette vis-à-vis de moi ? Qui m'a mis mal avec toi ? qui t'a dit du mal de moi ? Parle, dis-moi la cause de ta mauvaise humeur.

ANA

Peux-tu être la cause de ma colère, toi qui as deux yeux et une âme pour choisir la plus belle.

DON MENDO

(A part.) Ce sont là les mots que j'ai écrits pour tromper Lucrecia. Cette sotte-là se sera imaginé obtenir de moi quelque faveur en me causant quelque préjudice de ce côté. Mais je ne pense pas qu'il y ait là quelque chose de sérieux. (Haut.) Allons à Madrid, madame, et tu verras si je ne désillusionne pas Lucrecia.

LUCRECIA

Ah ! traître !

DON MENDO

J'estime peu ses faveurs ! un seul mot de toi, même arraché par la colère peut mettre fin à ses tourments.

ANA

Comment le pourrais-je ? Lorsque mon intelligence médiocre me fait parfois ouvrir les lèvres, ma pensée tombe glacée en paroles de neige !

DON MENDO

(A part.) Don Juan lui a sans doute raconté ce qui s'était passé entre le duc et moi le jour de la Saint-Jean. Mais mon habileté va me sortir de là. Si je lui dis toute la vérité, si je lui avoue que j'ai eu peur de l'amour et de la puissance du duc, doña Ana est femme, elle se calmera. (Haut.) Tournez vers moi ce visage qui est toujours pour moi le ciel d'amour.

ANA

Quand on est aussi laide de près que moi, il vaut mieux se tenir ainsi.

DON MENDO

Je ne puis plus douter maintenant que don Juan de Mendoza mal inspiré, ne t'ait raconté ce qui s'est dit le jour de la Saint-Jean. Je reconnais les sottises qu'il a dites sur ton compte alors que je prenais la défense de tes glorieuses perfections.

DON JUAN

Ah ! traître !

LE DUC

Contenez-vous !

DON MENDO

Don Juan aurait pu se taire puisque je lui avais pardonné sa sottise. Mais, chère doña Ana, ne m'accuse pas si j'ai laissé la vie à l'homme qui t'a insultée, ne me crois pas coupable contre ton honneur. La présence du duc d'Urbina, seule, pu mettre un frein à l'impétuosité de ma colère.

CELIA, à Ana.

Quel menteur !

ANA

Peut-on tromper ainsi !

CELIA, à Ana.

Vois un peu qui tu voulais épouser.

DON MENDO

Si c'est pour ce motif que tu me privais du plaisir de voir ta beauté, tourne tes regards vers moi, bientôt tu verras coupée la langue qui a osé s'attaquer à tes charmes.

ANA

Alors prends garde à toi même.

DON MENDO

Comment cela, me garder ! ai-je donc été celui qui t'a offensé ?

ANA

Certainement. Qui serait-ce, sinon toi ?

DON MENDO

Combien y a-t-il de temps que ce menteur, que ce traître, flatteur universel, se couvrant du manteau de bienveillant, t'a raconté, pour te séduire, que j'avais dit du mal de toi et qu'il en avait dit du bien. Tes yeux, chère maîtresse, verront bientôt sa méchanceté punie.

ANA

Entre nous don Juan est un honnête homme, mais si je dis qu'il a peu de goût, je ne l'offenserai pas pour cela. Il vous est attaché et c'est mon ami, mais je n'en médis pas, après tout.

DON MENDO

C'est là ce que j'ai dit à l'oreille du duc qui s'étonnait de voir don Juan dire tant de mal d'une personne que je louais.

ANA

C'est tout le contraire.

DON MENDO

Allons, je vois que c'est le duc qui m'a desservi auprès de toi. Il est à peine arrivé à la cour et voilà à quoi il s'emploie. Pense-t-il donc être encore sur ses terres? Croit-il que sa grandesse et ses titres m'empêcheront de châtier ce niais qui veut me dérober mon bien.

LE DUC

Ah ! traître !

DON JUAN

Contenez-vous !

ANA

A quoi servent tes fausses excuses, tes mensonges, tes inventions, alors que la vérité elle-même accuse ta langue coupable. Comment peux-tu parler si mal de moi et ne pas te fâcher contre toi-même au lieu de t'irriter contre ceux qui m'ont rendu compte de ta conduite? C'est la vérité même qui te fait tort en disant tes fautes. Si tu as mal agi, que t'importe par qui je l'ai su. Personne d'ailleurs ne m'a rapporté ce que tu as dit dans la nuit de la Saint-Jean. Que la mort coupe la grappe de mes années si je ne dis pas vrai ! Tu comprends maintenant que tout ce que tu m'as entendu te dire tout à l'heure, c'est tout ce que tu as dit toi-même, aussi peux-tu prendre congé de moi, oublier mon affection, mais ne jamais oublier qu'en toute occasion il faut parler bien, parce que... les murailles entendent.

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, moins ANA, puis tous les autres
successivement.

DON MENDO

Reviens, chère maîtresse, écoute ma défense. Et puisque

les murailles entendent, veuille, toi aussi, entendre mes plaintes.

LUCRECIA

Ce n'est pas seulement de tristesse que tu mourras.

(Elle sort.)

CELIA

Tu pleureras éternellement.

LE DUC

Comment doña Ana a-t-elle pu savoir ce que nous avons dit à la Saint-Jean.

DON JUAN

Je ne lui ai pas dit.

LE DUC

Ni moi non plus.

DON JUAN

Les murailles entendent. (Ils sortent.)

DON MENDO

Ecoute-moi, toi, Celia. Est-ce ainsi que tu profites de tes années fleuries ?

CELIA

Après m'avoir appelée vieille femme, comment peux-tu parler de mes années fleuries ?

DON MENDO

Qui t'a dit tant de mal que cela de moi, Celia ?

CELIA

Les murailles entendent.

SCÈNE DIXIÈME

(Dans la rue.)

DON MENDO et LEONARDO

DON MENDO

Qu'est cela, sort ennemi ? Sous d'aussi faux prétextes un tel changement dans une volonté qui paraissait si déterminée. Comment peut-il se faire qu'après m'avoir fait si grande faveur, la même personne m'accuse et me condamne

de la sorte ? Tu écoutes mes ennemis ? tu prêtes l'oreille à de méchants entremetteurs ? Ana, tu refuses de m'écouter et tu détournes la tête.

LEONARDO

Il ne faut pas discuter avec la passion. Est-il possible qu'à des effets si étranges tu ne reconnais pas une cause plus grave. Les fautes qu'elle te reproche ne sont pas les causes réelles de son changement. C'est pour disculper son inconstance qu'elle t'accuse elle-même. Si la belle colère dont elle est animée avait pour motifs ceux qu'elle dit, elle ne refuserait pas si résolument d'entendre ta justification. Quand un amoureux est forcé de se fâcher à cause des offenses qu'il reçoit de la personne aimée, il désire toujours qu'on se défende et n'accuse que pour pardonner. Doña Ana n'a pas voulu t'entendre ! Aussi je m'épouvante de ne pas te voir comprendre que, puisqu'elle ne veut pas que tu te disculpes, c'est qu'elle a besoin que tu sois coupable. Quand on fait ainsi la chasse aux offenses, c'est que l'on a au cœur quelque projet secret et c'est que l'on veut donner à ses propres erreurs couleur de châtiment.

DON MENDO

Ce n'est pas mal trouvé.

LEONARDO

Il faut que tu sois aveugle, seigneur, pour ne pas reconnaître la désaffection dans le voyage qu'elle vient de faire et la tromperie dans les retards perpétuels qu'elle t'opposait. En te remettant après la neuvaine, elle t'a trompé. Il n'est pas de femme qui préfère la dévotion à l'amour. Ana s'acheminait par une double voie vers un autre but et elle nourrissait ton amour pour se réserver un pis aller en cas de non réussite. Elle est arrivée maintenant et elle te donne ton congé. Tu n'as pas besoin de croire que tes fautes servent d'excuse à son inconstance.

DON MENDO

Tu parles avec intelligence. Mais, de par les voûtes célestes, je jure que je me vengerai, cette nuit, de ses rigueurs.

LEONARDO

Vous êtes tout puissant, seigneur.

DON MENDO

Deux hommes viennent de sortir de cette maison.

LEONARDO

Ce sont les cochers de doña Ana.

DON MENDO

La fortune vient à mon secours

SCÈNE ONZIÈME

LES MÊMES, plus LE DUC et DON JUAN

LE DUC

Je n'ai jamais vu plus grande beauté ni jamais ouï parler avec tant d'esprit.

DON JUAN

Ai-je eu raison contre don Mendo?

LE DUC

Demandez-le à mon amour. Vive le ciel, j'en suis fou !

DON JUAN

(A part.) Mes affaires vont bien.

LE DUC

Elle sera mon épouse.

DON JUAN

Votre épouse ?

LE DUC

Oui.

DON JUAN

(A part.) Ni tant, ni si peu.

DON MENDO

Dieu vous garde, bonnes gens !

LE DUC

Qui va là ?

DON MENDO

Je suis don Mendo de Gusman.

LE DUC

Je me trouve à propos pour le châtier.

DON JUAN

Arrête, c'est ici la porte de doña Ana

LE DUC

Que voulez-vous ?

DON MENDO

Dites-moi, puisque c'est vous qui conduisez doña Ana, à quelle heure elle doit partir ?

LE DUC

A minuit.

DON MENDO

Je saurai vous récompenser si vous voulez faire ce que je vais vous dire.

LE DUC

Parlez.

DON MENDO

Il faudrait faire quitter la route à la voiture où sera votre maîtresse et vous égarer en mettant votre erreur sur le compte de l'obscurité et du sommeil.

LE DUC

Pourquoi cela ?

DON MENDO

Je veux seulement, mes amis, lui parler longuement sans témoins.

LE DUC

N'y a-t-il point là chose qui pourrait nous nuire ?

DON MENDO

Ne vous inquiétez pas. Vous n'avez rien à craindre de moi. Voici une chaîne que je vous donne à partager, elle vous prouvera que je serai reconnaissant

LE DUC

Non, seigneur...

DON MENDO

Allons, il le faut.

(Il donne au duc une chaîne d'or que celui-ci prend.)

LE DUC

Si vous voulez que nous vous obéissions, il faut que vous vous engagiez aussi à une chose.

DON MENDO

Laquelle ?

LE DUC

Ne soyez pas plus de deux. En pareille occasion tous les témoins sont des ennemis.

DON MENDO

Nous serons deux seulement. Je vous en donne ma parole.

LE DUC

Comme cela, c'est entendu.

DON MENDO

Je vous suivrai.

LE DUC

Adieu ! Voici l'heure de partir.

DON JUAN

Quelles sont donc tes intentions ?

LE DUC

Tu les comprendras bientôt, don Juan.

SCÈNE DOUZIÈME

DON MENDO et LEONARDO

DON MENDO

Allons Leonardo, fais venir les deux chevaux de voyage, qui nous permettront de poursuivre cette bête féroce. Aujourd'hui ma chasse aura douce fin.

LEONARDO

N'en doute pas. Le cocher est fort dévoué !

DON MENDO

Comment l'argent a-t-il pu faire cela ?

LEONARDO

Le cocher sera contre sa maîtresse, si tu te mets dans ses bonnes grâces, à lui.

DON MENDO

Ah ! ce ne sera pas le premier cocher qui aura été le Judas de sa maîtresse.

SCÈNE TREIZIÈME

(La campagne.)

(On chante dans la coulisse.)

Auberge de Vivero,
Site heureux,
Lorsque l'aubergiste est chrétien
Et le vin mauresque
Site heureux,
Si l'aubergiste est chrétien
Et le vin mauresque.

UN AUTRE

Avec mon bât et mon âne,
Je n'envie rien !
Les bâts et les ânes
Sont la voiture du pauvre.

UNE FEMME

Je reviens si heureuse d'avoir vu la course de taureaux,
que je les ai toujours devant les yeux.

UN TROISIÈME

Je porte en croupe
Deux yeux que j'adore.
Qui a jamais vu avoir
Les yeux derrière le dos !

UN MULETIER

(Dans la coulisse.) Grogues-tu, cries-tu ou chantes-tu ?

UN QUATRIÈME

Je fais peur à ma douleur.

UN MULETIER

Est-ce que nous sommes ta douleur, que tu nous fais peur
ainsi ?

UN QUATRIÈME

Ecoute et reçois mon conseil : le miel n'est pas pour toi.

UN MULETIER

As-tu été voir les taureaux ?

LE QUATRIÈME

Oui.

UN MULETIER

Il n'y a donc pas de miroir chez toi.

DEUXIÈME MULETIER

Ohé, de la voiture ! Où allez-vous ? Ils ont perdu le
chemin.

PREMIER MULETIER

Ou le cocher s'est endormi ou ils veulent passer la nuit à la belle étoile.

DEUXIÈME MULETIER

Oh ! Phaéton des cochers, tu t'égares par ici ?

PREMIER MULETIER

Il s'en va dans les blés.

DEUXIÈME MULETIER

Il y a derrière eux deux hommes à cheval.

PREMIER MULETIER

On se débarrasse des mauvaises langues en venant habiter le désert.

DEUXIÈME MULETIER

Ils ne viennent pas dire leurs prières car il n'y a pas d'ermite par ici.

PREMIER MULETIER

En avant, mule de Mahomet Elle se moque de moi. Frappe-la, Francisco !

DEUXIÈME MULETIER

Allons !

PREMIER MULETIER

En avant. Que diable lui prend ?

DON MENDO

(Dans la coulisse.) Arrêtez, cocher !

ANA

Qui va là ?

DON MENDO

Je suis don Mendo.

ANA

En avant.

DON MENDO

Arrête !

SCÈNE QUATORZIÈME

DON MENDO, ANA, LUCRECIA, LEONARDO

ANA

Quel autre que toi pourrait se montrer aussi peu gentil-homme ?

DON MENDO

Ton inconstance justifie ma conduite et ma témérité.

ANA

Parle plutôt de ma juste vengeance et de mon repentir légitime.

DON MENDO

Qui en est cause ?

ANA

Tes trahisons !

DON MENDO

Ah ! hypocrite ! tu penses me tromper ! tu parles de mes offenses pour disculper ta conduite. Mais tu ne réussiras pas !

ANA

Qu'est cela ?

(Don Mendo se jette sur doña Ana que doña Lucrecia veut défendre mais Leonardo contient celle-ci.)

DON MENDO

Juste châtiment de ton infidélité.

ANA

Une si grossière audace ! et contre moi ?

LUCRECIA

Justice de Dieu !

LEONARDO

Ne bougez pas.

ANA

Peut-on se conduire ainsi ?

DON MENDO

En retour de tes tromperies, j'arriverai à ce que je veux !

SCÈNE QUINZIÈME

LES MÊMES, LE DUC et DON JUAN, en cochers. Ils tirent leurs épées et chargent don Mendo et Leonardo

LE DUC

Nous allons nous venger enfin.

ANA

Où sont mes domestiques ? Mes cochers m'ont vendue.

LE DUC

Vos cochers donneront leur vie pour vous, madame.

DON MENDO

Comment, vilains, vous osez attaquer don Mendo.

LEONARDO

Cochers ! que faites-vous ? C'est don Mendo de Gusman.
Retournez à votre voiture !

DON MENDO

Ce sont des diables d'enfer !

LUCRECIA

Quelle aventure !

ANA

Quelle confusion. Cochers ! arrêtez ! arrêtez !

(Don Mendo et Leonardo se sauvent poursuivis par le duc et par don Juan.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIERE

(Une salle dans la maison de doña Ana)

ANA, CELIA, LE DUC et DON JUAN

(Tous comme à la fin du second acte.)

ANA

Songez-vous à ce que vous avez fait. Comment ne craignez-vous pas ?

LE DUC

N'ayez dans votre noble cœur aucune inquiétude pour nous. En prouvant la violence avec laquelle ce cavalier t'a attaquée, j'espère que la sentence sera rendue en notre faveur. Dans l'intérêt de sa réputation, il fera mieux de se taire d'ailleurs. Croyez-vous qu'un gentilhomme ait l'intention de s'adresser à la justice pour se venger de nous. Ne voyez-vous pas comme cela ferait mal d'avouer que l'on a été blessé par le bras d'un vil cocher, quand on est si noble seigneur, suzerain de tant de vassaux. Dans de semblables circonstances se taire est ce qui vaut le mieux.

ANA

Je vous suis si reconnaissante de votre courage insigne que je suis toute troublée de ce qui pourrait vous arriver de désagréable.

LE DUC

Ne craignez rien !

ANA

Un cœur dévoué prévoit le mal.

LE DUC

Celui qui a pu blesser don Mendo pourra se défendre contre lui.

CELIA

(A part, à Ana.) Avec leur courtoise manière de s'exprimer, et leur courage au combat, ces cochers me donnent beaucoup à penser.

ANA

(A Celia.) Regarde leurs mains. Elles nous diront la vérité.

CELIA

C'est à juste titre que tu dois être reconnaissante de la loyauté avec laquelle ils t'ont défendu. Car c'est par ces mains (elle prend la main du duc) que ton honneur a été sauvé ! (A part, à Ana.) Ah ! maîtresse de ma vie, elles sont douces comme la soie. Et quand on l'approche on sent des odeurs divines.

ANA

(A Celia.) Bonne odeur et belles mains. Le renseignement est clair. Dissimule.

CELIA

L'autre se tait toujours et reste enveloppé dans sa capote. (Don Juan se cache derrière le duc.) Je le surprendrai au moment où il ne sera pas sur ses gardes. Le jour qui vient suffira pour que je le voie. (Celia passe au fond de la scène et cherche à voir don Juan.)

ANA

Mes amis, puisque vous avez ainsi risqué votre vie pour moi sans y être obligés, croyez bien que ma maison et ma fortune sont à votre disposition.

LE DUC

Je vous baise les pieds : mais je n'accepte pas ce que vous nous offrez. Il ne faut pas que l'on croie que nous n'étions pas obligés de vous défendre. Votre rare perfection s'impose au monde. Vous donnez tant de bonheur à ceux qui ont la joie de vous voir que même en vous payant avec la vie, on reste encore et de beaucoup votre débiteur.

CELIA, à don Juan.

Et vous, cocher, est-ce que vous êtes muet ? Pourquoi êtes-vous triste ? Allons, tournez et levez la tête. Imitiez l'amabilité de votre compagnon. Celui qui s'est battu sans peur, a-t-il peur maintenant qu'il ne se bat plus.

LE DUC

Vous vous fatiguez en vain, madame, il est muet.

CELIA

C'est possible. (A part.) Mais pour moi, je crois que c'est don Juan de Mendoza. C'est lui ! Plus de doute ! Le pauvre feint d'être muet pour ne pas perdre le bonheur dont il jouit en restant caché. (Haut.) Dis-moi ! madame, sais-tu quel est celui qui fait le muet.

ANA

Dis-le, toi.

CELIA

Qui penses-tu que c'est ?

ANA

Je ne le sais pas.

CELIA

Qu cela peut-il être ? Qui, étant noble gentilhomme, a pu vouloir devenir ton cocher rien que pour te voir ? Qui sera celui dont le courage, dans une si périlleuse aventure, aura mis son cœur dans son épée pour défendre ton honneur ? Qui donc sera heureux de souffrir pour toi ? Qui donc, amoureux, te suivra malgré ton dédain ? Qui ? Sinon don Juan de Mendoza ?

ANA

Tu as raison. Lui seul est capable d'une si grande galanterie.

CELIA

Elle mérite bien une récompense, cette galanterie-là.

ANA

Crois-bien qu'il n'y perdra rien.

LE DUC

Le soleil paraît pour que vous puissiez vous reposer, vous qui avez servi de soleil au monde pendant que l'autre dor-

maît. Adieu ! que les cieux, qui vous ont faite si belle, vous donnent longue vie ! Surtout ne vous inquiétez pas de la blessure de don Mendo de Gusman.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, moins LE DUC

ANA

Après l'offense que don Mendo a tenté de me faire, il n'y a plus rien qui puisse me tourmenter et de mon amour passé, il ne reste même plus de cendres. Retiens don Juan, je veux lui parler.

CELIA

Je t'obéis.

ANA

Pendant que je causerai avec lui, occupe-toi de son compagnon.

CELIA

Monsieur le faux cocher, ma maîtresse vous appelle, — attendez !

DON JUAN

Un...

CELIA

Il n'y a pas de *Un*. — Revenez et parlez ! Nous vous avons reconnu.

SCÈNE TROISIÈME

ANA et DON JUAN

DON JUAN

C'est à ma bonne fortune que je dois cela.

ANA

Qu'est cela, don Juan ?

DON JUAN

Amour !

ANA

Folie, plutôt.

DON JUAN

Quand l'amour n'a-t-il pas été une folie !

ANA

Oui. Mais je ne vois pas le but de ces extravagances.

DON JUAN

Je vois ainsi celle que j'aime : je sers celle que j'adore.

ANA

Non. Toutes ces extravagances cachent des intentions traîtresses.

DON JUAN

Tu fais de fausses suppositions pour te débarrasser de la reconnaissance.

ANA

Il n'est pas difficile de prouver ce que je dis.

DON JUAN

J'attends la preuve.

ANA

Qui est ce cavalier ? Pourquoi était-il avec toi ? Tu amènes avec toi des gens qui me parlent d'amour pendant que tu restes caché. Pourras-tu me dire qu'il n'y avait pas là-dessous quelque trahison.

DON JUAN

Comme tu frappes loin du but ! Peut-on appeler trahison le meilleur stratagème que l'amour ait jamais inventé ?

ANA

Dis-moi quel il était. Je t'en serai tout au moins reconnaissante, si je ne te paie pas mieux. — Je m'y engage.

DON JUAN

Je parlerai pour t'obéir plus que pour t'obliger à me savoir gré de ce que j'ai fait. Mon grand amour et mon petit mérite firent naître dans ma pensée un juste désespoir. Dans cette malheureuse situation je trouvai un moyen qui pouvait me consoler sinon me guérir. Ce fut de te faire obtenir par qui était digne de toi. Je ne veux que ton

bien. C'est là l'effet véritable d'un amour réel. Dans ce but, j'énumérai tes beautés au duc d'Urbain, s'il est possible d'énumérer les étoiles. Il fut ému de ce que je lui dis et, séduit par ton mérite, il employa la ruse que tu sais pour te voir et t'entendre. Maintenant qu'il connaît ta beauté souveraine et veut t'épouser je suis arrivé à mes fins ; en te voyant dans une position digne de toi, je serai enfin content, si moi, je ne suis pas récompensé ! Telle a été mon intention. Et si j'écoutais caché, c'était pour ne pas compromettre mes projets. Je veux maintenant que tu juges si j'ai bien mérité de toi ou si j'ai péché. Par amour, je me suis fait ton entre-metteur.

ANA

Je te sais gré de ton désir mais je te reproche d'avoir voulu me tromper. Pour mon malheur, tu voulais pour moi plus que je ne mérite, ma valeur n'est pas égale à la supériorité du duc ; l'amour propre ne laisse pas d'illusions, quand il y a une telle disproportion. Mon père fut un bon gentilhomme mais j'estime qu'Urbain lui ferait honneur en le nommant son écuyer. Tes flatteries ne me pousseront pas à de folles prétentions. Les pensées d'orgueil vous conduisent à la honte.

DON JUAN

Tu te manques à toi-même, madame, car, même sans ta noblesse, ta beauté est digne d'une plus haute position encore. Non, ils ne sont pas dignes de toi. Ni le duc, ni le roi, ni...

ANA

Arrête... La fièvre brûlante de l'amour te fait divaguer. Ton transport amoureux augmente ton mérite. Tu donnerais ton amour au duc que moi je lui donnerais ton désir.

DON JUAN

Qui pourrait t'aimer moins en voyant ta perfection ?

ANA

Enfin, tu juges tous les cœurs d'après le tien. C'est une illusion bien ardente. Si le tien meurt pour moi, Cupidon n'a pas blessé toutes les âmes d'une même flèche. Quel que soit l'amour du duc, il ne voudra être, don Juan, que mon amant.

Un mari laboureur honore plus qu'un amant royal. Je reconnais toute la supériorité du duc, mais si je suis trop petite pour être sa femme, je suis trop grande pour être sa maîtresse.

DON JUAN

Personne n'a voulu t'offenser en ayant une pareille pensée.

ANA

Suis mon conseil. Cesse de t'entremettre dans cette affaire. Celui qui travaille pour son propre compte pourrait à la fin avoir plus sujet d'espérer, que celui qui veut obtenir pour autrui.

SCÈNE QUATRIÈME

DON JUAN, puis BELTRAN

DON JUAN

Se peut-il que mes oreilles aient entendu de si favorables paroles? Heureux les maux que j'ai soufferts! Douces victoires de l'amour! Celui qui travaille pour son propre compte, a-t-elle dit, pourrait à la fin avoir plus sujet d'espérer que celui qui veut obtenir pour autrui. Elle conseille évidemment à mon amour de prétendre à elle. La femme qui vous permet de l'aimer vous fait déjà grande faveur.

BELTRAN

Pense que c'est le duc qui t'attend et non pas le père de Phaeton qui se presse de rendre publique ton aventure.

DON JUAN

Près de ma belle aimée, les années ne sont que des instants trop courts.

BELTRAN

Tu ne bois pas à la taverne mais tu t'y reposes.

DON JUAN

Tu as compris.

BELTRAN

Tes yeux versent la gaité, seigneur.

DON JUAN

C'est une simple faveur qui les a mis en fête.

BELTRAN

On va loin avec de la persévérance.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, plus CELIA

DON JUAN

Celia, mon amie, Dieu te garde !

CELIA

Et te donne à toi le bien que tu désires.

DON JUAN

Si tu m'es favorable, il n'y a pas de chance heureuse que je ne puisse espérer.

CELIA

Si tout cela avait été dans ma main, j'eusse fait mon affaire de ton bonheur. Mais, don Juan, poursuis, persévère, ton amour n'est pas perdu.

SCÈNE SIXIÈME

CELIA et BELTRAN

BELTRAN

Et à moi cela me réussirait-il comme à mon maître d'être persévérant ?

CELIA

Vous êtes donc amoureux, vous aussi.

BELTRAN

J'aime, pour lui tenir compagnie.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, plus ANA

ANA

Celia cause avec le domestique de don Juan — et j'ai hâte de lui parler. C'en est fait. L'amour est dans mon cœur.

CELIA

Madame.

BELTRAN

Je m'en vais.

ANA

Eh ! monsieur, revenez. Qui êtes-vous ?

BELTRAN

Je suis Beltran, domestique de don Juan de Mendoza.

ANA

Désirez-vous quelque chose ?

BELTRAN

Je ne désirerais qu'une chose : te servir. J'étais en train de dire à Celia que j'aimais de compagnie.

ANA

Tu ne parles pas sérieusement. Tu fais de la satire.

BELTRAN

Cela ne me conviendrait pas. Celui-là seul peut se moquer qui n'a rien à perdre ou n'a rien qu'on puisse lui reprocher. Mais moi, qui ne suis pas un saint, comment veux-tu que je prêche ? Des fautes de qui parlerais-je lorsque j'en ai tant moi-même à confesser.

ANA

Cette droiture d'intention enlève le plaisir et tu ôtes à la conversation sa meilleure sauce.

BELTRAN

Si c'est une sauce, elle est fort coûteuse, madame ; tout bien considéré il n'y a pas de péché plus inutile et de sauce plus dangereuse que la médisance. Retire-t-on quelque profit du mal que l'on a dit ? Ceux qui vous écoutent le plus sont ceux qui vous aiment le moins. Chacun pense en lui-

même en entendant parler le médisant : Celui-là, quand je serai parti en dira tout autant de moi. Et comment cela tourne-t-il, si celui dont on a médit vient à le savoir ? A quelle table le médisant trouvera-t-il du plaisir ? Dans quel lit pourra-t-il dormir tranquillement ? Il y a mille vices que le monde ne hait pas, mais tout le monde fuit devant le médisant. Les malheurs du plus enraciné pécheur intéressent à la fin, il n'y a que le médisant que le diable puisse emporter tranquillement en toute sécurité. Il y a à la cour un seigneur que j'ai entendu souvent parler. (A part.) C'est pour elle que je dis cela, afin de lui enlever tout amour. (Haut.) Il est fort mal vu de tous, car il a l'habitude de toujours dire du mal : si on le brûlait, tout le monde apporterait du bois. Ne connais-tu pas don Mendo de Gusman ?

ANA

Tais-toi, Beltran, tu as mal parlé de la médisance et sans prendre garde tu as médit de don Mendo.

BELTRAN

Je crois qu'il y a exception pour lui et qu'on peut médire du médisant. Ne dit-on pas que celui qui vole des voleurs gagne son pardon.

ANA

On dit mal. Adieu ! bonne chance !

BELTRAN

Si je t'ai déplu par hasard, pardonne à mon ignorance. (A part.) On dissimule mal quand on aime.

SCÈNE HUITIÈME

ANA et CELIA

CELIA

La flamme s'est éteinte, mais il est resté beaucoup de braise, car tu as été blessée de ce qu'il a offensé don Mendo. Sans doute l'amour a effacé de ton souvenir ce qui s'est passé cette nuit.

ANA

Assez, Celia ! Ferme les lèvres. Tu offenses mon honneur en croyant que mon cœur peut ainsi oublier les offenses.

Je n'ai pas perdu la mémoire du mal que don Mendo a dit de moi. Je me souviens de l'infâme action qu'aujourd'hui il a tentée contre moi. Elle me montre combien il avait peu d'estime pour moi, car, traître, il ne songeait qu'à satisfaire ses désirs. Aussi non-seulement le feu s'est éteint dans mon cœur, mais tout ce qui était amour est devenu de la haine. Mais tout cela ne me permet pas de laisser l'humble domestique d'un gentilhomme mal parler en ma présence de don Mendo. Leurs nobles maîtres ont beau être ennemis, ils ne perdent pas plus leur noblesse que leurs domestiques ne perdent leur infériorité. Voilà, Celia, ce qui m'a fait entrer en colère contre Beltran. Ce n'est pas parce que don Juan n'est pas seul dans mon cœur.

CELIA

Enfin ! son amour t'a vaincue.

ANA

Après ce qui s'est passé la nuit dernière, autant don Mendo est descendu autant don Juan s'est élevé dans mon âme.

CELIA

Lui as-tu avoué ton amour ?

ANA

Me crois-tu donc si légère ? Ne suffit-il pas de lui avoir fait apercevoir l'éblouissement de la faveur.

CELIA

Légère, dis-tu ? Et depuis deux années, il vit hors de lui à cause de toi. On voit bien que tu ne sais pas ce que font, dans les comédies, les infantes de Léon.

ANA

Que font-elles ?

CELIA

Elles naissent si malheureuses ou bien dans de telles conditions que dès qu'elles voient un homme, à l'instant même, elles se jettent à ses pieds, changent de costume, et se faisant leur page les suivent sur la tête, les jambes en l'air. Et toi, qui, depuis si longtemps est aimée, toi pour laquelle il a tant d'amour, tu es dame, il est vrai, et non pas infante, ne peux-tu pas lui avouer discrètement que tu l'agrées ? Tu crains que les poètes ne regardent cela comme une inconvenance.

ANA

Ne vaut-il pas mieux avancer peu à peu ?

CELIA

L'aimes-tu ?

ANA

Oui, Celia.

CELIA

Sais-tu qu'il se meurt d'amour pour toi ?

ANA

Je suis bien certaine de son amour.

CELIA

Quand on est sûre d'une telle vérité, j'estime, moi, qu'il y a plus de cruauté à en retarder l'aveu qu'il n'y a de légèreté à se déclarer de suite. Le temps ne sert qu'à prouver l'amour. Tout ajournement devient inutile lorsqu'il n'y a plus rien à prouver.

ANA

Je dois me soumettre, Celia, à ta singulière logique.

CELIA

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il y a peu de mérite à persuader celui qui veut être convaincu.

SCÈNE NEUVIÈME

(Une salle dans la maison de don Mendo.)

DON MENDO, avec écharpe, sans épée, LE COMTE

DON MENDO

A peine mon ennemie eut-elle dit : mes ennemis m'ont vendue ! Que les deux cochers répondent à nos coups de poings et à nos coups de bâtons, à coups d'épées et de dagues. Ils sont hardis et silencieux, indice de l'audace que le courage donne au cœur en le retirant à la langue. Tous deux attaquèrent avec une telle violence et une telle impétuosité que je crus, en voyant l'excès de leur ardeur et leur vaillantise, que Jupiter, métamorphosé en cocher, prenait la

défense de la belle et lançait sur moi ses foudres vibrantes pour la venger de mes offenses. Leurs coups puissants tombaient si dru, que les marteaux frappant sur l'enclume de Vulcain ne sont rien auprès. Enfin, cousin, et c'est à vous seul que je ferai un tel aveu, l'épée de ce vilain osa me toucher à la tête et quoique la blessure fût légère, mon sang coula en si grande quantité que je fus aveuglé. C'est là ce qui mit fin au combat. Je revins me faire panser à Alcalá dont nous n'étions pas à plus d'un quart de lieue. J'étais plus furieux contre la cause de tout ceci que je n'étais peiné de ce qui m'arrivait. Une plainte mal fondée a pu transformer ainsi doña Ana ! Voilà donc la récompense que je reçois de toutes les fêtes que je lui ai données.

LE COMTE

C'est là une étrange aventure ! avez-vous su quels étaient ces vaillants cochers.

DON MENDO

Comme il faut procéder prudemment afin de ne point divulguer une histoire qui nuirait à ma réputation, il est bien difficile d'arriver à les connaître. J'ai cependant quelques soupçons. Toujours ces jeunes veuves, hypocrites et petites saintes, ont des amants secrets que personne ne connaît. Tant de courage chez des cochers ! la jalousie est seule capable de donner de tels sentiments. Les hommes de bas étages ne se risquent jamais à se conduire comme des gentils-hommes. Cela est bien prouvé, sinon, je ne dirais pas ce que je viens de dire. Vous savez bien, en effet, que je n'ai pas l'habitude de m'inquiéter des affaires d'autrui.

LE COMTE

(A part.) Ainsi soit-il ! (Haut.) Je n'ai pas cette opinion. La colère vous entraîne, seule, à soupçonner ces dames. Il n'est pas juste de parler ainsi d'une femme qui peut devenir votre épouse.

DON MENDO

J'ai perdu la patience et l'espoir.

LE COMTE

Si promptement ?

DON MENDO

Je reviens à ma fidèle Lucrecia.

LE COMTE

(A part.) Que Dieu t'en empêche ! (Haut.) C'est de la faiblesse ! Si doña Ana se trompe, vous devez la détromper.

DON MENDO

Elle refuse de m'entendre.

LE COMTE

Entrez chez elle et parlez-lui de force. Celui qui a été maître de son cœur peut toujours se permettre cela tant qu'il n'est pas sûr de ne plus être aimé. Peut-être, vous punit-elle seulement dans un accès de colère et n'est-elle nullement résolue à vous donner congé ; ou bien, confiez à une lettre le soin de vous défendre.

DON MENDO

Je le ferais si j'étais sûr qu'elle reçût la lettre.

LE COMTE

Je m'engage à ce qu'elle la lise.

DON MENDO

Comment cela ?

LE COMTE

Donne-moi une lettre : je la lui remettrai en mains propres.

DON MENDO

Je vais l'écrire à l'instant.

SCÈNE DIXIÈME

LE COMTE

Et moi je vais demander à Lucrecia de tenir ce qu'elle m'a promis. Elle connaît maintenant ses perfidies. Elle est revenue d'Alcala dans la même voiture que doña Ana. Elle aura vu ce qui s'est passé et ses illusions seront parties. Je vais lui faire voir la lettre, elle ne pourra plus nier. Quand don Mendo le saura, je trouverai quelque moyen de

m'excuser. Advienne que pourra d'ailleurs ! je poursuis mon but. Celui qu'aveugle l'amour sincère ne songe pas aux obstacles.

SCÈNE ONZIÈME

DON JUAN et BELTRAN

BELTRAN

Enfin le moment est venu.

DON JUAN

Oui, la fin de mes inquiétudes est arrivée.

BELTRAN

Grâce à Dieu ! un miracle s'est opéré dans le monde ! Toi, causer les tourments de doña Ana ? Elle, oublier le Narcisse Gusman. C'est le temps que désirait voir le marquis de Villena ¹. Il est vrai que tous les ans j'en entends dire tout autant ! Mais enfin le voilà arrivé, ce temps miraculeux. — Elle t'aime bien, alors ?

DON JUAN

Sans doute, elle me l'a dit clairement et tu sais, Beltran, qu'un ange ne ment pas.

BELTRAN

Tout se transforme, en effet ! Celle qui est chauve maintenant a été belle autrefois. Le temps ne se repose jamais. N'y a-t-il pas une vieille romance qui dit : « C'était en mai, à l'époque des grandes chaleurs alors que les amoureux portent des fleurs à leurs dames. » Eh bien, voici ce qui s'est passé ici, la chaleur vient au mois de septembre maintenant. Mais je soupçonne, seigneur, que toi aussi tu as changé. Pourquoi en un instant ton front vient-il de se charger de mélancolie. L'amant ressemble au joueur, car sa joie ne dure pas. Mais pense que c'est là, faiblesse d'âme.

DON JUAN

Laisse-moi avec mon affliction.

¹ Célèbre alchimiste que l'ignorance du moyen-âge fit brûler, lui et sa bibliothèque. Il avait prédit quelques-unes des merveilles de la science.

BELTRAN

Cela est-il nécessaire à tes projets ? — Alors, va pour la tristesse !

DON JUAN

Beltran, la cause de mon changement c'est la crainte de son changement à elle. Ma joie changera aussi. Le duc d'Urbain adore la beauté de doña Ana et pour arriver à ses fins, il renoncera plutôt à la liberté.

BELTRAN

Tu as peur qu'il ne l'épouse ?

DON JUAN

Oui.

BELTRAN

Si la dame de tes pensées a cette espérance en vue, on peut bien parier double contre toi. Que ne ferait pas une femme pour être appelée : Excellence ?

DON JUAN

Cela me fait perdre tout espoir et toute patience.

BELTRAN

Il faut trouver un remède au mal.

DON JUAN

Si tu en vois un, dis le moi.

BELTRAN

Le duc étant aussi épris, il serait mauvais de lui parler de ton amour. Mais puisque ta belle adorée s'est prononcée en ta faveur, il faut l'épouser, seigneur, avant que le duc ne l'ait persuadée de sa passion.

DON JUAN

Comment pourrai-je l'amener à cela aussi rapidement ?

BELTRAN

Affirme à doña Ana que la blessure de don Mendo est connue dans toute la ville, que sa réputation est compromise, demande-lui si, dans le cas où elle voudrait le faire plus tard seulement, il ne vaudrait pas mieux, pour fermer toutes les bouches, qu'elle se déterminât de suite à l'épouser. En même temps, fais montre d'un cœur découragé, et doutant de son amour. Elle t'accordera sa main pour te voir content. Puisqu'elle te dit clairement qu'elle t'aime et puisque tu

l'aimes, ou elle doit faire ce que tu désires, ou avouer qu'elle a menti.

DON JUAN

Elle ira cet après-midi dans un jardin, je pourrai l'y voir et suivre ton conseil.

BELTRAN

Le lâche n'a jamais vaincu. — Voici le duc.

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, plus LE DUC et FABIO

DON JUAN

Seigneur !

LE DUC

Don Juan, mon ami, je me meurs.

DON JUAN

Comment cela ?

LE DUC

Au milieu d'un combat furieux de jalousie, de dédain et d'amour, j'ai écrit aujourd'hui une lettre à l'ange aussi beau qu'ingrat, que j'adore.

DON JUAN

(A part.) Pauvre de moi !

LE DUC

Et elle n'a pas voulu la lire.

DON JUAN

(A part.) Il m'a retourné l'âme. (Haut.) Pourquoi cette rigueur ?

LE DUC

Pour me repousser ainsi il faut qu'elle ait un autre amour au cœur.

DON JUAN

Si elle se conduit de la sorte, c'est plutôt, je crois, parce qu'elle est aimée d'un autre.

LE DUC

Quand l'effet me tue, je n'argumente pas sur la cause. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me meurs. Vous, don Juan, conseillez-moi.

DON JUAN

Je désespère de voir disparaître une cruauté si décidée.
A mon avis, il faut y renoncer avant que votre amour ne grandisse encore.

LE DUC

Il ne peut plus grandir.

DON JUAN

Alors, il faut aimer et souffrir.

SCENE TREIZIÈME

LES MÊMES, plus MARCELO

MARCELO

Puis-je te parler?

LE DUC

Oui, Marcelo.

MARCELO

Félicite-moi.

LE DUC

Ton retard me tue.

MARCELO

Ton espérance a maintenant une porte ouverte sur le ciel.
Aujourd'hui ta cruelle maîtresse va dans un jardin. Un de ses écuyers, — c'est l'argent qui a obtenu cela, — t'y fera entrer.

LE DUC

Embrasse-moi.

BELTRAN

O puissance des doublons !

LE DUC

Ne viendrez-vous pas avec moi, don Juan ?

DON JUAN

Lorsqu'on est seul on profite mieux des bonnes occasions.

LE DUC

Vous avez raison. Nous nous verrons après le coucher du soleil. Vous saurez alors ce qui s'est passé. (Il sort.)

DON JUAN

Maudit soit le vil intérêt qui compromet sans cesse notre honneur et notre réputation !

BELTRAN

Ce qui importe, c'est de se lever de bonne heure et de lui dérober la bénédiction nuptiale.

SCÈNE QUATORZIÈME

(Un jardin.)

LE COMTE et LUCRECIA

LE COMTE

Oublieras-tu, madame, la parole que tu m'as donnée.

LUCRECIA

Je ne la nie pas.

LE COMTE

Nieras-tu que tu aies été désillusionnée complètement à ton retour d'Alcala avec doña Ana.

LUCRECIA

Je ne le nierai pas non plus. Mais quoique le feu soit éteint, il reste encore des traces du mal.

LE COMTE

Pour t'arracher du cœur les cendres qui y sont restées, lis cette lettre que don Mendo, accablé par l'amour, m'a chargé de remettre à doña Ana de Contreras, pour apaiser sa colère. Si tu attends ensuite d'autres injures, ce ne sera plus de l'amour alors, ce sera de la bassesse d'âme.

(Il lui donne une lettre).

LUCRECIA

(Lisant.) « Celle qui condamne sans entendre, me condamnerait sans doute si elle m'entendait. Cela me force à croire que mon mal est sans remède. Puisque le ciel le veut ainsi, accordez-moi seulement un moment d'entre-tien. Si c'est un coupable qui le demande, sa punition n'en

« sera que plus grande, à moins qu'il ne vous déplaie de sa-
« voir que jamais je ne vous ai offensée. »

LE COMTE

Tu reconnais l'écriture ?

LUCRECIA

Oui.

LE COMTE

Tu comprends ton erreur ?

LUCRECIA

Oui, comte, et je désire te payer tout ce que tu as souffert pour moi. Il est juste aussi de récompenser un amour si fidèle. Mon père sera heureux, car il est tout à fait de ton parti. Fais-moi le plaisir de te cacher dans le jardin sans que ma cousine te voie.

LE COMTE

Mon âme désire t'obéir comme on désire le bonheur.

SCÈNE QUINZIÈME

LUCRECIA, ANA et CELIA

CELIA

Tu es si pressée que cela ?

ANA

Depuis que je me suis prononcée, plus j'étais résistante lorsque j'étais indifférente, plus je brûle d'amour maintenant. Ah ! si je pouvais le rencontrer tout à coup derrière ce myrte.

CELIA

Ah ! Celia, quelle triste figure et quel air piteux a ce don Juan. Vois-tu ce que peut en faveur d'un homme une autre manière de le voir et de le juger,

ANA

Cela est si vrai que, dans mon opinion, il n'y a pas de Narcisse qui le vaille. Cousine, que lis-tu là ?

LUCRECIA

Une lettre de don Mendo. Je veux te la montrer pour le cas où tu croirais à ses promesses.

ANA

Je ne l'écoute ni ne le crois, tu peux en être certaine.

LUCRECIA

(Elle donne la lettre à Ana.) Que Dieu ne lui donne pas plus de bonheur que je lui en souhaite. Je ne veux qu'une chose c'est que tu l'entendes te dire qu'il t'aime. (A part.) Je lui ferai le plus de mal que je pourrai. Cette lettre m'en fournit l'occasion.

SCÈNE SEIZIÈME

LES MÊMES, plus DON JUAN

CELIA, à don Juan qui s'approche du côté de doña Ana.
Arrivez, heureux téméraire.

DON JUAN

(A part.) Elle lit une lettre, c'est celle de don Mendo.
(Haut.) Sera-t-il permis à un jaloux que tu as appelé ton maître de voir ce billet?

ANA

Don Juan, si ta jalousie a été excitée par ce billet, demande d'abord la permission à ma cousine de le voir. Je te le montrerai alors.

DON JUAN

Me permettras-tu ensuite de te dire que je t'aime ?

ANA

Je suis bien forcé de t'y autoriser puisque mon âme est à toi.

DON JUAN

Permettez-moi, madame, comme amant ou comme jaloux, de voir cette lettre.

LUCRECIA

Mon plaisir est celui de doña Ana.

ANA

Il sait maintenant que cette lettre est écrite à Lucrecia par don Mendo

DON JUAN

Par don Mendo à Lucrecia ?

ANA

Oui, ma cousine peut le dire.

DON JUAN

Elle qui ne songe qu'à te plaire, en dirait encore plus long pour toi. Il est bon que ce soit la lettre qui parle ici, elle-même.

LUCRECIA

Il désire me plaire et me demande de le recevoir.

DON JUAN, lisant.

« Celle qui condamne sans entendre me condamnerait, « sans doute, si elle m'entendait. Cela me force à croire que « mon mal est sans remède. Puisque le ciel le veut ainsi, « accordez-moi seulement un instant d'entretien. Si c'est un « coupable qui le demande, sa punition en sera plus grande « à moins qu'il ne vous déplaie de savoir que je ne vous ai « pas offensée. » — Doña Ana! pourquoi voulais-tu me tromper? Que t'importe que je sois non aimé et trompé? C'est à toi qu'est adressée cette lettre. Ce sont des allusions bien claires à des faits connus.

ANA

Quand même la lettre serait pour moi, puisque je te la remets! Me remercie-t-il d'ailleurs de quelque faveur que je lui aie accordée ou se plaint-il de ma rigueur?

DON JUAN

Tu me serais plus agréable, si tu ne l'avais pas lue. Celui qui prête l'oreille à celui qui l'a offensé ne renonce pas à pardonner. Tu te dis à moi et tu reçois une lettre d'un autre homme? Il faut que tu m'estimes fort peu ou que tu sois bien légère. Cela me prouve qu'il me vaut mieux vivre dédaigné que favorisé par toi et offensé en même temps. Je m'en irai là où tes faveurs ne pourront plus me tromper une autre fois.

ANA

Seigneur, veux-tu donc me tuer ?

DON JUAN

Laisse-moi.

ANA

Tu ne t'en iras pas s'en m'entendre. Cousine, aide-moi à le retenir.

DON JUAN

Lâchez-moi.

LUCRECIA

C'est là manquer de courtoisie.

CELIA

Don Mendo est dans le jardin.

ANA

Don Mendo.

CELIA

Il est entré de force.

ANA

Il arrive à propos. Je vais mettre fin à ta jalousie. Cachez vous tous deux derrière ce myrte, vos yeux et vos oreilles seront bientôt satisfaits.

(Don Juan et doña Lucrecia se cachent.)

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

LES MÊMES, plus DON MENDO

DON MENDO

Je ne veux pas que tu me pardonnes et je ne veux pas rentrer en grâce auprès de toi. Si je te demandais ces deux choses, ferme l'oreille à mes paroles. Je veux que tu entendes ma défense, doña Ana, pour ma réputation seulement, et non pour accuser ton inconstance. Si j'ai dit mille sottises sur ton compte au duc d'Urbain, pendant une certaine nuit, ce fut par crainte de voir son cœur s'éprendre d'amour pour toi. Don Juan chantait tes louanges et un jeune homme est une poudre que la moindre étincelle enflamme. J'écrivis à ta cousine mille insultes à cause de toi, détrompant son amour et faisant l'éloge de tes grâces. Si elle t'a dit autre chose, tu vas voir bien vite qu'elle t'a trompée. J'ai sur moi la copie de cette lettre. Ecoute : « Ta jalousie grandit sans que tu

veuilles entendre ma justification. Plus tu m'accuses sans raisons, plus tu as de raisons de souffrir. Si tu songes à ce que tu mérites, tu comprendras que la passion te condamne dans ta folie à outrager la beauté, par tes doutes, le choix que j'ai fait, par ta jalousie, Lucrecia. De toi à doña Ana, il y a une différence aussi grande, aussi évidente que de la mort à la vie, du jour à la nuit. Qui échangerait la belle Diane contre une étoile. Laisse là tes soupçons injustes, calme ta colère qui n'a pas de motifs légitimes. N'ai-je pas une âme et deux yeux pour choisir la plus belle ? » — Vois, si je pouvais la détromper plus clairement. Si elle l'a compris à l'envers, ce n'est pas de ma faute. Tu me diras que j'ai voulu employer la force contre toi, l'autre nuit. Ah ! ingrate, si je t'ai offensée comme une étrangère, c'était comme ton époux que j'agissais. Une pareille faute, à la campagne, c'est peu de chose. N'en portai-je pas d'avance le châtiment avec les mille flèches qui perçaient mon âme ? Voilà tes sujets de plainte et voilà ma justification. Apaise ta colère ! que le nuage de mon malheur disparaisse de ton ciel ! Le ciel, l'air et la terre sont témoins de mes inquiétudes. Il n'y a plus que toi qui ignores ma sincérité, et tu es cause de tout. Voici ma main d'époux. Après une justification aussi complète, ne nies plus ma constance ou avoues ton infidélité.

LUCRECIA

Ils vont se marier, bien sûr.

DON JUAN

C'est évident. Paraîtra-t-elle, Celia ?

CELIA

Ne l'irrite pas au moment où il faut lui plaire.

SCÈNE DIX-HUITIÈME

LES MÊMES, LE DUC et un SERVITEUR. (Ils restent près de la toile.)

L'ÉCUYER

Vous pouvez attendre ici que don Mendo s'en aille.

ANA

Don Mendo, je t'avoue que ta justification est complète et qu'en m'offrant ta main tu termines bien la discussion. Mais il est trop tard pour toi, tu m'as perdue. La justification vient trop tard. L'offensée a changé d'idée. C'est pour me délivrer de l'amour du duc que tu lui as mal parlé de moi, soit, mais l'intention n'a été que secrète et l'injure a été publique. Enfin, si j'en juge d'après ce que tu as écrit, je crois que tu n'as rien à me reprocher. Et maintenant, comprends à la fin le danger qu'il y a à médire : la cause et le but de la médisance étaient bons et cependant tout retombe sur toi. Le mal, quand on s'en sert comme moyen, fait condamner le résultat, quand même ce résultat est le bien. Tout est équivalent, car le mal est mauvais, même quand le but qu'il vise est bon. Ta langue t'a condamné pour jamais à mon dédain. En toute occasion, parler bien n'a jamais nui à personne. Après cela, si tu es sage, tu pourras changer de conduite.

DON MENDO

Ta résolution est donc bien prise ?

ANA

En effet, ma détermination est bien prise.

DON MENDO

Pense à ce que tu dis.

ANA

Je dis que ta présomption est vaine, car il ne s'agit point ici, don Mendo, d'un châtiment que je t'infligerais, mais d'un acte de volonté bien arrêtée.

DON MENDO

Il faut donc en croire tous les bruits qui courent sur toi. La renommée, en voyant que tu me hais, accuse ton mauvais goût. On parle beaucoup du cocher qui m'a blessé et moi je soupçonne que ce beau courage dans le cœur d'un vilain est né de quelque faveur de toi.

ANA

Assez, ne m'en dis pas plus. Je mettrai un terme à tes insultes. Tu me perdras entièrement par là où tu croyais me

soumettre. Don Mendo, je vais te montrer le cocher qui t'a blessé. Vous pouvez paraître, cocher.

(Don Juan et le duc entrent en scène. Tous mettent l'épée au poing.)

DON JUAN

Je suis le cocher.

LE DUC

Et moi aussi.

ANA

Cavaliers, arrêtez. C'est à moi que vous feriez mal.

LE DUC

Il suffit que vous ordonniez.

DON JUAN

Je n'ai d'autre désir que de vous servir.

ANA

Voici les cochers qui compromettent mon honneur. Aussi pour ne pas permettre à ma réputation d'être entachée, je donne ma main à don Juan. (Ils se donnent la main.)

DON JUAN

Et moi je vous donne la mienne.

CELIA

Bonnes Pâques !

BELTRAN

Je suis fou !

LE DUC

(Il se met en garde contre don Juan.) Je vais châtier votre trompeuse amitié.

DON JUAN

Arrêtez ! Je ne vous ai jamais trompé. Je vous ai caché mes projets par prudence et non par désir de vous tromper. Si vous voulez bien rappeler vos souvenirs, vous verrez que j'ai bien voulu m'entretenir pour vous faire voir doña Ana, mais lorsque vous avez commencé à l'aimer, je vous ai faussé compagnie.

ANA

Et enfin, songez-y bien, j'étais maîtresse de ma main. Vous discutez sur mon goût sans le consulter. J'ai donné ma main à don Juan parce qu'en parlant bien de moi, il a gagné tout ce que don Mendo a perdu en parlant mal de moi. Telle

est ma fantaisie. Peut-être est-ce un décret du ciel qui a voulu montrer par là combien il était bon de dire du bien ?

DON MENDO

Je crois que c'est le chagrin d'une folle rigueur qui m'a fait dédaigner pour toi pendant quelques instants l'amour constant de ta cousine. Mais en pleurant mon erreur, et en acceptant sa belle main, je mettrai fin à ses plaintes et à mon illusion, et je me vengerai de toi.

LUCRECIA

Et qui vous dit que mon âme a gardé souvenir de vous ?

BELTRAN

Il comptait sans son hôtesse !

LUCRECIA

Lorsque vos prétentions étaient tournées vers doña Ana, vous avez médité de moi près d'elle.

DON MENDO

Moi ? j'ai mal parlé de toi à doña Ana ?

LUCRECIA

Les murailles entendent, Mendo. Mais puisque votre imprudence est telle qu'après avoir médité de moi vous songez à devenir mon époux, je ne serai pas assez folle, moi, pour devenir l'épouse de celui qui demande la main de la femme qu'il a méprisée. Et pour que l'espérance n'adoucisse pas votre châtement, ce que votre fausseté vous a fait perdre le comte l'obtiendra par sa loyale fidélité.

(Elle donne la main au comte.)

DON MENDO

Je perds tout. Qu'ai-je besoin maintenant de la vie ?

LE COMTE

Regarde-la aussi comme perdue, si tu ne fais pas plus attention à ce que tu dis.

BELTRAN

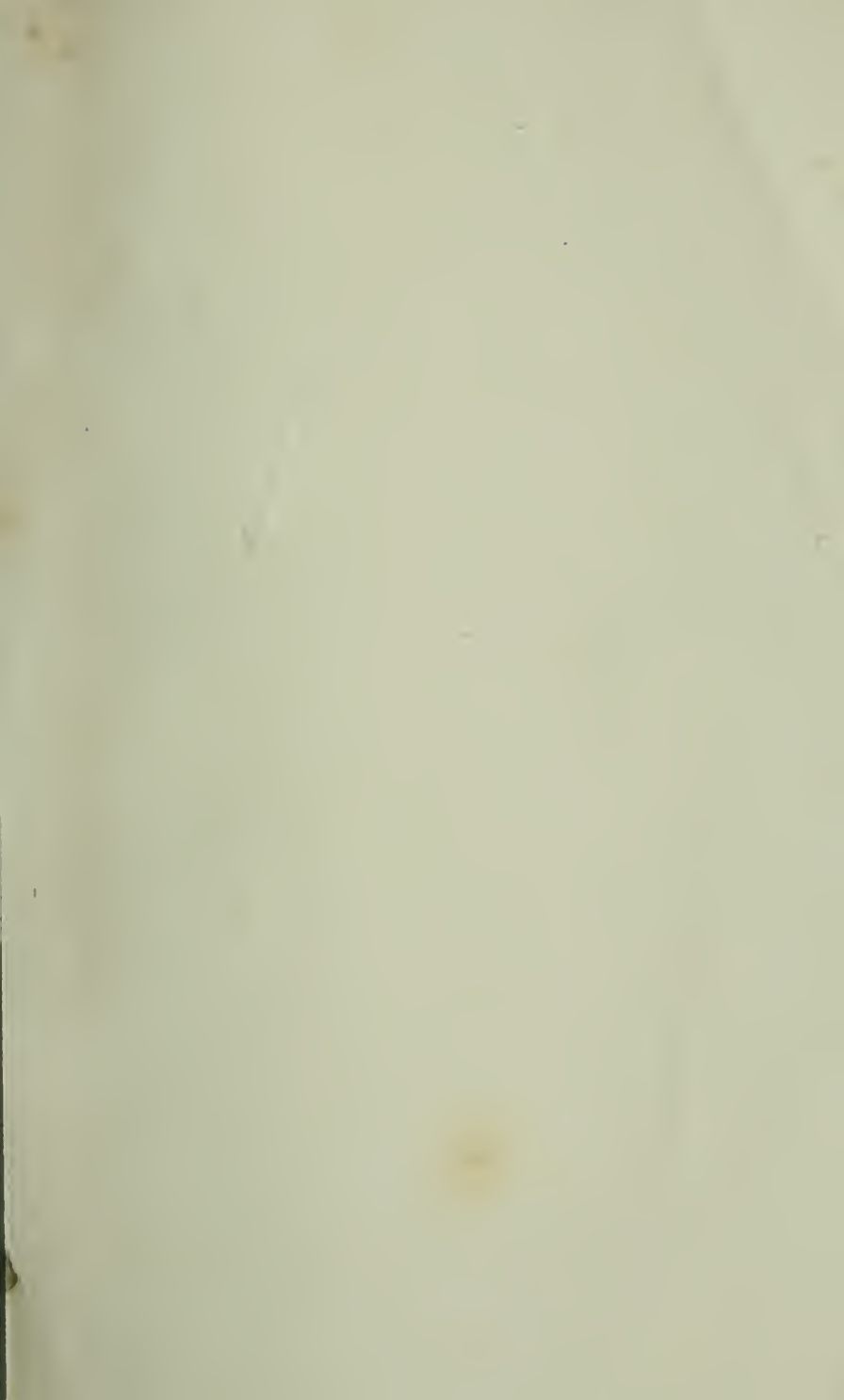
Et moi je supplie Vos Seigneuries d'apprendre par cet exemple qu'il faut toujours dire la vérité et que les murailles entendent.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	5
FRANCISCO DE ROJAS. — Garcia del Castañar	31
MORETO. — Dédain pour Dédain.	107
GUEVARA. — La Reine morte	201
ALARCON. — Les Murs entendent.	273

FIN DE LA TABLE

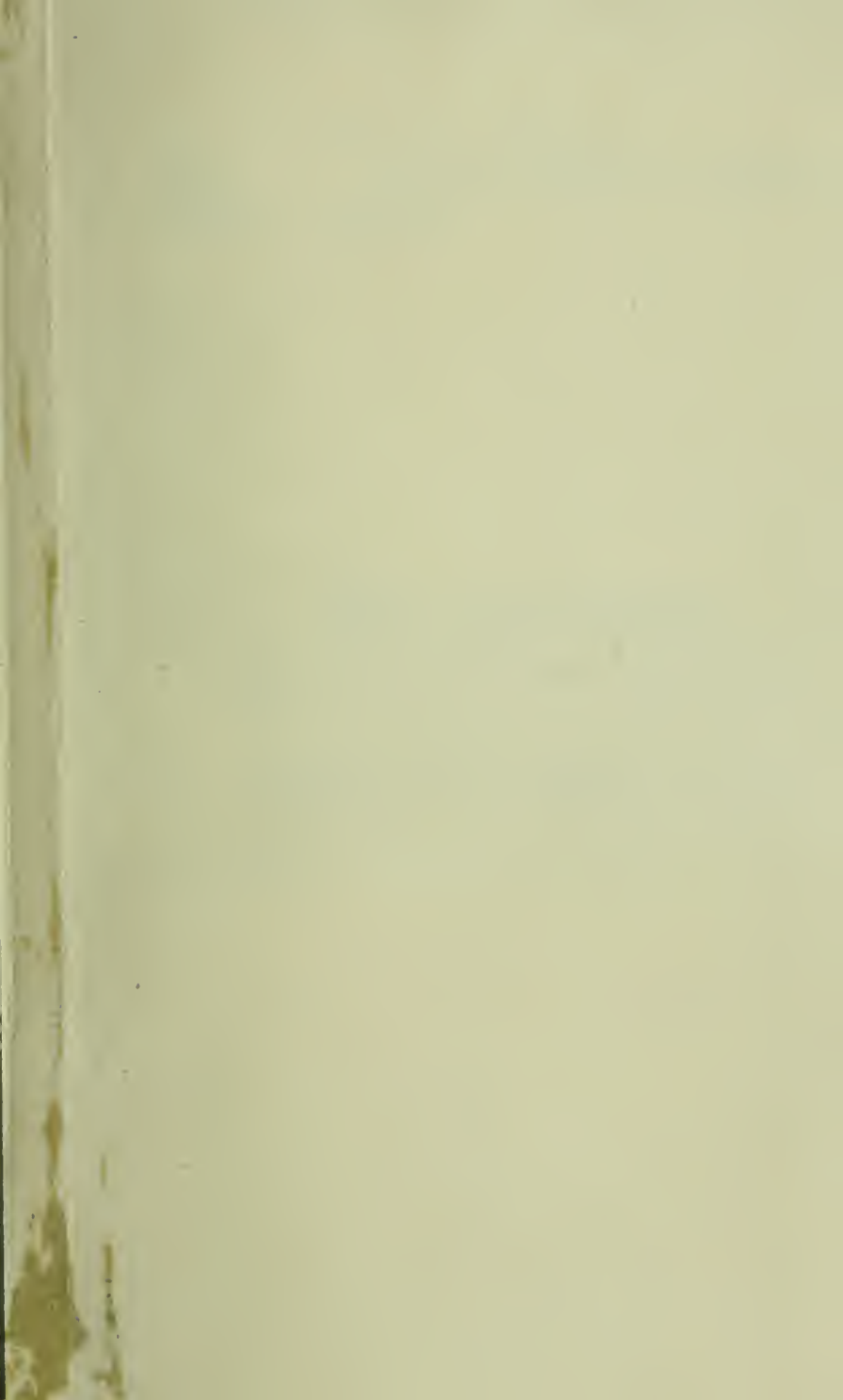


COLLECTION HETZEL

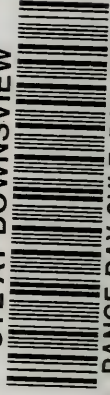
18, RUE JACOB, 18.

En vente :

LOUIS ULBACH. — LE MARI D'ANTOINETTE.....	1 vol.
— M. ET M ^{me} FERNEL.....	1 vol.
EUGENE MULLER. — M ^{me} CLAUDE.....	1 vol.
JEAN MACÉ. — HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN.....	1 vol.
AUDEVAL. — LES DEMI-DOTS.....	1 vol.
BIART. — LA TERRE CHAUDE. — SCÈNES DE LA VIE MEXI- CAINE.....	1 vol.
CHAMPFLEURY. — LE VIOLON DE FAÏENCE.....	1 vol.
FORGUES. — ELSIE VENNER.....	1 vol.
— GENS DE BOHÈME ET TÊTES FÊLÉES.....	1 vol.
EUGENE LATAYE. — LA CONQUÊTE D'UNE AME.....	1 vol.
LAURENT PICHAT. — LES POÈTES DE COMBAT.....	1 vol.
ADRIEN ROBERT. — LA PRINCESSE SOPHIE.....	1 vol.
AURELIEN SCHOLL. — AVENTURES ROMANESQUES.....	1 vol.
— LES AMOURS DE THÉÂTRE.....	1 vol.
P.-J. STAHL. — BONNES FORTUNES PARISIENNES.....	1 vol.
— HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ.....	1 vol.
— VOYAGE D'UN ÉTUDIANT.....	1 vol.
TROIS BUVEURS D'EAU. — HISTOIRE DE MURGER.....	1 vol.
TOURGUENEF. — DIMITRI ROUDINE.....	1 vol.
RENE DELMAS DE PONT-JEST. — BOLINO-LE-NÉGRIER.....	1 vol.
ECKERMANN ET J.-N. CHARLES. — PENSÉES ET ENTRE- TIENS DE GOETHE.....	1 vol.
EDMOND TEXIER. — LES CHOSSES DU TEMPS PRÉSENT...	1 vol.
A. BASTIDE. — LE CHRISTIANISME ET L'ESPRIT MODERNE.....	1 vol.
JULIETTE LAMBER. — RÉCITS D'UNE PAYSANNE.....	1 vol.
EDGARD POE. — CONTES INÉDITS.....	1 vol.
NORTH PEAT. — LADY ISABEL.....	2 vol.
HENRI MARET. — LE TOUR DU MONDE PARISIEN.....	1 vol.
DURANTY. — LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME.....	1 vol.
POUJARD'HIEU. — LES CHEMINS DE FER ET LE CRÉDIT EN FRANCE.....	1 vol.
ERCKMANN-CHATRIAN. — CONTES DES BORDS DU RHIN.....	1 vol.
J. JANIN. — CONTES NON ESTAMPILLÉS.....	1 vol.
— LA FIN D'UN MONDE.....	1 vol.
PAULIN PARIS. — GARIN LE LOHERAIN.....	1 vol.
WILLIE COLLINS ET FORGUES. — LA FEMME EN BLANC.....	2 vol.
ARTOM ET BLANC. — OEUVRE PARLEMENTAIRE DU COMTE DE CAVOUR. — 1 vol. in-8°.....	7 fr. 50
W. DE LA FIVE. — LE COMTE DE CAVOUR. — RÉCITS ET SOUVENIRS. — 1 vol. in-8°.....	6 "
A. THIERS. — HISTOIRE DE LAW.....	3 "



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 11 05 10 011 3